

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

LES EMPLOYÉS

ŒUVRES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

	vol.
Béatrix	1
César Birotteau	1
Le Chef-d'Œuvre inconnu	1
Les Chouans	1
Le Colonel Chabert	1
Contes drolatiques	2
Le Contrat de Mariage	1
La Cousine Bette	1
Le Cousin Pons	1
Le Curé de Village	1
Un Début dans la Vie	1
Le Député d'Arcis	2
Les Employés	1
L'Enfant maudit	1
L'Envers de l'Histoire	1
Eugénie Grandet	1
La Fausse Maitresse	1
La Femme de trente ans	1
Une Fille d'Ève	1
Histoire des Treize	1
Illusions perdues	3
L'illustre Gaudissart	1
Louis Lambert	1
Le Lys dans la Vallée	1
La Maison du Chat-qui-Pelote	1
La Maison Nucingen	1
Le Médecin de Campagne	1
Mémoires de deux jeunes Mariées	1
Un Ménage de Garçon	1
Modeste Mignon	1
Les Paysans	1
La Peau de Chagrin	1
Le Père Goriot	1
Les Petits Bourgeois	2
Petites Misères de la Vie conjugale	1
Physiologie du Mariage	1
Pierrette	1
La Recherche de l'Absolu	1
Séraphita	1
Splendeurs et Misères des Courtisanes	2
Sur Catherine de Médicis	1
Une Ténébreuse Affaire	1
Ursule Mirouet	1
La Vieille Fille	1

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LES EMPLOYÉS

UN PRINCE DE LA BOHÊME. — GAUDISSART II

PIERRE GRASSOU



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

LES EMPLOYÉS

A LA COMTESSE SERAFINA SAN SEVERINO NÉE PORCIA

Obligé de tout lire pour tâcher de ne rien répéter, je feuilletais, il y a quelques jours, les trois cents contes plus ou moins drolatiques de *il Bandello,* écrivain du xvie siècle, peu connu en France, et publiés dernièrement en entier à Florence dans l'édition compacte des *Conteurs italiens :* votre nom, de même que celui du comte, a aussi vivement frappé mes yeux que si c'était vous-même, madame. Je parcourais pour la première fois *il Bandello* dans le texte original, et j'ai trouvé, non sans surprise, chaque conte, ne fût-il que de cinq pages, dédié par une lettre familière aux rois, aux reines, aux plus illustres personnages du temps, parmi lesquels se remarquent les nobles du Milanais, du Piémont, patrie de *il Bandello,* de Florence et de Gênes. C'est les Dolcini de Mantoue, les San Severini de Créma, les Visconti de Milan, les Guidoboni de Tortone, les Sforza, les Doria, les Frégose, les Dante Alighieri (il en existait encore un), les Frascator, la reine Marguerite de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de Bohême, Maximilien, archiduc d'Autriche, les Medici, les Sauli, Pallavicini, Bentivoglio de Bologne, Soderini, Colonna, Scaliger, les Cardone d'Espagne. En France : les Marigny, Anne de Polignac, princesse de Marsillac et comtesse de la Rochefoucauld, le cardinal d'Armagnac, l'évêque de Cahors, enfin toute la grande compagnie du temps, heureuse et flattée de sa correspondance avec le successeur de Boccace. J'ai vu aussi combien *il Bandello* avait de noblesse dans le caractère : s'il a orné son œuvre de ces noms illustres, il n'a pas trahi la cause de ses amitiés privées. Après la signora Gallerana, comtesse de Ber-

game, vient le médecin à qui il a dédié son conte de *Roméo et Juliette :* après la *signora molto magnifica* Hipolita Visconti ed Atellana, vient le simple capitaine de cavalerie légère, Livio Liviano ; après le duc d'Orléans, un prédicateur ; après une Riario, vient *messer magnifico* Girolamo Ungaro, *mercante lucchese,* un homme vertueux auquel il raconte comment *un gentiluomo navarese sposa una che era sua sorella e figliuola, non lo sapendo,* sujet qui lui avait été envoyé par la reine de Navarre. J'ai pensé que je pouvais, comme *il Bandello,* mettre un de mes récits sous la protection d'*una virtuosa, gentillissima, illustrissima contessa* Serafina San-Severino, et lui adresser des vérités que l'on prendra pour des flatteries. Pourquoi ne pas avouer combien je suis fier d'attester, ici et ailleurs, qu'aujourd'hui, comme au XVI[e] siècle, les écrivains, à quelque étage que les mette pour un moment la mode, sont consolés des calomnies, des injures, des critiques amères, par de belles et nobles amitiés dont les suffrages aident à vaincre les ennuis de la vie littéraire? Paris, cette cervelle du monde, vous a tant plu par l'agitation continuelle de ses esprits, il a été si bien compris par la délicatesse vénitienne de votre intelligence; vous avez tant aimé ce riche salon de Gérard que nous avons perdu, et où se voyaient, comme dans l'œuvre de *il Bandello,* les illustrations européennes de ce quart de siècle; puis les fêtes brillantes, les inaugurations enchantées que fait cette grande et dangereuse sirène, vous ont tant émerveillée, vous avez si naïvement dit vos impressions, que vous prendrez sans doute sous votre protection la peinture d'un monde que vous n'avez pas dû connaître, mais qui ne manque pas d'originalité. J'aurais voulu avoir quelque belle poésie à vous offrir, à vous qui avez autant de poésie dans l'âme et au cœur que votre personne en exprime; mais, si un pauvre prosateur ne peut donner que ce qu'il a, peut-être rachètera-t-il à vos yeux la modicité du présent par les hommages respectueux d'une de ces profondes et sincères admirations que vous inspirez.

DE BALZAC.

A Paris, où les hommes d'étude et de pensée ont quelques analogies en vivant dans le même milieu, vous avez dû rencontrer plusieurs figures semblables à celle de M. Rabourdin, que ce récit prend au moment où il est chef de bureau à l'un des plus importants ministères :

quarante ans, des cheveux gris d'une si jolie nuance, que les femmes peuvent à la rigueur les aimer ainsi, et qui adoucissent une physionomie mélancolique; des yeux bleus pleins de feu, un teint encore blanc, mais chaud et parsemé de quelques rougeurs violentes : un front et un nez à la Louis XV, une bouche sérieuse, une taille élevée, maigre ou plutôt maigrie comme celle d'un homme qui relève de maladie, enfin une démarche entre l'indolence du promeneur et la méditation de l'homme occupé. Si ce portrait fait préjuger un caractère, la mise de l'homme contribuait peut-être à le mettre en relief. Rabourdin portait habituellement une grande redingote bleue, une cravate blanche, un gilet croisé à la Robespierre, un pantalon noir sans sous-pieds, des bas de soie grise et des souliers découverts. Rasé, lesté de sa tasse de café dès huit heures du matin, il sortait avec une exactitude d'horloge, et passait par les mêmes rues en se rendant au ministère; mais si propre, si compassé, que vous l'eussiez pris pour un Anglais allant à son ambassade. A ces traits principaux, vous devinez le père de famille harassé par des contrariétés au sein du ménage, tourmenté par des ennuis au ministère, mais assez philosophe pour prendre la vie comme elle est; un honnête homme aimant son pays et le servant, sans se dissimuler les obstacles que l'on rencontre à vouloir le bien ; prudent, parce qu'il connaît les hommes; d'une exquise politesse avec les femmes, parce qu'il n'en attend rien; enfin, un homme plein d'acquis, affable avec ses inférieurs, tenant à une grande distance ses égaux, et d'une haute dignité avec ses chefs. A l'époque où le prend cette étude, vous eussiez remarqué chez lui

l'air froidement résigné de l'homme qui avait enterré les illusions de la jeunesse, qui avait renoncé à de secrètes ambitions; vous eussiez reconnu l'homme découragé, mais encore sans dégoût, et qui persiste dans ses premiers projets, plus pour employer ses facultés que dans l'espoir d'un douteux triomphe. Il n'était décoré d'aucun ordre, et s'accusait comme d'une faiblesse d'avoir porté celui du Lys aux premiers jours de la Restauration.

La vie de cet homme offrait des particularités mystérieuses : il n'avait jamais connu son père ; sa mère, femme chez qui le luxe éclatait, toujours parée, toujours en fête, ayant un riche équipage, dont la beauté lui parut merveilleuse par souvenir, et qu'il voyait rarement, lui laissa peu de chose; mais elle lui avait donné l'éducation vulgaire et incomplète qui produit tant d'ambitions et si peu de capacités. A seize ans, quelques jours avant la mort de sa mère, il était sorti du lycée Napoléon pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux, où quelque protecteur inconnu l'avait promptement fait appointer. A vingt-deux ans, Rabourdin était sous-chef, et chef à vingt-cinq. Depuis ce jour, la main qui soutenait ce garçon dans la vie n'avait plus fait sentir son pouvoir que dans une seule circonstance; elle l'avait amené, lui pauvre, dans la maison de M. Leprince, ancien commissaire-priseur, homme veuf, passant pour très-riche et père d'une fille unique. Xavier Rabourdin devint éperdument amoureux de mademoiselle Célestine Leprince, alors âgée de dix-sept ans et qui avait les prétentions de deux cent mille francs de dot. Soigneusement élevée par une mère artiste qui lui transmit tous ses talents, cette jeune personne devait

attirer les regards des hommes les plus haut placés. Grande, belle et admirablement bien faite, elle parlait plusieurs langues et elle avait reçu quelque teinture de science, dangereux avantage qui oblige une femme à beaucoup de précautions, si elle veut éviter toute pédanterie. Aveuglée par une tendresse mal entendue, la mère avait donné de fausses espérances à sa fille sur son avenir : à l'entendre, un duc ou un ambassadeur, un maréchal de France ou un ministre pouvait seul mettre sa Célestine à la place qui lui convenait dans la société. Cette fille avait d'ailleurs les manières, le langage et les façons du grand monde. Sa toilette était plus riche et plus élégante que ne doit l'être celle d'une fille à marier : un mari ne pouvait plus lui donner que le bonheur. Et, encore, les *gâteries* continuelles de la mère, qui mourut un an après le mariage de sa fille, rendaient-elles assez difficile la tâche d'un amant. Combien de sang-froid ne fallait-il pas pour gouverner une pareille femme ! Les bourgeois effrayés se retirèrent. Orphelin, sans autre fortune que sa place de chef de bureau, Xavier fut proposé par M. Leprince à Célestine, qui résista longtemps. Mademoiselle Leprince n'avait aucune objection contre son prétendu : il était jeune, amoureux et beau; mais elle ne voulait pas se nommer madame Rabourdin. Le père dit à sa fille que Rabourdin était du bois dont on faisait les ministres. Célestine répondit que jamais homme nommé Rabourdin n'arriverait sous le gouvernement des Bourbons, etc., etc. Forcé dans ses retranchements, le père commit une grave indiscrétion en déclarant à sa fille que son futur serait Rabourdin *de quelque chose* avant l'âge requis pour entrer

à la Chambre. Xavier devait être bientôt maître des requêtes et secrétaire général de son ministère. De ces deux échelons, ce jeune homme s'élancerait dans les régions supérieures de l'administration, riche d'une fortune et d'un nom transmis par certain testament à lui connu. Le mariage se fit.

Rabourdin et sa femme crurent à la mystérieuse puissance indiquée par le vieux commissaire-priseur. Emportés par l'espérance et par le laisser aller que les premières amours conseillent aux jeunes mariés, M. et madame Rabourdin dévorèrent en cinq ans près de cent mille francs sur leur capital. Justement effrayée de ne pas voir avancer son mari, Célestine voulut employer en terres les cent mille francs restant de sa dot, placement qui donna peu de revenu; mais, un jour, la succession de M. Leprince récompenserait de sages privations par les fruits d'une belle aisance. Quand l'ancien commissaire-priseur vit son gendre déshérité de ses protections, il tenta, par amour pour sa fille, de réparer ce secret échec en risquant une partie de sa fortune dans une spéculation pleine de chances favorables; mais le pauvre homme, atteint par une des liquidations de la maison Nucingen, mourut de chagrin, ne laissant qu'une dizaine de beaux tableaux qui ornèrent le salon de sa fille, et quelques meubles antiques qu'elle mit au grenier. Huit années de vaine attente firent enfin comprendre à madame Rabourdin que le paternel protecteur de son mari devait avoir été surpris par la mort, que le testament avait été supprimé ou perdu. Deux ans avant la mort de Leprince, la place de chef de division, devenue vacante, avait été donnée à un M. de la

Billardière, parent d'un député de la droite, fait ministre en 1823. C'était à quitter le métier. Mais Rabourdin pouvait-il abandonner huit mille francs de traitement avec gratifications, quand son ménage s'était accoutumé à les dépenser, et qu'ils formaient les trois quarts du revenu? D'ailleurs, au bout de quelques années de patience, n'avait-il pas droit à une pension? Quelle chute pour une femme dont les hautes prétentions au début de la vie furent presque légitimes, et qui passait pour être une femme supérieure!

Madame Rabourdin justifia les espérances que donnait mademoiselle Leprince : elle possédait les éléments de l'apparente supériorité qui plaît au monde, sa vaste instruction lui permettait de parler à chacun son langage, ses talents étaient réels, elle montrait un esprit indépendant et élevé, sa conversation captivait autant par sa variété que par l'étrangeté des idées. Ces qualités, utiles et bien placées chez une souveraine, chez une ambassadrice, servent à peu de chose dans un ménage, où tout doit aller terre à terre. Les personnes qui parlent bien veulent un public, aiment à parler longtemps et fatiguent quelquefois. Pour satisfaire aux besoins de son esprit, madame Rabourdin prit un jour de réception par semaine, et alla beaucoup dans le monde afin d'y goûter les jouissances auxquelles son amour-propre l'avait habituée. Ceux qui connaissent la vie de Paris sauront ce que souffrait une femme de cette trempe, assassinée dans son intérieur par l'exiguïté de ses moyens pécuniaires. Malgré tant de niaises déclamations sur l'argent, il faut toujours, quand on habite Paris, être acculé au pied des additions, rendre

hommage aux chiffres et baiser la patte fourchue du veau d'or. Quel problème ! douze mille livres de rente pour défrayer un ménage composé du père, de la mère, de deux enfants, d'une femme de chambre et d'une cuisinière, le tout logé rue Duphot, au second, dans un appartement de cent louis! Prélevez la toilette et les voitures de madame avant d'évaluer les grosses dépenses de maison, car la toilette passait avant tout ; voyez ce qui reste pour l'éducation des enfants (une fille de sept ans, un garçon de neuf ans, dont l'entretien, malgré une bourse entière, coûtait déjà deux mille francs), vous trouverez que madame Rabourdin pouvait à peine donner trente francs par mois à son mari. Presque tous les maris parisiens en sont là, sous peine d'être des monstres. Cette femme qui s'était crue destinée à briller dans le monde, à le dominer, se vit enfin forcée d'user son intelligence et ses facultés dans une lutte ignoble, inattendue, en se mesurant corps à corps avec son livre de dépense. Déjà, grande souffrance d'amour-propre! elle avait congédié son domestique mâle, lors de la mort de son père. La plupart des femmes se fatiguent dans cette lutte journalière, elles se plaignent, et finissent par se plier à leur sort; mais, au lieu de déchoir, l'ambition de Célestine grandit avec les difficultés; et, ne pouvant pas les vaincre, elle voulut les enlever. A ses yeux, cette complication dans les ressorts de la vie était comme le nœud gordien qui ne se dénoue pas et que le génie tranche. Loin de consentir à la mesquinerie d'une destinée bourgeoise, elle s'impatienta des retards qu'éprouvaient les grandes choses de son avenir, en accusant le sort de tromperie. Célestine se crut de bonne foi

une femme supérieure. Peut-être avait-elle raison, peut-être eût-elle été grande dans de grandes circonstances, peut-être n'était-elle pas à sa place. Reconnaissons-le : il existe des variétés dans la femme comme dans l'homme que se façonnent les sociétés pour leurs besoins. Or, dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel, il se trouve plus de jeunes pousses qu'il n'y a d'arbres, plus de frai que de poissons arrivés à tout leur développement : beaucoup de capacités, des Athanase Granson, doivent donc mourir étouffées comme les graines qui tombent sur une roche nue. Certes, il y a des femmes de ménage, des femmes d'agrément, des femmes de luxe, des femmes exclusivement épouses, ou mères, ou amantes, des femmes purement spirituelles ou purement matérielles; comme il y a des artistes, des soldats, des artisans, des mathématiciens, des poëtes, des négociants, des gens qui entendent uniquement l'argent, l'agriculture ou l'administration. Puis la bizarrerie des événements amène des contre-sens : beaucoup d'appelés et peu d'élus est une loi de la cité aussi bien que du ciel. Madame Rabourdin se jugeait très-capable d'éclairer un homme d'État, d'échauffer l'âme d'un artiste, de servir les intérêts d'un inventeur et de l'assister dans ses luttes, de se dévouer à la politique financière d'un Nucingen, de représenter avec éclat une haute fortune. Peut-être voulait-elle ainsi s'expliquer à elle-même son horreur pour le livre du blanchisseur, pour les contrôles journaliers de la cuisine, les supputations économiques et les soins d'un petit ménage. Elle se faisait supérieure là où elle avait plaisir à l'être. En sentant si vivement les épines d'une position qui peut se comparer

à celle de saint Laurent sur son gril, ne devait-elle pas laisser échapper des cris? Aussi, dans ses paroxysmes d'ambition contrariée, dans les moments où sa vanité blessée lui causait de lancinantes douleurs, Célestine s'attaqua-t-elle à Xavier Rabourdin. N'était-ce pas à son mari de la placer convenablement? Si elle eût été un homme, elle aurait bien eu l'énergie de faire une prompte fortune pour rendre heureuse une femme aimée! Elle lui reprocha d'être trop honnête homme. Dans la bouche de certaines femmes, cette accusation est un brevet d'imbécillité. Elle lui dessina de superbes plans, dans lesquels elle négligeait les obstacles qu'y apportent les hommes et les choses; puis, comme toutes les femmes animées par un sentiment violent, elle devint, en pensée, plus machiavélique qu'un Gondreville, plus rouée que Maxime de Trailles. L'esprit de Célestine concevait alors tout, et elle se contemplait elle-même dans l'étendue de ses idées. Au débouché de ces belles imaginations, Rabourdin, à qui la pratique était connue, resta froid. Célestine, attristée, jugea son mari étroit de cervelle, timide, peu compréhensif, et prit insensiblement la plus fausse opinion sur le compagnon de sa vie : d'abord, elle l'éteignait constamment par le brillant de sa discussion; puis, comme ses idées, à elle, lui venaient par éclairs, elle l'arrêtait court quand il commençait à donner une explication, afin de ne pas perdre une étincelle de son esprit. Dès les premiers jours de leur mariage, en se sentant aimée et admirée par Rabourdin, Célestine fut sans façon avec lui, elle se mit au-dessus de toutes les lois conjugales et de politesse intime, en demandant au nom de l'amour le

pardon de ses petits méfaits; et, comme elle ne se corrigea point, elle domina constamment. Dans cette situation, un homme se trouve vis-à-vis de sa femme comme un enfant devant son précepteur, quand il ne peut on ne veut pas croire que l'enfant qu'il a régenté petit soit devenu grand. Semblable à madame de Staël, qui criait en plein salon à un plus *grand homme* qu'elle : « Savez-vous que vous venez de dire quelque chose de bien profond ! » madame Rabourdin disait de son mari : « Il a quelquefois de l'esprit. » Insensiblement, la dépendance dans laquelle elle continuait à tenir Xavier se manifesta sur sa physionomie par d'imperceptibles mouvements. Son attitude et ses manières exprimèrent son manque de respect. Sans le savoir, elle nuisit donc à son mari; car, en tout pays, avant de juger un homme, le monde écoute ce qu'en pense sa femme, et demande ainsi ce que les Genevois appellent *un préavis* (en genevois, on prononce *préavisse*). Quand Rabourdin s'aperçut des fautes que l'amour lui avait fait commettre, le pli était pris; il se tut et souffrit. Semblable à quelques hommes chez lesquels le sentiment et les idées sont en force égale, chez lesquels il se rencontre tout à la fois une belle âme et une cervelle bien organisée, il fut l'avocat de sa femme au tribunal de son jugement; il se dit que la nature l'avait destinée à un rôle manqué par sa faute, à lui; elle était comme un cheval anglais de pur sang, un coureur attelé à une charrette pleine de moellons, elle souffrait; enfin il se condamna. Puis, à force de les répéter, sa femme lui avait inoculé ses croyances en elle-même. Les idées sont contagieuses en ménage : le 9 thermidor est, comme tant d'événements immenses,

le résultat d'une influence féminine. Aussi, poussé par l'ambition de Célestine, Rabourdin avait-il songé depuis longtemps au moyen de la satisfaire; mais il lui cachait ses espérances pour ne pas lui en infliger les tourments. Cet homme de bien était résolu à se faire jour dans l'administration en y pratiquant une forte trouée. Il voulait y produire une de ces révolutions qui placent un homme à la tête d'une partie quelconque de la société; mais, incapable de la bouleverser à son profit, il roulait des pensées utiles et rêvait un triomphe obtenu par de nobles moyens. Cette idée à la fois ambitieuse et généreuse, il est peu d'employés qui ne l'aient conçue; mais, chez les employés comme chez les artistes, il y a beaucoup plus d'avortements que d'enfantements, ce qui revient au mot de Buffon : « Le génie, c'est la patience. »

Mis à portée d'étudier l'administration française et d'en observer le mécanisme, Rabourdin opéra dans le milieu où le hasard avait fait mouvoir sa pensée, ce qui, par parenthèse, est le secret de beaucoup d'œuvres humaines, et il finit par inventer un nouveau système d'administration. Connaissant les gens auxquels il aurait affaire, il avait respecté la machine qui fonctionnait alors, qui fonctionne encore et qui fonctionnera longtemps, car tout le monde sera toujours effrayé à l'idée de la refaire; mais personne ne devait, selon Rabourdin, se refuser à la simplifier. Le problème à résoudre gisait, à son sens, dans un meilleur emploi des mêmes forces. A sa plus simple expression, ce plan consistait à remanier les impôts de manière à les diminuer sans que l'État perdît ses revenus, et à obtenir, avec un budget égal au budget qui soulevait

alors tant de folles discussions, des résultats deux fois plus considérables que les résultats actuels. Une longue pratique avait démontré à Rabourdin qu'en toute chose la perfection est produite par de simples revirements. Économiser, c'est simplifier. Simplifier, c'est supprimer un rouage inutile : il y a donc déplacement. Aussi, son système reposait-il sur un déclassement, il se traduisait par une nouvelle nomenclature administrative. De là vient peut-être la raison de la haine que s'attirent les novateurs. Les suppressions exigées par le perfectionnement, et d'abord mal comprises, menacent des existences qui ne se résolvent pas facilement à changer de condition. Ce qui rend Rabourdin vraiment grand est d'avoir su contenir l'enthousiasme qui saisit tous les inventeurs, d'avoir cherché patiemment un engrenage à chaque mesure, afin d'éviter les chocs, en laissant au temps et à l'expérience le soin de démontrer l'excellence de chaque changement. La grandeur du résultat ferait croire à son impossibilité, si l'on perdait de vue cette pensée au milieu de la rapide analyse de ce système. Il n'est donc pas indifférent d'indiquer, d'après ses confidences, quelque incomplètes qu'elles furent, le point d'où il partit pour embrasser l'horizon administratif. Ce récit, qui tient d'ailleurs au cœur de l'intrigue, expliquera peut-être aussi quelques malheurs des mœurs présentes.

Profondément ému par les misères qu'il avait reconnues dans l'existence des employés, Xavier s'était demandé d'où venait leur croissante déconsidération ; il en avait recherché les causes, et les avait trouvées dans ces petites révolutions partielles qui furent comme le remous de la

tempête de 1789 et que les historiens des grands mouvements sociaux négligent d'examiner, quoique, en définitive, elles aient fait nos mœurs ce qu'elles sont.

Autrefois, sous la monarchie, les armées bureaucratiques n'existaient point. Peu nombreux, les employés obéissaient à un premier ministre toujours en communication avec le souverain, et servaient ainsi presque directement le roi. Les chefs de ces serviteurs zélés étaient simplement nommés des *premiers commis*. Dans les parties d'administration que le roi ne régissait pas lui-même, comme les fermes, les employés étaient à leurs chefs ce que les commis d'une maison de commerce sont à leurs patrons : ils apprenaient une science qui devait leur servir à se faire une fortune. Ainsi, le moindre point de la circonférence se rattachait au centre et en recevait la vie. Il y avait donc dévouement et foi. Depuis 1789, l'État, la *patrie*, si l'on veut, a remplacé le prince. Au lieu de relever directement d'un premier magistrat politique, les commis sont devenus, malgré nos belles idées sur la patrie, *des employés du gouvernement*, et leurs chefs flottent à tous les vents d'un pouvoir appelé *le ministère*, qui ne sait pas la veille s'il existera le lendemain. Le courant des affaires devant toujours s'expédier, il surnage une certaine quantité de commis indispensables, quoique congéables à merci, et qui veulent rester en place. La bureaucratie, pouvoir gigantesque mis en mouvement par des nains, est née ainsi. Si, en subordonnant toute chose et tout homme à sa volonté, Napoléon avait retardé pour un moment l'influence de la bureaucratie, ce rideau pesant placé entre le bien à faire et celui qui peut l'or-

donner, elle s'était définitivement organisée sous le gouvernement constitutionnel, inévitablement ami des médiocrités, grand amateur de pièces probantes et de comptes, enfin tracassier comme une petite bourgeoise. Heureux de voir les ministres en lutte constante avec quatre cents petits esprits, avec dix ou douze têtes ambitieuses et de mauvaise foi, les bureaux se hâtèrent de se rendre nécessaires en se substituant à l'action vivante par l'action écrite, et ils créèrent une puissance d'inertie appelée le rapport. Expliquons le rapport.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes, au lieu de tenir, comme autrefois, conseil avec les grands de l'État. Insensiblement, les ministres furent amenés par leurs bureaux à imiter les rois. Occupés de se défendre devant les deux Chambres et devant la cour, ils se laissèrent mener par les lisières du rapport. Il ne se présenta rien d'important dans l'administration, que le ministre, à la chose la plus urgente, ne répondît : « J'ai demandé un rapport. » Le rapport devint ainsi, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la Chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour, avec plus ou moins de partialité. Le ministre, de même que la Chambre, se trouve tout aussi avancé avant qu'après le rapport. Toute espèce de parti se prend en un instant. Quoi qu'on fasse, il faut arriver au moment où l'on se décide. Plus on met en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement est sain. Les plus belles choses de la France se sont accomplies quand il

n'existait pas de rapport, et que les décisions étaient spontanées. La loi suprême de l'homme d'État est d'appliquer des formules précises à tous les cas, à la manière des juges et des médecins. Rabourdin, qui se disait : « On est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faire marcher, » vit le rapport régnant en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la Chambre jusqu'à la loi. Dès 1808, tout commençait à se discuter, se balancer et se contrebalancer de vive voix et par écrit, tout prenait la forme littéraire. La France allait se ruiner malgré de si beaux rapports, et disserter au lieu d'agir. Il se faisait alors en France un million de rapports écrits par année ! Aussi la bureaucratie régnait-elle ! Les dossiers, les cartons, les paperasses à l'appui des pièces sans lesquelles la France serait perdue, la circulaire sans laquelle elle n'irait pas, s'accrurent, grandirent et embellirent. La bureaucratie entretint dès lors à son profit la méfiance entre la recette et la dépense, elle calomnia l'administration pour le salut de l'administrateur. Enfin elle inventa les fils lilliputiens qui enchaînent la France à la centralisation parisienne, comme si, de 1500 à 1800, la France n'avait rien pu entreprendre sans trente mille commis. En s'attachant à la chose publique, comme le gui au poirier, l'employé s'en désintéressa complétement, et voici comme :

Obligés d'obéir aux princes ou aux Chambres, qui leur imposent des parties prenantes au budget, et forcés de garder des travailleurs, les ministres diminuaient les salaires et augmentaient les emplois, en pensant que plus

il y aurait de monde employé par le gouvernement, plus le gouvernement serait fort. La loi contraire est un axiome écrit dans l'univers : il n'y a d'énergie que par la rareté des principes agissants. Aussi l'événement a-t-il prouvé, vers juillet 1830, l'erreur du ministérialisme de la Restauration. Pour implanter un gouvernement au cœur d'une nation, il faut savoir y rattacher *des intérêts* et non *des hommes*. Conduit à mépriser le gouvernement qui lui retirait à la fois considération et salaire, l'employé se comportait en ce moment avec lui comme une courtisane avec un vieil amant. Il lui donnait du travail pour son argent : situation aussi peu tolérable pour l'administration que pour l'employé, si tous deux osaient se tâter le pouls, et si les gros salaires n'étouffaient pas la voix des petits. Seulement occupé de se maintenir, de toucher ses appointements et d'arriver à sa pension, l'employé se croyait tout permis pour obtenir ce grand résultat. Cet état de choses amenait le servilisme du commis, il engendrait de perpétuelles intrigues au sein des ministères, où les employés pauvres luttaient contre une aristocratie dégénérée qui venait pâturer sur les communaux de la bourgeoisie, en exigeant des places pour ses enfants ruinés. Un homme supérieur pouvait difficilement marcher le long de ces haies tortueuses, plier, ramper, se couler dans la fange de ces sentines où les têtes remarquables effrayaient tout le monde. Un génie ambitieux se vieillit pour obtenir la triple couronne, il n'imite pas Sixte-Quint pour devenir chef de bureau. Il ne restait ou ne venait que des paresseux, des incapables ou des niais. Ainsi s'établissait lentement la médiocrité de l'administration française. Entiè-

rement composée de petits esprits, la bureaucratie mettait un obstacle à la prospérité du pays, retardait sept ans dans ses cartons le projet d'un canal qui eût stimulé la production d'une province, s'épouvantait de tout, perpétuait les lenteurs, éternisait les abus qui la perpétuaient et l'éternisaient elle-même; elle tenait tout et le ministre même en lisière; enfin elle étouffait les hommes de talent assez hardis pour vouloir aller sans elle ou l'éclairer sur ses sottises. Le livre des pensions venait d'être publié, Rabourdin y vit un garçon de bureau inscrit pour une retraite supérieure à celle des vieux colonels criblés de blessures. L'histoire de la bureaucratie se lisait là tout entière. Autre plaie engendrée par les mœurs modernes, et qu'il comptait parmi les causes de cette secrète démoralisation: l'administration, à Paris, n'a point de subordination réelle, il y règne une égalité complète entre le chef d'une division importante et le dernier expéditionnaire : l'un est aussi grand que l'autre dans une arène d'où l'on sort pour aller trôner ailleurs, car on y faisait un simple employé d'un poëte, d'un artiste, d'un commerçant. Les employés se jugeaient entre eux sans aucun respect. L'instruction, également dispensée sans mesure aux masses, n'amène-t-elle pas aujourd'hui le fils d'un concierge de ministère à prononcer sur le sort d'un homme de mérite ou d'un grand propriétaire chez qui son père a tiré le cordon de la porte? Le dernier venu peut donc lutter avec le plus ancien. Un riche surnuméraire éclabousse son chef en allant à Longchamp dans un tilbury qui porte une jolie femme à laquelle il indique, par un mouvement de son fouet, le pauvre père de famille à pied, en disant : « Voilà

mon chef. » Les libéraux nommaient cet état de choses le PROGRÈS, Rabourdin y voyait l'ANARCHIE au cœur du pouvoir. Ne voyait-il pas en résultat des intrigues agitées, comme celles du sérail, entre des eunuques, des femmes et des sultans imbéciles, des petitesses de religieuses, des vexations sourdes, des tyrannies de collége, des travaux diplomatiques à effrayer un ambassadeur entrepris pour une gratification ou pour une augmentation, des sauts de puces attelées à un char de carton ; des malices de nègre faites au ministre lui-même ; puis les gens réellement utiles, les travailleurs, victimes des parasites ; les gens dévoués à leur pays qui tranchent vigoureusement sur la masse des incapacités, succombant sous d'ignobles trahisons. Toutes les hautes places dévolues à l'influence parlementaire et non plus à la royauté, les employés devaient, tôt ou tard, se trouver dans la condition de rouages vissés à une machine : il ne s'agirait plus pour eux que d'être plus ou moins graissés. Cette fatale conviction, déjà venue à de bons esprits, étouffait bien des mémoires écrits en conscience sur les plaies secrètes du pays, désarmait bien des courages, corrodait les probités les plus sévères, fatiguées de l'injustice et conviées à l'insouciance par de dissolvants ennuis. Un commis des frères Rothschild correspond avec toute l'Angleterre ; un seul employé pourrait correspondre avec tous les préfets ; mais, là où l'un vient apprendre les éléments de sa fortune, l'autre perd inutilement son temps, sa vie et sa santé. De là sourdait le mal. Certes, un pays ne semble pas immédiatement menacé de mort parce qu'un employé de talent se retire et qu'un homme médiocre le remplace. Malheureusement

pour les nations, aucun homme ne paraît indispensable à leur existence. Mais, quand tout s'est à la longue amoindri, les nations disparaissent. Chacun peut, par instruction, aller voir à Venise, à Madrid, à Amsterdam, à Stockholm et à Rome les places où brillèrent d'immenses pouvoirs, aujourd'hui détruits par la petitesse qui s'y est infiltrée en gagnant les sommités. Au jour d'une lutte, tout s'étant trouvé débile, l'État succomba devant une faible attaque. Adorer le sot qui réussit, ne pas s'attrister à la chute d'un homme de talent est le résultat de notre triste éducation et de nos mœurs, qui poussent les gens d'esprit à la raillerie et le génie au désespoir. Mais quel problème difficile à résoudre que celui de la réhabilitation des employés, au moment où le libéralisme criait par ses journaux dans toutes les boutiques industrielles que les traitements des employés constituaient un vol perpétuel, quand il configurait les chapitres du budget en forme de sangsues, et demandait chaque année à quoi bon un milliard d'impôts! Aux yeux de M. Rabourdin, l'employé, relativement au budget, était ce que le joueur est au jeu; tout ce qu'il en emporte, il le lui restitue. Tout gros traitement impliquait une production. Payer mille francs par an à un homme pour lui demander toutes ses journées, n'était-ce pas organiser le vol et la misère? Un forçat coûte presque autant et travaille moins. Mais vouloir qu'un homme auquel l'État donnerait douze mille francs par an se vouât à son pays était un contrat profitable à tous deux, et qui pouvait tenter les capacités.

Ces réflexions avaient donc conduit Rabourdin à une

refonte du personnel. Employer peu de monde, tripler ou doubler les traitements et supprimer les pensions; prendre des employés jeunes, comme faisaient Napoléon, Louis XIV, Richelieu et Ximénès, mais les garder longtemps en leur réservant les hauts emplois et de grands honneurs, furent les points capitaux d'une réforme aussi utile à l'État qu'à l'employé. Il est difficile de raconter en détail, chapitre par chapitre, un plan qui embrassa le budget et qui descendit dans les infiniment petits de l'administration pour les synthétiser; mais peut-être une indication des principales réformes suffira-t-elle à ceux qui connaissent comme à ceux qui ignorent la constitution administrative. Quoique la position d'un historien soit dangereuse en racontant un plan qui ressemble à de la politique faite au coin du feu, encore est-il nécessaire de le crayonner, afin d'expliquer l'homme par l'œuvre. Supprimez le récit de ses travaux, vous ne voudrez plus croire le narrateur sur parole, s'il se contentait d'affirmer le talent ou l'audace d'un chef de bureau.

Rabourdin divisait la haute administration en trois ministères. Il avait pensé que, si jadis il se trouvait des têtes assez fortes pour embrasser l'ensemble des affaires intérieures et extérieures, la France d'aujourd'hui ne manquerait jamais de Mazarin, de Suger, de Sully, de Choiseul, de Colbert pour diriger des ministères plus vastes que les ministères actuels. D'ailleurs, constitutionnellement parlant, trois ministres s'accordent plus facilement que sept. Puis, il est moins difficile aussi de se tromper quant au choix. Enfin, peut-être la royauté éviterait-elle ainsi ces perpétuelles oscillations ministérielles

qui ne permettent de suivre aucun plan de politique extérieure, ni d'accomplir aucune amélioration intérieure. En Autriche, où des nations diverses réunies offrent des intérêts différents à concilier et à conduire sous une même couronne, deux hommes d'État supportaient le poids des affaires publiques, sans en être accablés. La France était-elle plus pauvre que l'Allemagne en capacités politiques? Le jeu, assez niais, de ce qu'on nomme les *institutions constitutionnelles*, développé outre mesure, a fini, comme on sait, par exiger beaucoup de ministres pour satisfaire les ambitions multipliées de la bourgeoisie. D'abord, il parut alors naturel à Rabourdin de réunir le ministère de la marine au ministère de la guerre. Pour lui, la marine était un des comptes courants du ministère de la guerre, comme l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie et l'intendance. N'était-ce pas un contre-sens de donner aux amiraux et aux maréchaux une administration séparée, quand ils marchaient vers un but commun : la défense du pays, l'attaque de l'ennemi, la protection des possessions nationales? Le ministère de l'intérieur devait réunir le commerce, la police et les finances, sous peine de mentir à son nom. Au ministère des affaires étrangères appartenaient la justice, la maison du roi, et tout ce qui, dans le ministère de l'intérieur, concerne les arts, les lettres et les grâces. Toute protection doit découler immédiatement du souverain. Ce ministère impliquait la présidence du conseil. Chacun de ces trois ministères ne comportait pas plus de deux cents employés à son administration centrale, où Rabourdin les logeait tous, comme jadis sous la monarchie. En prenant pour moyenne une somme de

douze mille francs par tête, il ne comptait que sept millions pour des chapitres qui en coûtent plus de vingt dans le budget actuel. En réduisant ainsi les ministères à trois têtes, il supprimait des administrations entières, devenues inutiles, et les énormes frais de leurs établissements dans Paris. Il prouvait qu'un arrondissement devait être administré par dix hommes, une préfecture par douze au plus, ce qui ne supposait que cinq mille employés pour toute la France (justice et armée à part), nombre que dépassait alors le chiffre seul des employés aux ministères. Mais, dans ce plan, les greffiers des tribunaux étaient chargés du régime hypothécaire; mais le ministère public était chargé de l'enregistrement et des domaines. Rabourdin réunissait dans un même centre les parties similaires. Ainsi l'hypothèque, la succession, l'enregistrement, ne sortaient pas de leur cercle d'action, et ne nécessitaient que trois surnuméraires par tribunal, et trois par cour royale. L'application constante de ce principe avait conduit Rabourdin à la réforme des finances. Il avait confondu toutes les perceptions d'impôts en une seule, en taxant la consommation en masse au lieu de taxer la propriété. Selon lui, la consommation était l'unique matière imposable en temps de paix. La contribution foncière devait être réservée pour les cas de guerre. Alors seulement, l'État pouvait demander des sacrifices au sol, car alors il s'agissait de le défendre; mais, en temps de paix, c'était une lourde faute politique que de l'inquiéter au delà d'une certaine limite; on ne le trouvait plus dans les grandes crises. Ainsi l'*emprunt* pendant la paix, parce qu'il se faisait au pair et non à cinquante pour cent de

perte, comme dans les temps mauvais; puis, pendant la guerre, la *contribution foncière.*

— L'invasion de 1814 et de 1815, disait Rabourdin à ses amis, a fondé en France et démontré une institution que ni Law ni Napoléon n'ont pu établir : le *crédit.*

Malheureusement, Xavier considérait les vrais principes de cette admirable machine comme encore peu compris, à l'époque de son travail commencé en 1820. Rabourdin imposait la consommation par le mode des contributions directes, en supprimant tout l'attirail des contributions indirectes. La recette de l'impôt se résolvait par un rôle unique composé de divers articles. Il abattait ainsi les gênantes barrières qui barricadent les villes, auxquelles il procurait de plus gros revenus en simplifiant leurs modes actuels de perception, énormément coûteux. Diminuer la lourdeur de l'impôt n'est pas, en matière de finances, diminuer l'impôt, c'est le mieux répartir; l'alléger, c'est augmenter la masse des transactions en leur laissant plus de jeu; l'individu paye moins et l'État reçoit davantage. Cette réforme, qui peut sembler immense, reposait sur un mécanisme fort simple. Rabourdin avait pris l'impôt personnel et mobilier comme la représentation la plus fidèle de la consommation générale. Les fortunes individuelles s'expriment admirablement en France par le loyer, par le nombre des domestiques, par les chevaux et les voitures de luxe qui se prêtent à la fiscalité. Les habitations et ce qu'elles contiennent varient peu, et disparaissent difficilement. Après avoir indiqué les moyens de confectionner un rôle de contributions mobilières plus sincère que ne l'était le rôle actuel, il répartissait les sommes que pro-

duisaient au Trésor les impôts dits *indirects* en *un tant pour cent* de chaque cote individuelle. L'impôt est un prélèvement d'argent fait sur les choses ou sur les personnes, sous des déguisements plus ou moins spécieux; ces déguisements, bons quand il fallait extorquer l'argent, ne sont-ils pas ridicules dans une époque où la classe sur laquelle pèsent les impôts sait pourquoi l'État les prend et par quel mécanisme il les lui rend? En effet, le budget n'est pas un coffre-fort, mais un arrosoir; plus il puise et répand d'eau, plus un pays prospère. Ainsi, supposez six millions de *cotes aisées* (Rabourdin en prouvait l'existence, en y comprenant les *cotes riches*), ne valait-il pas mieux leur demander directement *un droit de vin* qui ne serait pas plus odieux que l'impôt *des portes et fenêtres* et produirait cent millions, plutôt que de les tourmenter en imposant la chose même? Par cette régularisation de l'impôt, chaque particulier payerait moins en réalité, l'État recevrait davantage, et les consommateurs jouiraient d'une immense réduction dans le prix des choses que l'État ne soumettrait plus à des tortures infinies. Rabourdin conservait un droit de culture sur les vignobles, afin de protéger cette industrie contre la trop grande abondance de ses produits. Puis, pour atteindre les consommations des cotes pauvres, les patentes des débitants étaient taxées d'après la population des lieux qu'ils habitaient. Ainsi, sous trois formes : droit de vin, droit de culture et patente, le Trésor levait une recette énorme sans frais ni vexations, là où pesait un impôt vexatoire partagé entre ses employés et lui. L'impôt frappait sur le riche au lieu de tourmenter le pauvre. Un autre exemple.

Supposez par cote un franc ou deux de droits de sel, vous obtenez dix ou douze millions, la gabelle moderne disparaît, la population pauvre respire, l'agriculture est soulagée, l'État reçoit tout autant, et nulle cote ne se plaint. Toute cote, plus ou moins industrielle ou propriétaire, peut reconnaître immédiatement les bénéfices d'un impôt ainsi réparti en voyant au fond des campagnes la vie s'améliorant, et le commerce agrandi. Enfin, d'année en année, l'État verrait le nombre des *cotes aisées* s'accroissant. En supprimant l'administration des contributions indirectes, machine extrêmement coûteuse, et qui est un État dans l'État, le Trésor et les particuliers y gagnaient donc énormément, à ne considérer que l'économie des frais de perception. Le tabac et la poudre s'affermaient en régie, sous une surveillance. Le système sur ces deux régies, développé par d'autres que Rabourdin lors du renouvellement de la loi sur les tabacs, fut si convaincant, que cette loi n'eût point passé dans une Chambre à qui l'on n'aurait pas mis le marché à la main, comme le fit alors le ministère. Ce fut alors moins une question de finance qu'une question de gouvernement. L'État ne possédait plus rien en propre, ni forêts, ni mines, ni exploitations. Aux yeux de Rabourdin, l'État, possesseur de domaines, constituait un contre-sens administratif. L'État ne sait pas faire valoir et se prive de contributions, il perd deux produits à la fois. Quant aux fabriques du gouvernement, c'était le même non-sens reporté dans la sphère de l'industrie. L'État obtient des produits plus coûteux que ceux du commerce, plus lentement confectionnés, et manque à percevoir ses droits sur les mouvements de

l'industrie, à laquelle il retranche des alimentations. Est-ce administrer un pays que d'y fabriquer au lieu d'y faire fabriquer, d'y posséder au lieu de créer le plus de possessions diverses? Dans ce système, l'État n'exigeait plus un seul cautionnement en argent. Rabourdin n'admettait que des cautionnements hypothécaires. Voici pourquoi. Ou l'État garde le cautionnement en nature, et c'est gêner le mouvement de l'argent; ou il l'emploie à un taux supérieur à l'intérêt qu'il en donne, et c'est un vol ignoble; ou il y perd, et c'est une sottise; enfin, s'il dispose un jour de la masse des cautionnements, il prépare dans certains cas une banqueroute horrible. L'impôt territorial ne disparaissait donc pas entièrement, Rabourdin en conservait une faible portion, comme point de départ en cas de guerre; mais évidemment les productions du sol devenaient libres, et l'industrie, en trouvant les matières premières à bas prix, pouvait lutter avec l'étranger sans le secours trompeur des douanes. Les riches administraient gratuitement les départements, en ayant pour récompense la pairie sous certaines conditions. Les magistrats, les corps savants, les officiers inférieurs voyaient leurs services honorablement récompensés. Il n'y avait pas d'employé qui n'obtînt une immense considération, méritée par l'étendue de ses travaux et l'importance de ses appointements; chacun d'eux pensait lui-même à son avenir, et la France n'avait plus sur le corps le cancer des pensions. En résultat, Rabourdin trouvait sept cents millions de dépenses seulement et douze cents millions de recettes. Un remboursement de cinq cents millions annuels jouait alors avec un peu plus de force que le maigre amortissement

dont le vice était démontré. Là, selon lui, l'État se faisait encore rentier, comme l'État s'entêtait d'ailleurs à posséder et à fabriquer. Enfin, pour exécuter sans secousses sa réforme et pour éviter une Saint-Barthélemy d'employés, Rabourdin demandait vingt années.

Telles étaient les pensées mûries par cet homme depuis le jour où sa place fut donnée à M. de la Billardière, homme incapable. Ce plan, si vaste en apparence, si simple en réalité, qui supprimait tant de gros états-majors et tant de petites places également inutiles, exigeait de continuels calculs, des statistiques exactes, des preuves évidentes. Rabourdin avait pendant longtemps étudié le budget sur sa double face, celle des voies et moyens, celle des dépenses. Aussi avait-il passé bien des nuits à l'insu de sa femme. Ce n'était rien encore que d'avoir osé concevoir ce plan et de l'avoir superposé sur le cadavre administratif, il fallait s'adresser à un ministre capable de l'apprécier. Le succès de Rabourdin tenait donc à la tranquillité d'une politique encore agitée. Il ne considéra le gouvernement comme définitivement assis qu'au moment où trois cents députés eurent le courage de former une majorité compacte, systématiquement ministérielle. Une administration fondée sur cette base s'était établie depuis que Rabourdin avait achevé ses travaux. A cette époque, le luxe de la paix due aux Bourbons faisait oublier le luxe guerrier du temps où la France brillait comme un vaste camp, prodigue et magnifique parce qu'il était victorieux. Après sa campagne en Espagne, le ministère paraissait devoir entrer dans une de ces paisibles carrières où le bien peut s'accomplir, et depuis trois mois un nouveau règne

avait commencé sans éprouver aucune entrave, car le libéralisme de la gauche avait salué Charles X avec autant d'enthousiasme que la droite. C'était à tromper les gens les plus clairvoyants. Le moment sembla donc propice à Rabourdin. N'était-ce pas un gage de durée pour une administration que de proposer et de mettre à fin une réforme dont les résultats étaient si grands?

Jamais donc cet homme ne se montra plus qu'alors soucieux, préoccupé le matin quand il allait par les rues au ministère, et le soir à quatre heures et demie quand il en revenait. De son côté, madame Rabourdin, désolée de sa vie manquée, ennuyée de travailler en secret pour se procurer quelques jouissances de toilette, ne s'était jamais montrée plus aigrement mécontente, mais, en femme attachée à son mari, elle regardait comme indignes d'une femme supérieure les honteux commerces par lesquels certaines femmes d'employés suppléaient à l'insuffisance des appointements. Cette raison lui fit refuser toute relation avec madame Colleville, alors liée avec François Keller, et dont les soirées effaçaient souvent celles de la rue Duphot. Elle prit l'immobilité du penseur politique et la préoccupation du travailleur intrépide pour l'apathique abattement de l'employé dompté par l'ennui des bureaux, vaincu par la plus détestable de toutes les misères, par une médiocrité qui permet de vivre, et elle gémit d'être mariée à un homme sans énergie. Aussi, vers cette époque, résolut-elle de faire à elle seule la fortune de son mari, de le jeter à tout prix dans la sphère supérieure, et de lui cacher les ressorts qu'elle ferait jouer. Elle porta dans ses conceptions cette indépendance d'idées

qui la distinguait, et se complut à s'élever au-dessus des femmes en n'obéissant point à leurs petits préjugés, en ne s'embarrassant point des entraves que la société leur impose. Dans sa rage, elle se promit de battre les sots avec leurs armes, et de se jouer elle-même s'il le fallait. Elle vit enfin les choses de haut. L'occasion était favorable. M. de la Billardière, attaqué d'une maladie mortelle, allait succomber sous peu de jours. Si Rabourdin lui succédait, ses talents, car Célestine lui accordait des talents administratifs, seraient si bien appréciés, que la place de maître des requêtes, autrefois promise, lui serait donnée ; elle le voyait commissaire du roi, défendant des projets de loi aux Chambres : elle l'aiderait alors ! elle deviendrait, s'il était besoin, son secrétaire; elle passerait des nuits. Tout cela pour aller au bois de Boulogne dans une charmante calèche, pour marcher de pair avec madame Delphine de Nucingen, pour élever son salon à la hauteur de celui d'une madame Colleville, pour être invitée aux grandes solennités ministérielles, pour conquérir des auditeurs, pour faire dire d'elle : « Madame Rabourdin *de quelque chose* » (elle ne connaissait pas encore sa terre), comme on disait madame d'Espard, madame d'Aiglemont, madame de Carigliano; enfin pour effacer surtout l'odieux nom de Rabourdin.

Ces secrètes conceptions engendrèrent quelques changements dans l'intérieur du ménage. Madame Rabourdin commença par marcher d'un pas ferme dans la voie de la *dette*. Elle reprit un domestique mâle, lui fit porter une livrée insignifiante, drap brun à lisérés rouges. Elle rafraîchit quelques parties de son mobilier, tendit à nouveau

son appartement, l'embellit de fleurs souvent renouvelées, l'encombra des futilités qui devinrent alors à la mode; puis elle, qui jadis avait quelques scrupules sur ses dépenses, n'hésita plus à remettre sa toilette en harmonie avec le rang auquel elle aspirait, et dont les bénéfices furent escomptés dans quelques magasins où elle fit ses provisions pour la guerre. Pour mettre à la mode ses mercredis, elle donna régulièrement un dîner le vendredi, les convives furent tenus à faire une visite en prenant une tasse de thé, le mercredi suivant. Elle choisit habilement ses convives parmi les députés influents, parmi les gens qui, de loin ou de près, pouvaient servir ses intérêts. Enfin elle se fit un entourage fort convenable. On s'amusait beaucoup chez elle; on le disait, du moins, ce qui suffit à Paris pour attirer le monde. Rabourdin était si profondément occupé d'achever son grave et grand travail, qu'il ne remarqua pas cette recrudescence de luxe au sein de son ménage.

Ainsi la femme et le mari assiégèrent la même place, en opérant sur des lignes parallèles, à l'insu l'un de l'autre.

Au ministère florissait alors, comme secrétaire général, certain M. Clément Chardin des Lupeaulx, un de ces personnages que le flot des événements politiques met en saillie pendant quelques années, qu'il emporte en un jour d'orage, et que vous retrouvez sur la rive, à je ne sais quelle distance, échoués comme la carcasse d'une embarcation, mais qui semblent être encore quelque chose. Le voyageur se demande si ce débris n'a pas contenu des marchandises précieuses, servi dans de grandes circon-

stances, coopéré à quelque résistance, supporté le velours d'un trône ou transporté le cadavre d'une royauté. En ce moment, Clément des Lupeaulx (les Lupeaulx absorbaient le Chardin) atteignait à son apogée. Dans les existences les plus illustres comme dans les plus obscures, n'y a-t-il pas, pour l'animal comme pour les secrétaires généraux, un zénith et un nadir, une période où le pelage est magnifique, où la fortune rayonne de tout son éclat? Dans la nomenclature créée par les fabulistes, des Lupeaulx appartenait au genre des Bertrands et ne s'occupait qu'à trouver des Ratons, et comme il fut un des principaux acteurs du drame, il mérite une description d'autant plus étendue, que la révolution de Juillet a supprimé ce poste, éminemment utile à des ministres constitutionnels.

Les moralistes déploient ordinairement leur verve sur les abominations transcendantes. Pour eux, les crimes sont à la cour d'assises ou à la police correctionnelle, mais les finesses sociales leur échappent; l'habileté qui triomphe sous les armes du Code est au-dessus ou au-dessous d'eux, ils n'ont ni loupe ni longue-vue; il leur faut de bonnes grosses horreurs bien visibles. Toujours occupés des carnassiers, ils négligent les reptiles; et, heureusement pour les poëtes comiques, ils leur laissent les nuances qui colorent le Chardin des Lupeaulx. Égoïste et vain, souple et fier, libertin et gourmand, avide à cause de ses dettes, discret comme une tombe d'où rien ne sort pour démentir l'inscription destinée aux passants, intrépide et sans peur quand il sollicitait, aimable et spirituel dans toute l'acception du mot, moqueur à propos, plein de tact, sachant vous compromettre par une caresse comme

par un coup de coude, ne reculant devant aucune largeur de ruisseau et sautant avec grâce, effronté voltairien et allant à la messe à Saint-Thomas d'Aquin quand il s'y trouvait une belle assemblée, ce secrétaire général ressemblait à toutes les médiocrités qui forment le noyau du monde politique. Savant de la science des autres, il avait pris la position d'écouteur, et il n'en existait point alors de plus attentif. Aussi, pour ne pas éveiller le soupçon, était-il flatteur jusqu'à la nausée, insinuant comme un parfum et caressant comme une femme. Il allait accomplir sa quarantième année. Sa jeunesse l'avait désespéré pendant longtemps, car il sentait que l'assiette de sa fortune politique dépendait de la députation. Comment était-il parvenu? se dira-t-on. Par un moyen bien simple : Bonneau politique, des Lupeaulx se chargeait des missions délicates que l'on ne peut donner ni à un homme qui se respecte, ni à un homme qui ne se respecte pas, mais qui se confient à des êtres sérieux et apocryphes tout ensemble, que l'on peut avouer ou désavouer à volonté. Son état était d'être toujours compromis; mais il avançait autant par la défaite que par le succès. Il avait compris que, sous la Restauration, temps de transactions continuelles entre les hommes, entre les choses, entre les faits accomplis et ceux qui se massaient à l'horizon, le pouvoir aurait besoin d'une femme de ménage. Une fois que dans une maison il s'introduit une vieille qui sait comment se fait et se défait le lit, où se balayent les ordures, où se jette et d'où se tire le linge sale, où se serre l'argenterie, comment s'apaise un créancier, quelles gens doivent être reçus ou mis à la porte; cette créature eût-elle des vices, fût-

elle sale, bancroche ou édentée, mît-elle à la loterie et prît-elle trente sous par jour pour se faire une mise, les maîtres l'aiment par habitude, tiennent devant elle conseil dans les circonstances les plus critiques : elle est là, rappelle les ressources et flaire les mystères, apporte à propos le pot de rouge et le châle, se laisse gronder, rouler par l'escalier, et le lendemain, au réveil, présente gaiement un excellent consommé. Quelque grand que soit un homme d'État, il a besoin d'une femme de ménage avec laquelle il puisse être faible, indécis, disputailleur avec son propre destin, s'interroger, se répondre et s'enhardir au combat. N'est-ce pas comme le bois mou des sauvages, qui, frotté contre du bois dur, donne le feu? Beaucoup de génies s'allument ainsi. Napoléon faisait ménage avec Berthier, et Richelieu avec le père Joseph. Des Lupeaulx faisait ménage avec tout le monde. Il restait l'ami des ministres déchus en se constituant leur intermédiaire auprès de ceux qui arrivaient, embaumant ainsi la dernière flatterie et parfumant le premier compliment. Il entendait d'ailleurs admirablement les petites choses auxquelles un homme d'État n'a pas le loisir de songer : il comprenait une nécessité, il obéissait bien ; il relevait sa bassesse en en plaisantant le premier afin d'en relever tout le prix, et choisissait toujours dans les services à rendre celui que l'on n'oublierait pas. Ainsi, quand il fallut franchir le fossé qui sépara l'Empire de la Restauration, quand chacun cherchait une planche pour le passer, au moment où les roquets de l'Empire se ruaient dans un dévouement de paroles, des Lupeaulx passait la frontière après avoir emprunté de fortes sommes

à des usuriers. Jouant le tout pour le tout, il racheta les créances les plus criardes sur le roi Louis XVIII, et liquida par ce moyen, lui le premier, près de trois millions à vingt pour cent; car il eut le bonheur d'opérer à cheval sur 1814 et 1815. Les bénéfices furent dévorés par les sieurs Gobseck, Werbrust et Gigonnet, croupiers de l'entreprise; mais des Lupeaulx les leur avait promis, il ne jouait pas une mise, il jouait toute la banque, en sachant bien que Louis XVIII n'était pas homme à oublier cette lessive. Des Lupeaulx fut nommé maître des requêtes, chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. Une fois grimpé, l'homme habile chercha les moyens de se maintenir sur son échelon; car, dans la place forte où il s'était introduit, les généraux ne conservent pas longtemps les bouches inutiles. Aussi, à son métier de ménagère et d'entremetteur avait-il joint la consultation gratuite dans les maladies secrètes du pouvoir. Après avoir reconnu chez les prétendues supériorités de la Restauration une profonde infériorité relativement aux événements qui les dominaient, il imposa leur médiocrité politique en leur apportant, leur vendant, au milieu d'une crise, ce mot d'ordre que les gens de talent écoutent dans l'avenir. Ne croyez point que ceci vînt de lui-même; autrement, des Lupeaulx eût été un homme de génie, et ce n'était qu'un homme d'esprit. Ce Bertrand allait partout, recueillait les avis, sondait les consciences et saisissait les sons qu'elles rendent. Il récoltait la science en véritable et infatigable abeille politique. Ce Dictionnaire de Bayle vivant ne faisait pas comme le fameux Dictionnaire, il ne rapportait pas toutes les opinions sans conclure, il avait le

talent de la mouche et tombait droit sur la chair la plus exquise, au milieu de la cuisine. Aussi passa-t-il pour un homme indispensable à des hommes d'État. Cette croyance avait pris de si profondes racines dans les esprits, que les ambitieux arrivés jugeaient nécessaire de compromettre des Lupeaulx afin de l'empêcher de monter plus haut; ils le dédommageaient par un crédit secret de son peu d'importance publique. Néanmoins, en se sentant appuyé par tout le monde, ce pêcheur d'idées avait exigé des arrhes. Rétribué par l'état-major dans la garde nationale, où il avait une sinécure payée par la ville de Paris, commissaire du gouvernement près d'une société anonyme, il avait encore une inspection dans la maison du roi. Ses deux places officielles inscrites au budget étaient celles de secrétaire général et de maître des requêtes. Pour le moment, il voulait être commandeur de la Légion d'honneur, gentilhomme de la chambre, comte et député. Pour être député, il fallait payer mille francs d'impôt, et la misérable bicoque de des Lupeaulx valait à peine cinq cents francs de rente. Où prendre l'argent pour y bâtir un château, pour l'entourer de plusieurs domaines respectables, et venir y jeter de la poudre aux yeux de tout un arrondissement? Quoique dînant tous les jours en ville, quoique logé depuis neuf ans aux frais de l'État, quoique voituré par le ministère, des Lupeaulx ne possédait guère, au moment où cette Scène commence, que trente mille francs de dettes franches et liquides sur lesquelles personne n'élevait de contestation. Un mariage pouvait mettre à flot cet ambitieux en écopant sa barque pleine des eaux de la dette; mais le bon mariage dépendait de son avancement, et son avan-

cement voulait la députation. En cherchant les moyens de briser ce cercle vicieux, il ne voyait qu'un immense service à rendre ou quelque bonne affaire à combiner. Mais, hélas ! les conspirations étaient usées, et les Bourbons avaient, en apparence, vaincu les partis. Enfin, malheureusement, depuis quelques années, le gouvernement était si bien mis à jour par les sottes discussions de la gauche, qui s'étudiait à rendre tout gouvernement impossible en France, qu'on ne pouvait plus y faire d'affaires : les dernières s'étaient accomplies en Espagne, et combien n'avait-on pas crié ! Puis des Lupeaulx multiplia les difficultés en croyant à l'amitié de son ministre, auquel il eut l'imprudence d'exprimer le désir d'être assis sur les bancs ministériels. Les ministres devinèrent d'où venait ce désir : des Lupeaulx voulait consolider une position précaire et ne plus être dans leur dépendance. Le lévrier se révoltait contre le chasseur ; les ministres lui donnèrent quelques coups de fouet et le caressèrent tour à tour, ils lui suscitèrent des rivaux ; mais des Lupeaulx se conduisit avec eux comme une habile courtisane avec des nouvelles venues : il leur tendit des piéges, ils y tombèrent, il en fit promptement justice. Plus il se sentit menacé, plus il désira conquérir un poste inamovible ; mais il fallait jouer serré ! En un instant, il pouvait tout perdre. Un coup de plume abattrait ses épaulettes de colonel civil, son inspection, sa sinécure à la société anonyme, ses deux places et leurs avantages : en tout, six traitements conservés sous le feu de la loi sur le cumul. Souvent, il menaçait son ministre comme une maîtresse menace son amant, il se disait sur le point d'épouser une riche veuve : le mi-

nistre cajolait alors le cher des Lupeaulx. Dans un de ces raccommodements, il reçut la promesse formelle d'une place à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lors de la première vacance. C'était, disait-il, le pain d'un cheval. Dans son admirable position, Clément Chardin des Lupeaulx était comme un arbre planté dans un terrain favorable. Il pouvait satisfaire ses vices, ses fantaisies, ses vertus et ses défauts.

Voici les fatigues de sa vie : entre cinq ou six invitations journalières, il avait à choisir la maison où se trouvait le meilleur dîner. Il allait faire rire le matin le ministre et sa femme au petit lever, caressait les enfants et jouait avec eux. Puis il travaillait une heure ou deux, c'est-à-dire il s'étendait dans un bon fauteuil pour lire les journaux, dicter le sens d'une lettre, recevoir quand le ministre n'y était pas, expliquer en gros la besogne, attraper ou distribuer quelques gouttes d'eau bénite de cour, parcourir des pétitions d'un coup de lorgnon ou les apostiller par une signature qui signifiait : *Je m'en moque, faites comme vous voudrez !* Chacun savait que, quand des Lupeaulx s'intéressait à quelqu'un ou à quelque chose, il s'en mêlait personnellement. Il permettait aux employés supérieurs quelques causeries intimes sur les affaires délicates, et il écoutait leurs cancans. De temps en temps, il allait au château prendre le mot d'ordre. Enfin, il attendait le ministre au retour de la Chambre quand il y avait session, pour savoir s'il fallait inventer et diriger quelque manœuvre. Le sybarite ministériel s'habillait, dînait et visitait douze ou quinze salons de huit heures à trois heures du matin. A l'Opéra, il causait avec les journa-

listes, car il était avec eux du dernier bien; il y avait entre eux un continuel échange de petits services, il leur entonnait ses fausses nouvelles et gobait les leurs; il les empêchait d'attaquer tel ou tel ministre sur telle ou telle chose qui ferait, disait-il, une vraie peine à leurs femmes ou à leurs maîtresses.

— Dites que le projet de loi ne vaut rien, et démontrez-le, si vous pouvez; mais ne dites pas que Mariette a mal dansé. Calomniez notre affection pour nos proches en jupons, mais ne révélez pas nos farces de jeune homme. Diantre! nous avons tous fait nos vaudevilles, et nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir par le temps qui court. Vous serez peut-être ministre, vous qui salez aujourd'hui les tartines du *Constitutionnel*...

En revanche, dans l'occasion il servait les rédacteurs, il levait tout obstacle à la représentation d'une pièce, il lâchait à propos des gratifications ou quelque bon dîner, il promettait de faciliter la conclusion d'une affaire. D'ailleurs, il aimait la littérature et protégeait les arts: il avait des autographes, de magnifiques albums *gratis,* des esquisses, des tableaux. Il faisait beaucoup de bien aux artistes en ne leur nuisant pas, en les soutenant dans certaines occasions où leur amour-propre voulait une satisfaction peu coûteuse. Aussi était-il aimé par tout ce monde de coulisses, de journalistes et d'artistes. D'abord, tous avaient les mêmes vices et la même paresse; puis ils se moquaient si bien de tout entre deux vins ou entre deux danseuses! le moyen de ne pas être amis? Si des Lupeaulx n'eût pas été secrétaire général, il aurait été journaliste. Aussi, dans la lutte des quinze années où la

batte de l'épigramme ouvrit la brèche par où passa l'insurrection, des Lupeaulx ne reçut-il jamais le moindre coup.

En voyant cet homme jouant à la boule dans le jardin du ministère avec les enfants de monseigneur, le fretin des employés se creusait la cervelle pour deviner le secret de son influence et la nature de son travail, tandis que les talons rouges de tous les ministères le regardaient comme le plus dangereux Méphistophélès, l'adoraient et lui rendaient avec usure les flatteries qu'il débitait dans la sphère supérieure. Indéchiffrable comme une énigme hiéroglyphique pour les petits, l'utilité du secrétaire général était claire comme une règle de trois pour les intéressés. Chargé de trier les conseils, les idées, de faire des rapports verbaux, ce petit prince de Wagram du Napoléon ministériel connaissait tous les secrets de la politique parlementaire, raccrochait les tièdes, portait, rapportait et enterrait les propositions, disait les *non* ou les *oui* que le ministre n'osait prononcer. Fait à recevoir les premiers feux et les premiers coups du désespoir ou de la colère, il se lamentait ou riait avec le ministre. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachaient au château et discret comme un confesseur, tantôt il savait tout et tantôt il ne savait rien; puis, il disait du ministre ce qu'un ministre ne pouvait pas dire de soi-même. Enfin, avec cet Éphestion politique, le ministre osait être lui : ôter sa perruque et son râtelier, poser ses scrupules et se mettre en pantoufles, déboutonner ses roueries et déchausser sa conscience. Tout, d'ailleurs, n'était pas roses pour des Lupeaulx : il flattait et conseillait son ministre,

obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi presque tous les hommes politiques qui firent ce métier eurent-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communiqua quelque chose d'étrange à leur tête. Ils approuvaient indifféremment tout ce qui se disait devant eux. Leur langage fut plein de *mais,* de *cependant,* de *néanmoins,* de *moi, je ferais, moi, à votre place* (ils disaient souvent *à votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Au physique, Clément des Lupeaulx était le reste d'un joli homme : taille de cinq pieds quatre pouces, embonpoint tolérable, le teint échauffé par la bonne chère, un air usé, une titus poudrée, de petites lunettes fines; au moins blond, couleur indiquée par une main potelée comme celle d'une vieille femme, un peu trop carrée, les ongles courts, une main de satrape. Le pied ne manquait pas de distinction. Passé cinq heures, des Lupeaulx était toujours en bas de soie à jour, en souliers, pantalon noir, gilet de cachemire, mouchoir de batiste sans parfums, chaîne d'or, habit bleu de roi à boutons ciselés, et sa brochette d'ordres. Le matin, des bottes craquant sous un pantalon gris et la petite redingote courte et serrée des intrigants. Sa tenue ressemblait alors beaucoup plus à celle d'un avoué madré qu'à la contenance d'un ministre. Son œil, miroité par l'usage des lunettes, le rendait plus laid qu'il ne l'était réellement quand par malheur il les ôtait. Pour les juges habiles, pour les gens droits que le vrai seul met à l'aise, des Lupeaulx était insupportable. Ses

façons gracieuses frisaient le mensonge, ses protestations aimables, ses vieilles gentillesses, toujours neuves pour les imbéciles, montraient trop la corde. Tout homme perspicace voyait en lui une planche pourrie sur laquelle il fallait bien se garder de poser le pied. Dès que la belle madame Rabourdin daigna s'occuper de la fortune administrative de son mari, elle devina Clément des Lupeaulx et l'étudia pour savoir si dans cette volige il y avait encore quelques fibres ligneuses assez solides pour lestement passer dessus du bureau à la division, de huit mille à douze mille francs. La femme supérieure crut pouvoir jouer ce roué politique. M. des Lupeaulx fut donc un peu cause des dépenses extraordinaires qui se firent et qui se continuaient dans le ménage de Rabourdin.

La rue Duphot, bâtie sous l'Empire, est remarquable par quelques maisons élégantes au dehors et dont les appartements ont été généralement bien entendus. Celui de madame Rabourdin avait d'excellentes dispositions, avantage qui entre pour beaucoup dans la noblesse de la vie intérieure. Une jolie antichambre assez vaste, éclairée sur la cour, menait à un grand salon dont les fenêtres voyaient sur la rue. A droite de ce salon se trouvaient le cabinet et la chambre de Rabourdin, en retour desquels était la salle à manger, où l'on entrait par l'antichambre; à gauche, la chambre à coucher de madame et son cabinet de toilette, en retour desquels était le petit appartement de sa fille. Aux jours de réception, la porte du cabinet de Rabourdin et celle de la chambre de madame restaient ouvertes. L'espace permettait de recevoir une assemblée choisie sans se donner le ridicule qui pèse sur

certaines soirées bourgeoises, où le luxe s'improvise aux dépens des habitudes journalières et paraît alors une exception. Le salon venait d'être retendu en soie jaune avec des agréments de couleur carmélite. La chambre de madame était vêtue en étoffe *vraie perse* et meublée dans le genre *rococo*. Le cabinet de Rabourdin hérita de la tenture de l'ancien salon, nettoyée, et fut orné des beaux tableaux laissés par Leprince. La fille du commissaire-priseur utilisa dans sa salle à manger de ravissants tapis turcs, bonne occasion saisie par son père, en les y encadrant dans de vieux ébènes, d'un prix devenu exorbitant. D'admirables buffets de Boulle, achetés également par le feu commissaire-priseur, meublèrent le pourtour de cette pièce, au milieu de laquelle scintillèrent les arabesques en cuivre incrustées dans l'écaille de la première horloge à socle qui reparut pour remettre en honneur les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. Des fleurs embaumaient cet appartement, plein de goût et de belles choses, où chaque détail était une œuvre d'art bien placée et bien accompagnée; où madame Rabourdin, mise avec cette originale simplicité que trouvent les artistes, se montrait comme une femme accoutumée à ces jouissances, n'en parlait pas et laissait aux grâces de son esprit à compléter l'effet produit sur ses hôtes par cet ensemble. Grâce à son père, dès que le *rococo* fut à la mode, Célestine fit parler d'elle.

Quelque habitué qu'il fût aux fausses et aux réelles magnificences de tout étage, des Lupeaulx fut surpris chez madame Rabourdin. Le charme qui saisit cet Asmodée parisien peut s'expliquer par une comparaison. Imaginez un voyageur fatigué des mille aspects si riches de l'Italie,

du Brésil, des Indes, qui revient dans sa patrie et trouve sur son chemin un délicieux petit lac, comme est le lac d'Orta, au pied du mont Rose; une île bien jetée dans des eaux calmes, coquette et simple, naïve et cependant parée, solitaire et bien accompagnée : élégants bouquets d'arbres, statues d'un bel effet. Alentour, des rives à la fois sauvages et cultivées; le grandiose et ses tumultes au dehors, au dedans les proportions humaines. Le monde que le voyageur a vu se retrouve en petit, modeste et pur; son âme reposée le convie à rester là, car un charme poétique et mélodieux l'entoure de toutes les harmonies et réveille toutes les idées. C'est à la fois une chartreuse et la vie! Quelques jours auparavant, la belle madame Firmiani, l'une des plus ravissantes femmes du faubourg Saint-Germain, qui aimait et recevait madame Rabourdin, avait dit à des Lupeaulx, invité tout exprès pour entendre cette phrase : « Pourquoi n'allez-vous donc pas chez madame? » Et elle avait montré Célestine. « Madame a des soirées délicieuses, et surtout on y dîne... mieux que chez moi. » Des Lupeaulx s'était laissé surprendre une promesse par la belle madame Rabourdin, qui, pour la première fois, avait levé les yeux sur lui en parlant. Et il était allé rue Duphot, n'est-ce pas tout dire? La femme n'a qu'une ruse, s'écrie Figaro, mais elle est infaillible. En dînant chez ce simple chef de bureau, des Lupeaulx se promit d'y dîner quelquefois. Grâce au jeu décent et convenable de la charmante femme que sa rivale, madame Colleville, surnomma *la Célimène de la rue Duphot*, il y dînait tous les vendredis depuis un mois, et revenait de son propre mouvement prendre une tasse

de thé le mercredi. Depuis quelques jours, après de savantes et fines perquisitions, madame Rabourdin croyait avoir trouvé dans cette planche ministérielle la place d'y mettre une fois le pied. Elle ne doutait plus du succès. Sa joie intérieure ne peut être comprise que dans ces ménages d'employés où l'on a, trois ou quatre ans durant, calculé le bien-être résultant d'une nomination espérée, caressée, choyée. Combien de souffrances apaisées! combien de vœux élancés vers les divinités ministérielles! combien de visites intéressées! Enfin, grâce à sa hardiesse, madame Rabourdin entendait tinter l'heure où elle allait avoir vingt mille francs par an au lieu de huit mille.

— Et je me serai bien conduite, se disait-elle. J'ai fait un peu de dépense; mais nous ne sommes pas dans une époque où l'on va chercher les mérites qui se cachent, tandis qu'en se mettant en vue, en restant dans le monde, en cultivant ses relations, en s'en faisant de nouvelles, un homme arrive. Après tout, les ministres et leurs amis ne s'intéressent qu'aux gens qu'ils voient, et Rabourdin ne se doute pas du monde! Si je n'avais pas entortillé ces trois députés, ils auraient peut-être voulu la place de la Billardière; tandis que, reçus chez moi, la vergogne les prend, ils deviennent nos appuis au lieu d'être nos rivaux. J'ai fait un peu la coquette, mais je suis heureuse que les premières niaiseries avec lesquelles on amuse les hommes aient suffi...

Le jour où commença réellement une lutte inattendue à propos de cette place, après le dîner ministériel qui précédait une de ces soirées que les ministres considèrent comme publiques, des Lupeaulx se trouvait à la

cheminée auprès de la femme du ministre. En prenant sa tasse de café, il lui arriva de comprendre encore une fois madame Rabourdin parmi les sept ou huit femmes véritablement supérieures de Paris. A plusieurs reprises, il avait déjà mis au jeu madame Rabourdin comme le caporal Trim y mettait son bonnet.

— Ne le dites pas trop, cher ami, vous lui feriez du tort, lui dit la femme du ministre en riant à demi.

Aucune femme n'aime à entendre faire devant elle l'éloge d'une autre femme; toutes se réservent en ce cas la parole, afin de vinaigrer la louange.

— Ce pauvre la Billardière est en train de mourir, reprit Son Excellence, sa succession administrative revient à Rabourdin, qui est un de nos plus habiles employés, et envers qui nos prédécesseurs ne se sont pas bien conduits, quoique l'un d'eux ait dû sa préfecture de police sous l'Empire à certain personnage payé pour s'intéresser à Rabourdin. Franchement, cher ami, vous êtes encore assez jeune pour être aimé pour vous-même...

— Si la place de la Billardière est acquise à Rabourdin, je puis être cru quand je vante la supériorité de sa femme, répliqua des Lupeaulx en sentant l'ironie du ministre; mais, si madame la comtesse veut en juger par elle-même...

— Je l'inviterai à mon premier bal, n'est-ce pas? Votre femme supérieure arriverait quand j'aurai de ces dames qui viennent ici pour se moquer de nous, elles entendraient annoncer *madame Rabourdin*.

— Mais n'annonce-t-on pas madame Firmiani chez le ministre des affaires étrangères?

— Une femme née Cadignan!... dit vivement le nouveau comte en lançant un coup d'œil foudroyant à son secrétaire général, car ni lui ni sa femme n'étaient nobles.

Beaucoup de personnes crurent qu'il s'agissait d'affaires importantes, les solliciteurs demeurèrent au fond du salon. Quand des Lupeaulx sortit, la comtesse nouvelle dit à son mari :

— Je crois des Lupeaulx amoureux!

— Ce serait donc la première fois de sa vie! répondit-il en haussant les épaules, comme pour dire à sa femme que des Lupeaulx ne s'occupait point de bagatelles.

Le ministre vit entrer un député du centre droit et laissa sa femme pour aller caresser une voix indécise. Mais, sous le coup d'un désastre imprévu qui l'accablait, ce député voulait s'assurer une protection et venait annoncer en secret qu'il serait sous peu de jours obligé de donner sa démission. Ainsi prévenu, le ministre pouvait faire jouer ses batteries avant l'opposition.

Le ministre, c'est-à-dire des Lupeaulx, avait invité à dîner un personnage inamovible dans tous les ministères, assez embarrassé de sa personne, et qui, dans son désir de prendre une contenance digne, restait planté sur ses deux jambes réunies à la façon d'une gaîne égyptienne. Ce fonctionnaire attendait près de la cheminée le moment de remercier le secrétaire général, dont la retraite brusque et imprévue le surprit au moment où il allait phraser un compliment. C'était purement et simplement le caissier du ministère, le seul employé qui ne tremblât jamais lors d'un changement. Dans ce temps, la Chambre ne tripotait pas mesquinement le budget comme dans le

temps déplorable où nous vivons, elle ne réduisait pas ignoblement les émoluments ministériels, elle ne faisait pas ce qu'en style de cuisine on nomme des économies de bouts de chandelle, elle accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de *déplacement*. Il en coûte, hélas! autant pour entrer au ministère que pour en sortir, et l'arrivée entraîne des frais de toute nature qu'il est peu convenable d'inventorier. Cette indemnité consistait en vingt-cinq jolis petits mille francs. L'ordonnance apparaissait-elle au *Moniteur*, pendant que grands et petits, attroupés autour des poêles ou devant les cheminées, secoués par l'orage dans leurs places, se disaient : « Que va faire celui-là? va-t-il augmenter le nombre des employés? va-t-il en renvoyer deux pour en faire rentrer trois? » le paisible caissier prenait vingt-cinq beaux billets de banque, les attachait avec une épingle, et gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse. Il enfilait l'escalier des appartements et se faisait introduire chez monseigneur, à son lever, par les gens, qui tous confondent en un seul et même pouvoir l'argent et le gardien de l'argent, le contenant et le contenu, l'idée et la forme. Le caissier saisissait le couple ministériel à l'aurore du ravissement pendant laquelle un homme d'État est bénin et bon prince. Au *Que voulez-vous?* du ministre, il répondait par l'exhibition des chiffons, en disant qu'il s'empressait d'apporter à Son Excellence l'indemnité d'usage; il en expliquait les motifs à madame étonnée mais heureuse, et qui ne manquait jamais de prélever quelque chose, souvent le tout. Un déplacement est une affaire de ménage. Le caissier tournait son compli-

ment, et glissait à monseigneur quelques phrases : « Si Son Excellence daignait lui conserver sa place, si elle était contente d'un service purement mécanique, si, etc. « Comme un homme qui apporte vingt-cinq mille francs est toujours un digne employé, le caissier ne sortait pas sans entendre sa confirmation au poste d'où il voyait passer, repasser et trépasser les ministres depuis vingt-cinq ans. Puis il se mettait aux ordres de madame, il apportait les treize mille francs du mois en temps utile, il les avançait ou les retardait à commandement, et se ménageait ainsi, suivant une vieille expression monastique, une voix au chapitre.

Ancien teneur de livres au Trésor, quand le Trésor avait des livres tenus en partie double, le sieur Saillard fut indemnisé par sa place actuelle quand on y renonça. C'était un gros et gras bonhomme, très-fort sur la tenue des livres et très-faible en toute autre chose, rond comme un zéro, simple comme bonjour, qui venait à pas comptés comme un éléphant, et s'en allait de même à la place Royale, où il demeurait dans le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel à lui. Il avait pour compagnon de route M. Isidore Baudoyer, chef de bureau dans la division de M. de la Billardière et partant collègue de Rabourdin, lequel avait épousé Élisabeth Saillard, sa fille unique, et avait naturellement pris un appartement au-dessus du sien. Personne ne doutait au ministère que le père Saillard ne fût un bête, mais personne n'avait jamais pu savoir jusqu'où allait sa bêtise; elle était trop compacte pour être interrogée, elle ne sonnait pas le creux, elle absorbait tout sans rien rendre. Bixiou (un employé dont il sera bientôt ques-

tion) avait fait la charge du caissier en mettant une tête à perruque sur le haut d'un œuf et deux petites jambes dessous, avec cette inscription : « Né pour payer et recevoir sans jamais commettre d'erreurs. Un peu moins de bonheur, il eût été garçon de la Banque de France; un peu plus d'ambition, il était remercié. »

En ce moment, le ministre regardait son caissier comme on regarde une patère ou la corniche, sans imaginer que l'ornement puisse entendre le discours, ni comprendre une pensée secrète.

— Je tiens d'autant plus à ce que nous arrangions tout avec le préfet dans le plus profond mystère, que des Lupeaulx a des prétentions, disait le ministre au député démissionnaire, sa bicoque est dans votre arrondissement et nous ne voulons pas de lui.

— Il n'a ni le cens ni l'âge, dit le député.

— Oui, mais vous savez ce qui a été décidé pour Casimir Perier, relativement à l'âge. Quant à la possession annale, des Lupeaulx possède quelque chose qui ne vaut pas grand'chose; mais la loi n'a pas prévu les agrandissements, et il peut acquérir. — Les commissions ont la marche large pour les députés du centre, et nous ne pourrions pas nous opposer ostensiblement à la bonne volonté que l'on aurait pour ce cher ami.

— Mais où prendrait-il l'argent pour des acquisitions?

— Et comment Manuel a-t-il été possesseur d'une maison à Paris? s'écria le ministre.

La patère écoutait, mais bien à son corps défendant. Ces vives interlocutions, quoique murmurées, aboutissaient à l'oreille de Saillard par des caprices d'acoustique

encore mal observés. Savez-vous quel sentiment s'empara du bonhomme en entendant ces confidences politiques? une terreur cuisante. Il était de ces gens naïfs qui se désespèrent de paraître écouter ce qu'ils ne doivent pas entendre, d'entrer là où ils ne sont pas appelés, de paraître hardis quand ils sont timides, curieux quand ils sont discrets. Le caissier se glissa sur le tapis de manière à se reculer, en sorte que le ministre le trouva fort loin quand il l'aperçut. Saillard était un séide ministériel incapable de la moindre indiscrétion; si le ministre l'avait cru dans son secret, il n'aurait eu qu'à lui dire : *Motus!* Le caissier profita de l'affluence des courtisans, regagna un fiacre de son quartier pris à l'heure lors de ces coûteuses invitations, et revint à la place Royale.

A l'heure où le père Saillard voyageait dans Paris, son gendre et sa chère Élisabeth étaient occupés, avec l'abbé Gaudron, leur directeur, à faire un vertueux boston en compagnie de quelques voisins, et d'un certain Martin Falleix, fondeur en cuivre au faubourg Saint-Antoine, à qui Saillard avait prêté les fonds nécessaires pour créer un bénéficieux établissement. Ce Falleix, honnête Auvergnat venu le chaudron sur le dos, avait été promptement employé chez les Brézac, grands dépeceurs de châteaux. Vers vingt-sept ans, altéré de bien-être tout comme un autre Martin Falleix eut le bonheur d'être commandité par M. Saillard pour l'exploitation d'une découverte en fonderie (brevet d'invention et médaille d'or à l'Exposition de 1825). Madame Baudoyer, dont la fille unique marchait, suivant un mot du père Saillard, sur la queue de ses douze ans, avait jeté son dévolu sur Falleix, garçon trapu,

noiraud, actif, de probité dégourdie, dont elle faisait l'éducation. Suivant ses idées, cette éducation consistait à apprendre au brave Auvergnat à jouer au boston, à bien tenir ses cartes, à ne pas laisser voir dans son jeu, à venir chez eux rasé, les mains savonnées au gros savon ordinaire; à ne pas jurer, à parler leur français, à porter des bottes au lieu de souliers, des chemises en calicot au lieu de chemise en toile à sacs, à relever ses cheveux au lieu de les tenir plats. Depuis huit jours, Élisabeth avait décidé Falleix à ôter de ses oreilles deux énormes anneaux plats qui ressemblaient à des cerceaux.

— Vous allez trop loin, madame Baudoyer, dit-il en la voyant heureuse de ce sacrifice, vous prenez sur moi trop d'empire : vous me faites nettoyer mes dents, ce qui les ébranle; vous me ferez bientôt brosser mes ongles et friser mes cheveux, ce qui ne va pas dans notre commerce : on n'y aime pas les muscadins.

Élisabeth Baudoyer, *née Saillard,* est une de ces figures qui se dérobent au pinceau par leur vulgarité même, et qui néanmoins doivent être esquissées; car elles offrent une expression de cette petite bourgeoisie parisienne, placée au-dessus des riches artisans et au-dessous de la haute classe, dont les qualités sont presque des vices, dont les défauts n'ont rien d'aimable, mais dont les mœurs, quoique plates, ne manquent pas d'originalité. Élisabeth avait en elle quelque chose de chétif qui faisait mal à voir. Sa taille, qui dépassait à peine quatre pieds, était si mince, que sa ceinture comportait à peine une demi-aune. Ses traits fins, ramassés vers le nez, donnaient à sa figure une vague ressemblance avec le museau d'une belette. A

trente ans passés, elle paraissait n'en avoir que seize ou dix-sept. Ses yeux d'un bleu de faïence, opprimés par de grosses paupières unies à l'arcade des sourcils, jetaient peu d'éclat. Tout en elle était mesquin : et ses cheveux d'un blond qui tirait sur le blanc, et son front plat éclairé par des plans où le jour semblait s'arrêter, et son teint plein de tons gris presque plombés. Le bas du visage, plus triangulaire qu'ovale, terminait irrégulièrement des contours assez généralement tourmentés. Enfin la voix offrait une assez jolie suite d'intonations aigres-douces. Élisabeth était bien la petite bourgeoisie conseillant son mari le soir, sur l'oreiller, sans le moindre mérite dans ses vertus, ambitieuse sans arrière-pensée et par le seul développement de l'égoïsme domestique; à la campagne, elle aurait voulu arrondir ses propriétés; dans l'administration, elle voulait avancer. Dire la vie de son père et de sa mère, dira toute la femme en peignant l'enfance de la jeune fille.

M. Saillard avait épousé la fille d'un marchand de meubles, établi sous les piliers des Halles. L'exiguïté de leur fortune avait primitivement obligé M. et madame Saillard à de constantes privations. Après trente-trois ans de mariage et vingt-neuf ans de travail dans les bureaux, la fortune des Saillard (leur société les nommait ainsi) consistait en soixante mille francs confiés à Falleix, l'hôtel de la place Royale acheté quarante mille francs en 1804, et trente-six mille francs de dot donnés à leur fille. Dans ce capital, la succession de la veuve Bidault, mère de madame Saillard, représentait une somme de cinquante mille francs environ. Les appointements de Saillard

avaient toujours été de quatre mille cinq cents francs, car sa place était un vrai cul-de-sac administratif qui pendant longtemps ne tenta personne. Ces quatre-vingt-dix mille francs, amassés sou à sou, provenaient donc d'économies sordides et fort inintelligemment employées. En effet, les Saillard ne connaissaient pas d'autre manière de placer leur argent que de le porter, par somme de cinq mille francs, chez leur notaire, M. Sorbier, prédécesseur de Cardot, et de le prêter à cinq pour cent par première hypothèque, avec subrogation dans les droits de la femme quand l'emprunteur était marié! Madame Saillard obtint en 1804 un bureau de papier timbré dont le détail détermina l'entrée d'une servante au logis. En ce moment, l'hôtel, qui valait plus de cent mille francs, en rapportait huit mille. Falleix donnait sept pour cent de ses soixante mille francs, outre un partage égal des bénéfices. Ainsi les Saillard jouissaient d'au moins dix-sept mille livres de rente. Toute l'ambition du bonhomme était d'avoir la croix en prenant sa retraite.

La jeunesse d'Élisabeth fut un travail constant dans une famille dont les mœurs étaient si pénibles et les idées si simples. On y délibérait sur l'acquisition d'un chapeau pour Saillard, on comptait combien d'années avait duré un habit, les parapluies étaient accrochés par en haut au moyen d'une boucle en cuivre. Depuis 1804, il ne s'était pas fait une réparation à la maison. Les Saillard gardaient leur rez-de-chaussée dans l'état où le précédent propriétaire le leur avait livré : les trumeaux étaient dédorés, les peintures des dessus de porte se voyaient à peine sous la couche de poussière mise par le temps. Ils conservaient,

dans ces grandes et belles pièces à cheminées en marbre sculpté, à plafonds dignes de ceux de Versailles, les meubles trouvés chez la veuve Bidault. C'était des fauteuils en bois de noyer disjoints et couverts en tapisserie, des commodes en bois de rose, des guéridons à galerie en cuivre et à marbres blancs fendus, un superbe secrétaire de Boulle auquel la mode n'avait pas encore rendu sa valeur, enfin le tohu-bohu des bonnes occasions saisies par la marchande des piliers des Halles : tableaux achetés à cause de la beauté des cadres; vaisselle d'ordre composite, c'est-à-dire un dessert en magnifiques assiettes du Japon, et le reste en porcelaine de toutes les fabriques; argenterie dépareillée, vieux cristaux, beau linge damassé, lit en tombeau garni de perse et à plumes.

Au milieu de toutes ces reliques, madame Saillard habitait une bergère d'acajou moderne, les pieds sur une chaufferette brûlée à chaque trou, près d'une cheminée pleine de cendres et sans feu sur laquelle se voyaient un cartel, des bronzes antiques, des candélabres à fleurs, mais sans bougies, car elle s'éclairait avec un martinet en cuivre d'où s'élevait une haute chandelle cannelée par différents coulages. Madame Saillard montrait un visage où, malgré ses rides, se peignaient l'entêtement et la sévérité, l'étroitesse de ses idées, une probité quadrangulaire, une religion sans pitié, une avarice naïve et la paix d'une conscience nette. Dans certains tableaux flamands, vous voyez des femmes de bourgmestres ainsi composées par la nature et bien reproduites par le pinceau; mais elles ont de belles robes en velours ou d'étoffes précieuses, tandis que madame Saillard n'avait pas de robes, mais

ce vêtement antique nommé, dans la Touraine et dans la Picardie, des cottes, ou plus généralement, en France, des cotillons, espèce de jupes plissées derrière et sur les côtés, mises les unes sur les autres. Son corsage était serré dans un casaquin, autre mode d'un autre âge! Elle conservait le bonnet à papillon et les souliers à talons hauts. Quoiqu'elle eût cinquante-sept ans et que ses travaux obstinés au sein du ménage lui permissent bien de se reposer, elle tricotait les bas de son mari, les siens et ceux d'un oncle, comme tricotent les femmes de la campagne, en marchant, en parlant, en se promenant dans le jardin, en allant voir ce qui se passait à sa cuisine.

D'abord infligée par la nécessité, l'avarice des Saillard était devenue une habitude. Au retour du bureau, le caissier mettait habit bas, il faisait lui-même le beau jardin fermé sur la cour par une grille, et qu'il s'était réservé. Pendant longtemps, Élisabeth était allée le matin au marché avec sa mère, et toutes deux suffisaient aux soins du ménage. La mère cuisait admirablement un canard aux navets; mais, selon le père Saillard, Élisabeth n'avait pas sa pareille pour savoir accommoder aux oignons les restes d'un gigot. « C'était à manger son oncle sans s'en apercevoir. » Aussitôt qu'Élisabeth avait su tenir une aiguille, sa mère lui avait fait raccommoder le linge de la maison et les habits de son père. Sans cesse occupée comme une servante, elle ne sortait jamais seule. Quoique demeurant à deux pas du boulevard du Temple, où se trouvent Franconi, la Gaîté, l'Ambigu-Comique, et plus loin la Porte-Saint-Martin, Élisabeth n'était jamais allée à la *comédie*. Quand elle eut la fantaisie de *voir ce que c'était*, avec la

permission de M. Gaudron, bien entendu, M. Baudoyer la mena, par magnificence et afin de lui montrer le plus beau de tous les spectacles, à l'Opéra, où se donnait alors *le Laboureur chinois*. Élisabeth trouva la *comédie* ennuyeuse comme les mouches, et n'y voulut plus retourner. Le dimanche, après avoir cheminé quatre fois de la place Royale à l'église Saint-Paul, car sa mère lui faisait pratiquer strictement les préceptes et les devoirs de la religion, son père et sa mère la conduisaient devant le café Turc, où ils s'asseyaient sur les chaises placées alors entre une barrière et le mur. Les Saillard se dépêchaient d'arriver les premiers afin d'être au bon endroit, et se divertissaient à voir passer le monde. A cette époque, le jardin Turc fut le rendez-vous des élégants et élégantes du Marais, du faubourg Saint-Antoine et lieux circonvoisins. Élisabeth n'avait jamais porté que des robes d'indienne en été, de mérinos en hiver, et les faisait elle-même; sa mère ne lui donnait que vingt francs par mois pour son entretien; mais son père, qui l'aimait beaucoup, tempérait cette rigueur par quelques présents. Elle n'avait jamais lu ce que l'abbé Gaudron, vicaire de Saint-Paul et le conseil de la maison, appelait des livres profanes. Ce régime avait porté ses fruits. Obligée d'employer ses sentiments à une passion quelconque, Élisabeth devint âpre au gain, quoiqu'elle ne manquât ni de sens ni de perspicacité; mais les idées religieuses et son ignorance ayant enveloppé ses qualités dans un cercle d'airain, elles ne s'exercèrent que sur les choses les plus vulgaires de la vie; puis, disséminées sur peu de points, elles se portaient tout entières dans l'affaire en train. Réprimé par

la dévotion, son esprit naturel dut se déployer entre les limites posées par les cas de conscience, qui sont un magasin de subtilités où l'intérêt choisit ses échappatoires. Semblable à ces saints personnages chez qui la religion n'a pas étouffé l'ambition, elle était capable de demander au prochain des actions blâmables pour en recueillir tout le fruit; dans l'occasion, elle eût été, comme eux, implacable pour son dû, sournoise dans les moyens. Offensée, elle eût observé ses adversaires avec la perfide patience des chats, et se serait ménagé quelque froide et complète vengeance mise sur le compte du bon Dieu. Jusqu'au mariage d'Élisabeth, les Saillard vécurent sans autre société que celle de l'abbé Gaudron, prêtre auvergnat, nommé vicaire de Saint-Paul lors de la restauration du culte catholique. A cet ecclésiastique, ami de feu madame Bidault, se joignait l'oncle paternel de madame Saillard, vieux marchand de papier retiré depuis l'an II de la République, alors âgé de soixante-neuf ans, et qui venait les voir le dimanche seulement, parce qu'on ne faisait pas d'affaires ce jour-là.

Ce petit vieillard, à figure d'un teint verdâtre, prise presque tout entière par un nez rouge comme celui d'un buveur et percée de deux yeux de vautour, laissait flotter ses cheveux gris sous un tricorne, portait des culottes dont les oreilles dépassaient démesurément les boucles, des bas de coton chinés tricotés par sa nièce, qu'il appelait toujours *la petite Saillard;* de gros souliers à boucles d'argent et une redingote multicolore. Il ressemblait beaucoup à ces petits sacristains-bedeaux-sonneurs-suisses-fossoyeurs-chantres de village, que l'on prend pour des

fantaisies de caricaturiste jusqu'à ce qu'on les ait vus fonctionnant. En ce moment, il arrivait encore à pied pour dîner et s'en retournait de même rue Grenétat, où il demeurait à un troisième étage. Son métier consistait à escompter les valeurs de commerce dans le quartier Saint-Martin, où il était connu sous le sobriquet de Gigonnet, à cause du mouvement fébrile et convulsif par lequel il levait la jambe. M. Bidault avait commencé l'escompte dès l'an II, avec un Hollandais, le sieur Werbrust, ami de Gobseck.

Plus tard, dans le banc de la fabrique de Saint-Paul, Saillard fit la connaissance de M. et madame Transon, gros négociants en poteries, établis rue de Lesdiguières, qui s'intéressèrent à Élisabeth, et qui, dans l'intention de la marier, produisirent le jeune Isidore Baudoyer chez les Saillard. La liaison de M. et madame Baudoyer avec les Saillard se resserra par l'approbation de Gigonnet, qui, pendant longtemps, avait employé dans ses affaires un sieur Mitral, huissier, frère de madame Baudoyer la mère, lequel voulait alors se retirer dans une jolie maison, à l'Ile-Adam. M. et madame Baudoyer, père et mère d'Isidore, honnêtes mégissiers de la rue Censier, avaient lentement fait une fortune médiocre dans un commerce routinier. Après avoir marié leur fils unique, auquel ils donnèrent cinquante mille francs, ils pensèrent à vivre à la campagne, et choisirent le pays de l'Ile-Adam, où ils attirèrent Mitral; mais ils vinrent fréquemment à Paris, où ils conservaient un pied-à-terre dans la maison de la rue Censier, donnée en dot à Isidore. Les Baudoyer jouissaient encore de mille écus de rente, après avoir doté leur fils.

M. Mitral, homme à perruque sinistre, à visage de la couleur de la Seine et où brillaient deux yeux tabac d'Espagne, froid comme une corde à puits, et sentant la souris, gardait le secret sur sa fortune; mais il devait opérer dans son coin, comme Gigonnet opérait dans le quartier Saint-Martin.

Si le cercle de cette famille s'étendit, ni ses idées ni ses mœurs ne changèrent. On fêtait les saints du père, de la mère, du gendre, de la fille et de la petite-fille, l'anniversaire des naissances et des mariages, Pâques, Noël, le premier jour de l'an et les Rois. Ces fêtes occasionnaient de grands balayages et un nettoiement universel au logis, ce qui ajoutait l'utilité aux douceurs de ces cérémonies domestiques. Puis s'offraient en grande pompe, et avec accompagnement de bouquets, des cadeaux utiles : une paire de bas de soie ou un bonnet à poil pour Saillard, des boucles d'or, un plat d'argent pour Élisabeth ou pour son mari, à qui l'on faisait peu à peu un service de vaisselle plate, des cottes en soie à madame Saillard qui les gardait en pièces. A propos du présent, on asseyait le gratifié dans un fauteuil en lui disant pendant un certain temps :

— Devine ce que nous t'allons donner?

Enfin s'entamait un dîner splendide, de cinq heures de durée, auquel étaient conviés l'abbé Gaudron, Falleix, Rabourdin, M. Godard, jadis sous-chef de M. Baudoyer, M. Bataille, capitaine de la compagnie à laquelle appartenaient le gendre et le beau-père. M. Cardot, né prié, faisait comme Rabourdin, il acceptait une invitation sur six. On chantait au dessert, on s'embrassait avec enthousiasme

en se souhaitant tous les bonheurs possibles, et l'on exposait les cadeaux, en demandant leur avis à tous les invités. Le jour du bonnet à poil, Saillard l'avait gardé sur la tête pendant le dessert, à la satisfaction générale. Le soir, les simples connaissances venaient, et il y avait bal. On dansa longtemps au son d'un unique violon; mais, depuis six ans, M. Godard, grand joueur de flûte, contribuait à la fête par l'addition d'un perçant flageolet. La cuisinière et la bonne de madame Baudoyer, la vieille Catherine, servante de madame Saillard, le portier ou sa femme faisaient galerie à la porte du salon. Les domestiques recevaient un écu de trois livres pour s'acheter du vin et du café. Cette société considérait Baudoyer et Saillard comme des hommes transcendants : ils étaient employés par le gouvernement, ils avaient percé par leur mérite; ils travaillaient, disait-on, avec le ministre, ils devaient leur fortune à leurs talents, ils étaient des hommes politiques; mais Baudoyer passait pour le plus capable, sa place de chef de bureau supposait des travaux beaucoup plus compliqués, plus ardus que ceux de la tenue d'une caisse. Puis, quoique fils d'un mégissier de la rue Censier, Isidore avait eu le génie de faire des études, l'audace de renoncer à l'établissement de son père pour aborder les bureaux, où il était parvenu à un poste éminent. Enfin, peu communicatif, on le regardait comme un profond penseur, et peut-être, disaient les Transon, deviendra-t-il quelque jour le député du huitième arrondissement. En entendant ces propos, il arrivait souvent à Gigonnet de pincer ses lèvres, déjà si pincées, et de jeter un coup d'œil à sa petite-nièce Élisabeth.

Au physique, Isidore était un homme âgé de trente-sept ans, grand et gros, qui transpirait facilement, et dont la tête ressemblait à celle d'un hydrocéphale. Cette tête énorme, couverte de cheveux châtains et coupés ras, se rattachait au cou par un rouleau de chair qui doublait le collet de son habit. Il avait des bras d'hercule, des mains dignes de Domitien, un ventre que sa sobriété contenait au majestueux, selon le mot de Brillat-Savarin. Sa figure tenait beaucoup de celle de l'empereur Alexandre. Le type tartare se retrouvait dans ses petits yeux, dans son nez aplati relevé du bout, dans sa bouche à lèvres froides et dans son menton court. Le front était bas et étroit. Quoique d'un tempérament lymphatique, le dévot Isidore s'adonnait à une excessive passion conjugale que le temps n'altérait point. Malgré sa ressemblance avec le bel empereur de Russie et le terrible Domitien, Isidore était tout simplement un bureaucrate, peu capable comme chef de bureau, mais routinièrement formé au travail et qui cachait une nullité flasque sous une enveloppe si épaisse, qu'aucun scalpel ne pouvait la mettre à nu. Ses fortes études, pendant lesquelles il déploya la patience et la sagesse d'un bœuf, sa tête carrée, avaient trompé ses parents, qui le crurent un homme extraordinaire. Méticuleux et pédant, diseur et tracassier, l'effroi de ses employés, auxquels il faisait de continuelles observations, il exigeait les points et les virgules, accomplissait avec rigueur les règlements, et se montrait si terriblement exact, que nul à son bureau ne manquait à s'y trouver avant lui. Baudoyer portait un habit bleu-barbeau à boutons jaunes, un gilet chamois, un pantalon gris et une

cravate de couleur. Il avait de larges pieds mal chaussés. La chaîne de sa montre était ornée d'un énorme paquet de vieilles breloques parmi lesquelles il conservait en 1824 les graines d'Amérique à la mode en l'an VII.

Au sein de cette famille, qui se maintenait par la force des liens religieux, par la rigueur de ses mœurs, par une pensée unique, celle de l'avarice, qui devient alors comme une boussole, Élisabeth était forcée de se parler à elle-même au lieu de communiquer ses idées, car elle se sentait sans pairs qui la comprissent. Quoique les faits l'eussent contrainte à juger son mari, la dévote soutenait de son mieux l'opinion favorable à M. Baudoyer; elle lui témoignait un profond respect, honorant en lui le père de sa fille, son mari, le pouvoir temporel, disait le vicaire de Saint-Paul. Aussi aurait-elle regardé comme un péché mortel de faire un seul geste, de lancer un seul coup d'œil, de dire une seule parole qui eût pu révéler à un étranger sa véritable opinion sur l'imbécile Baudoyer; elle professait même une obéissance passive pour toutes ses volontés. Tous les bruits de la vie arrivaient à son oreille, elle les recueillait, les comparait pour elle seule, et jugeait si sainement des choses et des hommes, qu'au moment où cette histoire commence, elle était l'oracle secret des deux fonctionnaires, insensiblement arrivés tous deux à ne rien faire sans la consulter. Le père Saillard disait naïvement : « Est-elle futée, c't' Élisabeth! » Mais Baudoyer, trop sot pour ne pas être gonflé par la fausse réputation dont il jouissait dans le quartier Saint-Antoine, niait l'esprit de sa femme, tout en le mettant à profit. Élisa-

beth avait deviné que son oncle Bidault, dit Gigonnet, devait être riche et maniait des sommes énormes. Éclairée par l'intérêt, elle connaissait M. des Lupeaulx mieux que ne le connaissait le ministre. En se trouvant mariée à un imbécile, elle pensait bien que la vie aurait pu aller autrement pour elle, mais elle soupçonnait le mieux sans vouloir le connaître. Toutes ses affections douces trouvaient un aliment dans son amour pour sa fille, à qui elle épargnait les peines qu'elle avait supportées dans son enfance, et elle se croyait ainsi quitte envers le monde des sentiments. Pour sa fille seule, elle avait décidé son père à l'acte exorbitant de son association avec Falleix. Falleix avait été présenté chez les Saillard par le vieux Bidault, qui lui prêtait de l'argent sur des marchandises. Falleix trouvait *son vieux pays* trop cher, il s'était plaint avec candeur devant les Saillard de ce que Gigonnet prenait dix-huit pour cent à un Auvergnat. La vieille madame Saillard avait osé blâmer son oncle.

— C'est bien parce qu'il est Auvergnat que je ne lui prends que dix-huit pour cent! répondit Gigonnet.

Falleix, âgé de vingt-huit ans, ayant fait une découverte et la communiquant à Saillard, paraissait avoir le cœur sur la main (expression du vocabulaire Saillard), et semblait promis à une grande fortune; Élisabeth conçut aussitôt de le *mitonner* pour sa fille, et de former elle-même son gendre, en calculant ainsi à sept ans de distance. Martin Falleix rendit d'incroyables respects à madame Baudoyer, à laquelle il reconnut un esprit supérieur. Eût-il plus tard des millions, il devait toujours appartenir à cette maison, où il trouvait une famille. La petite Bau-

doyer était déjà stylée à lui apporter gentiment à boire et à placer son chapeau.

Au moment où M. Saillard rentra du ministère, le boston allait son train. Élisabeth conseillait Falleix. Madame Saillard tricotait au coin du feu en regardant le jeu du vicaire de Saint-Paul. M. Baudoyer, immobile comme un terme, employait son intelligence à calculer où étaient les cartes et faisait face à Mitral, venu de l'Ile-Adam pour les fêtes de Noël. Personne ne se dérangea pour le caissier, qui se promena pendant quelques instants dans le salon, en montrant sa grosse face crispée par une méditation insolite.

— Il est toujours comme ça quand il dîne chez le ministre; ce qui n'arrive heureusement que deux fois par an, dit madame Saillard, car ils me l'extermineraient. Saillard n'était point fait pour être dans le gouvernement. — Ah çà! j'espère, Saillard, lui dit-elle à haute voix, que tu ne vas pas garder ici ta culotte de soie et ton habit de drap d'Elbeuf. Va donc quitter tout cela, ne l'use pas ici pour rien, *ma mère*.

— Ton père a quelque chose, dit Baudoyer à sa femme, quand le caissier fut dans sa chambre à se déshabiller sans feu.

— Peut-être M. de la Billardière est-il mort, dit simplement Élisabeth; et, comme il désire que tu le remplaces, ça le tracasse.

— Si je puis vous être utile à quelque chose, dit en s'inclinant le vicaire de Saint-Paul, usez de moi, j'ai l'honneur d'être connu de madame la dauphine. Nous sommes dans un temps où il faut donner les emplois à des gens

dévoués et dont les principes religieux soient inébranlables.

— Tiens, dit Falleix, faut donc des protections aux gens de mérite pour arriver, dans vos états? J'ai bien fait de me faire fondeur, la pratique sait dénicher les choses bien fabriquées...

— Monsieur, répondit Baudoyer, le gouvernement est le gouvernement, ne l'attaquez jamais ici.

— En effet, dit le vicaire, vous parlez là comme *le Constitutionnel.*

— *Le Constitutionnel* ne dit pas autre chose, ajouta Baudoyer, qui ne le lisait jamais.

Le caissier croyait son gendre aussi supérieur en talents à Rabourdin qu'il croyait Dieu au-dessus de saint Crépin, disait-il; mais le bonhomme souhaitait cet avancement avec naïveté. Mû par le sentiment qui porte tous les employés à monter en grade, passion violente, irréfléchie, brutale, il voulait le succès, comme il voulait la croix de la Légion d'honneur, sans rien faire contre sa conscience, et par la seule force du mérite. Selon lui, un homme qui avait eu la patience d'être assis pendant vingt-cinq ans dans un bureau, derrière un grillage, s'était tué pour la patrie et avait bien mérité la croix. Pour servir son gendre, il n'avait pas inventé autre chose que de glisser une phrase à la femme de Son Excellence, en lui apportant le traitement du mois.

— Eh bien, Saillard, tu as l'air d'avoir perdu tous tes parents? Parle-nous donc, mon fils! Dis-nous donc quelque chose, lui cria sa femme quand il rentra.

Saillard tourna sur ses talons, après avoir fait un signe

à sa fille, pour se défendre de parler politique devant les étrangers. Quand M. Mitral et le vicaire furent partis, Saillard recula la table, se mit dans un fauteuil et se posa comme il se posait quand il avait un cancan de bureau à répéter, mouvements semblables aux trois coups frappés sur le théâtre à la Comédie-Française. Après avoir recommandé le plus profond secret à sa femme, à son gendre et à sa fille, car, quelque mince que fût le cancan, leurs places, selon lui, dépendaient toujours de leur discrétion, il leur raconta cette incompréhensible énigme de la démission d'un député, de l'envie bien légitime du secrétaire général d'être nommé à sa place, de la secrète opposition du ministre au vœu d'un de ses plus fermes soutiens, d'un de ses zélés serviteurs; puis l'affaire de l'âge et du cens. Ce fut une avalanche de suppositions noyée dans les raisonnements des deux employés, qui se renvoyèrent l'un à l'autre des tartines de bêtises. Élisabeth, elle, fit trois questions :

— Si M. des Lupeaulx est pour nous, M. Baudoyer sera-t-il sûrement nommé?

— *Quien, parbleu!* s'écria le caissier.

— En 1814, mon oncle Bidault et M. Gobseck son ami l'ont obligé, pensa-t-elle. — A-t-il encore des dettes?

— Oui, fit le caissier en appuyant par un sifflement piteux et prolongé sur la dernière voyelle. Il y a eu des oppositions sur le traitement, mais elles ont été levées par ordre supérieur, un mandat à vue.

— Où donc est sa terre des Lupeaulx?

— *Quien, parbleu!* dans le pays de ton grand-père et

de ton grand-oncle Bidault, de Falleix, pas loin de l'arrondissement du député qui descend la garde...

Quand son colosse de mari fut couché, Élisabeth se pencha sur lui et, quoiqu'il eût taxé ses questions de *lubies* :

— Mon ami, dit-elle, peut-être auras-tu la place de M. de la Billardière.

— Te voilà encore, avec tes imaginations! dit Baudoyer. Laisse donc M. Gaudron parler à la dauphine, et ne te mêle pas des bureaux!

A onze heures, au moment où tout était calme à la place Royale, M. des Lupeaulx quittait l'Opéra pour venir rue Duphot. Ce mercredi fut un des plus brillants de madame Rabourdin. Plusieurs de ses habitués revinrent du théâtre et augmentèrent les groupes formés dans ses salons et où se remarquaient plusieurs célébrités : Canalis, le poëte; le peintre Schinner, le docteur Bianchon, Lucien de Rubempré, Octave de Camps, le comte de Granville, le vicomte de Fontaine; du Bruel, le vaudevilliste; Andoche Finot, le journaliste; Derville, une des plus fortes têtes du Palais; le comte du Châtelet, député; du Tillet, le banquier; des jeunes gens élégants, comme Paul de Manerville et le jeune vicomte de Portenduère. Célestine servait le thé quand le secrétaire général entra. Sa toilette lui allait bien ce soir-là : elle avait une robe de velours noir sans ornements, une écharpe de gaze noire, les cheveux bien lissés, relevés par une natte ronde, et de chaque côté les boucles tombant à l'anglaise. Ce qui distinguait cette femme était le laisser aller italien de l'artiste, une facile compréhension de toute chose, et la grâce avec

laquelle elle souhaitait la bienvenue au moindre désir de ses amis. La nature lui avait donné une taille svelte pour se retourner lestement au premier mot d'interrogation, des yeux noirs fendus à l'orientale et inclinés comme ceux des Chinoises pour voir de côté; elle savait ménager sa voix insinuante et douce de manière à répandre un charme caressant sur toute parole, même celle jetée au hasard; elle avait de ces pieds que l'on ne voit que dans les portraits, où les peintres mentent à leur aise en chaussant leur modèle, seule flatterie qui ne compromette pas l'anatomie. Son teint, un peu jaune au jour comme est celui des brunes, jetait un vif éclat aux lumières, qui faisaient briller ses cheveux et ses yeux noirs. Enfin, ses formes minces et découplées rappelaient à l'artiste celles de la Vénus du moyen âge trouvée par Jean Goujon, l'illustre statuaire de Diane de Poitiers.

Des Lupeaulx s'arrêta sur la porte en s'appuyant l'épaule au chambranle. Cet espion des idées ne se refusa pas au plaisir d'espionner un sentiment, car cette femme l'intéressait beaucoup plus qu'aucune de celles auxquelles il s'était attaché. Des Lupeaulx arrivait à l'âge où les hommes ont des prétentions excessives auprès des femmes. Les premiers cheveux blancs amènent les dernières passions, les plus violentes, parce qu'elles sont à cheval sur une puissance qui finit et sur une faiblesse qui commence. Quarante ans est l'âge des folies, l'âge où l'homme veut être aimé pour lui, car alors son amour ne se soutient plus par lui-même, comme aux premiers jours de la vie, où l'on peut être heureux en aimant à tort et à travers, à la façon de Chérubin. À quarante ans, on veut tout, tant

on craint de ne rien obtenir, tandis qu'à vingt-cinq ans on a tant de choses, qu'on ne sait rien vouloir. A vingt-cinq ans, on marche avec tant de forces, qu'on les dissipe impunément; mais, à quarante ans, on prend l'abus pour la puissance. Les pensées qui saisirent en ce moment des Lupeaulx furent sans doute mélancoliques. Les nerfs de ce vieux beau se détendirent, le sourire agréable qui lui servait de physionomie et lui faisait comme un masque en crispant sa figure se dissipa; l'homme vrai parut, il fut horrible; Rabourdin l'aperçut et se dit :

— Que lui est-il arrivé? Est-il en disgrâce?

Le secrétaire général se souvenait seulement d'avoir été trop promptement quitté naguère par la jolie madame Colleville, dont les intentions furent exactement celles de Célestine. Rabourdin surprit ce faux homme d'État les yeux attachés sur sa femme, et il enregistra ce regard dans sa mémoire. Rabourdin était un observateur trop perspicace pour ne pas connaître des Lupeaulx à fond, il le méprisait profondément; mais, comme chez les hommes très-occupés, ses sentiments n'arrivaient pas à la surface. L'emportement que cause un travail aimé équivaut à la plus habile dissimulation, les opinions de Rabourdin étaient donc lettres closes pour des Lupeaulx. Le chef de bureau voyait avec peine ce parvenu politique chez lui, mais il n'avait pas voulu contrarier Célestine. En ce moment, il causait confidentiellement avec un surnuméraire qui devait jouer un rôle dans l'intrigue engendrée par la mort certaine de la Billardière, il épia donc d'un regard fort distrait Célestine et des Lupeaulx.

Ici peut-être doit-on expliquer autant pour les étran-

gers que pour nos neveux, ce qu'est à Paris un surnuméraire.

Le surnuméraire est à l'administration ce que l'enfant de chœur est à l'église, ce que l'enfant de troupe est au régiment, ce que le rat est au théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? Elle donne la puissance de manger la *vache enragée* des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'administration, le surnuméraire! il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est. Il n'y a que deux genres de surnuméraires : les surnuméraires riches et les surnuméraires pauvres. Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place, le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez niaise pour mettre un homme d'esprit dans l'administration. Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'administration : on lui adoucit les horreurs du stage jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraye jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'administration. Vers cette époque, bien des familles se disaient : « Que ferons-nous de nos enfants? » L'armée n'offrait point de chances de fortune. Les carrières spéciales, le génie civil, la marine, les mines, le génie militaire, le professorat, étaient barricadés par des règle-

ments ou défendus par des concours; tandis que le mouvement rotatoire qui métamorphose les employés en préfets, sous-préfets, directeurs des contributions, receveurs, etc., en bonshommes de lanterne magique, n'est soumis à aucune loi, à aucun stage. Par cette lacune débouchèrent les surnuméraires à cabriolet, à beaux habits, à moustaches, tous impertinents comme des parvenus. Le journalisme persécutait assez le surnuméraire riche, toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très-influent; mais les employés, complices de ce surnuméraire, en recherchaient la protection. Le surnuméraire pauvre, le vrai, le seul surnuméraire, est presque toujours le fils de quelque veuve d'employé qui vit sur une maigre pension et se tue à nourrir son fils jusqu'à ce qu'il arrive à la place d'expéditionnaire, et qui meurt le laissant près du bâton de maréchal, quelque place de commis rédacteur, de commis d'ordre, ou peut-être de sous-chef. Toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, ce surnuméraire part de bonne heure; pour lui, l'état du ciel est la seule question d'Orient! Venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues, le dallage des boulevards et des quais furent des bienfaits pour lui. Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin en hiver, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare, faites attention à ses poches!...

vous y verrez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner. La candeur des surnuméraires dure peu, d'ailleurs. Un jeune homme, éclairé par les lueurs de la vie parisienne, a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement! Le surnuméraire aperçoit donc assez promptement les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent; il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels ses supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui a fait une faute; l'autre, la fille naturelle d'un ministre : celui-ci a endossé une grave responsabilité; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe, et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges! Tout se sait dans les bureaux. L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député; s'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intriguaille à la Chambre. Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'État. Tel est le commanditaire d'un journaliste puissant. Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir été employés, il n'y reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : « J'y suis depuis

trois ans, je finirai par avoir une place ! » ou les jeunes gens qui se sentent une vocation. Évidemment, le surnumérariat est, pour l'administration, ce que le noviciat est dans les ordres religieux, une épreuve. Cette épreuve est rude. L'État y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux. De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du gouvernement pour obtenir du travail gratis, serait une institution bienfaisante.

Le jeune homme à qui parlait Rabourdin était un surnuméraire pauvre nommé Sébastien de la Roche, venu sur la pointe de ses bottes de la rue du Roi-Doré, au Marais, sans avoir attrapé la moindre éclaboussure. Il disait « maman » et n'osait lever les yeux sur madame Rabourdin, dont la maison lui faisait l'effet d'un Louvre. Il montrait peu ses gants nettoyés à la gomme élastique. Sa pauvre mère lui avait mis cent sous dans sa poche, au cas où il serait absolument nécessaire de jouer, en lui recommandant de ne rien prendre, de rester debout, et de bien faire attention à ne pas pousser quelque lampe, quelque jolie bagatelle étalée sur une étagère. Sa mise était le noir le plus strict. Sa figure blonde, ses yeux d'une belle teinte verte à reflets dorés étaient en harmonie avec une belle chevelure d'un ton chaud. Le pauvre enfant regardait parfois madame Rabourdin à la dérobée, en se disant : « Quelle belle femme! » A son retour, il devait penser à cette fée jusqu'au moment où le sommeil lui clorait la paupière. Rabourdin avait vu dans Sébastien une

vocation, et, comme il prenait le surnumérariat au sérieux, il s'était intéressé vivement à ce pauvre enfant. Il avait d'ailleurs deviné la misère qui régnait dans le ménage d'une pauvre veuve pensionnée à sept cents francs, et dont le fils, sorti du collége depuis peu, avait nécessairement absorbé bien des économies. Aussi était-il tout paternel pour ce pauvre surnuméraire; il se battait souvent au conseil afin de lui obtenir une gratification, et quelquefois il la prenait sur la sienne propre, quand la discussion devenait trop ardente entre les distributeurs des grâces et lui. Puis il accablait Sébastien de travail, il le formait; il lui faisait remplir la place de du Bruel, le faiseur de pièces de théâtre, connu dans la littérature dramatique et sur les affiches sous le nom de Cursy, lequel laissait à Sébastien cent écus sur son traitement. Rabourdin, dans l'esprit de madame de la Roche et de son fils, était à la fois un grand homme, un tyran, un ange; à lui se rattachaient toutes leurs espérances. Sébastien avait les yeux toujours fixés sur le moment où il devait passer employé. Ah! le jour où ils émargent est une belle journée pour les surnuméraires! Tous, ils ont longtemps manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle. Cette espérance ne pouvait être réalisée pour Sébastien que par M. Rabourdin, son seul protecteur; aussi son dévouement à son chef était-il sans bornes. Le surnuméraire dînait deux fois par mois rue Duphot, mais en famille et amené par Rabourdin; madame ne le priait jamais que pour les bals où il lui fallait des danseurs. Le cœur du pauvre surnuméraire battait

quand il voyait l'imposant des Lupeaulx qu'une voiture ministérielle emportait souvent à quatre heures et demie, alors qu'il déployait son parapluie sous la porte du ministère pour s'en aller au Marais. Le secrétaire général, de qui son sort dépendait, qui d'un mot pouvait lui donner une place de douze cents francs (oui, douze cents francs étaient toute son ambition; à ce prix, sa mère et lui pouvaient être heureux!), eh bien, ce secrétaire général ne le connaissait pas! A peine des Lupeaulx savait-il qu'il existât un Sébastien de la Roche. Et si le fils de la Billardière, le surnuméraire riche du bureau de Baudoyer, se trouvait aussi sous la porte, des Lupeaulx ne manquait jamais à le saluer par un coup de tête amical. M. Benjamin de la Billardière était fils du cousin d'un ministre.

En ce moment, Rabourdin grondait ce pauvre petit Sébastien, le seul qui fût dans la confidence entière de ses immenses travaux. Le surnuméraire copiait et recopiait le fameux mémoire composé de cent cinquante feuillets de grand papier Tellière, outre les tableaux à l'appui, les résumés qui tenaient sur une simple feuille, les calculs avec accolades, titres en anglaise et sous-titres en ronde. Animé par sa participation mécanique à cette grande idée, l'enfant de vingt ans refaisait un tableau pour un simple grattage, il mettait sa gloire à peindre les écritures, éléments d'une si noble entreprise. Sébastien avait commis l'imprudence d'emporter au bureau la minute du travail le plus dangereux, afin d'en achever la copie. C'était un état général des employés des administrations centrales de tous les ministères à Paris, avec des indications sur

leur fortune présente et à venir, et sur leurs entreprises personnelles en dehors de leur emploi.

A Paris, tout employé qui n'a pas, comme Rabourdin, une patriotique ambition ou quelque capacité supérieure, joint les fruits d'une industrie aux produits de sa place afin de pouvoir exister. Il fait comme M. Saillard, il s'intéresse à un commerce en baillant des fonds, et, le soir, il tient les livres de son associé. Beaucoup d'employés sont mariés à des lingères, à des débitantes de tabac, à des directrices de bureau de loterie ou de cabinets de lecture. Quelques-uns, comme le mari de madame Colleville, l'antagoniste de Célestine, sont placés à l'orchestre d'un théâtre. D'autres, comme du Bruel, fabriquent des vaudevilles, des opéras-comiques, des mélodrames, ou dirigent des spectacles. En ce genre, on peut citer MM. Sewrin, Pixérécourt, Planard, etc. Dans leur temps, Pigault-Lebrun, Piis, Duvicquet, avaient des places. Le premier libraire de M. Scribe fut un employé au Trésor.

Outre ces renseignements, l'état fait par Rabourdin contenait un examen des capacités morales et des facultés physiques nécessaires pour bien connaître les gens chez lesquels se rencontraient l'intelligence, l'aptitude au travail et la santé, trois conditions indispensables dans des hommes qui devaient supporter le fardeau des affaires publiques, qui devaient tout faire vite et bien. Mais ce beau travail, fruit de dix années d'expérience, d'une longue connaissance des hommes et des choses, obtenu par des liaisons avec les principaux fonctionnaires des différents ministères, sentait l'espionnage et la police pour qui ne comprenait pas à quoi il se rattachait. Une seule feuille

luc, M. Rabourdin pouvait être perdu. Admirant sans restriction son chef et ignorant encore les méchancetés de la bureaucratie, Sébastien avait les malheurs de la naïveté comme il en avait toutes les grâces. Aussi, quoique déjà grondé pour avoir emporté ce travail, eut-il le courage d'avouer sa faute en entier : il avait serré minute et copie dans un carton où personne ne pouvait les trouver; mais, en devinant l'importance de sa faute, quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Allons, monsieur, lui dit avec bonté Rabourdin, plus d'imprudences, mais ne vous désolez pas. Rendez-vous demain au bureau de très-bonne heure, voici la clef d'une caisse qui est dans mon secrétaire à cylindre, elle est fermée par une serrure à combinaisons; vous l'ouvrirez en écrivant le mot *ciel*, vous y serrerez copie et minute.

Ce trait de confiance sécha les larmes du gentil surnuméraire, que son chef voulut contraindre à prendre une tasse de thé et des gâteaux.

— Maman me défend de prendre du thé à cause de ma poitrine, dit Sébastien.

— Eh bien, cher enfant, reprit l'imposante madame Rabourdin, qui voulait faire acte public de bonté, voici des sandwiches et de la crème, venez là, près de moi.

Elle força Sébastien à s'asseoir près d'elle à table, et le cœur du pauvre petit lui battit jusque dans la gorge en sentant la robe de cette divinité effleurer son habit. En ce moment, la belle Rabourdin aperçut M. des Lupeaulx, lui sourit, et, au lieu d'attendre qu'il vînt à elle, alla vers lui.

— Pourquoi restez-vous là comme si vous nous boudiez? dit-elle.

— Je ne boudais pas, répondit-il. Mais, en venant vous annoncer une bonne nouvelle, je ne pouvais m'empêcher de penser que vous seriez encore plus sévère pour moi. Je me voyais dans six mois d'ici presque étranger pour vous. Oui, vous avez trop d'esprit, et moi, j'ai trop d'expérience..., de rouerie, si vous voulez! pour que nous nous trompions l'un l'autre. Votre but est atteint sans qu'il vous en coûte autre chose que des sourires et des paroles gracieuses...

— Nous tromper! que voulez-vous dire? s'écria-t-elle d'un air en apparence piqué.

— Oui, M. de la Billardière va ce soir encore plus mal qu'hier; et, d'après ce que m'a dit le ministre, votre mari sera nommé chef de division.

Il lui raconta ce qu'il appelait sa scène chez le ministre, la jalousie de la comtesse, et ce qu'elle avait dit à propos de l'invitation qu'il ménageait à M. Rabourdin.

— Monsieur des Lupeaulx, répondit avec dignité madame Rabourdin, permettez-moi de vous dire que mon mari est le plus ancien chef de bureau et le plus capable, que la nomination de ce vieux la Billardière fut un passe-droit qui a mis les bureaux en rumeur, que mon mari fait l'intérim depuis un an, qu'ainsi nous n'avons ni concurrent ni rival.

— Cela est vrai.

— Eh bien, reprit-elle en souriant et montrant les plus belles dents du monde, l'amitié que j'ai pour vous peut-elle être entachée par une pensée d'intérêt? m'en croyez-vous capable?

Des Lupeaulx fit un geste de dénégation admirative.

— Ah ! s'écria-t-elle, le cœur des femmes sera toujours un secret pour les plus habiles d'entre vous. Oui, je vous ai vu venir ici avec le plus grand plaisir, et il y avait au fond de mon plaisir une idée intéressée.

— Ah !

— Vous avez, lui dit-elle à l'oreille, un avenir sans bornes, vous serez député, puis ministre ! (Quel plaisir pour un ambitieux d'entendre dérouler ces paroles dans le tuyau de son oreille par la jolie voix d'une jolie femme !) Oh ! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Rabourdin est un homme qui vous sera d'une immense utilité dans votre carrière, il fera le travail quand vous serez à la Chambre ! De même que vous rêvez le ministère, moi, je veux pour Rabourdin le conseil d'État et une direction générale. Je me suis donc mis en tête de réunir deux hommes qui ne se nuiront jamais l'un à l'autre, et qui peuvent se servir puissamment. N'est-ce pas là le rôle d'une femme ? Amis, vous marcherez plus vite l'un et l'autre, et il est temps pour tous deux de voguer ! J'ai brûlé mes vaisseaux, ajouta-t-elle en souriant. Vous n'êtes pas aussi franc avec moi que je le suis avec vous.

— Vous ne voulez pas m'écouter, dit-il d'un air mélancolique, malgré le contentement intérieur et profond que lui causait madame Rabourdin. Que me font vos promotions futures, si vous me destituez ici ?

— Avant de vous écouter, dit-elle avec sa vivacité parisienne, il faudrait pouvoir nous entendre.

Et elle laissa le vieux fat pour aller causer avec madame de Chessel, une comtesse de province qui faisait mine de partir.

— Cette femme est extraordinaire, se dit des Lupeaulx, je ne me reconnais plus auprès d'elle.

Et, en effet, ce roué qui, six ans auparavant, entretenait un rat, qui, grâce à sa place, se faisait un sérail avec les jolies femmes des employés, qui vivait dans le monde des journalistes et des actrices, fut charmant pendant toute la soirée pour Célestine, et quitta le salon le dernier.

— Enfin, pensa madame Rabourdin en se déshabillant, nous avons la place! Douze mille francs par an, les gratifications et le revenu de notre ferme des Grajeux, tout cela fera vingt-cinq mille francs. Ce n'est pas l'aisance, mais ce n'est plus la misère.

Célestine s'endormit en pensant à ses dettes, en supputant qu'en trois ans, par une retenue annuelle de six mille francs, elle pourrait les acquitter. Elle était bien loin d'imaginer qu'une femme qui n'avait jamais mis le pied dans un salon, qu'une petite bourgeoise criarde et intéressée, dévote et enterrée au Marais, sans appuis ni connaissances, songeait à emporter d'assaut la place à laquelle elle asseyait son Rabourdin par avance. Madame Rabourdin eût méprisé madame Baudoyer si elle avait su l'avoir pour antagoniste, car elle ignorait la puissance de la petitesse, cette force du ver qui ronge un ormeau en en faisant le tour sous l'écorce.

S'il était possible de se servir en littérature du microscope des Leuwenhoek, des Malpighi, des Raspail, ce qu'a tenté Hoffmann le Berlinois; et, si l'on grossissait et dessinait ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongeant ses digues, peut-être ferait-on voir

des figures, à peu de chose près, semblables à celles des sieurs Gigonnet, Mitral, Baudoyer, Saillard, Gaudron, Falleix, Transon, Godard et compagnie, tarets qui, d'ailleurs, ont montré leur puissance dans la trentième année de ce siècle. Aussi voici le moment de montrer les tarets qui grouillaient dans les bureaux où se sont préparées les principales scènes de cette Étude.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées, comme les loges de théâtre, d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes de Callot, et sur lesquelles sont des indications incompréhensibles. Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une première pièce où se tient le garçon de bureau, il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet d'un sous-chef vient ensuite, à droite ou à gauche; enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau. Quant au personnage immense nommé chef de division sous l'Empire, parfois directeur sous la Restauration, et maintenant redevenu chef de division, il loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois après celui d'un de ses chefs. Son appartement se distingue toujours par son ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de sa ruche appelée ministère ou direction générale, si tant est qu'il existe une seule direction générale! Aujourd'hui, presque tous les ministères ont absorbé ces administrations autrefois séparées. A cette aggloméra-

tion, les directeurs généraux ont perdu tout leur lustre en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons et leur petite cour. Qui reconnaîtraît aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, le directeur général des forêts ou des contributions indirectes, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Sainte-Avoye ou rue Saint-Augustin, conseiller, souvent ministre d'État et pair de France? (MM. Pasquier et Molé, entre autres, se sont contentés de directions générales après avoir été ministres, mettant ainsi en pratique le mot du duc d'Antin à Louis XIV : « Sire, quand Jésus-Christ mourait le vendredi, il savait bien qu'il reviendrait le dimanche. ») Si, en perdant son luxe, le directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme; mais, aujourd'hui, ce personnage se trouve à grand'peine maître des requêtes avec quelque malheureux vingt mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française, si toutefois l'huissier n'a pas été dernièrement réformé.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires faisant la besogne gratis pendant un certain nombre d'années, de simples expéditionnaires, de commis rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous chef et d'un chef. La division, qui comprend ordinairement deux ou trois bureaux, en compte parfois davantage. Les titres dénominatifs varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mes-

quin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine, enfin des banquettes sans nattes pour les pieds-de-grue publics; mais le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson. Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau et de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les divans, les rideaux de soie et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir. L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous ses pieds une espèce de pupitre en bois, l'homme à tempérament bilieux-sanguin n'a qu'une sparterie; le lymphatique, qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons. Il existe une armoire où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles du métier. Presque toujours, la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans certains locaux obscurs, il y a des lampes. La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans de grandes circonstances. Le mobilier des bureaux indiquerait, au

besoin, à l'observateur la qualité de ceux qui les habitent. Les rideaux sont blancs ou en étoffe de couleur, en coton ou en soie; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffe; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent, dès qu'elles sortent du ministère, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et tant de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi, de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues. Les tables montrent leurs quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France ont des physionomies effrayantes. C'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines des saltimbanques. De même que sur les obélisques, on aperçoit des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans en comprendre la fin ! Enfin, tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.

Peut-être suffira-t-il de peindre la division de M. de la Billardière pour que les étrangers et les gens qui vivent en province aient des idées exactes sur les mœurs intimes des bureaux, car ces traits principaux sont sans

doute communs à toutes les administrations européennes.

D'abord, et avant tout, figurez-vous à votre fantaisie un homme ainsi rubriqué dans l'*Annuaire* :

CHEF DE DIVISION.

« M. le baron Flamet de la Billardière (Athanase-Jean-François-Michel), ancien grand prévôt du département de la Corrèze, gentilhomme ordinaire de la chambre, maître des requêtes en service extraordinaire, président du grand collége du département de la Dordogne, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et des ordres étrangers du Christ, d'Isabelle, de Saint-Wladimir, etc. ; membre de l'académie du Gers et de plusieurs autres sociétés savantes, vice-président de la société des bonnes-lettres, membre de l'association de Saint-Joseph et de la société des prisons, l'un des maires de Paris, etc., etc. »

Ce personnage, qui prenait un si grand développement typographique, occupait alors cinq pieds six pouces sur trente-six lignes de large dans un lit, la tête ornée d'un bonnet de coton serré par des rubans couleur feu, visité par l'illustre Desplein, chirurgien du roi, et par le jeune docteur Bianchon, flanqué de deux vieilles parentes, environné de fioles, linges, remèdes et autres instruments mortuaires, guetté par le curé de Saint-Roch qui lui insinuait de penser à son salut. Son fils, Benjamin de la Billardière, demandait tous les matins aux deux docteurs : « Croyez-vous que j'aie le bonheur de conserver mon père ? » Le matin même, l'héritier avait fait une transposition en mettant le mot malheur à la place du mot bonheur.

Or, la division la Billardière était située par soixante et onze marches de longitude sous la latitude des mansardes dans l'océan ministériel d'un magnifique hôtel, au nord-est d'une cour où jadis étaient des écuries, alors occupées par la division Clergeot. Un palier séparait les deux bureaux, dont les portes étaient étiquetées, le long d'un vaste corridor éclairé par des jours de souffrance. Les cabinets et antichambres de MM. Rabourdin et Baudoyer étaient au-dessous, au deuxième étage. Après celui de Rabourdin se trouvaient l'antichambre, le salon et les deux cabinets de M. de la Billardière.

Au premier étage, coupé en deux par un entre-sol, était le logement et le bureau de M. Ernest de la Brière, personnage occulte et puissant qui sera décrit en quelques phrases, car il mérite bien une parenthèse. Ce jeune homme fut, pendant tout le temps que dura le ministère, secrétaire particulier du ministre. Aussi son appartement communiquait-il par une porte dérobée au cabinet réel de Son Excellence, car, après le cabinet de travail, il y en avait un autre en harmonie avec les grands appartements où Son Excellence recevait, afin de pouvoir travailler tour à tour avec son secrétaire particulier sans témoins, et conférer avec de grands personnages sans son secrétaire. Un secrétaire particulier est au ministre ce que des Lupeaulx était au ministère. Entre le jeune la Brière et des Lupeaulx, il y avait la différence de l'aide de camp au chef d'état-major. Cet apprenti ministre décampe et reparaît en même temps que son protecteur. Si le ministre tombe avec la faveur royale ou avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener; sinon,

il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la cour des comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe. Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'État, mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Quand on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, n'est-il pas évident que, dans un État monarchique, on payerait cette utilité bien cher. Une victime de ce genre coûte, à Paris, entre dix et vingt mille francs; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. L'empereur de Russie serait très-heureux d'avoir, pour cinquante mille francs par an, un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et... fidèles! Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se développe que dans les serres chaudes d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie, vous n'avez que des courtisans et des serviteurs; tandis qu'avec une Charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres. Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. Peut-être faut-il plaindre les secrétaires particuliers à l'égal des femmes et du papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus. Un secrétaire particulier est donc un ami donné par le gouvernement. Revenons aux bureaux!

Trois garçons vivaient en paix à la division la Billar-

dière, à savoir : un garçon pour les deux bureaux, un autre commun aux deux chefs, et celui du directeur de la division, tous trois chauffés et habillés par l'État, portant cette livrée si connue, bleu de roi à lisérés rouges en petite tenue, et, pour la grande, larges galons bleus, blancs et rouges. Celui de la Billardière avait une tenue d'huissier. Pour flatter l'amour-propre du cousin d'un ministre, le secrétaire général avait toléré cet empiétement, qui d'ailleurs ennoblissait l'administration. Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'État, riches de leur sobriété, sondaient jusqu'au vif les employés; ils n'avaient d'autre moyen de se désennuyer que de les observer, d'étudier leurs manies; aussi savaient-ils à quel point ils pouvaient s'avancer avec eux dans le *prêt,* faisant d'ailleurs leurs commissions avec la plus entière discrétion, allant engager ou dégager au mont-de-piété, achetant les reconnaissances, prêtant sans intérêt; mais aucun employé ne prenait d'eux la moindre somme sans rendre une gratification, les sommes étaient légères, et il s'ensuivait des placements dits *à la petite semaine.* Ces serviteurs sans maîtres avaient neuf cents francs d'appointements; les étrennes et gratifications portaient ces émoluments à douze cents francs, et ils étaient en position d'en gagner presque autant avec les employés, car les déjeuners de ceux qui déjeunaient leur passaient par les mains. Dans certains ministères, le concierge apprêtait ces déjeuners. La conciergerie du ministère des finances avait autrefois valu près de quatre mille francs au gros père Thuillier, dont le fils était un des em-

ployés de la division la Billardière. Les garçons trouvaient quelquefois dans leur paume droite des pièces de cent sous glissées par des solliciteurs pressés, et reçues avec une rare impassibilité. Les plus anciens ne portent la livrée de l'État qu'au ministère, et sortent en habit bourgeois.

Celui des bureaux, le plus riche d'ailleurs, exploitait la masse des employés. Homme de soixante ans, ayant des cheveux blancs taillés en brosse, trapu, replet, le cou d'un apoplectique, un visage commun et bourgeonné, des yeux gris, une bouche de poêle, tel est le profil d'Antoine, le plus vieux garçon du ministère. Antoine avait fait venir des Échelles en Savoie et placé ses deux neveux, Laurent et Gabriel, l'un auprès des chefs, l'autre auprès du directeur. Taillés en plein drap, comme leur oncle : trente à quarante ans, physionomie de commissionnaire, receveurs de contre-marques le soir à un théâtre royal, places obtenues par l'influence de la Billardière, ces deux Savoyards étaient mariés à d'habiles blanchisseuses de dentelles, qui reprisaient aussi les cachemires. L'oncle non marié, ses neveux et leurs femmes vivaient tous ensemble, et beaucoup mieux que la plupart des sous-chefs. Gabriel et Laurent, ayant à peine dix ans de place, n'étaient pas arrivés à mépriser le costume du gouvernement; ils sortaient en livrée, fiers comme des auteurs dramatiques après un succès d'argent. Leur oncle, qu'ils servaient avec fanatisme et qui leur paraissait un homme subtil, les initiait lentement aux mystères du métier. Tous trois venaient ouvrir les bureaux, les nettoyaient entre sept et huit heures, lisaient les journaux ou politiquaient à leur

manière sur les affaires de la division avec d'autres garçons, échangeant entre eux leurs renseignements respectifs. Aussi, comme les domestiques modernes, qui savent parfaitement bien les affaires de leurs maîtres, étaient-ils dans le ministère comme des araignées au centre de leur toile, ils y sentaient la plus légère commotion.

Le jeudi matin, lendemain de la soirée ministérielle et de la soirée Rabourdin, au moment où l'oncle se faisait la barbe assisté de ses deux neveux dans l'antichambre de la division, au second étage, ils furent surpris par l'arrivée imprévue d'un employé.

— C'est M. Dutocq, dit Antoine, je le reconnais à son pas de filou. Il a toujours l'air de patiner, cet homme-là ! Il tombe sur votre dos sans qu'on sache par où il est venu. Hier, contre son habitude, il est resté le dernier dans le bureau de la division, excès qui ne lui est pas arrivé trois fois depuis qu'il est au ministère.

Trente-huit ans, un visage oblong à teint bilieux, des cheveux gris crépus, toujours taillés ras; un front bas, d'épais sourcils qui se rejoignaient, un nez tordu, des lèvres pincées, des yeux vert clair qui fuyaient le regard du prochain, une taille élevée, l'épaule droite légèrement plus forte que l'autre; habit brun, gilet noir, cravate de foulard, pantalon jaunâtre, bas de laine noire, souliers à nœuds barbotants : vous voyez M. Dutocq, commis d'ordre du bureau Rabourdin. Incapable et flâneur, il haïssait son chef. Rien de plus naturel. Rabourdin n'avait aucun vice à flatter, aucun côté mauvais par où Dutocq aurait pu se rendre utile. Beaucoup trop noble pour nuire à un employé, il était aussi trop perspicace pour se laisser abuser

par aucun semblant. Dutocq n'existait donc que par la générosité de Rabourdin et désespérait de tout avancement tant que ce chef mènerait la division. Quoique se sentant sans moyens pour occuper la place supérieure, Dutocq connaissait assez les bureaux pour savoir que l'incapacité n'empêche point d'émarger; il en serait quitte pour chercher un Rabourdin parmi ses rédacteurs, car l'exemple de la Billardière était frappant et funeste. La méchanceté, combinée avec l'intérêt personnel, équivaut à beaucoup d'esprit; très-méchant et très-intéressé, cet employé avait donc tâché de consolider sa position en se faisant l'espion des bureaux. Dès 1816, il prit une couleur religieuse très-foncée en pressentant la faveur dont jouiraient les gens que, dans ce temps, les niais comprenaient tous indistinctement sous le nom de jésuites. Appartenant à la congrégation sans être admis à ses mystères, Dutocq allait d'un bureau à l'autre, explorait les consciences en disant des gaudrioles, et venait paraphraser ses *rapports* à des Lupeaulx, qu'il instruisait des plus petits événements. Aussi le secrétaire général étonnait-il souvent le ministre par sa profonde connaissance des affaires intimes. Bonneau tout de bon de ce Bonneau politique, Dutocq briguait l'honneur des secrets messages de des Lupeaulx, qui tolérait cet homme immonde en pensant que le hasard pouvait le lui rendre utile, ne fût-ce qu'à le tirer de peine, lui ou quelque grand personnage, par un honteux mariage. L'un et l'autre, ils se comprenaient bien. Dutocq comptait sur cette bonne fortune, en y voyant une bonne place, et il restait garçon. Dutocq avait succédé à M. Poiret l'aîné, retiré dans une pension bour-

geoise, et mis à la retraite en 1814, époque à laquelle il y eut de grandes réformes parmi les employés. Il demeurait à un cinquième étage, rue Saint-Louis-Saint-Honoré, près du Palais-Royal, dans une maison à allée. Passionné pour les collections de vieilles gravures, il voulait avoir tout Rembrandt et tout Charlet, tout Sylvestre, Audran, Callot, Albert Durer, etc. Comme la plupart des gens à collections et ceux qui font eux-mêmes leur ménage, il prétendait acheter les choses à bon marché. Il vivait dans une pension rue de Beaune, et passait la soirée dans le Palais-Royal, allant parfois au spectacle, grâce à du Bruel, qui lui donnait un billet d'auteur par semaine. Un mot sur du Bruel.

Quoique suppléé par Sébastien, auquel il abandonnait la pauvre indemnité que vous savez, du Bruel venait cependant au bureau, mais uniquement pour se croire, pour se dire sous-chef et toucher des appointements. Il faisait les petits théâtres dans le feuilleton d'un journal ministériel, où il écrivait aussi les articles demandés par les ministres : position connue, définie et inattaquable. Du Bruel ne manquait d'ailleurs à aucune des petites ruses diplomatiques qui pouvaient lui concilier la bienveillance générale. Il offrait une loge à madame Rabourdin à chaque première représentation, la venait chercher en voiture et la ramenait, attention à laquelle elle se montrait sensible. Aussi, Rabourdin, très-tolérant et très-peu tracassier avec ses employés, le laissait-il aller à ses répétitions, venir à ses heures, et travailler à ses vaudevilles. M. le duc de Chaulieu savait du Bruel occupé d'un roman qui devait lui être dédié. Vêtu avec le laisser aller du vaudevilliste,

le sous-chef portait le matin un pantalon à pieds, des souliers-chaussons, un gilet mis à la réforme, une redingote olive et une cravate noire. Le soir, il avait un costume élégant, car il visait au gentleman. Du Bruel demeurait, et pour cause, dans la maison de Florine, une actrice pour laquelle il écrivit des rôles. Florine logeait alors dans la maison de Tullia, danseuse plus remarquable par sa beauté que par son talent. Ce voisinage permettait au sous-chef de voir souvent le duc de Rhétoré, fils aîné du duc de Chaulieu, favori du roi. Le duc de Chaulieu avait fait obtenir à du Bruel la croix de la Légion d'honneur, après une onzième pièce de circonstance. Du Bruel, ou si vous voulez, Cursy travaillait en ce moment à une pièce en cinq actes pour les Français. Sébastien aimait beaucoup du Bruel, il recevait de lui quelques billets de parterre, et applaudissait avec la foi du jeune âge aux endroits que du Bruel lui signalait comme douteux; Sébastien le regardait comme un grand écrivain. Ce fut à Sébastien que du Bruel dit, le lendemain de la première représentation d'un vaudeville produit, comme tous les vaudevilles, par trois collaborateurs, et où l'on avait sifflé dans quelques endroits :

— Le public a reconnu les scènes faites à deux.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas seul? répondit naïvement Sébastien.

Il y avait d'excellentes raisons pour que du Bruel ne travaillât pas seul : il était le tiers d'un auteur. Un auteur dramatique, comme peu de personnes le savent, se compose : d'abord d'un *homme à idées,* chargé de trouver les sujets et de construire la charpente ou scénario du vau-

deville; puis d'un *piocheur,* chargé de rédiger la pièce; enfin d'un *homme-mémoire,* chargé de mettre en musique les couplets, d'arranger les chœurs et les morceaux d'ensemble, de les chanter, de les superposer à la situation. L'*homme-mémoire* fait aussi la recette, c'est-à-dire veille à la composition de l'affiche, en ne quittant pas le directeur qu'il n'ait indiqué pour le lendemain une pièce de la société. Du Bruel, vrai piocheur, lisait au bureau les livres nouveaux, en extrayait les mots spirituels et les enregistrait pour en émailler son dialogue. Cursy (son nom de guerre) était estimé par ses collaborateurs, à cause de sa parfaite exactitude; avec lui, sûr d'être compris, l'homme aux sujets pouvait se croiser les bras. Les employés de la division aimaient assez le vaudevilliste pour aller en masse à ses pièces et les soutenir, car il méritait le titre de *bon enfant.* La main leste à la poche, ne se faisant jamais tirer l'oreille pour payer des glaces ou du punch, il prêtait cinquante francs sans jamais les redemander. Possédant une maison de campagne à Aulnay, rangé, plaçant son argent, du Bruel avait, outre les quatre mille cinq cents francs de sa place, douze cents francs de pension sur la liste civile et huit cents sur les cent mille écus d'encouragement aux arts votés par la Chambre. Ajoutez à ces divers produits neuf mille francs gagnés par les *quarts,* les *tiers,* les *moitiés* de vaudevilles à trois théâtres différents, et vous comprendrez qu'au physique il fût gros, gras, rond et montrât une figure de bon propriétaire. Au moral, amant de cœur de Tullia, du Bruel se croyait préféré, comme toujours, au brillant duc de Rhétoré, l'amant en titre.

Dutocq n'avait pas vu sans effroi ce qu'il nommait la

liaison de des Lupeaulx avec madame Rabourdin, et sa rage sourde s'en était accrue. D'ailleurs, il avait un œil trop fureteur pour ne pas avoir deviné que Rabourdin s'adonnait à un grand travail en dehors de ses travaux officiels, et il se désespérait de n'en rien savoir, tandis que le petit Sébastien était, en tout ou en partie, dans le secret. Dutocq avait essayé de se lier avec M. Godard, sous-chef de Baudoyer, collègue de du Bruel, et il y était parvenu. La haute estime dans laquelle Dutocq tenait Baudoyer avait ménagé son accointance avec Godard ; non que Dutocq fût sincère, mais, en vantant Baudoyer et ne disant rien de Rabourdin, il satisfaisait sa haine à la manière des petits esprits.

Joseph Godard, cousin de Mitral par sa mère, avait fondé sur cette parenté avec Baudoyer, quoique assez éloignée, des prétentions à la main de mademoiselle Baudoyer; conséquemment, à ses yeux, Baudoyer brillait comme un génie. Il professait une haute estime pour Élisabeth et madame Saillard, sans s'être encore aperçu que madame Baudoyer mitonnait Falleix pour sa fille. Il apportait à mademoiselle Baudoyer de petits cadeaux, des fleurs artificielles, des bonbons au jour de l'an, de jolies boîtes à ses jours de fête. Agé de vingt-six ans, travailleur sans portée, rangé comme une demoiselle, monotone et apathique, ayant les cafés, le cigare et l'équitation en horreur, couché régulièrement à dix heures du soir et levé à sept, doué de plusieurs talents de société, jouant des contredanses sur le flageolet, ce qui l'avait mis en grande faveur chez les Saillard et les Baudoyer, fifre dans la garde nationale pour ne point passer les nuits au corps

de garde, Godard cultivait surtout l'histoire naturelle. Ce garçon faisait des collections de minéraux et de coquillages, savait empailler les oiseaux, emmagasinait dans sa chambre un tas de curiosités achetées à bon marché : des pierres à paysages, des modèles de palais en liége, des pétrifications de la fontaine Saint-Allyre à Clermont (Auvergne), etc. Il accaparait tous les flacons de parfumerie pour mettre ses échantillons de baryte, ses sulfates, sels, magnésie, coraux, etc. Il entassait des papillons dans des cadres, et sur les murs des parasols de la Chine, des peaux de poissons séchées. Il demeurait chez sa sœur, fleuriste, rue de Richelieu. Quoique très-admiré par les mères de famille, ce jeune homme modèle était méprisé par les ouvrières de sa sœur, et surtout par la demoiselle du comptoir, qui pendant longtemps avait espéré l'*enganter*. Maigre et fluet, de taille moyenne, les yeux cernés, ayant peu de barbe, tuant, comme disait Bixiou, les mouches au vol, Joseph Godard avait peu de soin de lui-même : ses habits étaient mal taillés, ses pantalons, larges, formaient le sac ; il portait des bas blancs par toutes les saisons, un chapeau à petits bords et des souliers lacés. Assis au bureau, dans un fauteuil de canne, percé au milieu du siége et garni d'un rond en maroquin vert, il se plaignait beaucoup de ses digestions. Son principal vice était de proposer des parties de campagne, le dimanche, dans la belle saison, à Montmorency, des dîners sur l'herbe, et d'aller prendre du laitage sur le boulevard du Montparnasse. Depuis six mois, Dutocq commençait à aller de loin en loin chez mademoiselle Godard, espérant faire quelques affaires dans cette maison, y découvrir quelque trésor femelle.

Ainsi, dans les bureaux, Baudoyer avait en Dutocq et Godard deux prôneurs. M. Saillard, incapable de juger Dutocq, lui faisait parfois de petites visites au bureau. Le jeune la Billardière, mis surnuméraire chez Baudoyer, était de ce parti. Les têtes fortes riaient beaucoup de cette alliance entre ces incapacités. Baudoyer, Godard et Dutocq avaient été surnommés par Bixiou *la Trinité sans Esprit,* et le petit la Billardière *l'Agneau pascal.*

— Vous vous êtes levé matin, dit Antoine à Dutocq en prenant un air riant.

— Et vous, Antoine, répondit Dutocq, vous voyez bien que les journaux arrivent quelquefois plus tôt que vous ne nous les donnez.

— Aujourd'hui, par hasard, dit Antoine sans se déconcerter; ils ne sont jamais venus deux fois de suite à la même heure.

Les deux neveux se regardèrent à la dérobée comme pour se dire, en admirant leur oncle : « Quel toupet! »

— Quoiqu'il me rapporte deux sous par déjeuner, dit en murmurant Antoine quand il entendit Dutocq fermer la porte, j'y renoncerais bien pour ne plus l'avoir dans notre division.

— Ah! vous n'êtes pas le premier aujourd'hui, monsieur Sébastien, dit un quart d'heure après Antoine au surnuméraire.

— Qui donc est arrivé? demanda le pauvre enfant en pâlissant.

— M. Dutocq, répondit l'huissier Laurent.

Les natures vierges, ont plus que toutes les autres, un inexplicable don de seconde vue dont la cause gît peut-

être dans la pureté de leur appareil nerveux, en quelque sorte neuf. Sébastien avait donc deviné la haine de Dutocq contre son vénéré Rabourdin. Aussi, à peine Laurent eut-il prononcé ce nom, que, saisi par un horrible pressentiment, il s'écria :

— Je m'en doutais!

Et il s'élança dans le corridor avec la rapidité d'une flèche.

— Il y aura du grabuge dans les bureaux! dit Antoine en branlant sa tête blanchie et endossant son costume officiel. On voit bien que M. le baron rend ses comptes à Dieu... Oui, madame Gruget, sa garde, m'a dit qu'il ne passerait pas la journée. Vont-ils se remuer ici! le vont-ils!... Allez voir si tous les poêles ronflent bien, vous autres! Sabre de bois! notre monde va nous tomber sur le dos.

— C'est vrai, dit Laurent, que ce pauvre petit jeune homme a eu un fameux coup de soleil en apprenant que ce jésuite de M. Dutocq l'avait devancé.

— Moi, j'ai beau lui dire, car enfin on doit la vérité à un bon employé, et ce que j'appelle un bon employé, c'est un employé comme ce petit, qui donne *recta* ses dix francs au jour de l'an, reprit Antoine. Je lui dis donc : « Plus vous en ferez, plus on vous en demandera, et l'on vous laissera sans avancement! » Eh bien, il ne m'écoute pas, il se tue à rester jusqu'à cinq heures, une heure de plus que tout le monde (Il hausse les épaules). C'est des bêtises, on n'arrive pas comme ça!... A preuve, qu'il n'est pas encore question d'appointer ce pauvre enfant, qui ferait un excellent employé. Après deux ans! ça scie le dos, parole d'honneur.

— M. Rabourdin aime M. Sébastien, dit Laurent.

— Mais M. Rabourdin n'est pas ministre, reprit Antoine, et il fera chaud quand il le sera, les poules auront des dents; il est bien trop... Suffit! Quand je pense que je porte à émarger l'état des appointements à des farceurs qui restent chez eux, et qui y font ce qu'ils veulent, tandis que ce petit la Roche se crève, je me demande si Dieu pense aux bureaux! Et qu'est-ce qu'ils vous donnent, ces protégés de M. le maréchal, de M. le duc? ils vous remercient (il fait un signe de tête protecteur.) : « Merci, mon cher Antoine... » Tas de *faignants,* travaillez donc! ou vous serez cause d'une révolution. Fallait voir s'il y avait de ces giries-là sous M. Robert Lindet; car, moi, tel que vous me voyez, je suis entré dans cette baraque sous Robert Lindet. Et, sous lui, l'employé travaillait! Fallait voir tous ces gratte-papier jusqu'à minuit, les poêles éteints, sans seulement s'en apercevoir; mais c'est qu'aussi la guillotine était là!... et, c'est pas pour dire, mais c'était autre chose que de les pointer, comme aujourd'hui, quand ils arrivent tard.

— Père Antoine, dit Gabriel, puisque vous êtes causeur ce matin, quelle idée, la, vous faites-vous de l'employé?

— C'est, répondit gravement Antoine, un homme qui écrit, assis dans un bureau... Qu'est-ce que je dis donc là? Sans les employés, que serions-nous?... Allez donc voir à vos poêles et ne parlez jamais en mal des employés, vous autres! Gabriel, le poêle du grand bureau tire comme un diable, il faut tourner un peu la clef.

Antoine se plaça sur le palier, à un endroit d'où il pouvait voir déboucher les employés de dessous la porte co-

chère; il connaissait tous ceux du ministère et les observait dans leur allure, en remarquant les différences que présentaient leurs mises. Avant d'entrer dans le drame, il est nécessaire de peindre ici la silhouette des principaux acteurs de la division la Billardière, qui fourniront d'ailleurs quelques variétés du genre *commis* et justifieront non-seulement les observations de Rabourdin, mais encore le titre de cette Étude, essentiellement parisienne. En effet, ne vous y trompez pas! sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Distinguez surtout l'employé de Paris de l'employé de province. En province, l'employé se trouve heureux : il est logé spacieusement, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau; il boit de bon vin à bon marché, ne consomme pas de filet de cheval, et connaît le luxe du dessert. Au lieu de faire des dettes, il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements!* S'il est garçon, les mères de famille le saluent quand il passe; et, s'il est marié, sa femme et lui vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants. Il donne des soirées; et, s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député. Sa femme est surveillée par le méticuleux espionnage des petites villes, et, s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait; tandis qu'à Paris, un employé peut n'en rien savoir. Enfin, l'employé de pro-

vince est *quelque chose,* tandis que l'employé de Paris est à peine *quelqu'un.*

Le premier qui vint après Sébastien était un rédacteur du bureau Rabourdin, honorable père de famille, nommé M. Phellion. Il devait à la protection de son chef une demi-bourse au collége Henri IV pour chacun de ses deux garçons : faveur bien placée, car Phellion avait encore une fille élevée gratis dans un pensionnat où sa femme donnait des leçons de piano, où il faisait une classe d'histoire et de géographie pendant la soirée. Homme de quarante-cinq ans, sergent-major de sa compagnie dans la garde nationale, très-compatissant en paroles, mais hors d'état de donner un liard, le commis rédacteur demeurait rue du Faubourg-Saint-Jacques, non loin des Sourds-Muets, dans une maison à jardin où son local (style Phellion) ne coûtait que quatre cents francs. Fier de sa place, heureux de son sort, il s'appliquait à servir le gouvernement, se croyait utile à son pays, et se vantait de son insouciance en politique, où il ne voyait jamais que LE POUVOIR. M. Rabourdin faisait plaisir à Phellion en le priant de rester une demi-heure de plus pour achever quelque travail, et il disait alors aux demoiselles La Grave, car il dînait, rue Notre-Dame-des-Champs, dans le pensionnat où sa femme *professait la musique :*

— Mesdemoiselles, les affaires ont exigé que je restasse au bureau. Quand on appartient au gouvernement, on n'est pas son maître!

Il avait composé des livres, par demandes et par réponses, à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles. Ces *petits traités substantiels,* comme il les nommait, se

vendaient chez le libraire de l'Université, sous le nom de *Catéchisme historique et géographique.* Se croyant obligé d'offrir à madame Rabourdin un exemplaire papier vélin, relié en maroquin rouge, de chaque nouveau Catéchisme, il les apportait en grande tenue : culotte de soie, bas de soie, souliers à boucles d'or, etc. M. Phellion recevait le jeudi soir, après le coucher des pensionnaires; il donnait de la bière et des gâteaux. On jouait la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certains jeudis enragés, M. Laudigeois, employé à la mairie, perdait ses dix francs. Tendu de papier vert américain à bordures rouges, ce salon était décoré des portraits du roi, de la dauphine et de Madame, des deux gravures de *Mazeppa* d'après Horace Vernet, de celle du *Convoi du pauvre* d'après Vigneron, « tableau sublime de pensée, et qui, selon Phellion, devait consoler les dernières classes de la société en leur prouvant qu'elles avaient des amis plus dévoués que les hommes et dont les sentiments allaient plus loin que la tombe! » A ces paroles, vous devinez l'homme qui, tous les ans, conduisait, le jour des Morts, au cimetière de l'Ouest, ses trois enfants, auxquels il montrait les vingt mètres de terre achetés à perpétuité, dans lesquels son père et la mère de sa femme avaient été enterrés. « Nous y viendrons tous, » leur disait-il pour les familiariser avec l'idée de la mort. L'un de ses plus grands plaisirs consistait à explorer les environs de Paris, il s'en était donné la carte. Possédant déjà à fond Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay, si célèbre par le séjour de plusieurs grands écrivains, il espérait, avec le temps, connaître toute la partie ouest des environs de

Paris. Il destinait son fils aîné à l'administration et le second à l'École polytechnique. Il disait souvent à son aîné : « Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement! » mais il lui soupçonnait une vocation pour les sciences exactes qu'il essayait de réprimer, en se réservant de l'abandonner à lui-même, s'il y persistait. Phellion n'avait jamais osé prier M. Rabourdin de lui faire l'honneur de dîner chez lui, quoiqu'il eût regardé ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il disait que, s'il pouvait laisser un de ses fils marchant sur les traces d'un Rabourdin, il mourrait le plus heureux père du monde. Il rebattait si bien l'éloge de ce digne et respectable chef aux oreilles des demoiselles La Grave, qu'elles désiraient voir le grand Rabourdin comme un jeune homme peut souhaiter de voir M. de Chateaubriand. « Elles eussent été bien heureuses, disaient-elles, d'avoir *sa demoiselle* à élever! » Quand, par hasard, la voiture du ministre sortait ou rentrait, qu'il y eût ou non du monde, Phellion se découvrait très-respectueusement, et prétendait que la France en irait bien mieux si tout le monde honorait assez le pouvoir pour l'honorer jusque dans ses insignes. Quand Rabourdin le faisait venir *en bas* pour lui expliquer un travail, Phellion tendait son intelligence, il écoutait les moindres paroles du chef comme un dilettante écoute un air aux Italiens. Silencieux au bureau, les pieds en l'air sur un pupitre de bois et ne les bougeant point, il étudiait sa besogne en conscience. Il s'exprimait dans sa correspondance administrative avec une gravité religieuse, prenait tout au sérieux, et appuyait sur les ordres transmis par le ministre au moyen de phrases solennelles. Cet

homme, si ferré sur les convenances, avait eu un désastre dans sa carrière de rédacteur, et quel désastre! Malgré le soin extrême avec lequel il minutait, il lui était arrivé de laisser échapper une phrase ainsi conçue : « Vous vous rendrez aux lieux indiqués avec les papiers nécessaires. » Heureux de pouvoir rire aux dépens de cette innocente créature, les expéditionnaires étaient allés consulter à son insu Rabourdin, qui, songeant au caractère de son rédacteur, ne put s'empêcher de rire, et modifia la phrase en marge par ces mots : *Vous vous rendrez sur le terrain avec toutes les pièces indiquées*. Phellion, à qui l'on vint montrer la correction, l'étudia, pesa la différence des expressions, ne craignit pas d'avouer qu'il lui aurait fallu deux heures pour trouver ces équivalents, et s'écria : « M. Rabourdin est un homme de génie! » Il pensa toujours que ses collègues avaient manqué de procédés à son égard en recourant si promptement au chef; mais il avait trop de respect dans la hiérarchie pour ne pas reconnaître leur droit d'y recourir, d'autant plus qu'alors il était absent; cependant, à leur place, il aurait attendu, la circulaire ne pressait pas. Cette affaire lui fit perdre le sommeil pendant quelques nuits. Quand on voulait le fâcher, on n'avait qu'à faire allusion à la maudite phrase en lui disant quand il sortait : « Avez-vous les papiers nécessaires? » Le digne rédacteur se retournait, lançait un regard foudroyant aux employés et leur répondait : « Ce que vous dites me semble fort déplacé, messieurs. » Il y eut un jour à ce sujet une querelle si forte, que Rabourdin fut obligé d'intervenir et de défendre aux employés de rappeler cette phrase. M. Phellion avait une figure de bélier pensif, peu

colorée, marquée de la petite vérole, de grosses lèvres pendantes, les yeux d'un bleu clair, une taille au-dessus de la moyenne. Propre sur lui comme doit l'être un maître d'histoire et de géographie obligé de paraître devant de jeunes demoiselles, il portait de beau linge, un jabot plissé, gilet de casimir noir ouvert, laissant voir des bretelles brodées par sa fille, un diamant à sa chemise, habit noir, pantalon bleu. Il adoptait l'hiver le carrick noisette à trois collets et avait une canne plombée nécessitée par *la profonde solitude de quelques parties de son quartier*. Il s'était déshabitué de priser et citait cette réforme comme un exemple frappant de l'empire qu'un homme peut prendre sur lui-même. Il montait les escaliers lentement, car il craignait un asthme, ayant ce qu'il appelait *la poitrine grasse*. Il saluait Antoine avec dignité.

Immédiatement après M. Phellion vint un expéditionnaire qui formait un singulier contraste avec ce vertueux bonhomme. Vimeux était un jeune homme de vingt-cinq ans, à quinze cents francs d'appointements, bien fait, cambré, d'une figure élégante et romanesque, ayant les cheveux, la barbe, les yeux, les sourcils noirs comme du jais, de belles dents, des mains charmantes, portant des moustaches si fournies, si bien peignées, qu'il semblait en faire métier et marchandise. Vimeux avait une si grande aptitude à son travail, qu'il l'expédiait plus promptement que personne.

— Ce jeune homme est doué! disait Phellion en le voyant se croiser les jambes et ne savoir à quoi employer le reste de son temps, après avoir fait son ouvrage. — Et voyez! c'est perlé! disait le rédacteur à du Bruel.

Vimeux déjeunait d'une simple flûte et d'un verre d'eau, dînait pour vingt sous chez Katcomb et logeait en garni à douze francs par mois. Son bonheur, son seul plaisir était la toilette. Il se ruinait en gilets mirifiques, en pantalons collants, demi-collants, à plis ou à broderies, en bottes fines, en habits bien faits qui dessinaient sa taille, en cols ravissants, en gants frais, en chapeaux. La main ornée d'une bague à la chevalière, mise par-dessus son gant, armé d'une jolie canne, il tâchait de se donner la tournure et les manières d'un jeune homme riche. Puis il allait, un cure-dent à la bouche, se promener dans la grande allée des Tuileries, absolument comme un millionnaire sortant de table. Dans l'espérance qu'une femme, une Anglaise, une étrangère quelconque, ou une veuve, pourrait s'amouracher de lui, il étudiait l'art de jouer avec sa canne, et de lancer un regard à la manière dite *américaine,* par Bixiou. Il riait pour montrer ses belles dents. Il se passait de chaussettes et se faisait friser tous les jours. Vimeux, en vertu de principes arrêtés, épousait une bossue à six mille livres de rente, à huit mille une femme de quarante-cinq ans, à mille écus une Anglaise. Ravi de son écriture et pris de compassion pour ce jeune homme, Phellion le sermonnait pour lui persuader de donner des leçons d'écriture, honorable profession qui pouvait améliorer son existence et la rendre même agréable; il lui promettait le pensionnat des demoiselles La Grave. Mais Vimeux avait son idée si fort en tête, que personne ne pouvait l'empêcher de croire à son étoile. Donc, il continuait à s'étaler à jeun comme un esturgeon de Chevet, quoiqu'il eût vainement exposé ses énormes

moustaches depuis trois ans. Endetté de trente francs pour ses déjeuners, chaque fois que Vimeux passait devant Antoine, il baissait les yeux pour ne pas rencontrer son regard; et cependant, vers midi, il le priait de lui aller chercher une flûte. Après avoir essayé de faire entrer quelques idées justes dans cette pauvre tête, Rabourdin avait fini par y renoncer. M. Vimeux père était greffier d'une justice de paix dans le département du Nord. Adolphe Vimeux avait dernièrement économisé Katcomb et vécu de petits pains, pour s'acheter des éperons et une cravache. On l'avait appelé le pigeon-Villiaume pour railler ses calculs matrimoniaux. On ne pouvait attribuer les moqueries adressées à cet Amadis à vide qu'au génie malin qui créa le vaudeville, car il était bon camarade, et ne nuisait à personne qu'à lui-même. La grande plaisanterie des bureaux à son égard consistait à parier qu'il portait un corset. Primitivement casé dans le bureau Baudoyer, Vimeux avait intrigué pour passer chez Rabourdin, à cause de la sévérité de Baudoyer relativement aux *anglais,* nom donné par les employés à leurs créanciers. Le jour des anglais est le jour où les bureaux sont publics. Sûrs de trouver là leurs débiteurs, les créanciers affluent, ils viennent les tourmenter en leur demandant quand ils seront payés, et les menacent de mettre opposition sur leur traitement. L'implacable Baudoyer obligeait ses employés à rester. « C'était à eux, disait-il, de ne pas s'endetter. » Il regardait sa sévérité comme une chose nécessaire au bien public. Au contraire, Rabourdin protégeait les employés contre leurs créanciers, qu'il mettait à la porte, disant que les bureaux n'étaient point ouverts pour les affaires

privées, mais pour les affaires publiques. On s'était beaucoup moqué de Vimeux dans les deux bureaux, quand il avait fait sonner ses éperons à travers les corridors et les escaliers. Le mystificateur du ministère, Bixiou, avait fait passer dans les deux divisions Clergeot et la Billardière une feuille en tête de laquelle Vimeux était caricaturé sur un cheval de carton, et où chacun était invité à souscrire pour lui acheter un cheval. M. Baudoyer était marqué pour un quintal de foin, pris sur sa consommation particulière, et chaque employé mit une épigramme sur son voisin. Vimeux, en vrai bon enfant, souscrivit lui-même au nom de miss Fairfax.

Les employés beaux hommes dans le genre Vimeux ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune. Fidèles aux bals masqués dans le temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient souvent encore là. Beaucoup finissent par se marier, soit avec des modistes qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet. Ces commis sont quelquefois hardis, ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se procurent son adresse, ils lancent des épîtres passionnées à tout hasard, et rencontrent une occasion qui malheureusement encourage cette ignoble spéculation.

Ce Bixiou (prononcez Bisiou) était un dessinateur qui se moquait de Dutocq aussi bien que de Rabourdin, surnommé par lui *la vertueuse Rabourdin*. Pour exprimer la vulgarité de son chef, il l'appelait *la Place-Baudoyer;* il

nommait le vaudevilliste *Flonflon*. Sans contredit l'homme le plus spirituel de la division et du ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite, Bixiou était d'une si grande utilité à Baudoyer et à Godard, qu'ils le protégeaient malgré sa malfaisance, il expédiait leur besogne par-dessous la jambe. Bixiou désirait la place de Godard ou de du Bruel ; mais sa conduite nuisait à son avancement. Tantôt il se moquait des bureaux, et c'est quand il venait de faire une bonne affaire, comme la publication des portraits dans le procès Fualdès pour lesquels il prit des figures au hasard, ou celle des débats du procès de Castaing ; tantôt saisi par une envie de parvenir, il s'appliquait au travail ; puis il le laissait pour un vaudeville qu'il ne finissait point. D'ailleurs égoïste, avare et dépensier tout ensemble, c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui ; cassant, agressif et indiscret, il faisait le mal pour le mal : il attaquait surtout les faibles, ne respectait rien, ne croyait ni à la France, ni à Dieu, ni à l'art, ni aux Grecs, ni aux Turcs, ni au Champ-d'Asile, ni à la monarchie, insultant surtout ce qu'il ne comprenait point. Ce fut lui qui, le premier, mit une calotte noire à la tête de Charles X sur les pièces de cent sous. Il contrefaisait le docteur Gall à son cours, de manière à décravater de rire le diplomate le mieux boutonné. La plaisanterie principale de ce terrible inventeur de charges consistait à chauffer les poêles outre mesure, afin de procurer des rhumes à ceux qui sortaient imprudemment de son étuve, et il avait de plus la satisfaction de consommer le bois du gouvernement. Remarquable dans ses mystifications, il les variait avec tant d'habileté, qu'il y prenait

toujours quelqu'un. Son grand secret en ce genre était de deviner les désirs de chacun ; il connaissait le chemin de tous les châteaux en Espagne, le rêve où l'homme est mystifiable parce qu'il cherche à s'attraper lui-même, et il vous *faisait poser* pendant des heures entières. Ainsi, ce profond observateur, qui déployait un tact inouï pour une raillerie, ne savait plus user de sa puissance pour employer les hommes à sa fortune ou à son avancement. Celui qu'il aimait le plus à vexer était le jeune la Billardière, sa bête noire, son cauchemar, et que néanmoins il patelinait constamment, afin de le mieux mystifier : il lui adressait des lettres de femme amoureuse signées : « Comtesse de M... » ou « Marquise de B..., » l'attirait ainsi, aux jours gras, dans le foyer de l'Opéra, devant la pendule, et le lâchait à quelque grisette, après l'avoir montré à tout le monde. Allié de Dutocq (il le considérait comme un mystificateur sérieux) dans sa haine contre Rabourdin et dans ses éloges de Baudoyer, il l'appuyait avec amour. Jean-Jacques Bixiou était petit-fils d'un épicier de Paris. Son père, mort colonel, l'avait laissé à la charge de sa grand'mère, qui s'était mariée en secondes noces à son premier garçon, nommé Descoings, et qui mourut en 1822. Se trouvant sans état au sortir du collége, il avait tenté la peinture, et, malgré l'amitié qui le liait à Joseph Bridau, son ami d'enfance, il y avait renoncé pour se livrer à la caricature, aux vignettes, aux dessins de livres, connus, vingt ans plus tard, sous le nom d'*illustrations*. La protection des ducs de Maufrigneuse, de Rhétoré, qu'il connut par des danseuses, lui procura sa place, en 1819. Au mieux avec des Lupeaulx, avec qui, dans le monde, il se

trouvait sur un pied d'égalité, tutoyant du Bruel, il offrait la preuve vivante des observations de Rabourdin relativement à la destruction constante de la hiérarchie administrative à Paris, par la valeur personnelle qu'un homme acquiert en dehors des bureaux. De petite taille, mais bien pris, une figure fine, remarquable par une vague ressemblance avec celle de Napoléon, lèvres minces, menton plat, tombant droit, favoris châtains, vingt-sept ans, blond, voix mordante, regard étincelant, voilà Bixiou. Cet homme, tout sens et tout esprit, se perdait par une fureur pour les plaisirs de tout genre qui le jetait dans une dissipation continuelle. Intrépide chasseur de grisettes, fumeur, amuseur de gens, dîneur et soupeur, se mettant partout au diapason, brillant aussi bien dans les coulisses qu'au bal des grisettes dans l'allée des Veuves, il étonnait autant à table que dans une partie de plaisir, en verve à minuit dans la rue, comme le matin si vous le preniez au saut du lit; mais sombre et triste avec lui-même, comme la plupart des grands comiques. Lancé dans le monde des actrices et des acteurs, des écrivains, des artistes et de certaines femmes dont la fortune est aléatoire, il vivait bien, allait au spectacle sans payer, jouait à Frascati, gagnait souvent. Enfin cet artiste, vraiment profond, mais par éclairs, se balançait dans la vie comme sur une escarpolette, sans s'inquiéter du moment où la corde casserait. Sa vivacité d'esprit, sa prodigalité d'idées, le faisaient rechercher par tous les gens accoutumés aux rayonnements de l'intelligence; mais aucun de ses amis ne l'aimait. Incapable de retenir un bon mot, il immolait ses deux voisins à table avant la fin du premier

service. Malgré sa gaieté d'épiderme, il perçait dans ses discours un secret mécontentement de sa position sociale, il aspirait à quelque chose de mieux, et le fatal démon caché dans son esprit l'empêchait d'avoir le sérieux qui impose tant aux sots. Il demeurait rue de Ponthieu, à un second étage où il avait trois chambres livrées à tout le désordre d'un ménage de garçon, un vrai bivac. Il parlait souvent de quitter la France et d'aller violer la fortune en Amérique. Aucune sorcière ne pouvait prévoir l'avenir d'un jeune homme chez qui tous les talents étaient incomplets, incapable d'assiduité, toujours ivre de plaisir, et croyant que le monde finissait le lendemain. Comme costume, il avait la prétention de n'être pas ridicule, et peut-être était-ce le seul de tout le ministère de qui la tenue ne fît pas dire : « Voilà un employé ! » Il portait des bottes élégantes, un pantalon noir à sous-pieds, un gilet de fantaisie et une jolie redingote bleue, un col, éternel présent de la grisette, un chapeau de Bandoni, des gants de chevreau couleur sombre. Sa démarche, cavalière et simple à la fois, ne manquait pas de grâce. Aussi, quand il fut mandé par des Lupeaulx pour une impertinence un peu trop forte dite sur le baron de la Billardière, et menacé de destitution, se contenta-t-il de lui répondre : « Vous me reprendriez à cause du costume. » Des Lupeaulx ne put s'empêcher de rire.

La plus jolie plaisanterie, faite par Bixiou dans les bureaux, est celle inventée pour Godard, auquel il offrit un papillon rapporté de la Chine, que le sous-chef garde dans sa collection et montre encore aujourd'hui, sans avoir reconnu qu'il est en papier peint. Bixiou eut la

patience de pourlécher un chef-d'œuvre pour jouer un tour à son sous-chef.

Le diable pose toujours une victime auprès d'un Bixiou. Le bureau Baudoyer avait donc sa victime, un pauvre expéditionnaire, âgé de vingt-deux ans, aux appointements de quinze cents francs, nommé Auguste-Jean-François Minard. Minard s'était marié par amour avec une ouvrière fleuriste, fille d'un portier, qui travaillait chez elle pour mademoiselle Godard et que Minard avait vue rue de Richelieu, dans la boutique. Étant fille, Zélie Lorain avait eu bien des fantaisies pour sortir de son état. D'abord élève du Conservatoire, tour à tour danseuse, chanteuse et actrice, elle avait songé à faire comme font beaucoup d'ouvrières, mais la peur de mal tourner et de tomber dans une effroyable misère l'avait préservée du vice. Elle flottait entre mille partis, lorsque Minard s'était dessiné nettement, une proposition de mariage à la main. Zélie gagnait cinq cents francs par an, Minard en avait quinze cents. En croyant pouvoir vivre avec deux mille francs, ils se marièrent sans contrat, avec la plus grande économie. Minard et Zélie étaient allés se loger auprès de la barrière de Courcelles, comme deux tourtereaux, dans un appartement de cent écus, au troisième : des rideaux de calicot blanc aux fenêtres, sur les murs un petit papier écossais à quinze sous le rouleau, carreau frotté, meubles en noyer, petite cuisine bien propre ; d'abord une première pièce où Zélie faisait ses fleurs, puis un salon meublé de chaises foncées en crin, une table ronde au milieu, une glace, une pendule représentant une fontaine à cristal tournant, des flambeaux dorés enveloppés de gaze; enfin une chambre

à coucher blanche et bleue; lit, commode et secrétaire en acajou, petit tapis rayé au bas du lit, six fauteuils et quatre chaises; dans un coin, le berceau en merisier où dormaient un fils et une fille. Zélie nourrissait ses enfants elle-même, faisait sa cuisine, ses fleurs et son ménage. Il y avait quelque chose de touchant dans cette heureuse et laborieuse médiocrité. En se sentant aimée par Minard, Zélie l'aima sincèrement. L'amour attire l'amour, c'est l'*abyssus abyssum* de la Bible. Ce pauvre homme quittait son lit le matin pendant que sa femme dormait, et lui allait chercher ses provisions. Il portait les fleurs terminées en se rendant à son bureau; en revenant, il achetait les matières premières; puis, en attendant le dîner, il taillait ou estampait les feuilles, garnissait les tiges, délayait les couleurs. Petit, maigre, fluet, nerveux, ayant des cheveux rouges et crépus, les yeux d'un jaune clair, un teint d'une éclatante blancheur, mais marqué de rousseurs, il avait un courage sourd et sans apparat. Il possédait la science de l'écriture au même degré que Vimeux. Au bureau, il se tenait coi, faisait sa besogne et gardait l'attitude recueillie d'un homme souffrant et songeur. Ses cils blancs et son peu de sourcils l'avait fait surnommer le *lapin blanc* par l'implacable Bixiou. Minard, ce Rabourdin d'une sphère inférieure, dévoré du désir de mettre sa Zélie dans une heureuse situation, cherchait dans l'océan des besoins du luxe et de l'industrie parisienne une idée, une découverte, un perfectionnement qui lui procurât une prompte fortune. Son apparente bêtise était produite par la tension continuelle de son esprit : il allait de la *double pâte des sultanes* à *l'huile céphalique*, des briquets phos-

phoriques au gaz portatif, des socques articulés aux lampes hydrostatiques, embrassant ainsi les infiniment petits de la civilisation matérielle. Il supportait les plaisanteries de Bixiou comme un homme occupé supporte les bourdonnements d'un insecte, il ne s'en impatientait même point. Malgré son esprit, Bixiou ne devinait pas le profond mépris que Minard avait pour lui. Minard se souciait peu d'une querelle, il y voyait une perte de temps. Aussi avait-il fini par lasser son persécuteur. Il venait au bureau habillé fort simplement, gardait le pantalon de coutil jusqu'en octobre, portait des souliers et des guêtres, un gilet en poil de chèvre, un habit de castorine en hiver et de gros mérinos en été, un chapeau de paille ou un chapeau de soie à onze francs, selon les saisons, car sa gloire était sa Zélie : il se serait passé de manger pour lui acheter une robe. Il déjeunait avec sa femme et ne mangeait rien au bureau. Une fois par mois, il menait Zélie au spectacle avec un billet donné par du Bruel ou par Bixiou, car Bixiou faisait de tout, même du bien. La mère de Zélie quittait alors sa loge et venait garder l'enfant. Minard avait remplacé Vimeux dans le bureau de Baudoyer. Madame et M. Minard rendaient en personne leurs visites du jour de l'an. En les voyant, on se demandait comment faisait la femme d'un pauvre employé à quinze cents francs pour maintenir son mari dans un costume noir, et porter des chapeaux de paille d'Italie à fleurs, des robes de mousseline brodée, des pardessous en soie, des souliers de prunelle, des fichus magnifiques, une ombrelle chinoise, et venir en fiacre et rester vertueuse; tandis que madame Colleville ou telle autre *dame* pouvaient à peine joindre

les deux bouts, elles qui avaient deux mille quatre cents francs!...

Il se trouvait dans ces bureaux deux employés amis l'un de l'autre jusqu'à rendre leur amitié ridicule, car on rit de tout dans les bureaux. Celui du bureau Baudoyer, nommé Colleville, y était commis principal, et, sans la Restauration, il eût été sous-chef ou même chef depuis longtemps. Il avait en madame Colleville une femme aussi supérieure dans son genre que madame Rabourdin l'était dans le sien. Colleville, fils d'un premier violon de l'Opéra, s'était amouraché de la fille d'une célèbre danseuse. Flavie Minoret, une de ces habiles et charmantes Parisiennes qui savent rendre leurs maris heureux tout en gardant leur liberté, faisait de la maison de Colleville le rendez-vous de nos meilleurs artistes, des orateurs de la Chambre. On ignorait presque chez elle l'humble place occupée par Colleville. La conduite de Flavie, femme un peu trop féconde, offrait tant de prise à la médisance, que madame Rabourdin avait refusé toutes ses invitations. L'ami de Colleville, nommé Thuillier, occupait dans le bureau Rabourdin une place absolument pareille à celle de Colleville, et s'était vu par les mêmes motifs arrêté dans sa carrière administrative comme Colleville. Qui connaissait Colleville connaissait Thuillier, et réciproquement. Leur amitié, née au bureau, venait de la coïncidence de leurs débuts dans l'administration. La jolie madame Colleville avait, disait-on dans les bureaux, accepté les soins de Thuillier, que sa femme laissait sans enfants. Thuillier, dit le beau Thuillier, ex-homme à bonnes fortunes, menait une vie aussi oisive que celle de Colleville était occu-

pée. Colleville, première clarinette à l'Opéra-Comique, et teneur de livres le matin, se donnait beaucoup de mal pour élever sa famille, quoique les protections ne lui manquassent pas. On le regardait comme un homme très-fin, d'autant plus qu'il cachait son ambition sous une espèce d'indifférence. En apparence content de son sort, aimant le travail, il trouvait tout le monde, même les chefs, disposés à protéger sa courageuse existence. Depuis quelques jours seulement, madame Colleville avait réformé son train de maison, et semblait tourner à la dévotion; aussi disait-on vaguement dans les bureaux qu'elle pensait à prendre dans la congrégation un point d'appui plus sûr que le fameux orateur François Keller, un de ses plus constants adorateurs, dont le crédit n'avait pas jusqu'à présent fait obtenir une place supérieure à Colleville. Flavie s'était adressée, et ce fut une de ses erreurs, à des Lupeaulx. Colleville avait la passion de chercher l'horoscope des hommes célèbres dans l'anagramme de leurs noms. Il passait des mois entiers à décomposer des noms et à les recomposer afin d'y découvrir un sens. *Un Corse la finira* trouvé dans *Révolution française*; — *Vierge de son mari*, dans *Marie de Vigneros*, nièce du cardinal de Richelieu; — *Henrici mei casta dea*, dans *Catharina de Medicis*; — *Eh! c'est large nez*, dans *Charles Genest*, l'abbé de la cour de Louis XIV, si connu par son gros nez qui amusait le duc de Bourgogne; enfin toutes les anagrammes connues avaient émerveillé Colleville. Érigeant l'anagramme en science, il prétendait que le sort de tout homme était écrit dans la phrase que donnait la combinaison des lettres de ses nom, prénoms et qualités. Depuis

l'avénement de Charles X, il s'occupait de l'anagramme du roi. Thuillier, qui lâchait quelques calembours, prétendait que l'anagramme était un calembour en lettres. Colleville, homme plein de cœur, lié presque indissolublement à Thuillier, le modèle de l'égoïste, présentait un problème insoluble et que beaucoup d'employés de la division expliquaient par ces mots : « Thuillier est riche et le ménage Colleville est lourd ! » En effet, Thuillier passait pour joindre aux émoluments de sa place les bénéfices de l'escompte; on venait souvent le chercher pour parler à des négociants, avec lesquels il avait des conférences de quelques minutes dans la cour, mais pour le compte de mademoiselle Thuillier, sa sœur. Cette amitié, consolidée par le temps, était basée sur des sentiments, sur des faits assez naturels qui trouveront leur place ailleurs (voir *les Petits Bourgeois*), et qui formeraient ici ce que les critiques appellent des longueurs. Il n'est peut-être pas inutile de faire observer néanmoins que, si l'on connaissait beaucoup madame Colleville dans les bureaux, on ignorait presque l'existence de madame Thuillier. Colleville, l'homme actif, chargé d'enfants, était gros, gras, réjoui; tandis que Thuillier, *le beau de l'Empire,* sans soucis apparents, oisif, d'une taille svelte, offrait aux regards une figure blême et presque mélancolique.

— Nous ne savons pas, disait Rabourdin en parlant de ces deux employés, si nos amitiés naissent plutôt des contrastes que des similitudes.

Au contraire de ces deux frères siamois, Chazelle et Paulmier étaient deux employés toujours en guerre : l'un fumait, l'autre prisait, et ils disputaient sans cesse à qui

pratiquait le meilleur mode d'absorber le tabac. Un défaut qui leur était commun, et qui les rendait aussi ennuyeux l'un que l'autre aux employés, consistait à se quereller à propos des valeurs mobilières, du taux des petits pois, du prix des maquereaux, des étoffes, des parapluies, des habits, chapeaux, cannes et gants de leurs collègues. Ils vantaient à l'envi l'un de l'autre les nouvelles découvertes, sans jamais y participer. Chazelle colligeait les prospectus de librairie, les affiches à lithographies et à dessins; mais il ne souscrivait à rien. Paulmier, le collègue de Chazelle en bavardage, passait son temps à dire que, s'il avait telle ou telle fortune, il se donnerait bien telle ou telle chose. Un jour, Paulmier alla chez le fameux Dauriat pour le complimenter d'avoir amené la librairie à produire des livres satinés avec couvertures imprimées, l'engager à persévérer dans sa voie d'améliorations, et Paulmier ne possédait pas un livre! Le ménage de Chazelle, tyrannisé par sa femme et voulant paraître indépendant, fournissait d'éternelles plaisanteries à Paulmier; tandis que Paulmier, garçon, souvent à jeun comme Vimeux, offrait à Chazelle un texte fécond avec ses habits râpés et son indigence déguisée. Chazelle et Paulmier prenaient du ventre : celui de Chazelle, rond, petit, pointu, avait, suivant un mot de Bixiou, l'impertinence de toujours passer le premier; celui de Paulmier flottait de droite à gauche; Bixiou le leur faisait mesurer environ une fois par trimestre. Tous deux ils étaient entre trente et quarante ans; tous deux, assez niais, ne faisant rien en dehors du bureau, présentaient le type de l'employé pur sang, hébété par les paperasses, par l'habitation des bureaux. Chazelle s'endormait sou-

vent en travaillant; et sa plume, qu'il tenait toujours, marquait par de petits points ses aspirations. Paulmier attribuait alors ce sommeil à des exigences conjugales. En réponse à cette plaisanterie, Chazelle accusait Paulmier de boire de la tisane quatre mois de l'année sur les douze, et lui disait qu'il mourrait d'une grisette. Paulmier démontrait alors que Chazelle indiquait sur un almanach les jours où madame Chazelle le trouvait aimable. Ces deux employés, à force de laver leur linge sale en s'apostrophant à propos des plus menus détails de leur vie privée, avaient obtenu la déconsidération qu'ils méritaient. « Me prenez-vous pour un Chazelle? » était un mot qui servait à clore une discussion ennuyeuse.

M. Poiret jeune, pour le distinguer de son frère Poiret l'aîné, retiré dans la maison Vauquer, où Poiret jeune allait parfois dîner se proposant d'y finir également ses jours, avait trente ans de service. La nature n'est pas si invariable dans ses révolutions que le pauvre homme l'était dans les actes de sa vie : il mettait toujours ses effets dans le même endroit, posait sa plume au même fil du bois, s'asseyait à sa place à la même heure, se chauffait au poêle à la même minute, car sa seule vanité consistait à porter une montre infaillible, réglée d'ailleurs tous les jours sur l'hôtel de ville, devant lequel il passait, demeurant rue du Martroi. De six heures à huit heures du matin, il tenait les livres d'une forte maison de nouveautés de la rue Saint-Antoine, et, de six heures à huit heures du soir, ceux de la maison Camusot, rue des Bourdonnais. Il gagnait ainsi mille écus, y compris les émoluments de sa place. Atteignant, à quelques mois près, le

temps voulu pour avoir sa pension, il montrait une grande indifférence aux intrigues des bureaux. Semblable à son frère, à qui sa retraite avait porté un coup fatal, il baisserait sans doute beaucoup quand il n'aurait plus à venir de la rue du Martroi au ministère, à s'asseoir sur sa chaise et à expédier. Chargé de faire la collection du journal auquel s'abonnait le bureau et celle du *Moniteur,* il avait le fanatisme de cette collection. Si quelque employé perdait un numéro, l'emportait et ne le rapportait pas, Poiret jeune se faisait autoriser à sortir, se rendait immédiatement au bureau du journal, réclamait le numéro manquant et revenait enthousiasmé de la politesse du caissier. Il avait toujours eu affaire à un charmant garçon; et, selon lui, les journalistes étaient décidément des gens aimables et peu connus. Homme de taille médiocre, Poiret avait des yeux à demi éteints, un regard faible et sans chaleur, une peau tannée, ridée, grise de ton, parsemée de petits grains bleuâtres, un nez camard et une bouche rentrée où flânaient quelques dents gâtées. Aussi Thuillier disait-il que Poiret avait beau se regarder dans un miroir, il ne se voyait pas dedans (de dents). Ses bras maigres et longs étaient terminés par d'énormes mains sans aucune blancheur. Ses cheveux gris, collés par la pression de son chapeau, lui donnaient l'air d'un ecclésiastique, ressemblance peu flatteuse pour lui, car il haïssait les prêtres et le clergé, sans pouvoir expliquer ses opinions religieuses. Cette antipathie ne l'empêchait pas d'être extrêmement attaché au gouvernement, quel qu'il fût. Il ne boutonnait jamais sa vieille redingote verdâtre, même par les froids les plus violents; il ne portait que des souliers à cordons,

et un pantalon noir. Il se fournissait dans les mêmes maisons depuis trente ans. Quand son tailleur mourut, il demanda un congé pour aller à son enterrement, et serra la main au fils sur la fosse du père en lui assurant sa pratique. Ami de tous ses fournisseurs, il s'informait de leurs affaires, causait avec eux, écoutait leurs doléances, et les payait comptant. S'il écrivait à quelqu'un de *ces messieurs* pour ordonner un changement dans sa commande, il observait les formules les plus polies, mettait *Monsieur* en vedette, datait et faisait un brouillon de la lettre, qu'il gardait dans un carton étiqueté : *Ma correspondance.* Aucune vie n'était plus en règle. Poiret possédait tous ses mémoires acquittés, toutes ses quittances, même minimes, et ses livres de dépense annuelle enveloppés dans des chemises et par années, depuis son entrée au ministère. Il dînait au même restaurant, à la même place, par abonnement, au *Veau qui tette,* place du Châtelet; les garçons lui gardaient sa place. Ne donnant pas au *Cocon d'or,* la fameuse maison de soierie, cinq minutes au delà du temps dû, à huit heures et demie il arrivait au café David, le plus célèbre du quartier, et y restait jusqu'à onze heures; il y venait, comme au *Veau qui tette,* depuis trente ans, et prenait une bavaroise à dix heures et demie. Il y écoutait les discussions politiques, les bras croisés sur sa canne et le menton dans sa main droite, sans jamais y participer. La dame du comptoir, seule femme à laquelle il parlât avec plaisir, était la confidente des petits accidents de sa vie, car il possédait sa place à la table située près du comptoir. Il jouait au domino, seul jeu qu'il eût compris. Quand ses partenaires ne venaient pas, on le trou-

vait quelquefois endormi, le dos appuyé sur la boiserie et tenant un journal dont la planchette reposait sur le marbre de sa table. Il s'intéressait à tout ce qui se faisait dans Paris, et consacrait le dimanche à surveiller les constructions nouvelles. Il questionnait l'invalide chargé d'empêcher le public d'entrer dans l'enceinte en planches, et s'inquiétait des retards qu'éprouvaient les bâtisses, du manque de matériaux ou d'argent, des difficultés que rencontrait l'architecte. On lui entendait dire : « J'ai vu sortir le Louvre de ses décombres, j'ai vu naître la place du Châtelet, le quai aux Fleurs, les marchés! » Lui et son frère, nés à Troyes d'un commis des fermes, avaient été envoyés à Paris étudier dans les bureaux. Leur mère se fit remarquer par une inconduite désastreuse, car les deux frères eurent le chagrin d'apprendre sa mort à l'hôpital de Troyes, nonobstant de nombreux envois de fonds. Non-seulement tous deux jurèrent alors de ne jamais se marier, mais ils prirent les enfants en horreur : mal à leur aise auprès d'eux, ils les craignaient comme on peut craindre les fous, et les examinaient d'un œil hagard. L'un et l'autre, ils avaient été écrasés de besogne sous Robert Lindet. L'administration ne fut pas juste alors envers eux, mais ils se regardaient comme heureux d'avoir conservé leur tête, et ne se plaignaient qu'entre eux de cette ingratitude, car ils avaient *organisé le maximum*. Quand on joua le tour à Phellion de faire réformer sa fameuse phrase par Rabourdin, Poiret prit Phellion à part dans le corridor, en sortant, et lui dit :

— Croyez bien, monsieur, que je me suis opposé de tout mon pouvoir à ce qui a eu lieu.

Depuis son arrivée à Paris, il n'était jamais sorti de la ville. Dès ce temps, il avait commencé un journal de sa vie où il marquait les événements saillants de la journée. Du Bruel lui apprit que lord Byron faisait ainsi : cette similitude combla Poiret de joie, et l'engagea à acheter les œuvres de lord Byron, traduction de Chastopalli, à laquelle il ne comprit rien du tout. On le surprenait souvent au bureau dans une pose mélancolique, il avait l'air de penser profondément et ne songeait à rien. Il ne connaissait pas un seul des locataires de sa maison, et gardait sur lui la clef de son domicile. Au jour de l'an, il portait lui-même ses cartes chez tous les employés de la division, et ne faisait jamais de visites. Bixiou s'avisa, par un jour de canicule, de graisser de saindoux l'intérieur d'un vieux chapeau que Poiret jeune (il avait cinquante-deux ans) ménageait depuis neuf années. Bixiou, qui n'avait jamais vu que ce chapeau-là sur la tête de Poiret, en rêvait, il le voyait en mangeant; il avait résolu, dans l'intérêt de ses digestions, de débarrasser les bureaux de cet immonde chapeau. Poiret jeune sortit vers quatre heures. En s'avançant dans les rues de Paris, où les rayons du soleil réfléchis par les pavés et les murailles produisent des chaleurs tropicales, il sentit sa tête inondée, lui qui suait rarement. *S'estimant dès lors malade ou sur le point de le devenir,* au lieu d'aller au *Veau qui tette,* il rentra chez lui, tira de son secrétaire le journal de sa vie et consigna le fait de la manière suivante :

« Aujourd'hui, 3 juillet 1823, surpris par une sueur étrange et annonçant peut-être la suette, maladie parti-

culière à la Champagne, je me dispose à consulter le docteur Haudry. L'invasion du mal a commencé à la hauteur du quai de l'École. »

Tout à coup, étant sans chapeau, il reconnut que la prétendue sueur avait une cause indépendante de sa personne. Il s'essuya la figure, examina le chapeau, ne put rien découvrir, car il n'osa découdre la coiffe. Il nota donc ceci sur son journal :

« Porté le chapeau chez le sieur Tournan, chapelier, rue Saint-Martin, vu que je soupçonne une autre cause à cette sueur, qui ne serait pas alors une sueur, mais bien l'effet d'une addition quelconque nouvellement ou anciennement faite au chapeau. »

M. Tournan notifia sur-le-champ à sa pratique la présence d'un corps gras obtenu par la distillation d'un porc ou d'une truie. Le lendemain, Poiret vint avec un chapeau prêté par M. Tournan en attendant le neuf; mais il ne s'était pas couché sans ajouter cette phrase à son journal : *Il est avéré que mon chapeau contenait du saindoux ou graisse de porc.* Ce fait inexplicable occupa pendant plus de quinze jours l'intelligence de Poiret, qui ne sut jamais comment ce phénomène avait pu se produire. On l'entretint au bureau des pluies de crapauds et autres aventures caniculaires, de la tête de Napoléon trouvée dans une racine d'ormeau, de mille bizarreries d'histoire naturelle. Vimeux lui dit qu'un jour son chapeau, à lui Vimeux, avait déteint en noir sur son visage, et que les cha-

peliers vendaient des drogues. Poiret alla plusieurs fois chez le sieur Tournan, afin de s'assurer de ses procédés de fabrication.

Il y avait encore chez Rabourdin un employé qui faisait l'homme courageux, professait les opinions du centre gauche et s'insurgeait contre les tyrannies de Baudoyer pour le compte des malheureux esclaves de ce bureau. Ce garçon, nommé Fleury, s'abonnait hardiment à une feuille de l'opposition, portait un chapeau gris à grands bords, des bandes rouges à ses pantalons bleus, un gilet bleu à boutons dorés, et une redingote qui croisait sur la poitrine comme celle d'un maréchal des logis de gendarmerie. Quoique inébranlable dans ses principes, il restait néanmoins employé dans les bureaux; mais il y prédisait un fatal avenir au gouvernement, s'il persistait à donner dans la religion. Il avouait ses sympathies pour Napoléon, depuis que la mort du grand homme faisait tomber en désuétude les lois contre les partisans de l'usurpateur. Fleury, ex-capitaine dans un régiment de la ligne sous l'empereur, grand, beau brun, était contrôleur au Cirque-Olympique. Bixiou ne s'était jamais permis de charge sur Fleury, car ce rude troupier, qui tirait très-bien le pistolet, fort à l'escrime, paraissait capable dans l'occasion de se livrer à de grandes brutalités. Passionné souscripteur des *Victoires et Conquêtes*, Fleury refusait de payer, tout en gardant les livraisons, se fondant sur ce qu'elles dépassaient le nombre promis par le prospectus. Il adorait M. Rabourdin, qui l'avait empêché d'être destitué. Il lui était échappé de dire que, si jamais il arrivait malheur à M. Rabourdin par le fait de quelqu'un, il tuerait ce quel-

qu'un. Dutocq caressait bassement Fleury, tant il le redoutait. Fleury, criblé de dettes, jouait mille tours à ses créanciers. Expert en législation, il ne signait point de lettres de change, et avait lui-même mis sur son traitement des oppositions sous le nom de créanciers supposés, en sorte qu'il le touchait presque en entier. Lié très-intimement avec une comparse de la Porte-Saint-Martin, chez laquelle étaient ses meubles, il jouait heureusement l'écarté, faisait le charme des réunions par ses talents, il buvait un verre de vin de Champagne d'un seul coup sans mouiller ses lèvres, et savait par cœur toutes les chansons de Béranger. Il se montrait fier de sa voix pleine et sonore. Ses trois grands hommes étaient Napoléon, Bolivar et Béranger. Foy, Laffitte et Casimir Delavigne n'avaient que son estime. Fleury, vous le devinez, homme du Midi, devait finir par être éditeur responsable de quelque journal libéral.

Desroys, l'homme mystérieux de la division, ne frayait avec personne, causait peu, cachait si bien sa vie, que l'on ignorait son domicile, ses protecteurs et ses moyens d'existence. En cherchant des causes à ce silence, les uns faisaient de Desroys un carbonaro, les autres un orléaniste; ceux-ci un espion, ceux-là un homme profond. Desroys était tout uniment le fils d'un conventionnel qui n'avait pas voté la mort. Froid et discret par tempérament, il avait jugé le monde et ne comptait que sur lui-même. Républicain en secret, admirateur de Paul-Louis Courier, ami de Michel Chrestien, il attendait du temps et de la raison publique le triomphe de ses opinions en Europe. Aussi rêvait-il la jeune Allemagne et la jeune Italie. Son

cœur s'enflait de ce stupide amour collectif qu'il faut nommer l'*humanitarisme,* fils aîné de défunte philanthropie, et qui est à la divine charité catholique ce que le système est à l'art, le raisonnement substitué à l'œuvre. Ce consciencieux puritain de la liberté, cet apôtre d'une impossible égalité regrettait d'être forcé par la misère de servir le gouvernement, et faisait des démarches pour entrer dans quelque administration de messageries. Long, sec, filandreux et grave comme un homme qui se croyait appelé à donner un jour sa tête pour le grand œuvre, il vivait d'une page de Volney, étudiait Saint-Just et s'occupait d'une réhabilitation de Robespierre, considéré comme le continuateur de Jésus-Christ.

Le dernier de ces personnages qui mérite un coup de crayon est le petit la Billardière. Ayant, pour son malheur, perdu sa mère, protégé par le ministre, exempt des rebuffades de *la Place-Baudoyer,* reçu dans tous les salons ministériels, il était haï de tout le monde à cause de son impertinence et de sa fatuité. Les chefs se montraient polis avec lui, mais les employés l'avaient mis en dehors de leur camaraderie par une politesse grotesque inventée pour lui. Bellâtre de vingt-deux ans, long et fluet, ayant les manières d'un Anglais, insultant les bureaux par sa tenue de dandy, frisé, parfumé, colleté, venant en gants jaunes, en chapeaux à coiffes toujours neuves, ayant un lorgnon, allant déjeuner au Palais-Royal, étant d'une bêtise vernissée par des manières qui sentaient l'imitation, Benjamin de la Billardière se croyait joli garçon, et avait tous les vices de la haute société sans en avoir les grâces. Sûr d'être fait *quelque chose,* il pensait

à écrire un livre pour avoir la croix comme littérateur et l'imputer à ses talents administratifs. Il cajolait donc Bixiou dans le dessein de l'exploiter, mais sans avoir encore osé s'ouvrir à lui sur ce projet. Ce noble cœur attendait avec impatience la mort de son père pour succéder à un titre de baron accordé récemment; il mettait sur ses cartes: *Le chevalier de la Billardière,* et avait exposé dans son cabinet ses armes encadrées (*chef d'azur à trois étoiles, et deux épées en sautoir sur un fond de sable, avec cette devise:* A TOUJOURS FIDÈLE!). Ayant la manie de s'entretenir de l'art héraldique, il avait demandé au jeune vicomte de Portenduère pourquoi ses armes étaient si chargées, et s'était attiré cette jolie réponse : « Je ne les ai pas fait faire. » Il parlait de son dévouement à la monarchie, et des bontés que la dauphine avait pour lui. Très-bien avec des Lupeaulx, il déjeunait souvent avec lui, et le croyait son ami. Bixiou, posé comme son mentor, espérait débarrasser la division et la France de ce jeune fat en le jetant dans la débauche, et il avouait hautement son projet.

Telles étaient les principales physionomies de la division la Billardière, où il se trouvait encore quelques autres employés dont les mœurs ou les figures se rapprochaient ou s'éloignaient plus ou moins de celles-ci. On rencontrait dans le bureau Baudoyer des employés à front chauve, frileux, bardés de flanelle, perchés à des cinquièmes étages, y cultivant des fleurs, ayant des cannes d'épine, de vieux habits râpés, le parapluie en permanence. Ces gens, qui tiennent le milieu entre les portiers heureux et les ouvriers gênés, trop loin des centres administratifs pour songer à un avancement quelconque, re-

présentent les pions de l'échiquier bureaucratique. Heureux d'être de garde pour ne pas aller au bureau, capables de tout pour une gratification, leur existence est un problème pour ceux-là mêmes qui les emploient, et une accusation contre l'État, qui, certes, engendre ces misères en les acceptant. A l'aspect de ces étranges physionomies, il est difficile de décider si ces mammifères à plume se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils sont un peu crétins de naissance. Peut-être la part est-elle égale entre la nature et le gouvernement. Les villageois, a dit un inconnu, subissent, sans s'en rendre compte, l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille, et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physionomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. » Or, la nature, pour l'employé, c'est les bureaux; son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts; pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes; son terroir est un carreau, ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau; son ciel est un plafond

auquel il adresse ses bâillements, et son élément est la poussière. L'observation sur les villageois tombe à plomb sur les employés *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Si plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature, à la fois sauvage et civilisée, sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments nommés bureaux, où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celle des chevaux qui tournent un manége, qui bâillent horriblement et meurent promptement; Rabourdin avait donc profondément raison en raréfiant les employés, en demandant pour eux et de forts appointements et d'immenses travaux. On ne s'ennuie jamais à faire de grandes choses. Or, tels qu'ils sont constitués, les bureaux, sur les neuf heures que leurs employés doivent à l'État, en perdent quatre en conversations, comme on va le voir, en narrés, en disputes, et surtout en intrigues. Aussi faut-il avoir hanté les bureaux pour reconnaître à quel point la vie rapetissée y ressemble à celle des colléges; mais, partout où les hommes vivent collectivement, cette similitude est frappante : au régiment, dans les tribunaux, vous retrouvez le collége plus ou moins agrandi. Tous ces employés, réunis pendant leurs séances de huit heures dans les bureaux, y voyaient une espèce de classe où il y avait des devoirs à faire, où les chefs remplaçaient les préfets d'étude, où les gratifications étaient comme des prix de bonne conduite donnés à des protégés, où l'on se moquait les uns des autres, où l'on se haïssait et où il existait néanmoins une sorte de camaraderie, mais déjà plus froide que celle du régiment, qui elle-même est

moins forte que celle des colléges. A mesure que l'homme s'avance dans la vie, l'égoïsme se développe et relâche les liens secondaires en affection. Enfin, les bureaux, n'est-ce pas le monde en petit, avec ses bizarreries, ses amitiés, ses haines, son envie et sa cupidité, son mouvement de marche quand même, ses frivoles discours qui font tant de plaies, et son espionnage incessant?

En ce moment, la division de M. le baron de la Billardière était en proie à une agitation extraordinaire, bien justifiée par l'événement qui allait s'y accomplir, car les chefs de division ne meurent pas tous les jours, et il n'y a pas de tontine où les probabilités de vie et de mort se calculent avec plus de sagacité que dans les bureaux. L'intérêt y étouffe toute pitié, comme chez les enfants; mais les employés ont l'hypocrisie de plus.

Vers huit heures, les employés du bureau Baudoyer arrivaient à leur poste, tandis qu'à neuf heures ceux de Rabourdin commençaient à peine à se montrer, ce qui n'empêchait pas d'expédier la besogne beaucoup plus rapidement chez Rabourdin que chez Baudoyer. Dutocq avait de graves raisons pour être venu de si bonne heure. Entré furtivement la veille dans le cabinet où travaillait Sébastien, il l'avait surpris copiant un travail pour Rabourdin; il s'était caché, et avait vu sortir Sébastien sans papiers. Sûr alors de trouver cette minute assez volumineuse et la copie cachées en un endroit quelconque, en fouillant tous les cartons les uns après les autres, il avait fini par trouver ce terrible état. Il s'était empressé d'aller chez le directeur d'un établissement autographique faire tirer deux exemplaires de ce travail au moyen d'une presse à

copier, et possédait ainsi l'écriture même de Rabourdin. Pour ne pas éveiller le soupçon, il s'était hâté de replacer la minute dans le carton, en se rendant le premier au bureau. Retenu jusqu'à minuit rue Duphot, Sébastien fut, malgré sa diligence, devancé par la haine. La haine demeurait rue Saint-Louis-Saint-Honoré, tandis que le dévouement demeurait rue du Roi-Doré, au Marais. Ce simple retard pesa sur toute la vie de Rabourdin. Sébastien, pressé d'ouvrir le carton, y trouva sa copie inachevée, la minute en ordre, et les serra dans la caisse de son chef. Vers la fin de décembre, il fait souvent peu clair le matin dans les bureaux, il en est même plusieurs où l'on gardait des lampes jusqu'à dix heures. Sébastien ne put donc remarquer la pression de la pierre sur le papier. Mais, quand, à neuf heures et demie, Rabourdin examina sa minute, il aperçut d'autant mieux l'effet produit par les procédés de l'autographie, qu'il s'en était beaucoup occupé pour vérifier si les presses autographiques remplaceraient les expéditionnaires.

Le chef de bureau s'assit dans son fauteuil, prit ses pincettes et se mit à arranger méthodiquement son feu, tant il fut absorbé par ses réflexions; puis, curieux de savoir entre les mains de qui se trouvait son secret, il manda Sébastien.

— Quelqu'un est venu avant vous au bureau? lui demanda-t-il.

— Oui, dit Sébastien, M. Dutocq.

— Bien, il est exact. Envoyez-moi Antoine.

Trop grand pour affliger inutilement Sébastien en lui reprochant un malheur consommé, Rabourdin ne lui dit

pas autre chose. Antoine vint, Rabourdin lui demanda si, la veille, il n'était pas resté quelques employés après quatre heures; le garçon de bureau lui nomma Dutocq comme ayant travaillé plus tard que M. de la Roche. Rabourdin congédia le garçon par un signe de tête, et reprit le cours de ses réflexions.

— A deux fois j'ai empêché sa destitution, se dit-il, voilà ma récompense!

Cette matinée devait être pour le chef de bureau comme le moment solennel où les grands capitaines décident d'une bataille en pesant toutes les chances. Connaissant mieux que personne l'esprit des bureaux, il savait qu'on n'y pardonne pas plus là, qu'on ne le pardonne au collége, au bagne ou à l'armée, ce qui ressemble à la délation, à l'espionnage. Un homme capable de fournir des notes sur ses camarades est honni, perdu, vilipendé; les ministres abandonnent en ce cas leurs propres instruments. Un employé doit alors donner sa démission et quitter Paris, son honneur est à jamais taché : les explications sont inutiles, personne n'en demande ni n'en veut écouter. A ce jeu, un ministre est un grand homme, il est censé choisir les hommes; mais un simple employé passe pour un espion, quels que soient ses motifs. Tout en mesurant le vide de ces sottises, Rabourdin les savait immenses et s'en voyait accablé. Plus surpris qu'atterré, il chercha la meilleure conduite à tenir dans cette circonstance, et resta donc étranger au mouvement des bureaux mis en émoi par la mort de M. de la Billardière, il ne l'apprit que par le petit de la Brière, qui savait apprécier l'immense valeur du chef de bureau.

Or donc, dans le bureau des Baudoyer (on disait les Baudoyer, les Rabourdin), vers dix heures, Bixiou racontait les derniers moments du directeur de la division à Minard, à Desroys, à M. Godard qu'il avait fait sortir de son cabinet, à Dutocq accouru chez les Baudoyer par un double motif. Colleville et Chazelle manquaient.

BIXIOU, debout devant le poêle, à la bouche duquel il présente alternativement la semelle de chaque botte pour la sécher.

Ce matin, à sept heures et demie, je suis allé savoir des nouvelles de notre digne et respectable directeur, chevalier du Christ, etc., etc. Eh! mon Dieu, oui, messieurs, le baron était encore hier vingt *et cætera;* mais, aujourd'hui, il n'est plus rien, pas même employé. J'ai demandé les détails de sa nuit. Sa garde, qui se rend et ne meurt pas, m'a dit que, le matin dès cinq heures, il s'était inquiété de la famille royale. Il s'était fait lire les noms de ceux d'entre nous qui venaient savoir de ses nouvelles. Enfin, il avait dit : « Emplissez ma tabatière, donnez-moi le journal, apportez-moi mes besicles; changez mon ruban de la Légion d'honneur, il est bien sale. » Vous le savez, il porte ses ordres au lit. Il avait donc toute sa connaissance, toute sa tête, toutes ses idées habituelles. Mais, bah! dix minutes après, l'eau avait gagné, gagné, gagné le cœur, gagné la poitrine; il s'était senti mourir en sentant les kystes crever. En ce moment fatal, il a prouvé combien il avait la tête forte et combien était vaste son intelligence! Ah! nous ne l'avons pas apprécié, nous autres! Nous nous moquions de lui, nous le regardions,

comme une ganache, tout ce qu'il y a de plus ganache, n'est-ce pas, monsieur Godard?

GODARD.

Moi, j'estimais les talents de M. de la Billardière mieux que qui que ce soit.

BIXIOU.

Vous vous compreniez!

GODARD.

Enfin, ce n'était pas un méchant homme; il n'a jamais fait de mal à personne.

BIXIOU.

Pour faire le mal, il faut faire quelque chose, et il ne faisait rien. Si ce n'est pas vous qui l'aviez jugé tout à fait incapable, c'est donc Minard.

MINARD, en haussant les épaules.

Moi?

BIXIOU.

Eh bien, vous, Dutocq? (Dutocq fait un signe de violente dénégation.) Bon! allons, personne! Il était donc accepté par tout le monde ici pour une tête herculéenne! Eh bien, vous aviez raison : il a fini en homme d'esprit, de talent, de tête, enfin comme un grand homme qu'il était.

DESROYS, impatienté.

Mon Dieu, qu'a-t-il fait de si grand? il s'est confessé!

BIXIOU.

Oui, monsieur, et il a voulu recevoir les saints sacrements. Mais, pour les recevoir, savez-vous comment il s'y est pris? il a mis ses habits de gentilhomme ordinaire de la chambre, tous ses ordres, enfin il s'est fait poudrer; on lui a serré sa queue (pauvre queue!) dans un ruban

neuf. Or, je dis qu'il n'y a qu'un homme de beaucoup de caractère qui puisse se faire faire la queue au moment de sa mort; nous voilà huit ici, il n'y en a pas un seul de nous qui se la ferait faire. Ce n'est pas tout, il a dit, car vous savez qu'en mourant tous les hommes célèbres font un dernier *speech* (mot anglais qui signifie *tartine parlementaire*), il a dit... Comment a-t-il dit cela? Ah! « Je dois bien me parer pour recevoir le roi du ciel, moi qui me suis tant de fois mis sur mon *quarante et un* pour aller chez le roi de la terre! » Voilà comment a fini M. de la Billardière; il a pris à tâche de justifier ce mot de Pythagore : « On ne connaît bien les hommes qu'après leur mort. »

COLLEVILLE, entrant.

Enfin, messieurs, je vous annonce une fameuse nouvelle...

TOUS.

Nous la savons.

COLLEVILLE.

Je vous en défie bien, de la savoir! J'y suis depuis l'avénement de Sa Majesté aux trônes collectifs de France et de Navarre. Je l'ai achevée cette nuit avec tant de peine, que madame Colleville me demandait ce que j'avais à tant me tracasser.

DUTOCQ.

Croyez-vous qu'on ait le temps de s'occuper de vos anagrammes quand le respectable M. de la Billardière vient d'expirer?...

COLLEVILLE.

Je reconnais mon Bixiou! Je viens de chez M. de la Billardière, il vivait encore; mais on l'attend à passer... (Godard

comprend la charge et s'en va mécontent dans son cabinet.) Messieurs, vous ne devineriez jamais les événements que suppose l'anagramme de cette phrase sacramentale. (Il montre un papier.) *Charles Dix, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.*

GODARD, revenant.

Dites-le tout de suite, et n'amusez pas ces messieurs.

COLLEVILLE, triomphant et développant la partie cachée de sa feuille de papier.

A H. V il cedera,
De S. C. l. d. partira,
En nauf errera.
Decede à Gorix.

Toutes les lettres y sont. (Il répète.) A Henri Cinq il cédera (sa couronne); de Saint-Cloud partira; en nauf (esquif, vaisseau, felouque, corvette, tout ce que vous voudrez, c'est un vieux mot français) errera...

DUTOCQ.

Quel tissu d'absurdités! Comment voulez-vous que le roi cède la couronne à Henri V, qui, dans votre hypothèse, serait son petit-fils, quand il y a monseigneur le dauphin? Vous prophétisez déjà la mort du dauphin.

BIXIOU.

Qu'est-ce que Gorix? un nom de chat?

COLLEVILLE, piqué.

L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, mon cher ami; je l'ai cherché dans Malte-Brun : Goritz, en latin *Gorixia,* située en Bohême ou en Hongrie, enfin en Autriche...

BIXIOU.

Tyrol, provinces basques, ou Amérique du Sud. Vous auriez dû chercher aussi un air pour jouer cela sur la clarinette.

GODARD, levant les épaules et s'en allant.

Quelles bêtises!

COLLEVILLE.

Bêtises! bêtises! Je voudrais bien que vous vous donnassiez la peine d'étudier le fatalisme, religion de l'empereur Napoléon.

GODARD, piqué du ton de Colleville.

Monsieur Colleville, Bonaparte peut être dit *empereur* par les historiens, mais on ne doit pas le reconnaître en cette qualité dans les bureaux.

BIXIOU, souriant.

Cherchez cette anagramme-là, mon cher ami! Tenez, en fait d'anagrammes, j'aime mieux votre femme, c'est plus facile à retourner. (A voix basse.) Flavie devrait bien vous faire faire, à ses moments perdus, chef de bureau, ne fût-ce que pour vous soustraire aux sottises d'un Godard!...

DUTOCQ, appuyant Godard.

Si ce n'était pas des bêtises vous perdriez votre place, car vous prophétisez des événements peu agréables au roi; tout bon royaliste doit présumer qu'il a eu assez de deux séjours à l'étranger.

COLLEVILLE.

Si l'on m'ôtait ma place, François Keller secouerait drôlement votre ministre. (Silence profond.) Sachez, maître Dutocq, que toutes les anagrammes connues ont été accom-

plies. Tenez, vous!... Eh bien, ne vous mariez pas : on trouve *coqu* dans votre nom!

BIXIOU.

D, t, reste alors pour *détestable.*

DUTOCQ, sans paraître fâché.

J'aime mieux que ce ne soit que dans mon nom.

PAULMIER, tout bas, à Desroys.

Attrape, mons Colleville.

DUTOCQ, à Colleville.

Avez-vous fait celle de *Xavier Rabourdin, chef de bureau?*

COLLEVILLE.

Parbleu!

BIXIOU, taillant sa plume.

Qu'avez-vous trouvé?

COLLEVILLE.

Elle fait ceci : *D'abord rêva bureaux, E-u*... Saisissez-vous bien?... ET IL EUT! *E-u fin riche.* Ce qui signifie qu'après avoir commencé dans l'administration, il la plantera là pour faire fortune ailleurs. (Il répète.) *D'abord rêva bureaux, E-u fin riche.*

DUTOCQ.

C'est au moins singulier.

BIXIOU.

Et *Isidore Baudoyer?*

COLLEVILLE, avec mystère.

Je ne voudrais pas le dire à d'autres que Thuillier.

BIXIOU.

Gage un déjeuner que je vous le dis!

COLLEVILLE.

Je le paye, si vous le trouvez?

BIXIOU.

Vous me régalerez donc; mais n'en soyez pas fâché : deux artistes comme nous s'amuseront à mort!... *Isidore Baudoyer* donne *Ris d'aboyeur d'oie!*

COLLEVILLE, frappé d'étonnement.

Vous me l'avez volé.

BIXIOU, cérémonieusement.

Monsieur de Colleville, faites-moi l'honneur de me croire assez riche en niaiseries pour ne pas dérober celles de mon prochain.

BAUDOYER, entrant un dossier à la main.

Messieurs, je vous en prie, parlez encore un peu plus haut, vous mettez le bureau en très-bon renom auprès des administrateurs. Le digne M. Clergeot, qui m'a fait l'honneur de venir me demander un renseignement, entendait vos propos. (Il passe chez M. Godard.)

BIXIOU, à voix basse.

L'aboyeur est bien doux ce matin, nous aurons un changement dans l'atmosphère.

DUTOCQ, bas, à Bixiou.

J'ai quelque chose à vous dire.

BIXIOU, tâtant le gilet de Dutocq.

Vous avez un joli gilet qui sans doute ne vous coûte presque rien. Est-ce là le secret?

DUTOCQ.

Comment, presque rien, je n'ai jamais rien payé si cher. Cela vaut six francs l'aune au grand magasin de la

rue de la Paix, une belle étoffe mate qui va bien en grand deuil.

BIXIOU.

Vous vous connaissez en gravures, mais vous ignorez les lois de l'étiquette. On ne peut pas être universel. La soie n'est pas admise dans le grand deuil. Aussi n'ai-je que de la laine. M. Rabourdin, M. Clergeot, le ministre, sont tout laine; le faubourg Saint-Germain, tout laine. Il n'y a que Minard qui ne porte pas de laine, il a peur d'être pris pour un mouton, nommé *laniger* en latin de bucolique; il s'est dispensé, sous ce prétexte, de se mettre en deuil de Louis XVIII, grand législateur, auteur de la Charte et homme d'esprit, un roi qui tiendra bien sa place dans l'histoire, comme il la tenait bien partout; car savez-vous le plus beau trait de sa vie? non. Eh bien, à sa seconde entrée, en recevant tous les souverains alliés, il a passé le premier en allant à table.

PAULMIER, regardant Dutocq.

Je ne vois pas...

DUTOCQ, regardant Paulmier.

Ni moi non plus.

BIXIOU.

Vous ne comprenez pas? Eh bien, il ne se regardait pas comme chez lui. C'était spirituel, grand et épigrammatique. Les souverains n'ont pas plus compris que vous, même en se cotisant pour comprendre; il est vrai qu'ils étaient presque tous étrangers... (Baudoyer, pendant cette conversation, est au coin de la cheminée, dans le cabinet de son sous-chef, et tous deux ils parlent à voix basse.)

BAUDOYER.

Oui, le digne homme expire. Les deux ministres y sont pour recevoir son dernier soupir; mon beau-père vient d'être averti de l'événement. Si vous voulez me rendre un signalé service, vous prendrez un cabriolet et vous irez prévenir madame Baudoyer, car M. Saillard ne peut quitter sa caisse, et, moi, je n'ose laisser le bureau seul. Mettez-vous à sa disposition : elle a, je crois, ses vues, et puurrait vouloir faire faire simultanément quelques démarches. (Les deux fonctionnaires sortent ensemble.)

GODARD.

Monsieur Bixiou, je quitte le bureau pour la journée, ainsi remplacez-moi.

BAUDOYER, à Bixiou d'un air bénin.

Vous me consulteriez, s'il y avait lieu.

BIXIOU.

Pour le coup, la Billardière est mort!

DUTOCQ, à l'oreille de Bixiou.

Venez un peu dehors me reconduire. (Bixiou et Dutocq sortent dans le corridor et se regardent comme deux augures.)

DUTOCQ, parlant dans l'oreille de Bixiou.

Écoutez. Voici le moment de nous entendre pour avancer. Que diriez-vous, si nous devenions, vous chef et moi sous-chef?

BIXIOU, haussant les épaules.

Allons, pas de farces!

DUTOCQ.

Si Baudoyer était nommé, Rabourdin ne resterait pas, il donnerait sa démission. Entre nous, Baudoyer est si in-

capable, que, si du Bruel et vous, vous ne voulez pas l'aider, dans deux mois il sera renvoyé. Si je sais compter, nous aurons devant nous trois places vides.

BIXIOU.

Trois places qui nous passeront sous le nez, et qui seront données à des ventrus, à des laquais, à des espions, à des hommes de la congrégation, à Colleville, dont la femme a fini par où finissent les jolies femmes,... par la dévotion...

DUTOCQ.

A vous, mon cher, si vous voulez une fois dans votre vie employer votre esprit logiquement. (Il s'arrête comme pour étudier sur la figure de Bixiou l'effet de son adverbe.) Jouons ensemble cartes sur table.

BIXIOU, impassible.

Voyons votre jeu !

DUTOCQ.

Moi, je ne veux pas être autre chose que sous-chef; je me connais, je sais que je n'ai pas, comme vous, les moyens d'être chef. Du Bruel peut devenir directeur, vous serez son chef de bureau; il vous laissera sa place quand il aura fait sa pelote, et, moi, je boulotterai, protégé par vous, jusqu'à ma retraite.

BIXIOU.

Finaud! Mais par quels moyens comptez-vous mener à bien une entreprise où il s'agit de forcer la main au ministre, et d'expectorer un homme de talent? Entre nous, Rabourdin est le seul homme capable de la division, et peut-être du ministère. Or, il s'agit de mettre à sa place

le carré de la sottise, le cube de la niaiserie, *la Place-Baudoyer !*

DUTOCQ, se rengorgeant.

Mon cher, je puis soulever contre Rabourdin tous les bureaux ! Vous savez combien Fleury l'aime? eh bien, Fleury le méprisera.

BIXIOU.

Être méprisé par Fleury !

DUTOCQ.

Il ne restera personne au Rabourdin : les employés en masse iront se plaindre de lui au ministre ; et ce ne sera pas seulement notre division, mais la division Clergeot, mais la division Bois-Levant, et les autres ministères...

BIXIOU.

C'est cela ! cavalerie, infanterie, artillerie et le corps des marins de la garde, en avant ! Vous délirez, mon cher ! Et moi, qu'ai-je à faire là dedans ?

DUTOCQ.

Une caricature mordante, un dessin à tuer un homme.

BIXIOU.

Le payerez-vous ?

DUTOCQ.

Cent francs.

BIXIOU, en lui-même.

Il y a quelque chose.

DUTOCQ, continuant.

Il faudrait représenter Rabourdin habillé en boucher, mais bien ressemblant, chercher des analogies entre un bureau et une cuisine, lui mettre à la main un tranchelard, peindre les principaux employés des ministères en

volailles, les encager dans une immense souricière sur laquelle on écrirait : *Exécutions administratives,* et il serait censé leur couper le cou un à un. Il y aurait des oies des canards à têtes conformées comme les nôtres, portraits vagues, vous comprenez ! Rabourdin tiendrait un volatile à la main, Baudoyer, par exemple, fait en dindon.

BIXIOU.

Ris d'aboyeur d'oie ! (Il a regardé pendant longtemps Dutocq.) Vous avez trouvé cela, vous ?

DUTOCQ.

Oui, moi.

BIXIOU, se parlant à lui-même.

Les sentiments violents conduiraient-ils donc au même but que le talent ? (A Dutocq.) Mon cher, je ferai cela... (Dutocq laisse échapper un mouvement de joie.) quand... (Point d'orgue.) je saurai sur quoi m'appuyer ; car, si vous ne réussissez pas, je perds ma place, et il faut que je vive. Vous êtes encore singulièrement *bon enfant,* mon cher collègue !

DUTOCQ.

Eh bien, ne faites la lithographie que quand le succès vous sera démontré...

BIXIOU.

Pourquoi ne videz-vous pas votre sac tout de suite ?

DUTOCQ.

Il faut auparavant aller flairer l'air du bureau, nous reparlerons de cela tantôt. (Il s'en va.)

BIXIOU, seul, dans le corridor.

Cette raie au beurre noir, car il ressemble plus à un poisson qu'à un oiseau, ce Dutocq a eu là une bonne idée, je ne sais pas où il l'a prise. Si *la Place-Baudoyer* suc-

cède à la Billardière, ce serait drôle, mieux que drôle, nous y gagnerions! (Il rentre dans le bureau.) Messieurs, il va y voir de fameux changements! le papa la Billardière est décidément mort. Sans blague! parole d'honneur! Voilà Godard en course pour notre respectable chef Baudoyer, successeur présumé du défunt. (Minard, Desroys, Colleville, lèvent la tête avec étonnement, tous posent leurs plumes, Colleville se mouche.) Nous allons avancer, nous autres! Colleville sera sous-chef au moins, Minard sera peut-être commis principal, et pourquoi ne le serait-il pas? il est aussi bête que moi. Hein, Minard, si vous étiez à deux mille cinq cents, votre petite femme serait joliment contente, et vous pourriez vous acheter des bottes!

COLLEVILLE.

Mais vous ne les avez pas encore, deux mille cinq cents.

BIXIOU.

M. Dutocq les a chez les Rabourdin, pourquoi ne les aurais-je pas cette année? M. Baudoyer les a eus...

COLLEVILLE.

Par l'influence de M. Saillard. Aucun commis principal ne les a dans la division Clergeot.

PAULMIER.

Par exemple! M. Cochin n'a peut-être pas trois mille? Il a succédé à M. Vavasseur, qui a été dix ans sous l'Empire à quatre mille, il a été remis à trois mille à la première rentrée, et est mort à deux mille cinq cents. Mais, par la protection de son frère, M. Cochin s'est fait augmenter, il a trois mille.

COLLEVILLE.

M. Cochin signe *E. L. L. E. Cochin,* il se nomme Émile-

Louis-Lucien-Emmanuel, ce qui, *anagrammé,* donne *Cochenille.* Eh bien, il est associé d'une maison de droguerie, rue des Lombards, la maison Matifat, qui s'est enrichie par des spéculations sur cette denrée coloniale.

BIXIOU.

Pauvre homme, il a fait un an de Florine!

COLLEVILLE.

Cochin assiste quelquefois à nos soirées, car il est de première force sur le violon... (A Bixiou, qui ne s'est pas encore mis au travail.) Vous devriez venir chez nous entendre un concert, mardi prochain. On joue un *quintetto* de Reicha.

BIXIOU.

Merci, je préfère regarder la partition.

COLLEVILLE.

Est-ce pour faire un mot que vous dites cela?... car un artiste de votre force doit aimer la musique.

BIXIOU.

J'irai, mais à cause de madame.

BAUDOYER, revenant.

M. Chazelle n'est pas encore venu, vous lui ferez mes compliments, messieurs.

BIXIOU, qui a mis un chapeau à la place de Chazelle en entendant le pas de Baudoyer.

Pardon, monsieur, il est allé demander un renseignement pour vous chez les Rabourdin.

CHAZELLE, entrant son chapeau sur la tête et sans voir Baudoyer.

Le père la Billardière est enfoncé, messieurs! Rabourdin est chef de division, maître des requêtes! Il n'a pas volé son avancement, celui-là...

BAUDOYER, à Chazelle.

Vous avez trouvé cette nomination dans votre second chapeau, monsieur, n'est-ce pas? (Il lui montre le chapeau qui est à sa place.) Voilà la troisième fois depuis le commencement du mois que vous venez après neuf heures ; si vous continuez ainsi, vous ferez du chemin, mais savoir en quel sens! (A Bixiou, qui lit le journal.) Mon cher monsieur Bixiou, de grâce laissez le journal à ces messieurs, qui s'apprêtent à déjeuner, et venez prendre la besogne d'aujourd'hui. Je ne sais pas ce que M. Rabourdin fait de Gabriel ; il le garde, je crois, pour son usage particulier, je l'ai sonné trois fois. (Baudoyer et Bixiou rentrent dans le cabinet.)

CHAZELLE.

Damné sort!

PAULMIER, enchanté de tracasser Chazelle.

Ils ne vous ont donc pas dit en bas qu'il était monté? D'ailleurs, ne pouviez-vous regarder en entrant, voir le chapeau à votre place, et l'éléphant...

COLLEVILLE, riant.

Dans la ménagerie!

PAULMIER.

Il est assez gros pour être visible.

CHAZELLE, au désespoir.

Parbleu! pour quatre francs soixante-quinze centimes que nous donne le gouvernement par jour, je ne vois pas que l'on doive être comme des esclaves.

FLEURY, entrant.

A bas Baudoyer vive Rabourdin! voilà le cri de la division.

CHAZELLE, *s'exaspérant.*

Baudoyer peut bien me faire destituer s'il le veut, je n'en serai pas plus triste. A Paris, il existe mille moyens de gagner cinq francs par jour! on les gagne au Palais à faire des copies pour les avoués...

PAULMIER, *asticotant toujours Chazelle.*

Vous dites cela, mais une place est une place, et le courageux Colleville, qui se donne un mal de galérien en dehors du bureau, qui pourrait gagner, s'il perdait sa place, plus que ses appointements rien qu'en montrant la musique, eh bien, il aime mieux sa place. Que diantre! on n'abandonne pas ses espérances.

CHAZELLE, *continuant sa philippique.*

Lui, mais pas moi! Nous n'avons plus de chances? Parbleu! il fut un temps où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Il y avait tant d'hommes aux armées, qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, comme Paulmier, les myopes obtenaient un rapide avancement. Les familles, dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laissaient alors fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *admis dans les meilleures sociétés,* dépensant ses

appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors, comme Thuillier, cajolés par de jolies femmes; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices. Toutes ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger. Aussi pouvait-on remplir vingt-cinq ans une place élevée, être auditeur au conseil d'État ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Mais, aujourd'hui, depuis que la Chambre a inventé la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés : *Personnel!* nous sommes moins que des soldats. Les moindres places sont soumises à mille chances, car il y a mille souverains...

BIXIOU, rentrant.

Chazelle est donc fou. Où voit-il mille souverains?... serait-ce par hasard dans sa poche?...

CHAZELLE.

Comptons! Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la Chambre; trois cents autres au bout de la rue de Tournon. La cour, qui doit compter pour trois cents, est donc obligée d'avoir sept cents fois plus de volonté que l'empereur pour nommer un de ses protégés à une place quelconque!...

FLEURY.

Tout cela signifie que, dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

BIXIOU, regardant tour à tour Chazelle et Fleury.

Ah! mes enfants, vous en êtes encore à savoir qu'aujourd'hui le plus mauvais état, c'est l'état d'être à l'État...

FLEURY.

A cause du gouvernement constitutionnel.

COLLEVILLE.

Messieurs!... ne parlons pas politique.

BIXIOU.

Fleury a raison. Aujourd'hui, messieurs, servir l'État, ce n'est plus servir le prince, qui savait punir et récompenser! Aujourd'hui, l'État, c'est tout le monde. Or, tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne. Un employé vit entre ces deux négations! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égards, n'a ni cœur ni tête; tout le monde est égoïste, tout le monde oublie demain les services d'hier. Vous avez beau vous trouver, comme M. Baudoyer, dès l'âge le plus tendre, un génie administratif, le Chateaubriand des rapports, le Bossuet des circulaires, le Canalis des mémoires, l'enfant sublime de la dépêche, il existe une loi désolante contre le génie administratif, la loi sur l'avancement avec sa moyenne. Cette fatale moyenne résulte des tables de la loi sur l'avancement et des tables de mortalité combinées. Il est certain qu'en entrant dans quelque administration que ce

soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointements qu'à trente ans; pour en obtenir six mille à cinquante, la vie de Colleville nous prouve que le génie d'une femme, l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés influents, ne servent à rien. Il n'est donc pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme ayant fait ses humanités, vacciné, libéré du service militaire, jouissant de ses facultés, sans avoir une intelligence transcendante, n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs de centimes, représentant la rente perpétuelle de notre traitement essentiellement transitoire, car il n'est pas même viager. Dans cette période, un épicier doit avoir gagné dix mille francs de rente, avoir déposé son bilan, ou présidé le tribunal de commerce. Un peintre a badigeonné un kilomètre de toile, il doit être décoré de la Légion d'honneur, ou se poser en grand homme inconnu. Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent francs pour mille lignes, il écrit des feuilletons, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux qui mécontente les jésuites, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique. Enfin, un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les paye. Un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus*. Un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait, comme du Bruel, de vaudevilles entiers. Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme mademoiselle Thuillier, achète alors un quart de charge d'agent

de change. Allons plus bas! Un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rente, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que, dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, un Chazelle a vécu à vingt-deux sous par tête!... — se débat avec son tailleur et son bottier! — a des dettes! — n'est rien! et s'est *crétinisé!* — Allons, messieurs, un beau mouvement! Hein! donnons tous nos démissions?... Fleury, Chazelle, jetez-vous dans d'autres parties, et devenez-y deux grands hommes!...

CHAZELLE, calmé par le discours de Bixiou.

Merci. (Rire général.)

BIXIOU.

Vous avez tort; dans votre situation, je prendrais les devants sur le secrétaire général.

CHAZELLE, inquiet.

Et qu'a-t-il donc à me dire?

BIXIOU.

Odry vous dirait, Chazelle, avec plus d'agrément que n'en mettra des Lupeaulx, que pour vous la seule place libre est la place de la Concorde.

PAULMIER, tenant le tuyau du poêle embrassé.

Parbleu! Baudoyer ne vous fera pas grâce, allez!

FLEURY.

Encore une vexation de Baudoyer! Ah! quel singulier pistolet vous avez là! Parlez-moi de M. Rabourdin, voilà un homme. Il m'a mis de la besogne sur ma table, il faudrait trois jours pour l'expédier ici... eh bien, il l'aura pour ce soir, à quatre heures. Mais il n'est pas sur mes talons pour m'empêcher de venir causer avec les amis.

BAUDOYER, se montrant.

Messieurs, vous conviendrez que, si on a le droit de blâmer le système de la Chambre ou la marche de l'administration, ce doit être ailleurs que dans les bureaux! (Il s'adresse à Fleury.) Pourquoi venez-vous ici, monsieur?

FLEURY, insolemment.

Pour avertir ces messieurs qu'il y a du remue-ménage! Du Bruel est mandé au secrétariat général, Dutocq y va! Tout le monde se demande qui sera nommé.

BAUDOYER, rentrant.

Ceci, monsieur, n'est pas votre affaire; retournez à votre bureau, ne troublez pas l'ordre dans le mien...

FLEURY, sur la porte.

Ce serait une fameuse injustice si Rabourdin *la gobait!* Ma foi! je quitterais le ministère. (Il revient.) Avez-vous trouvé votre anagramme, papa Colleville?

COLLEVILLE.

Oui, la voici.

FLEURY, se penchant sur le bureau de Colleville.

Fameux! fameux! Voilà ce qui ne manquera pas d'arriver si le gouvernement continue son métier d'hypocrite. (Il fait signe aux employés que Baudoyer écoute.) Si le gouvernement disait franchement son intention, sans conserver d'arrière-pensée, les libéraux verraient alors ce qu'ils auraient à faire. Un gouvernement qui met contre lui ses meilleurs amis, et des hommes comme ceux des *Débats,* comme Chateaubriand et Royer-Collard! ça fait pitié!

COLLEVILLE, après avoir consulté ses collègues.

Tenez, Fleury, vous êtes un bon enfant; mais ne parlez

pas politique ici, vous ne savez pas le tort que vous nous faites.

FLEURY, sèchement.

Adieu, messieurs. Je vais expédier. (Il revient et parle bas à Bixiou.) On dit que madame Colleville est liée avec la congrégation.

BIXIOU.

Par où?...

FLEURY, éclatant de rire.

On ne vous prend jamais sans vert!

COLLEVILLE, inquiet.

Que dites-vous?

FLEURY.

Notre théâtre a fait hier mille écus avec la pièce nouvelle, quoiqu'elle soit à sa quarantième représentation. Vous devriez venir la voir, les décorations sont superbes.

En ce moment, des Lupeaulx recevait au secrétariat du Bruel, à la suite duquel Dutocq s'était mis. Des Lupeaulx avait appris par son valet de chambre la mort de M. de la Billardière, et voulait plaire aux deux ministres en faisant paraître le soir même un article nécrologique.

— Bonjour, mon cher du Bruel, dit le demi-ministre au sous-chef en le voyant entrer et le laissant debout. Vous savez la nouvelle? La Billardière est mort, les deux ministres étaient présents quand il a été administré. Le bonhomme a fortement recommandé Rabourdin, disant qu'il mourrait bien malheureux s'il ne savait pas avoir pour successeur celui qui constamment avait rempli sa place. Il paraît que l'agonie est une question où l'ou

avoue tout... Le ministre s'est d'autant plus engagé, que son intention, comme celle du conseil, est de récompenser les nombreux services de M. Rabourdin (il hoche la tête.), le conseil d'État réclame ses lumières. On dit que M. de la Billardière quitte la division de défunt son père et passe à la commission du sceau, c'est comme si le roi lui faisait un cadeau de cent mille francs, la place est comme une charge de notaire et peut se vendre. Cette nouvelle réjouira votre division, car on pouvait croire que Benjamin y serait placé. Du Bruel, il faudrait brocher dix ou douze lignes en manière de *fait Paris,* sur le bonhomme; Leurs Excellences y jetteront un coup d'œil. (Il lit les journaux.) Savez-vous la vie du papa la Billardière?

Du Bruel fit un geste pour accuser son ignorance.

— Non? reprit des Lupeaulx. Eh bien, il a été mêlé aux affaires de la Vendée, il était l'un des confidents du feu roi. Comme M. le comte de Fontaine, il n'a jamais voulu transiger avec le premier consul. Il a un peu chouanné. C'est né en Bretagne, d'une famille parlementaire si jeune, qu'il a été anobli par Louis XVIII. Quel âge avait-il? N'importe! Arrangez bien ça... *La loyauté qui ne s'est jamais démentie... une religion éclairée...* (le pauvre bonhomme avait pour manie de ne jamais mettre le pied dans une église), donnez-lui du *pieux serviteur...* Amenez gentiment qu'il a pu chanter le cantique de Siméon à l'avénement de Charles X. Le comte d'Artois estimait beaucoup la Billardière, car il a coopéré malheureusement à l'affaire de Quiberon et a tout pris sur lui. Vous savez?... La Billardière a justifié le roi dans une brochure publiée en réponse à une impertinente histoire de la

Révolution faite par un journaliste, vous pouvez donc appuyer sur le dévouement. Enfin, pesez bien vos mots, afin que les autres journaux ne se moquent pas de nous, et apportez-moi l'article. Vous étiez hier chez Rabourdin?

— Oui, *monseigneur,* dit du Bruel. Ah! pardon...

— Il n'y a pas de mal, répondit en riant des Lupeaulx.

— Sa femme était délicieusement belle, reprit du Bruel, il n'y a pas deux femmes pareilles dans Paris : il y en a d'aussi spirituelles qu'elle, mais il n'y en a pas de si gracieusement spirituelles; une femme peut être plus belle que Célestine; mais il est difficile qu'elle soit si variée dans sa beauté. Madame Rabourdin est bien supérieure à madame Colleville! dit le vaudevilliste en se rappelant l'aventure de des Lupeaulx. Flavie doit ce qu'elle est au commerce des hommes, tandis que madame Rabourdin est tout par elle-même, elle sait tout; il ne faudrait pas se dire un secret en latin devant elle. Si j'avais une femme semblable, je croirais pouvoir parvenir à tout.

— Vous avez plus d'esprit qu'il n'est permis à un auteur d'en avoir, répondit des Lupeaulx avec un mouvement de vanité.

Puis il se détourna pour apercevoir Dutocq, et lui dit :

— Ah! bonjour, Dutocq. Je vous ai fait demander pour vous prier de me prêter votre Charlet, s'il est complet; la comtesse ne connaît rien de Charlet.

Du Bruel se retira.

— Pourquoi venez-vous sans être appelé? dit durement des Lupeaulx à Dutocq quand ils furent seuls. L'État est-il en péril, pour venir me trouver à dix heures, au moment où je vais déjeuner avec Son Excellence?

— Peut-être, monsieur, dit Dutocq. Si j'avais eu l'honneur de vous voir ce matin, vous n'auriez sans doute pas fait l'éloge du sieur Rabourdin après avoir lu le vôtre tracé par lui.

Dutocq ouvrit sa redingote, prit un cahier de papier moulé sur ses côtes gauches, et le posa sur le bureau de des Lupeaulx, à un endroit marqué. Puis il alla pousser le verrou, craignant une explosion. Voici ce que lut le secrétaire général, à son article, pendant que Dutocq fermait la porte :

« M. DES LUPEAULX. Un gouvernement se déconsidère en employant ostensiblement un tel homme, qui a sa spécialité dans la police diplomatique. On peut opposer ce personnage avec succès aux flibustiers politiques des autres cabinets, ce serait dommage de l'employer à la police intérieure... Il est au-dessus de l'espion vulgaire, il comprend un plan, il saurait mener à bien une infamie nécessaire, et savamment couvrir sa retraite. »

Des Lupeaulx était succinctement analysé en cinq ou six phrases, la quintessence du portrait biographique placé au commencement de cette histoire. Aux premiers mots, le secrétaire général se sentit jugé par un homme plus fort que lui ; mais il voulut se réserver d'examiner ce travail, qui allait loin et haut, sans livrer ses secrets à un homme comme Dutocq. Des Lupeaulx montra donc à l'espion un visage calme et grave. Le secrétaire général, comme les avoués et les magistrats, comme les diplomates et tous ceux qui sont obligés de fouiller le cœur humain,

ne s'étonnait plus de rien. Rompu aux trahisons, aux ruses de la haine, aux piéges, il pouvait recevoir dans le dos une blessure sans que son visage en parlât.

— Comment vous êtes-vous procuré cette pièce?

Dutocq raconta sa bonne fortune; en l'écoutant, la figure de des Lupeaulx ne témoignait aucune approbation. Aussi l'espion finit-il en grande crainte le récit qu'il avait commencé triomphalement.

— Dutocq, vous avez mis le doigt entre l'écorce et l'arbre, répondit sèchement le secrétaire général. Si vous ne voulez pas vous faire de très-puissants ennemis, gardez le plus profond secret sur ceci, qui est un travail de la plus haute importance et à moi connu.

Des Lupeaulx renvoya Dutocq par un de ces regards qui sont plus expressifs que la parole.

— Ah! ce scélérat de Rabourdin s'en mêle aussi! se disait Dutocq, épouvanté de trouver un rival dans son chef. Il est dans l'état-major quand je suis à pied! Je ne l'aurais pas cru!

A tous ses motifs d'aversion contre Rabourdin se joignit la jalousie de l'homme de métier contre un confrère, un des plus violents ingrédients de haine.

Quand des Lupeaulx fut seul, il tomba dans une étrange méditation. De quel pouvoir Rabourdin était-il l'instrument? fallait-il profiter de ce singulier document pour le perdre, ou s'en armer pour réussir auprès de sa femme? Ce mystère fut tout obscur pour des Lupeaulx, qui parcourait avec effroi les pages de cet état où les hommes de sa connaissance étaient jugés avec une profondeur inouïe. Il admirait Rabourdin, tout en se sentant

blessé au cœur par lui. L'heure du déjeuner surprit des Lupeaulx dans sa lecture.

— Monseigneur va vous attendre si vous ne descendez pas, vint lui dire le valet de chambre du ministre.

Le ministre déjeunait avec sa femme, ses enfants et des Lupeaulx, sans domestiques. Le repas du matin est le seul moment d'intimité que les hommes d'État peuvent conquérir sur le mouvement de leurs dévorantes affaires. Mais, malgré les ingénieuses barrières par lesquelles ils défendent cette heure de causerie intime et de laisser aller donnée à leur famille et à leurs affections, beaucoup de grands et de petits savent les franchir. Les affaires viennent souvent, comme en ce moment, se jeter à travers leur joie.

— Je croyais Rabourdin un homme au-dessus des employés ordinaires, et le voilà qui, dix minutes après la mort de la Billardière, invente de me faire parvenir par la Brière un vrai billet de théâtre. Tenez, dit le ministre à des Lupeaulx en lui donnant un papier qu'il roulait entre ses doigts.

Trop noble pour songer au sens honteux que la mort de M. de la Billardière prêtait à sa lettre, Rabourdin ne l'avait pas retirée des mains de la Brière en apprenant par lui la nouvelle. Des Lupeaulx lut ce qui suit :

« Monseigneur,

» Si vingt-trois ans de services irréprochables peuvent mériter une faveur, je supplie Votre Excellence de m'accorder une audience aujourd'hui même, il s'agit d'une affaire où mon honneur se trouve engagé. »

Suivaient les formules de respect.

— Pauvre homme! dit des Lupeaulx avec un ton de compassion qui laissa le ministre dans son erreur, nous sommes entre nous, faites-le venir. Vous avez conseil après la Chambre, et Votre Excellence doit aujourd'hui répondre à l'opposition, il n'y a pas d'autre heure où vous puissiez le recevoir.

Des Lupeaulx se leva, demanda l'huissier, lui dit un mot, et revint s'asseoir à table.

— Je l'ajourne au dessert, dit-il.

Comme tous les ministres de la Restauration, le ministre était un homme sans jeunesse. La Charte concédée par Louis XVIII avait le défaut de lier les mains aux rois en les forçant à livrer les destinées du pays aux quadragénaires de la Chambre des députés et aux septuagénaires de la pairie, de les dépouiller du droit de saisir un homme de talent politique là où il était, malgré sa jeunesse ou malgré la pauvreté de sa condition. Napoléon seul put employer des jeunes gens à son choix, sans être arrêté par aucune considération. Aussi, depuis la chute de cette grande volonté, l'énergie avait-elle déserté le pouvoir. Or, faire succéder la mollesse à la vigueur est un contraste plus dangereux en France qu'en tout autre pays. En général, les ministres arrivés vieux ont été médiocres, tandis que les ministres pris jeunes ont été l'honneur des monarchies européennes et des républiques où ils dirigèrent les affaires. Le monde retentissait encore de la lutte de Pitt et de Napoléon, deux hommes qui conduisirent la politique à l'âge où les Henri de Navarre, les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, les Louvois, les d'Orange, les

Guise, les la Rovère, les Machiavel, enfin tous les grands hommes connus, partis d'en bas ou nés aux environs des trônes, commencèrent à gouverner des États. La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes; aucun souverain ne doit oublier qu'elle sut opposer quatorze armées à l'Europe; sa politique, si fatale aux yeux de ceux qui tiennent pour le pouvoir dit absolu, n'en était pas moins dictée par les vrais principes de la monarchie, car elle se conduisit comme un grand roi. Après dix ou douze années de luttes parlementaires, après avoir ressassé la politique et s'y être harassé, ce ministre avait été véritablement intronisé par un parti qui le considérait comme son homme d'affaires. Heureusement pour lui-même, il était plus près de soixante ans que de cinquante; s'il avait conservé quelque vigueur juvénile, il aurait été promptement brisé. Mais, habitué à rompre, à faire retraite, à revenir à la charge, il pouvait se laisser frapper tour à tour par son parti, par l'opposition, par la cour, par le clergé, en leur opposant la force d'inertie d'une matière à la fois molle et consistante; enfin, il avait les bénéfices de son malheur. Géhenné dans mille questions de gouvernement, comme est le jugement d'un vieil avocat après avoir tout plaidé, son esprit ne possédait plus ce vif que gardent les esprits solitaires, ni cette prompte décision des gens accoutumés de bonne heure à l'action, et qui se distingue chez les jeunes militaires. Pouvait-il en être autrement? il avait constamment chicané au lieu de juger, il avait critiqué les effets sans assister aux causes, il avait surtout la tête pleine des mille réformes qu'un parti lance à son chef, des programmes

que les intérêts privés apportent à un orateur d'avenir, en l'embarrassant de plans et de conseils inexécutables. Loin d'arriver frais, il était arrivé fatigué de ses marches et contre-marches. Puis, en prenant position sur la sommité tant désirée, il s'y était accroché à mille buissons épineux, il y avait trouvé mille volontés contraires à concilier. Si les hommes d'État de la Restauration avaient pu suivre leurs propres idées, leurs capacités seraient sans doute moins exposées à la critique; mais, si leurs vouloirs furent entraînés, leur âge les sauva en ne leur permettant plus de déployer cette résistance qu'on sait opposer, au début de la vie, à ces intrigues à la fois basses et élevées qui vainquirent quelquefois Richelieu, et auxquelles, dans une sphère moins élevée, Rabourdin allait se prendre. Après les tiraillements de leurs premières luttes, ces gens, moins vieux que vieillis, eurent les tiraillements ministériels. Ainsi leurs yeux se troublaient déjà quand il fallait la perspicacité de l'aigle, leur esprit était lassé quand il fallait redoubler de verve.

Le ministre, à qui Rabourdin voulait se confier, entendait journellement des hommes d'une incontestable supériorité lui exposant les théories les plus ingénieuses, applicables ou inapplicables aux affaires de la France. Ces gens, à qui les difficultés de la politique générale étaient cachées, assaillaient ce ministre au retour d'une bataille parlementaire, d'une lutte avec les secrètes imbécillités de la cour, ou à la veille d'un combat avec l'esprit public, ou le lendemain d'une question diplomatique qui avait déchiré le conseil en trois opinions. Dans cette situation, un homme d'État tient naturellement un bâillement tout

prêt au service de la première phrase où il s'agit de mieux ordonner la chose publique. Il ne se faisait pas alors de dîner où les plus audacieux spéculateurs, où les hommes des coulisses financières et politiques ne résumassent en un mot profond les opinions de la Bourse et de la banque, celles surprises à la diplomatie, et les plans que comportait la situation de l'Europe. Le ministre avait d'ailleurs en des Lupeaulx et son secrétaire particulier un petit conseil pour ruminer cette nourriture, pour contrôler et analyser les intérêts qui parlaient par tant de voix habiles. En effet, son malheur, qui sera celui de tous les ministres sexagénaires, était de biaiser avec toutes les difficultés : avec le journalisme, que l'on voulait en ce moment amortir sourdement au lieu de l'abattre franchement; avec la question financière, comme avec les questions d'industrie; avec le clergé, comme avec la question des biens nationaux; avec le libéralisme, comme avec la Chambre. Après avoir tourné le pouvoir en sept ans, le ministre croyait pouvoir tourner ainsi toutes les questions. Il est si naturel de vouloir se maintenir par les moyens qui servirent à s'élever, que nul n'osait blâmer un système inventé par la médiocrité pour plaire à des esprits médiocres. La Restauration, de même que la révolution polonaise, a su démontrer, aux nations comme aux princes, ce que vaut un homme, et ce qui leur arrive quand il leur manque. Le dernier et le plus grand défaut des hommes d'État de la Restauration fut leur honnêteté dans une lutte où leurs adversaires employaient toutes les ressources de la friponnerie politique, le mensonge et les calomnies, en déchaînant contre eux, par les moyens les plus subversifs,

les masses inintelligentes, habiles seulement à comprendre le désordre.

Rabourdin s'était dit tout cela. Mais il venait de se décider à jouer le tout pour le tout, comme un homme qui, lassé par le jeu, ne s'accorde plus qu'un coup; or, le hasard lui donnait un tricheur pour adversaire en la personne de des Lupeaulx. Néanmoins, quelle que fût sa sagacité, le chef de bureau, plus savant en administration qu'en optique parlementaire, n'imaginait pas toute la vérité : il ne savait pas que le grand travail qui avait rempli sa vie allait devenir une théorie pour le ministre, et qu'il était impossible à l'homme d'État de ne pas le confondre avec les novateurs du dessert, avec les causeurs du coin du feu.

Au moment où le ministre, debout, au lieu de penser à Rabourdin, songeait à François Keller, et n'était retenu que par sa femme qui lui offrait une grappe de raisin, le chef de bureau fut annoncé par l'huissier. Des Lupeaulx avait bien compté sur la disposition où devait être le ministre, préoccupé de ses improvisations; aussi, voyant l'homme d'État aux prises avec sa femme, alla-t-il au-devant de Rabourdin et le foudroya-t-il par sa première phrase.

— Son Excellence et moi, nous sommes instruits de ce qui vous préoccupe, et vous n'avez rien à craindre, dit des Lupeaulx en baissant la voix, ni de Dutocq, ni de qui que ce soit, ajouta-t-il à haute voix.

— Ne vous tourmentez point, Rabourdin, lui dit Son Excellence avec bonté, mais en faisant un mouvement de retraite.

Rabourdin s'avança respectueusement, et le ministre ne put l'éviter.

— Votre Excellence daignera-t-elle me permettre de lui dire deux mots en particulier? fit Rabourdin en jetant à l'Excellence une œillade mystérieuse.

Le ministre regarda la pendule et se dirigea vers la fenêtre où le suivit le pauvre chef.

— Quand pourrai-je avoir l'honneur de soumettre l'affaire à Votre Excellence, afin de lui expliquer le nouveau plan d'administration auquel se rattache la pièce que l'on doit entacher...

— Un plan d'administration! dit le ministre en fronçant les sourcils et l'interrompant. Si vous avez quelque chose en ce genre à me communiquer, attendez le jour où nous travaillerons ensemble. J'ai conseil aujourd'hui, je dois une réponse à la Chambre sur l'incident que l'opposition a élevé hier, à la fin de la séance. Votre jour est mercredi prochain, nous n'avons pas travaillé hier, car hier je n'ai pu m'occuper des affaires du ministère. Les affaires politiques ont nui aux affaires purement administratives.

— Je remets mon honneur avec confiance entre les mains de Votre Excellence, dit gravement Rabourdin, et je la supplie de ne pas oublier qu'elle ne m'a pas laissé le temps d'une explication immédiate à propos de la pièce soustraite...

— Mais ne craignez donc rien, dit des Lupeaulx en s'avançant entre le ministre et Rabourdin, qu'il interrompit; avant huit jours, vous serez sans doute nommé...

Le ministre se mit à rire en songeant à l'enthousiasme de des Lupeaulx pour madame Rabourdin, et il guigna sa

femme, qui sourit. Rabourdin, surpris de ce jeu muet, en chercha la signification, il cessa de tenir sous son regard le ministre un moment, et l'Excellence en profita pour se sauver.

— Nous causerons ensemble de tout cela, dit des Lupeaulx, devant qui le chef de bureau se trouva seul, non sans surprise. Mais n'en voulez pas à Dutocq, je vous réponds de lui.

— Madame Rabourdin est une femme charmante, dit la femme du ministre au chef de bureau, pour lui dire quelque chose.

Les enfants regardaient Rabourdin avec curiosité. Rabourdin s'attendait à quelque chose de solennel, et il était comme un gros poisson pris dans les mailles d'un léger filet, il se débattait avec lui-même.

— Madame la comtesse est bien bonne, dit-il.

— N'aurai-je pas le plaisir de la voir un mercredi? dit la comtesse, amenez-la-nous, vous m'obligerez...

— Madame Rabourdin reçoit le mercredi, répondit des Lupeaulx, qui connaissait la banalité des mercredis officiels; mais, puisque vous montrez tant de bonté pour elle, vous avez bientôt, je crois, une soirée intime...

La femme du ministre se leva contrariée.

— Vous êtes le maître de mes cérémonies, dit-elle à des Lupeaulx.

Paroles ambiguës par lesquelles elle exprima la contrariété que lui causait des Lupeaulx en entreprenant sur ses soirées intimes, où elle n'admettait que des personnes de choix. Elle sortit en saluant Rabourdin. Des Lupeaulx et le chef de bureau furent donc seuls dans le petit salon où

le ministre déjeunait en famille. Des Lupeaulx froissait entre ses doigts la lettre confidentielle que la Brière avait remise au ministre, Rabourdin la reconnut.

— Vous ne me connaissez pas bien, dit-il au chef de bureau en lui souriant. Vendredi soir, nous nous entendrons à fond. En ce moment, je dois faire l'audience, le ministre me la laisse aujourd'hui sur le dos, car il se prépare pour la Chambre. Mais je vous le répète, Rabourdin, ne craignez rien.

Rabourdin chemina lentement par les escaliers, confondu de la singulière tournure que prenaient les choses. Il s'était cru dénoncé par Dutocq, et ne se trompait point : des Lupeaulx avait entre les mains l'état où il était jugé si sévèrement, et des Lupeaulx caressait son juge. C'était à s'y perdre ! Les gens droits comprennent difficilement les intrigues embrouillées, et Rabourdin se perdait dans ce dédale, sans pouvoir deviner le jeu que jouait le secrétaire général.

— Ou il n'a pas lu son article, ou il aime ma femme !

Telles furent les deux pensées auxquelles s'arrêta le chef en traversant la cour, car le regard qu'il avait saisi la veille entre Célestine et des Lupeaulx lui revint dans la mémoire comme un éclair. Pendant l'absence de Rabourdin, son bureau avait été nécessairement en proie à une agitation violente, car, dans les ministères, les rapports entre les employés et les supérieurs sont si bien réglés, que, quand l'huissier du ministre vient de la part de Son Excellence chez un chef de bureau, surtout à l'heure où le ministre n'est pas visible, il se fait de grands commentaires. La coïncidence de cette communication ex-

traordinaire avec la mort de M. de la Billardière donna d'ailleurs une importance insolite à ce fait, que M. Saillard apprit par M. Clergeot, et il vint en conférer avec son gendre. Bixiou, qui travaillait alors avec son chef, le laissa causer avec son beau-père et se transporta dans le bureau Rabourdin, où les travaux étaient interrompus.

BIXIOU, entrant.

Il ne fait guère chaud chez vous, messieurs! Vous ne savez pas ce qui se passe en bas. *La Vertueuse-Rabourdin* est enfoncé! oui, destitué! Une scène horrible chez le ministre.

DUTOCQ, regardant Bixiou.

Est-ce vrai?

BIXIOU.

A qui cela peut-il faire de la peine? ce n'est pas à vous: vous deviendrez sous-chef, et du Bruel chef. M. Baudoyer passe à la division.

FLEURY.

Je gage cent francs que Baudoyer ne sera jamais chef de division.

VIMEUX.

Je me mets dans le pari. Vous y mettez-vous, monsieur Poiret?

POIRET.

J'ai ma retraite au 1er janvier.

BIXIOU.

Comment, nous ne verrons plus vos souliers à cordons! et que deviendra le ministère sans vous? Qui se met de mon pari?...

DUTOCQ.

Je ne puis en être, je parierais à coup sûr. M. Rabourdin est nommé : M. de la Billardière l'a recommandé sur son lit de mort aux deux ministres, en s'accusant d'avoir touché les émoluments d'une place dont le travail était fait par Rabourdin; il a eu des scrupules de conscience; et, sauf tout ordre supérieur, ils lui ont promis, pour le calmer, de nommer Rabourdin.

BIXIOU.

Messieurs, mettez-vous tous contre moi : vous voilà sept! car vous en serez, monsieur Phellion. Je parie un dîner de cinq cents francs au *Rocher de Cancale* que Rabourdin n'a pas la place de la Billardière. Ça ne vous coûtera pas cent francs à chacun, et, moi, j'en risque cinq cents. Je vous fais la chouette enfin. Ça va-t-il? En êtes-vous, du Bruel?

PHELLION, posant sa plume.

Môsieur, sur quoi fondez-vous cette proposition aléatoire, car aléatoire est le mot; mais je me trompe en employant le terme de proposition, c'est *contrat* que je voulais dire. Le pari constitue un contrat.

FLEURY.

Non, car on ne peut donner le nom de contrat qu'aux conventions reconnues par le Code, et le Code n'accorde pas d'action pour le pari.

DUTOCQ.

C'est le reconnaître que de le proscrire.

BIXIOU.

Ça, c'est fort, mon petit Dutocq!

POIRET.

Par exemple!

FLEURY.

C'est juste. C'est comme se refuser au payement de ses dettes, on les reconnaît.

THUILLIER.

Vous faites de fameux jurisconsultes!

POIRET.

Je suis aussi curieux que M. Phellion de savoir sur quelles raisons s'appuie M. Bixiou...

BIXIOU, criant à travers le bureau.

En êtes-vous, du Bruel?

DU BRUEL, apparaissant.

Sac-à-papier, messieurs, j'ai quelque chose de difficile à faire, c'est la réclame pour la mort de M. de la Billardière. De grâce! un peu de silence : vous rirez et parierez après.

THUILLIER.

Rirez et pas rirez! vous entreprenez sur mes calembours!

BIXIOU, allant dans le bureau de du Bruel.

C'est vrai, du Bruel, l'éloge du bonhomme est une chose bien difficile, j'aurais plus tôt fait sa charge!

DU BRUEL.

Aide-moi donc, Bixiou?

BIXIOU.

Je veux bien, quoique ces articles-là se fassent mieux en mangeant.

DU BRUEL.

Nous dînerons ensemble. (Lisant.) « La religion et la

monarchie perdent tous les jours quelques-uns de ceux qui combattirent pour elles dans les temps révolutionnaires... »

BIXIOU.

Mauvais. Je mettrais : « La mort exerce particulièrement ses ravages parmi les plus vieux défenseurs de la monarchie et les plus fidèles serviteurs du roi, dont le cœur saigne de tous ces coups. (Du Bruel écrit rapidement.) M. le baron Flamet de la Billardière est mort ce matin d'une hydropisie de poitrine, causée par une affection au cœur... » — Vois-tu, il n'est pas indifférent de prouver que l'on a du cœur dans les bureaux. Faut-il couler là une petite tartine sur les émotions des royalistes pendant la Terreur? Hein! ça ne ferait pas mal. Mais non, les petits journaux diraient que les émotions ont plus frappé sur les intestins que sur le cœur. N'en parlons pas. Qu'as-tu mis?

DU BRUEL, lisant.

« Issu d'une vieille souche parlementaire... »

BIXIOU.

Très-bien cela! c'est poétique, et souche est profondément vrai.

DU BRUEL, continuant.

« Où le dévouement pour le trône était héréditaire, aussi bien que l'attachement à la foi de nos pères, M. de la Billardière... »

BIXIOU.

Je mettrais *M. le baron*.

DU BRUEL.

Mais il ne l'était pas en 1793...

BIXIOU.

C'est égal. Tu sais que, sous l'Empire, Fouché, rapportant une anecdote sur la Convention, et dans laquelle Robespierre lui parlait, la contait ainsi : « Robespierre me dit : *Duc d'Otrante, vous irez à l'hôtel de ville!* » Il y a donc un précédent.

DU BRUEL.

Laisse-moi noter ce mot-là! Mais ne mettons pas *le baron,* car j'ai réservé pour la fin les faveurs qui ont plu sur lui.

BIXIOU.

Ah! bien... c'est le coup de théâtre, le tableau d'ensemble de l'article.

DU BRUEL.

Vois-tu!... « En nommant M. de la Billardière baron, gentilhomme ordinaire... »

BIXIOU, à part.

Très-ordinaire.

DU BRUEL, continuant.

« De la chambre, etc., le roi récompensa tout ensemble les services rendus par le prévôt qui sut concilier la rigueur de ses fonctions avec la mansuétude ordinaire aux Bourbons, et le courage du Vendéen qui n'a pas plié le genou devant l'idole impériale. Il laisse un fils, héritier de son dévouement et de ses talents, etc. »

BIXIOU.

N'est-ce pas trop monté de ton, trop riche de couleur? j'éteindrais un peu cette poésie : l'idole impériale, plier le genou! diable! Le vaudeville gâte la main, et l'on ne sait plus tenir le style de la pédestre prose. Je mettrais : *Il*

appartenait au petit nombre de ceux qui, etc. — Simplifie, il s'agit d'un homme simple.

DU BRUEL.

Encore un mot de vaudeville. Tu ferais ta fortune au théâtre, Bixiou!

BIXIOU.

Qu'as-tu mis sur Quiberon? (Il lit.) Ce n'est pas cela! Voici comment je rédigerais : « Il assuma sur lui, dans un ouvrage récemment publié, tous les malheurs de l'expédition de Quiberon, en donnant ainsi la mesure d'un dévouement qui ne reculait devant aucun sacrifice. » C'est fin, spirituel, et tu sauves la Billardière.

DU BRUEL.

Aux dépens de qui?

BIXIOU, sérieux comme un prêtre qui monte en chaire.

De Hoche et de Tallien. Tu ne sais donc pas l'histoire?

DU BRUEL.

Non. J'ai souscrit à la collection des Baudouin, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir : il n'y a pas de sujet de vaudeville là dedans.

PHELLION, à la porte.

Nous voudrions tous savoir, monsieur Bixiou, qui peut vous inciter à croire que le vertueux et digne M. Rabourdin, qui fait l'intérim de la division depuis neuf mois, qui est le plus ancien chef de bureau du ministère, et que le ministre, au retour de chez M. de la Billardière, a envoyé chercher par son huissier, ne sera pas nommé chef de division.

BIXIOU.

Papa Phellion, vous connaissez la géographie?

PHELLION, se rengorgeant.

Monsieur, je m'en flatte.

BIXIOU.

L'histoire?

PHELLION, d'un air modeste.

Peut-être.

BIXIOU, le regardant.

Votre diamant est mal accroché, il va tomber. Eh bien, vous ne connaissez pas le cœur humain, vous n'êtes pas plus avancé là dedans que dans les environs de Paris.

POIRET, bas, à Vimeux.

Les environs de Paris? Je croyais qu'il s'agissait de M. Rabourdin.

BIXIOU.

Le bureau Rabourdin parie-t-il en masse contre moi?

TOUS.

Oui!

BIXIOU.

Du Bruel, en es-tu?

DU BRUEL.

Je crois bien! Il est dans notre intérêt que notre chef passe, alors chacun dans notre bureau avance d'un cran.

THUILLIER.

D'un crâne! (Bas, à Phellion.) Il est joli, celui-là.

BIXIOU.

Je gagerai. Voici ma raison. Vous la comprendrez difficilement, mais enfin je vous la dirai tout de même. Il est juste que M. Rabourdin soit nommé (Il regarde Dutocq.); car en lui, l'ancienneté, le talent et l'honneur sont reconnus, appréciés et récompensés. La nomination est même dans

l'intérêt bien entendu de l'administration. (Phellion, Poiret et Thuillier écoutent sans rien comprendre et sont comme des gens qui cherchent à voir clair dans les ténèbres.) Eh bien, à cause de toutes ces convenances et de ces mérites, en reconnaissant combien la mesure est équitable et sage, je parie qu'elle n'aura pas lieu. Oui! elle manquera comme ont manqué les expéditions de Boulogne et de Russie, où le génie avait rassemblé toutes les chances de succès. Elle manquera comme manque ici-bas tout ce qui semble juste et bon. Je joue le jeu du diable.

DU BRUEL.

Qui donc sera nommé?

BIXIOU.

Plus je considère Baudoyer, plus il me semble réunir toutes les qualités contraires; conséquemment, il sera chef de division.

DUTOCQ, poussé à bout.

Mais M. des Lupeaulx, qui m'a fait venir pour me demander mon Charlet, m'a dit que M. Rabourdin allait être nommé, et que le petit la Billardière passait référendaire au sceau.

BIXIOU.

Nommé! nommé! La nomination ne se signera seulement pas dans dix jours. On nommera pour le jour de l'an. Tenez, regardez votre chef dans la cour, et dites-moi si ma *Vertueuse-Rabourdin* a la mine d'un homme en faveur, on le croirait destitué! (Fleury se précipite à la fenêtre.) Adieu, messieurs; je vais aller annoncer à M. Baudoyer votre nomination de M. Rabourdin, ça le fera toujours enrager, le saint homme! Puis je lui raconterai notre pari,

pour lui remettre le cœur. C'est ce que nous nommons au théâtre une péripétie, n'est-ce pas, du Bruel? Qu'est-ce que cela me fait! Si je gagne, il me prendra pour sous-chef. (Il sort.)

POIRET.

Tout le monde accorde de l'esprit à ce monsieur; eh bien, moi, je ne puis jamais rien comprendre à ses discours. (Il expédie toujours.) Je l'écoute, je l'écoute, j'entends des paroles et ne saisis aucun sens : il parle des environs de Paris à propos du cœur humain, et (Il pose sa plume et va au poêle.) dit qu'il joue le jeu du diable, à propos des expéditions de Russie et de Boulogne! Il faudrait d'abord admettre que le diable joue, et savoir quel jeu! Je vois d'abord le jeu de domino... (Il se mouche.)

FLEURY, interrompant.

Il est onze heures, le père Poiret se mouche.

DU BRUEL.

C'est vrai... Déjà! Je cours au secrétariat.

POIRET.

Où en étais-je?

THUILLIER.

Domino, au Seigneur; car il s'agit du diable, et le diable est un suzerain sans charte. Mais ceci vise plus à la pointe qu'au calembour. Ceci est le jeu de mots. Au reste, je ne vois pas de différence entre le jeu de mots et... (Sébastien entre pour prendre des circulaires à signer et à collationner.)

VIMEUX.

Vous voilà, beau jeune homme. Le temps de vos peines est fini, vous serez appointé! M. Rabourdin sera nommé! Vous étiez hier à la soirée de madame Rabourdin. Êtes-

vous heureux d'aller là! On dit qu'il y va des femmes superbes.

SÉBASTIEN.

Je ne sais pas.

FLEURY.

Vous êtes aveugle?

SÉBASTIEN.

Je n'aime point à regarder ce que je ne saurais avoir.

PHELLION, *enchanté.*

Bien dit, jeune homme!

VIMEUX.

Vous faites bien attention à madame Rabourdin, que diable! une femme charmante.

FLEURY.

Bah! des formes maigres. Je l'ai vue aux Tuileries; j'aime bien mieux Percilliée, la maîtresse de Ballet, la victime à Castaing.

PHELLION.

Mais qu'a de commun une actrice avec la femme d'un chef de bureau?

DUTOCQ.

Toutes deux jouent la comédie.

FLEURY, *regardant Dutocq de travers.*

Le physique n'a rien à faire avec le moral, et, si vous entendez par là que...

DUTOCQ.

Moi, je n'entends rien.

FLEURY.

Celui de tous les employés qui sera fait chef de bureau, voulez-vous le savoir?

TOUS.

Dites?

FLEURY.

C'est Colleville.

THUILLIER.

Pourquoi?

FLEURY.

Madame Colleville a fini par prendre le plus court,... le chemin de la sacristie...

THUILLIER, sèchement.

Je suis trop l'ami de Colleville pour ne pas vous prier, monsieur Fleury, de ne pas parler légèrement de sa femme.

PHELLION.

Jamais les femmes, qui n'ont aucun moyen de défense, ne devraient être le sujet de nos conversations...

VIMEUX.

D'autant plus que la jolie madame Colleville n'a pas voulu recevoir Fleury, et qu'il la dénigre par vengeance.

FLEURY.

Elle n'a pas voulu me recevoir sur le même pied que Thuillier, mais j'y suis allé...

THUILLIER.

Quand?... Où?... Sous ses fenêtres?...

Quoique Fleury fût redouté dans les bureaux pour sa crânerie, il accepta silencieusement le dernier mot de Thuillier. Cette résignation, qui surprit les employés, avait pour cause un billet de deux cents francs, d'une signature assez douteuse, que Thuillier devait présenter à ma-

demoiselle Thuillier, sa sœur. Après cette escarmouche, un profond silence s'établit. Chacun travailla de une heure à trois heures. Du Bruel ne revint pas.

Vers trois heures et demie, les apprêts du départ, le brossage des chapeaux, le changement des habits, s'opérèrent simultanément dans tous les bureaux du ministère. Cette chère demi-heure, employée à de petits soins domestiques, abrége d'autant la séance. En ce moment, les pièces trop chaudes s'attiédissent, l'odeur particulière aux bureaux s'évapore, le silence revient. A quatre heures, il ne reste plus que les véritables employés, ceux qui prennent leur état au sérieux. Un ministre peut connaître les travailleurs de son ministère en faisant une tournée à quatre heures précises, espionnage qu'aucun de ces graves personnages ne se permet.

A cette heure, dans les cours, quelques chefs s'abordèrent pour se communiquer leurs idées sur l'événement de la journée. Généralement, en s'en allant deux à deux, trois à trois, on concluait en faveur de Rabourdin; mais les vieux routiers, comme M. Clergeot, branlaient la tête en disant : *Habent sua sidera lites.* Saillard et Baudoyer furent poliment évités, car personne ne savait quelle parole leur dire au sujet de la mort de la Billardière, et chacun comprenait que Baudoyer pouvait désirer la place, quoiqu'elle ne lui fût pas due.

Quand le gendre et le beau-père se trouvèrent à une certaine distance du ministère, Saillard rompit le silence en disant :

— Cela va mal pour toi, mon pauvre Baudoyer.

— Je ne comprends pas, répondit le chef, à quoi songe

Élisabeth, qui a employé Godard à avoir *dare-dare* un passe-port pour Falleix. Godard m'a dit qu'elle a loué une chaise de poste, d'après l'avis de mon oncle Mitral, et, à cette heure, Falleix est en route pour son pays.

— Sans doute une affaire de notre commerce, dit Saillard.

— Notre commerce le plus pressé, dans ce moment, était de songer à la place de M. de la Billardière.

Ils se trouvaient alors à la hauteur du Palais-Royal dans la rue Saint-Honoré. Dutocq les salua et les aborda.

— Monsieur, dit-il à Baudoyer, si je puis vous être utile en quelque chose dans les circonstances où vous vous trouvez, disposez de moi, car je ne vous suis pas moins dévoué que M. Godard.

— Une semblable démarche est au moins consolante, dit Baudoyer, on a l'estime des honnêtes gens.

— Si vous daigniez employer votre influence pour me placer auprès de vous comme sous-chef, en prenant Bixiou pour votre chef, vous feriez la fortune de deux hommes capables de tout pour votre élévation.

— Vous raillez-vous de nous, monsieur? dit Saillard en faisant de gros yeux bêtes.

— Loin de moi cette pensée, dit Dutocq. Je viens de l'imprimerie du journal y porter, de la part de M. le secrétaire général, le mot sur M. de la Billardière. L'article que j'y ai lu m'a donné la plus haute estime pour vos talents. Quand il faudra achever le Rabourdin, je puis donner un fier coup de hache, daignez vous en souvenir.

Dutocq disparut.

— Je veux être pendu si j'y comprends un mot, dit le

caissier en regardant Baudoyer, dont les petits yeux annonçaient une stupéfaction singulière. Il faudra faire acheter le journal ce soir.

Quand Saillard et son gendre entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée, ils y trouvèrent, devant un grand feu, madame Saillard, Élisabeth, M. Gaudron et le curé de Saint-Paul. Le curé se tourna vers M. Baudoyer, à qui sa femme fit un signe d'intelligence peu compris.

— Monsieur, dit le curé, je n'ai pas voulu tarder à venir vous remercier du magnifique cadeau par lequel vous avez embelli ma pauvre église, je n'osais pas m'endetter pour acheter ce bel ostensoir, digne d'une cathédrale. Vous qui êtes un de nos plus pieux et assidus paroissiens, vous deviez plus que tout autre avoir été frappé du dénûment de notre maître-autel. Je vais voir, dans quelques moments, monseigneur le coadjuteur, et il vous témoignera bientôt sa satisfaction.

— Je n'ai rien fait encore,... dit Baudoyer.

— Monsieur le curé, répondit sa femme en lui coupant la parole, je puis trahir son secret tout entier. M. Baudoyer compte achever son œuvre en vous donnant un dais pour la prochaine Fête-Dieu. Mais cette acquisition tient un peu à l'état de nos finances, et nos finances tiennent à notre avancement.

— Dieu récompense ceux qui l'honorent, dit M. Gaudron en se retirant avec le curé.

— Pourquoi, dit Saillard à M. Gaudron et au curé, ne nous faites-vous pas l'honneur de manger avec nous la fortune du pot?

— Restez, mon cher vicaire, dit le curé à Gaudron.

Vous me savez invité par le curé de Saint-Roch, qui demain enterre M. de la Billardière.

— M. le curé de Saint-Roch peut-il dire un mot pour nous? demanda Baudoyer, que sa femme tira violemment par le pan de sa redingote.

— Mais tais-toi donc, Baudoyer! lui dit-elle en l'attirant dans un coin pour lui souffler à l'oreille : — Tu as donné à la paroisse un ostensoir de cinq mille francs. Je t'expliquerai tout.

L'avare Baudoyer fit une grimace horrible et resta songeur pendant tout le dîner.

— Pourquoi donc t'es-tu tant remuée à propos du passeport de Falleix? de quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il enfin.

— Il me semble que les affaires de Falleix sont un peu les nôtres, répondit sèchement Élisabeth en jetant un regard à son mari pour lui montrer M. Gaudron, devant lequel il devait se taire.

— Certainement, dit le père Saillard en pensant à sa commandite.

— Vous êtes arrivé, j'espère, à temps au bureau du journal, demanda Élisabeth à M. Gaudron en lui servant le potage.

— Oui, chère madame, répondit le vicaire. Aussitôt que le directeur du journal a vu le mot du secrétaire de la grande aumônerie, il n'a plus fait la moindre difficulté. La petite note a été mise par ses soins à la place la plus convenable, je n'y aurais jamais songé; mais ce jeune homme du journal a l'intelligence éveillée. Les défenseurs de la religion pourront combattre l'impiété sans désavantage,

il y a beaucoup de talents dans les journaux royalistes. J'ai tout lieu de penser que le succès couronnera vos espérances. Mais songez, mon cher Baudoyer, à protéger M. Colleville, il est l'objet de l'attention de Son Éminence, on m'a recommandé de vous parler de lui...

— Si je suis chef de division, j'en ferai l'un de mes chefs de bureau, si l'on veut! dit Baudoyer.

Le mot de l'énigme arriva quand le dîner fut fini. La feuille ministérielle, achetée par le portier, contenait aux faits-Paris les deux articles suivants, dits entre-filets :

« M. le baron de la Billardière est mort ce matin, après une longue et douloureuse maladie. Le roi perd un serviteur devoué, l'Église un de ses plus pieux enfants. La fin de M. de la Billardière a dignement couronné sa belle vie, consacrée tout entière dans des temps mauvais à des missions périlleuses, et vouée encore naguère aux fonctions les plus difficiles. M. de la Billardière fut grand prévôt dans un département où son caractère triompha des obstacles que la rébellion y multipliait. Il avait accepté une direction ardue, où ses lumières ne furent pas moins utiles que l'aménité française de ses manières pour concilier les affaires graves qui s'y sont traitées. Nulles récompenses n'ont été mieux méritées que celles par lesquelles le roi Louis XVIII et Sa Majesté se sont plu à couronner une fidélité qui n'avait pas chancelé sous l'usurpateur. Cette vieille famille revivra dans un rejeton, héritier des talents et du dévouement de l'homme excellent dont la perte afflige tant d'amis. Déjà Sa Majesté a fait savoir, par un mot gracieux, qu'elle comptait M. Benjamin de

la Billardière au nombre de ses gentilshommes ordinaires de la chambre.

» Les nombreux amis qui n'auraient pas reçu de billets de faire part, ou chez lesquels ces billets n'arriveraient pas à temps, sont prévenus que les obsèques se feront demain, à quatre heures, à l'église Saint-Roch. Le discours sera prononcé par M. l'abbé Fontanon. »

« M. Isidore Baudoyer, représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne, et chef de bureau dans la division la Billardière, vient de rappeler les vieilles traditions de piété qui distinguaient ces grandes familles, si jalouses de la splendeur de la religion et si amies de ses monuments. L'église Saint-Paul manquait d'un ostensoir en rapport avec la magnificence de cette basilique, due à la Compagnie de Jésus. Ni la fabrique ni le curé n'étaient assez riches pour en orner l'autel. M. Baudoyer a fait don à cette paroisse de l'ostensoir que plusieurs personnes ont admiré chez M. Gohier, orfévre du roi. Grâce à cet homme pieux, qui n'a pas reculé devant l'énormité du prix, l'église Saint-Paul possède aujourd'hui ce chef-d'œuvre d'orfévrerie, dont les dessins sont dus à M. de Sommervieux. Nous aimons à publier un fait qui prouve combien sont vaines les déclamations du libéralisme sur l'esprit de la bourgeoisie parisienne. De tout temps, la haute bourgeoisie fut royaliste, elle le prouvera toujours dans l'occasion. »

— Le prix était de cinq mille francs, dit l'abbé Gau-

dron; mais, en faveur de l'argent comptant, l'orfévre de la cour a modéré ses prétentions.

— *Représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne!* disait Saillard. C'est imprimé, et dans le journal officiel encore!

— Cher monsieur Gaudron, aidez donc mon père à composer une phrase qu'il pourrait glisser dans l'oreille de madame la comtesse en lui portant le traitement du mois, une phrase qui dise bien tout! Je vais vous laisser. Je dois sortir avec mon oncle Mitral. Croiriez-vous qu'il m'a été impossible de trouver mon oncle Bidault? Et dans quel chenil demeure-t-il! Enfin M. Mitral, qui connaît ses allures, dit qu'il a fini ses affaires entre huit heures et midi; que, passé cette heure, on ne peut le trouver qu'à un café nommé café *Thémis,* un singulier nom...

— Y rend-on la justice? dit en riant l'abbé Gaudron.

— Comment va-t-il dans un café situé au coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins? mais on dit qu'il y joue tous les soirs au domino avec son ami M. Gobseck. Je ne veux pas aller là toute seule, mon oncle me conduit et me ramène.

En ce moment, Mitral montra sa figure jaune plaquée de sa perruque, qui semblait faite en chiendent, et fit signe à sa nièce de venir afin de ne pas dissiper un temps payé deux francs l'heure. Madame Baudoyer sortit donc sans rien expliquer à son père ni à son mari.

— Le ciel, dit M. Gaudron à Baudoyer quand Élisabeth fut partie, vous a donné dans cette femme un trésor de prudence et de vertus, un modèle de sagesse, une chrétienne en qui se trouve un entendement divin. La reli-

gion seule forme des caractères si complets. Demain, je dirai la messe pour le succès de la bonne cause! Il faut, dans l'intérêt de la monarchie et de la religion, que vous soyez nommé. M. Rabourdin est un libéral, abonné au *Journal des Débats,* journal funeste qui fait la guerre à M. le comte de Villèle pour servir les intérêts froissés de M. de Chateaubriand. Son Éminence lira ce soir le journal, quand ce ne serait qu'à cause de son pauvre ami M. de la Billardière, et monseigneur le coadjuteur lui parlera de vous et de Rabourdin. Je connais M. le curé : quand on pense à sa chère église, il ne vous oublie pas dans son prône; or, il a l'honneur en ce moment de dîner, avec le coadjuteur, chez M. le curé de Saint-Roch.

Ces paroles commençaient à faire comprendre à Saillard et à Baudoyer qu'Élisabeth n'était pas restée oisive depuis le moment où Godard l'avait avertie.

— Est-elle futée, c'te Élisabeth! s'écria Saillard en appréciant avec plus de justesse que ne le faisait l'abbé le rapide chemin de taupe tracé par sa fille.

— Elle a envoyé Godard savoir, à la porte de M. Rabourdin, quel journal il recevait, dit Gaudron, et je l'ai dit au secrétaire de Son Éminence; car nous sommes dans un moment où l'Église et le trône doivent bien connaître quels sont leurs amis, quels sont leurs ennemis.

— Voilà cinq jours que je cherche une phrase à dire à la femme de Son Excellence, dit Saillard.

— Tout Paris lit cela, s'écria Baudoyer, dont les yeux étaient attachés sur le journal.

— Votre éloge nous coûte quatre mille huit cents francs, mon fiston! dit madame Saillard.

— Vous avez embelli la maison de Dieu, répondit l'abbé Gaudron.

— Nous pouvions faire notre salut sans cela, reprit-elle. Mais, si Baudoyer a la place, elle vaut huit mille francs de plus, le sacrifice ne sera pas grand. Et s'il ne l'avait pas?... Hein! ma mère, dit-elle en regardant son mari, quelle saignée!...

— Eh bien, dit Saillard enthousiasmé, nous regagnerions cela chez Falleix, qui va maintenant étendre ses affaires en se servant de son frère, qu'il a mis agent de change exprès. Élisabeth aurait bien dû nous dire pourquoi Falleix s'est envolé. Mais cherchons la phrase. Voilà ce que j'ai déjà trouvé : *Madame, si vous vouliez dire deux mots à Son Excellence...*

— *Vouliez!* dit Gaudron, *daigniez,* pour parler plus respectueusement. D'ailleurs, il faut savoir avant tout si madame la dauphine vous accorde sa protection, car alors vous pourriez lui insinuer l'idée de coopérer aux désirs de Son Altesse royale.

— Il faudrait aussi désigner la place vacante, dit Baudoyer.

— *Madame la comtesse,* reprit Saillard en se levant et regardant sa femme avec un sourire agréable.

— Jésus! Saillard, es-tu drôle comme ça! Mais, mon fils, prends donc garde, tu la feras rire, c'te femme?

— *Madame la comtesse...* Suis-je mieux? dit-il en regardant sa femme.

— Oui, mon poulet.

— *La place de feu le digne M. de la Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer...*

— *Homme de talent et de haute piété,* souffla Gaudron.

— Écris, Baudoyer, cria le père Saillard, écris la phrase. Baudoyer prit naïvement une plume et écrivit sans rougir son propre éloge, absolument comme eussent fait Nathan ou Canalis en rendant compte d'un de leurs livres.

— *Madame la comtesse...* Vois-tu, ma mère, dit Saillard à sa femme, je suppose que tu es la femme du ministre.

— Me prends-tu pour une bête? je le devine bien, répondit-elle.

— *La place de feu le digne M. de la Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer, homme d'un talent consommé et d'une haute piété...*

Après avoir regardé M. Gaudron, qui réfléchissait, il ajouta :

— *Serait bien heureux s'il l'avait.* Ah! ce n'est pas mal, c'est bref et ça dit tout.

— Mais, attends donc, Saillard! tu vois bien que M. l'abbé rumine, lui dit sa femme, ne le trouble donc pas.

— ... *Serait bien heureux si vous daigniez vous intéresser à lui,* reprit Gaudron; *et, en disant quelques mots à Son Excellence, vous seriez particulièrement agréable à madame la dauphine, par laquelle il a le bonheur d'être protégé.*

— Ah! monsieur Gaudron, cette phrase vaut l'ostensoir; je regrette moins les quatre mille huit cents... D'ailleurs, dis donc, Baudoyer, tu les payeras, mon garçon!... As-tu écrit?

— Je te ferai répéter cela, ma mère, dit madame Saillard, et tu me le réciteras matin et soir. Oui, elle est

bien troussée, cette phrase-là! Êtes-vous heureux d'être si savant, monsieur Gaudron! Voilà ce que c'est que d'étudier dans les séminaires, on apprend à parler à Dieu et à ses saints.

— Il est aussi bon que savant, dit Baudoyer en serrant les mains au prêtre. Est-ce vous qui avez rédigé l'article? demanda-t-il en montrant le journal.

— Non, répondit Gaudron. Cette rédaction est du secrétaire de Son Éminence, un jeune abbé qui m'a de grandes obligations et qui s'intéresse à M. Colleville; autrefois, j'ai payé sa pension au séminaire.

— Un bienfait a toujours sa récompense, dit Baudoyer.

Pendant que ces quatre personnes s'attablaient pour faire leur boston, Élisabeth et son oncle Mitral atteignaient le café *Thémis,* après s'être entretenus en chemin de l'affaire que le tact d'Élisabeth lui avait indiquée comme le plus puissant levier pour forcer la main au ministre. L'oncle Mitral, l'ancien huissier fort en chicane, en expédients et précautions judiciaires, regarda l'honneur de sa famille comme intéressé au triomphe de son neveu. Son avarice lui faisait sonder le coffre-fort de Gigonnet, et il savait que cette succession revenait à son neveu Baudoyer; il lui voulait donc une position en harmonie avec la fortune des Saillard et de Gigonnet, qui toutes écherraient à la petite Baudoyer. A quoi ne devait pas prétendre une fille dont la fortune irait à plus de cent mille livres de rente! Il avait adopté les idées de sa nièce et les avait entendues. Aussi avait-il accéléré le départ de Falleix en lui expliquant comment on allait vite en poste. Puis il avait réfléchi, pendant son dîner, sur la courbure

qu'il convenait d'imprimer au ressort inventé par Élisabeth. En arrivant au café *Thémis,* il dit à sa nièce que lui seul pouvait arranger l'affaire avec Gigonnet, et il la fit rester dans le fiacre, afin qu'elle n'intervînt qu'en temps et lieu. A travers les vitres, Élisabeth aperçut les deux figures de Gobseck et de son oncle Bidault qui se détachaient sur le fond jaune vif des boiseries de ce vieux café, comme deux têtes de camée, froides et impassibles dans l'attitude que le graveur leur a donnée. Ces deux avares Parisiens étaient entourés de vieux visages où le trente pour cent d'escompte semblait écrit dans les rides circulaires qui, partant du nez, retroussaient des pommettes glacées. Ces physionomies s'animèrent à l'aspect de Mitral, et les yeux brillèrent d'une curiosité tigresque.

— Eh! eh! c'est le papa Mitral, s'écria Chaboisseau.

Ce petit vieillard faisait l'escompte de la librairie.

— Oui, ma foi, répondit un marchand de papier nommé Métivier. Ah! c'est un vieux singe qui se connaît en grimaces.

— Et vous, vous êtes un vieux corbeau qui se connaît en cadavres, répondit Mitral.

— Juste, dit le sévère Gobseck.

— Que venez-vous faire ici, mon fils? venez-vous saisir notre ami Métivier? lui demanda Gigonnet en lui montrant le marchand de papier, qui avait une trogne de vieux portier.

— Votre petite-nièce Élisabeth est là, papa Gigonnet, lui dit Mitral à l'oreille.

— Quoi! des malheurs? dit Bidault.

Le vieillard fronça les sourcils et prit un air tendre

comme celui du bourreau quand il s'apprête à officier; malgré sa vertu romaine, il dut être ému, car son nez si rouge perdit un peu de sa couleur.

— Eh bien, ce serait des malheurs, n'aideriez-vous pas la fille de Saillard, une petite qui vous tricote des bas depuis trente ans? s'écria Mitral.

— S'il y avait des garanties, je ne dis pas! répondit Gigonnet. Il y a du Falleix là dedans. Votre Falleix établit son frère agent de change, il fait autant d'affaires que les Brézac, avec quoi? avec son intelligence, n'est-ce pas! Enfin Saillard n'est pas un enfant.

— Il connaît la valeur de l'argent, dit Chaboisseau.

Ce mot, dit entre ces vieillards, eût fait frémir un artiste, et tous hochèrent la tête.

— D'ailleurs, ça ne me regarde pas, moi, le malheur de mes proches, reprit Bidault-Gigonnet. J'ai pour principe de ne jamais me laisser aller ni avec mes amis, ni avec mes parents, car on ne peut périr que par les endroits faibles. Adressez-vous à Gobseck, il est doux.

Les escompteurs applaudirent à cette doctrine par un mouvement de leurs têtes métalliques; et qui les eût vus, aurait cru entendre les cris de machines mal graissées.

— Allons, Gigonnet, un peu de tendresse, dit Chaboisseau, on vous a tricoté des bas pendant trente ans.

— Ah! ça vaut quelque chose, dit Gobseck.

— Vous êtes entre vous, on peut parler, dit Mitral après avoir examiné les êtres autour de lui. Je suis amené par une bonne affaire...

— Pourquoi venez-vous donc à nous, si elle est bonne? dit aigrement Gigonnet en interrompant Mitral.

— Un gars qui était gentilhomme de la chambre, un vieux chouan,... son nom?... La Billardière est mort.

— Vrai? dit Gobseck.

— Et le neveu donne des ostensoirs aux églises! dit Gigonnet.

— Il n'est pas si bête que de les donner, il les vend, papa, reprit Mitral avec orgueil. Il s'agit d'avoir la place de M. de la Billardière, et, pour y arriver, il est nécessaire de saisir...

— *Saisir,* toujours huissier, dit Métivier en frappant amicalement sur l'épaule de Mitral. J'aime cela, moi!

— De saisir le sieur Chardin des Lupeaulx entre nos griffes, reprit Mitral. Or, Élisabeth en a trouvé le moyen, et il est...

— Élisabeth, s'écria Gigonnet en interrompant encore. Chère petite créature, elle tient de son grand-père, de mon pauvre frère! Bidault n'avait pas son pareil! Ah! si vous l'aviez vu aux ventes de vieux meubles! quel tact! quel fil!... Que veut-elle?

— Tiens, tiens, dit Mitral, vous retrouvez bien vite vos entrailles, papa Gigonnet. Ce phénomène doit avoir ses causes.

— Enfant! dit Gobseck à Gigonnet, toujours trop vif!

— Allons, Gobseck et Gigonnet, mes maîtres, vous avez besoin de des Lupeaulx, vous vous souvenez de l'avoir plumé, vous avez peur qu'il ne redemande un peu de son duvet, dit Mitral.

— Peut-on lui dire l'affaire? demanda Gobseck à Gigonnet.

— Mitral est des nôtres, il ne voudrait pas faire un mau-

vais trait à ses anciennes pratiques, répondit Gigonnet. Eh bien, Mitral, nous venons, entre nous trois, dit-il à l'oreille de l'ancien huissier, d'acheter des créances dont l'admission dépend de la commission de liquidation.

— Que pouvez-vous sacrifier? demanda Mitral.

— Rien, dit Gobseck.

— On ne nous sait pas là, fit Gigonnet; Samanou nous sert de paravent.

— Écoutez-moi, Gigonnet, dit Mitral. Il fait froid et votre petite nièce attend. Vous me comprendrez en trois mots. Il faut envoyer, entre vous deux, sans intérêt, deux cent cinquante mille francs à Falleix, qui maintenant brûle la route à trente lieues de Paris, avec un courrier en avant.

— Possible? dit Gobseck.

— Où va-t-il? s'écria Gigonnet.

— Mais il se rend à la magnifique terre des Lupeaulx, reprit Mitral. Il connaît le pays, il va acheter autour de la bicoque du secrétaire général pour lesdits deux cent cinquante mille francs d'excellentes terres qui vaudront toujours bien leur prix. On a neuf jours pour l'enregistrement des actes notariés (ne perdez pas ceci de vue!). Avec cette petite augmentation, la terre des Lupeaulx payera mille francs d'impôts. *Ergo,* des Lupeaulx devient électeur du grand collége, éligible, comte, et tout ce qu'il voudra! Vous savez quel est le député qui s'est coulé?

Les deux avares firent un signe affirmatif.

— Des Lupeaulx se couperait une jambe pour être député, reprit Mitral. Mais il veut avoir en son nom les contrats que nous lui montrerons, en les hypothéquant,

bien entendu, de notre prêt avec subrogation dans les droits des vendeurs... (Ah! ah! vous y êtes?) Il nous faut d'abord la place pour Baudoyer; après, nous vous repassons des Lupeaulx! Falleix reste au pays et prépare la matière électorale; ainsi vous couchez des Lupeaulx en joue par Falleix pendant tout le temps de l'élection, une élection d'arrondissement où les amis de Falleix font la majorité. Y a-t-il du Falleix là dedans, papa Gigonnet?

— Il y a aussi du Mitral, reprit Métivier. C'est bien joué.

— C'est fait, dit Gigonnet. Pas vrai, Gobseck? Falleix nous signera des contre-valeurs, et mettra l'hypothèque en son nom; nous irons voir des Lupeaulx en temps utile.

— Et nous, dit Gobseck, nous sommes volés!

— Ah! papa, dit Mitral, je voudrais bien connaître le voleur.

— Eh! nous ne pouvons être volés que par nous-mêmes, répondit Gigonnet. Nous avons cru bien faire en achetant les créances de tous les créanciers de des Lupeaulx à soixante pour cent de remise.

— Vous les hypothéquerez sur sa terre et vous le tiendrez encore par les intérêts! répondit Mitral.

— Possible, dit Gobseck.

Après avoir échangé un fin regard avec Gobseck, Bidault dit Gigonnet vint à la porte du café.

— Élisabeth, va ton train! dit-il à sa nièce. Nous tenons ton homme, mais ne néglige pas les accessoires. C'est bien commencé, rusée! achève, tu as l'estime de ton oncle!...

Et il lui frappa gaiement dans la main.

— Mais, dit Mitral, Métivier et Chaboisseau peuvent nous donner un coup de main en allant ce soir à la boutique de quelque journal de l'opposition y faire saisir la balle au bond, et rempoigner l'article ministériel. Va toute seule, ma petite, je ne veux pas lâcher ces deux cormorans.

Et il rentra dans le café.

— Demain, les fonds partiront à leur destination par un mot au receveur général; nous trouverons *chez nos amis* pour cent mille écus de son papier, dit Gigonnet à Mitral quand l'huissier vint parler à l'escompteur.

Le lendemain, les nombreux abonnés d'un journal libéral lurent dans les premiers-Paris un article entre filets, inséré d'autorité par Chaboisseau et Métivier, actionnaires dans deux journaux, escompteurs de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, et à qui nul rédacteur ne pouvait rien refuser.

Voici l'article :

« Hier un journal ministériel indiquait évidemment comme successeur du baron de la Billardière M. Baudoyer, un des citoyens les plus recommandables d'un quartier populeux où sa bienfaisance n'est pas moins connue que la piété sur laquelle appuie tant la feuille ministérielle; elle aurait pu parler de ses talents! Mais a-t-elle songé qu'en vantant l'antiquité bourgeoise de M. Baudoyer, qui certes est une noblesse tout comme une autre, elle indiquait la cause de l'exclusion vraisemblable de son candidat? Perfidie gratuite! La bonne dame ca-

resse celui qu'elle tue, suivant son habitude. Nommer M. Baudoyer, ce serait rendre hommage aux vertus, aux talents des classes moyennes, dont nous serons toujours les avocats, quoique nous voyions notre cause souvent perdue. Cette nomination serait un acte de justice et de bonne politique, le ministère ne se le permettra pas. La feuille religieuse a, cette fois, plus d'esprit que ses patrons; on la grondera. »

Le lendemain matin, vendredi, jour de dîner chez madame Rabourdin, que des Lupeaulx avait laissée à minuit, éblouissante de beauté, sur l'escalier des Bouffons, donnant le bras à madame de Camps (madame Firmiani venait de se marier), le vieux roué se réveilla, ses idées de vengeance calmées ou plutôt rafraîchies : il était plein du dernier regard échangé avec madame Rabourdin.

— Je m'assurerai Rabourdin en lui pardonnant d'abord et je le rattraperai plus tard; pour le moment, s'il n'avait pas sa place, il faudrait renoncer à une femme qui peut devenir un des plus précieux instruments d'une haute fortune politique; elle comprend tout, ne recule devant aucune idée; et puis je ne saurais pas avant le ministre quel plan d'administration a conçu Rabourdin! Allons, cher des Lupeaulx, il s'agit de tout vaincre pour votre Célestine. Vous avez eu beau faire la grimace, madame la comtesse, vous inviterez madame Rabourdin à votre première soirée intime.

Des Lupeaulx était un de ces hommes qui, pour satisfaire une passion, savent mettre leur vengeance dans un

coin de leur cœur. Ainsi son parti fut pris, il résolut de faire nommer Rabourdin.

— Je vous prouverai, cher chef, que je mérite une belle place dans votre bagne diplomatique, se dit-il en s'asseyant dans son cabinet et décachetant les journaux.

Il savait trop bien, à cinq heures, ce que devait contenir la feuille ministérielle pour s'amuser à la lire; mais il l'ouvrit pour regarder l'article de la Billardière, en pensant à l'embarras dans lequel du Bruel l'avait mis en lui apportant la railleuse rédaction de Bixiou. Il ne put s'empêcher de rire en relisant la biographie de feu le comte de Fontaine, mort quelques mois auparavant, et qu'il avait réimprimée pour la Billardière, quand tout à coup ses yeux furent éblouis par le nom de Baudoyer. Il lut avec fureur le spécieux article qui engageait le ministère. Il sonna vivement et fit demander Dutocq pour l'envoyer au journal. Quel fut son étonnement en lisant la réponse de l'opposition! car, par hasard, ce fut la feuille libérale qui lui vint la première sous la main. La chose était sérieuse. Il connaissait cette partie, et le maître qui brouillait ses cartes lui parut un grec de la première force. Disposer avec cette habileté de deux journaux opposés, à l'instant, dans la même soirée, et commencer le combat en devinant l'intention du ministre! Il crut deviner la plume d'un rédacteur libéral de sa connaissance, et se promit de le questionner le soir à l'Opéra.

Dutocq parut.

— Lisez, lui dit des Lupeaulx en lui tendant les deux journaux et continuant à parcourir les autres feuilles pour savoir si Baudoyer y avait remué quelque nouvelle corde.

Allez savoir qui s'est avisé de compromettre ainsi le ministère.

— Ce n'est toujours pas M. Baudoyer, répondit Dutocq, il n'a pas quitté son bureau hier. Je n'ai pas besoin d'aller au journal. En y apportant votre article hier, j'ai vu l'abbé qui s'était présenté muni d'une lettre de la grande aumônerie, et devant laquelle vous eussiez plié vous-même.

— Dutocq, vous en voulez à M. Rabourdin, et ce n'es pas bien, car il a deux fois empêché votre destitution. Mais nous ne sommes pas les maîtres de nos sentiments : on peut haïr son bienfaiteur. Seulement, sachez que, si vous vous permettez contre Rabourdin la moindre traîtrise, avant que je vous aie donné le mot d'ordre, ce sera votre perte, vous me compterez comme votre ennemi. Quant au journal de mon ami, que la grande aumônerie lui prenne notre nombre d'abonnements, si elle veut s'en servir exclusivement. Nous sommes à la fin de l'année, la question de l'abonnement sera bientôt discutée, et nous nous entendrons ! Quant à la place de la Billardière, il y a un moyen d'en finir, c'est d'y nommer aujourd'hui même.

— Messieurs, dit Dutocq en rentrant au bureau et en s'adressant à ses collègues, je ne sais pas si Bixiou a le don de lire dans l'avenir, mais, si vous n'avez pas lu le journal ministériel, je vous engage à y étudier l'article Baudoyer ; puis, comme M. Fleury a la feuille de l'opposition, vous pourrez y voir la réplique. Certes, M. Rabourdin a du talent, mais un homme qui, par le temps qui court, donne aux églises des ostensoirs de six mille francs a diablement de talent aussi !

BIXIOU, entrant.

Que dites-vous de la *première aux Corinthiens* contenue dans notre journal religieux, et de l'*épître aux ministres* qui est dans le journal libéral?... Comment va M. Rabourdin, du Bruel?

DU BRUEL, arrivant.

Je ne sais pas. (Il emmène Bixiou dans son cabinet et lui dit à voix basse.) Mon cher, votre manière d'aider les gens ressemble aux façons du bourreau, qui vous met les pieds sur les épaules pour vous plus promptement casser le cou. Vous m'avez fait avoir de des Lupeaulx une chasse que ma bêtise m'a méritée. Il était joli, l'article sur la Billardière! Je n'oublierai pas ce trait-là. La première phrase semblait dire au roi : *Il faut mourir*. Celle sur Quiberon signifiait clairement que le roi était un... Enfin tout était ironique.

BIXIOU, se mettant à rire.

Tiens, vous vous fâchez! On ne peut donc plus *blaguer?*

DU BRUEL.

Blaguer! blaguer! Quand vous voudrez être sous-chef, on vous répondra par des blagues, mon cher.

BIXIOU, d'un ton menaçant.

Sommes-nous fâchés?

DU BRUEL.

Oui.

BIXIOU, d'un air sec.

Eh bien, tant pis pour vous.

DU BRUEL, songeur et inquiet.

Pardonneriez-vous cela, vous?

BIXIOU, câlin.

A un ami? je crois bien! (On entend la voix de Fleury.) Voilà Fleury qui maudit Baudoyer. Hein! est-ce bien joué? Baudoyer aura la place. (Confidentiellement.) Après tout, tant mieux. Du Bruel, suivez bien les conséquences. Rabourdin serait un lâche de rester sous Baudoyer, il donnera sa démission, et ça nous fera deux places. Vous serez chef, et vous me prendrez avec vous comme sous-chef. Nous ferons des vaudevilles ensemble, et je vous piocherai la besogne au bureau.

DU BRUEL, souriant.

Tiens, je ne songeais pas à cela. Pauvre Rabourdin! ça me ferait de la peine, cependant.

BIXIOU.

Ah! voilà comment vous l'aimez? (Changeant de ton.) Eh bien, je ne le plains pas non plus. Après tout, il est riche; sa femme donne des soirées, et ne m'invite pas, moi qui vais partout! Allons, mon bon du Bruel, adieu, sans rancune! (Il sort par le bureau.) Adieu, messieurs. Ne vous disais-je pas hier qu'un homme qui n'avait que des vertus et du talent était toujours bien pauvre, même avec une jolie femme?

FLEURY.

Vous êtes riche, vous!

BIXIOU.

Pas mal, cher Cincinnatus! Mais vous me donnerez à dîner au *Rocher de Cancale.*

POIRET.

Il m'est toujours impossible de comprendre M. Bixiou.

PHELLION, d'un air élégiaque.

M. Rabourdin lit si rarement les journaux, qu'il serait peut-être utile de les lui porter en nous en privant momentanément. (Fleury lui tend son journal, Vimeux celui du bureau, il prend les journaux et sort.)

En ce moment, des Lupeaulx, qui descendait pour déjeuner avec le ministre, se demandait si, avant d'employer la fine fleur de sa rouerie pour le mari, la prudence ne commandait pas de sonder le cœur de la femme, afin de savoir s'il serait récompensé de son dévouement. Il se tâtait le peu de cœur qu'il avait, lorsque, sur l'escalier, il rencontra son avoué qui lui dit en souriant : « Deux mots, monseigneur? » avec cette familiarité des gens qui se savent indispensables.

— Quoi, mon cher Desroches? fit l'homme politique. Que m'arrive-t-il? Ils se fâchent, ces messieurs, et ne savent pas faire comme moi : attendre!

— J'accours vous prévenir que toutes vos créances sont entre les mains des sieurs Gobseck et Gigonnet, sous le nom d'un sieur Samanou.

— Des hommes à qui j'ai fait gagner des sommes immenses!

— Écoutez, lui dit l'avoué à l'oreille, Gigonnet s'appelle Bidault, il est l'oncle de Saillard, votre caissier, et Saillard est le beau-père d'un certain Baudoyer qui se croit des droits à la place vacante dans votre ministère. N'ai-je pas eu raison de vous prévenir?

— Merci, fit des Lupeaulx en saluant l'avoué d'un air fin.

— D'un trait de plume vous aurez quittance, dit Desroches en s'en allant.

— Voilà de ces sacrifices immenses! se dit des Lupeaulx; il est impossible d'en parler à une femme, pensa-t-il. Célestine vaut-elle la quittance de toutes mes dettes? J'irai la voir ce matin.

Ainsi, la belle madame Rabourdin allait être dans quelques heures l'arbitre des destinées de son mari, sans qu'aucune puissance pût la prévenir de l'importance de ses réponses, sans qu'aucun signal l'avertît de composer son maintien et sa voix. Et, par malheur, elle se croyait sûre du succès; elle ne savait pas Rabourdin miné de toutes parts par le travail sourd des tarets.

— Eh bien, monseigneur, dit des Lupeaulx en entrant dans le petit salon où l'on déjeunait, avez-vous lu les articles sur Baudoyer?

— Pour l'amour de Dieu, mon cher, répondit le ministre, laissons les nominations dans ce moment-ci. On m'a cassé la tête, hier, de cet ostensoir. Pour sauver Rabourdin, il faudra faire de sa promotion une affaire de conseil, si je ne veux point avoir la main forcée. C'est à dégoûter des affaires. Pour garder Rabourdin, il nous faut avancer un certain Colleville...

— Voulez-vous me livrer la conduite de ce vaudeville, et ne pas vous en occuper? Je vous égayerai tous les matins par le récit de la partie d'échecs que je jouerai contre la grande aumônerie, dit des Lupeaulx.

— Eh bien, lui dit le ministre, faites le travail avec le chef du personnel. Savez-vous que rien n'est plus propre à frapper l'esprit du roi que les raisons contenues dans le

journal de l'opposition? Menez donc un ministère avec des Baudoyer!

— Un imbécile dévot, reprit des Lupeaulx, et incapable comme...

— Comme la Billardière, dit le ministre.

— La Billardière avait au moins les manières du gentilhomme ordinaire de la chambre, reprit des Lupeaulx. — Madame, dit-il en s'adressant à la comtesse, il y a maintenant nécessité d'inviter madame Rabourdin à votre première soirée intime : je vous ferai observer qu'elle a pour amie madame de Camps; elles étaient ensemble hier aux Italiens, et je l'ai connue à l'hôtel Firmiani; d'ailleurs, vous verrez si elle est de nature à compromettre un salon.

— Invitez madame Rabourdin, ma chère, dit le ministre, et parlons d'autre chose.

— Célestine est donc dans mes griffes! dit des Lupeaulx en remontant chez lui pour faire une toilette du matin.

Les ménages parisiens sont dévorés par le besoin de se mettre en harmonie avec le luxe qui les environne de toutes parts, aussi en est-il peu qui aient la sagesse de conformer leur situation extérieure à leur budget intérieur. Mais ce vice tient peut-être à un patriotisme tout français et qui a pour but de conserver à la France sa suprématie en fait de costume. La France règne par le vêtement sur toute l'Europe, chacun y sent la nécessité de garder un sceptre commercial qui fait de la mode en France ce qu'est la marine en Angleterre. Cette patriotique fureur qui porte à tout sacrifier au *paroistre,* comme disait d'Aubigné sous Henri IV, est la cause de travaux secrets et immenses qui prennent toute la matinée des

femmes parisiennes, quand elles veulent, ainsi que le voulait madame Rabourdin, tenir avec douze mille livres de rente le train que beaucoup de riches ne se donnent pas avec trente mille. Ainsi, les vendredis, jours de dîner, madame Rabourdin aidait la femme de chambre à faire les appartements; car la cuisinière allait de bonne heure à la Halle, et le domestique nettoyait l'argenterie, façonnait les serviettes, brossait les cristaux. Le malavisé qui, par une distraction de la portière, serait monté vers onze heures ou midi chez madame Rabourdin, l'eût trouvée, au milieu du désordre le moins pittoresque, en robe de chambre, les pieds dans de vieilles pantoufles, mal coiffée, arrangeant elle-même ses lampes, disposant elle-même ses jardinières ou se cuisinant à la hâte un déjeuner peu poétique. Le visiteur à qui les mystères de la vie parisienne auraient été inconnus eût certes appris à ne pas mettre le pied dans les coulisses du théâtre; bientôt signalé comme un homme capable des plus grandes noirceurs, la femme surprise dans ses mystères du matin aurait parlé de sa bêtise et de son indiscrétion de manière à le ruiner. La Parisienne, si indulgente pour les curiosités qui lui profitent, est implacable pour celles qui lui font perdre ses prestiges. Aussi une pareille invasion domiciliaire n'est-elle pas, comme dit la police correctionnelle, une attaque à la pudeur, mais un vol avec effraction, le vol de ce qu'il y a de plus précieux, *le crédit!* Une femme se laisse volontiers surprendre peu vêtue, les cheveux tombants; quand tous ses cheveux sont à elle, elle y gagne; mais elle ne veut pas se laisser voir faisant elle-même son appartement, elle y perd son *paroistre.* Madame Ra-

bourdin était dans tous les apprêts de son vendredi, au milieu des provisions pêchées par sa cuisinière dans l'océan de la Halle, alors que M. des Lupeaulx se rendit sournoisement chez elle. Certes, le secrétaire général était bien le dernier que la belle Rabourdin attendît; aussi, en entendant craquer des bottes sur le palier, s'écria-t-elle : « Déjà le coiffeur ! » Exclamation aussi peu agréable pour des Lupeaulx que la vue de des Lupeaulx le fut pour elle. Elle se sauva donc dans sa chambre à coucher, où régnait un effroyable gâchis de meubles qui ne veulent pas être vus, des choses hétérogènes en fait d'élégance, un vrai mardi gras domestique. L'effronté des Lupeaulx suivit la belle effarée, tant il la trouva piquante dans son déshabillé. Je ne sais quoi d'alléchant tentait le regard : la chair, vue par un hiatus de camisole, semblait mille fois plus attrayante que quand elle se bombait gracieusement depuis la ligne circulaire tracée sur le dos par le surjet de velours, jusqu'aux rondeurs fuyantes du plus joli cou de cygne où jamais un amant ait posé son baiser avant le bal. Quand l'œil se promène sur une femme parée qui montre une magnifique poitrine, ne croit-on pas voir le dessert monté de quelque beau dîner? mais le regard qui se coule entre l'étoffe froissée par le sommeil embrasse des coins friands, et s'en régale comme on dévore un fruit volé qui rougit entre deux feuilles sur l'espalier.

— Attendez, attendez! cria la jolie Parisienne en verrouillant son désordre.

Elle sonna Thérèse, sa fille, la cuisinière, le domestique, implorant un châle et souhaitant le coup de sifflet du machiniste à l'Opéra. Et le coup de sifflet partit. Et

en un tour de main, autre phénomène! la chambre prit un air de matin fort piquant en harmonie avec une toilette subitement combinée pour la plus grande gloire de cette femme, évidemment supérieure en ceci.

— Vous! dit-elle, et à cette heure! Que se passe-t-il donc?

— Les choses les plus graves du monde, répondit des Lupeaulx; il s'agit aujourd'hui de bien nous comprendre.

Célestine regarda cet homme à travers ses lunettes et comprit.

— Mon principal vice, répondit-elle, est d'être prodigieusement fantasque, ainsi je ne mêle pas mes affections à la politique; parlons politique, affaires, et nous verrons après. Ce n'est pas, d'ailleurs, une fantaisie, c'est une conséquence de mon goût d'artiste, qui me défend de faire hurler les couleurs, d'allier des choses disparates, et m'ordonne d'éviter les dissonances. Nous avons notre politique aussi, nous autres femmes!

Déjà le son de la voix, la gentillesse des manières, avaient produit leur effet et métamorphosé la brutalité du secrétaire général en courtoisie sentimentale! elle l'avait rappelé à ses obligations d'amant. Une jolie femme habile se fait comme une atmosphère où les nerfs se détendent, où les sentiments s'adoucissent.

— Vous ignorez ce qui se passe, reprit brusquement des Lupeaulx, qui tenait à se montrer brutal. Lisez.

Et il offrit à la gracieuse Rabourdin les deux journaux, où il avait entouré chaque article en encre rouge. En lisant, le châle se décroisa sans que Célestine s'en aperçût ou par l'effet d'une volonté bien déguisée. A l'âge où

la force des fantaisies est en raison de leur rapidité, des Lupeaulx ne pouvait pas plus garder son sang-froid que Célestine ne gardait le sien.

— Comment! dit-elle, mais c'est affreux! Qu'est-ce que ce Baudoyer?

— Un baudet, fit des Lupeaulx; mais, vous le voyez! il porte des reliques, et arrivera conduit par la main habile qui tient la bride.

Le souvenir de ses dettes passa devant les yeux de madame Rabourdin et l'éblouit, comme si elle eût vu deux éclairs consécutifs; ses oreilles tintèrent à coups redoublés sous la pression du sang qui battait dans ses artères; elle resta tout hébétée, regardant une patère sans la voir.

— Mais vous nous êtes fidèle! dit-elle à des Lupeaulx en le caressant d'un coup d'œil, de manière à se l'attacher.

— C'est selon, fit-il en répondant à cette œillade par un regard inquisitif qui fit rougir cette pauvre femme.

— S'il vous faut des arrhes, vous perdriez tout le prix, dit-elle en riant. Je vous faisais plus grand que vous ne l'êtes. Et vous, vous me croyez bien petite, bien pensionnaire!

— Vous ne m'avez pas compris, reprit-il d'un air fin. Je voulais dire que je ne pouvais pas servir un homme qui joue contre moi, comme l'Étourdi contre Mascarille.

— Que signifie ceci?

— Voici qui vous prouvera que je suis grand.

Et il présenta à madame Rabourdin l'état volé par Dutocq, en le lui offrant à l'endroit où son mari l'avait analysé si savamment.

— Lisez!

Célestine reconnut l'écriture, lut, et pâlit sous ce coup d'assommoir.

— Toutes les administrations y sont, dit des Lupeaulx.

— Mais, heureusement, dit-elle, vous seul possédez ce travail, que je ne puis m'expliquer.

— Celui qui l'a volé n'est pas si niais que de ne pas en avoir un double, il est trop menteur pour l'avouer et trop intelligent dans son métier pour le livrer, je n'ai même pas tenté d'en parler.

— Qui est-ce?

— Votre commis principal.

— Dutocq. On n'est jamais puni que de ses bienfaits!... Mais, reprit-elle, c'est un chien qui veut un os.

— Savez-vous ce qu'on veut m'offrir à moi, pauvre diable de secrétaire général?

— Quoi?

— Je dois trente et quelques malheureux mille francs, vous allez prendre une bien méchante opinion de moi en sachant que je ne dois pas davantage; mais enfin, en cela, je suis petit! Eh bien, l'oncle de Baudoyer vient d'acheter mes créances et sans doute se dispose à m'en rendre les titres.

— Mais c'est infernal, tout cela.

— Du tout, c'est monarchique et religieux, car la grande aumônerie s'en mêle...

— Que ferez-vous?

— Que m'ordonnez-vous de faire? dit-il avec une grâce adorable en lui tendant la main.

Célestine ne le trouva plus ni laid, ni vieux, ni poudré

à frimas, ni secrétaire général, ni quoi que ce soit d'immonde; mais elle ne lui donna pas la main : le soir, dans son salon, elle la lui aurait laissé prendre cent fois; mais, le matin et seule, le geste constituait une promesse un peu trop positive, et pouvait mener loin.

— Et l'on dit que les hommes d'État n'ont pas de cœur! s'écria-t-elle en voulant compenser la dureté du refus par la grâce de la parole. Cela m'effrayait, ajouta-t-elle en prenant l'air le plus innocent du monde.

— Quelle calomnie! répondit des Lupeaulx. Un des plus immobiles diplomates, et qui garde le pouvoir depuis qu'il est né, vient d'épouser la fille d'une actrice, et de la faire recevoir à la cour la plus ferrée sur les quartiers de noblesse.

— Et vous nous soutiendrez ?

— Je fais le travail des nominations. Mais pas de tricherie!

Elle lui tendit sa main à baiser et lui donna un petit soufflet sur la joue.

— Vous êtes à moi, dit-elle.

Des Lupeaulx admira ce mot. (Le soir, à l'Opéra, le fat le raconta de cette manière : « Une femme, ne voulant pas dire à un homme qu'elle était à lui, aveu qu'une femme comme il faut ne fait jamais, lui a dit : « Vous êtes à moi. » Comment trouvez-vous le détour? »)

— Mais soyez mon alliée, reprit-il. Votre mari a parlé au ministre d'un plan d'administration auquel se rattache l'état dans lequel je suis si bien traité; sachez-le, dites-le-moi ce soir.

— Ce sera fait, dit-elle, sans voir grande importance

à ce qui avait amené des Lupeaulx chez elle de si grand matin.

— Madame, le coiffeur, dit la femme de chambre.

— Il s'est bien fait attendre! je ne sais pas comment je m'en serais tirée s'il avait tardé, pensa Célestine.

— Vous ne savez pas jusqu'où va mon dévouement, lui dit des Lupeaulx en se levant. Vous serez invitée à la première soirée particulière de la femme du ministre...

— Ah! vous êtes un ange, dit-elle. Et je vois maintenant combien vous m'aimez : vous m'aimez avec intelligence.

— Ce soir, chère enfant, reprit-il, j'irai savoir à l'Opéra quels sont les journalistes qui conspirent pour Baudoyer, et nous mesurerons nos bâtons.

— Oui, mais vous dînez ici, n'est-ce pas? j'ai fait chercher et trouver les choses que vous aimez.

— Tout cela cependant ressemble tant à l'amour, qu'il serait doux d'être longtemps trompé ainsi! se dit des Lupeaulx en descendant l'escalier. Mais, si elle se moque de moi, je le saurai : je lui prépare le plus habile de tous les piéges avant la signature, afin de pouvoir lire dans son cœur. Mes petites chattes, nous vous connaissons! car, après tout, les femmes sont tout ce que nous sommes! Vingt-huit ans et vertueuse, et ici, rue Duphot! c'est un bonheur bien rare, qui vaut la peine d'être cultivé.

Le papillon éligible sautillait par les escaliers.

— Mon Dieu, cet homme-là, sans ses lunettes, poudré, doit être bien drôle en robe de chambre! se disait Célestine. Il a le harpon dans le dos, et me remorque enfin là

où je voulais aller : chez le ministre. Il a joué son rôle dans ma comédie.

Quand, à cinq heures, Rabourdin rentra pour s'habiller, sa femme vint assister à sa toilette, et lui rapporta cet état que, comme la pantoufle du conte des *Mille et une Nuits,* le pauvre homme devait rencontrer partout.

— Qui t'a remis cela? dit Rabourdin stupéfait.

— M. des Lupeaulx!

— Il est venu? demanda Rabourdin en jetant à sa femme un regard qui certes aurait fait pâlir une coupable, mais qui trouva un front de marbre et un œil rieur.

— Et il reviendra dîner, répondit-elle. Pourquoi votre air effarouché?

— Ma chère, dit Rabourdin, des Lupeaulx est mortellement offensé par moi, ces gens-là ne pardonnent pas, et il me caresse ! Crois-tu que je ne voie pas pourquoi?

— Cet homme, reprit-elle, me paraît avoir un goût très-délicat, je ne puis le blâmer. Enfin, je ne sais rien de plus flatteur pour une femme que de réveiller un palais blasé. Après...

— Trêve de plaisanterie, Célestine! Épargne un homme accablé. Je ne puis rencontrer le ministre, et mon honneur est en jeu.

— Mon Dieu, non. Dutocq aura la promesse d'une place et tu seras nommé chef de division.

— Je te devine, chère enfant, dit Rabourdin; mais le jeu que tu joues est aussi déshonorant que la réalité. Le mensonge est le mensonge, et une honnête femme...

— Laisse-moi donc me servir des armes employées contre nous.

— Célestine, plus cet homme se verra sottement pris au piége, plus il s'acharnera sur moi.

— Et si je le renverse?

Rabourdin regarda sa femme avec étonnement.

— Je ne pense qu'à ton élévation, et il était temps, mon pauvre ami! reprit Célestine. — Mais tu prends le chien de chasse pour le gibier, dit-elle après une pause. Dans quelques jours, des Lupeaulx aura très-bien accompli sa mission. Pendant que tu cherches à parler au ministre, et avant que tu puisses le voir, moi, je lui aurai parlé. Tu as sué sang et eau pour enfanter un plan que tu me cachais; et, en trois mois, ta femme aura fait plus d'ouvrage que toi en six ans. Dis-moi ton beau système?

Rabourdin, tout en se faisant la barbe et après avoir obtenu de sa femme de ne pas dire un seul mot de ses travaux, en la prévenant que confier une seule idée à des Lupeaulx, c'était mettre le chat à même la jatte au lait, commença l'explication de ses travaux.

— Comment, Rabourdin, ne m'as-tu pas parlé de cela? dit Célestine en coupant la parole à son mari dès la cinquième phrase. Mais tu te serais épargné des peines inutiles. Que l'on soit aveuglé pendant un moment par une idée, je le conçois; mais pendant six ou sept ans, voilà ce que je ne conçois pas. Tu veux réduire le budget, c'est l'idée vulgaire et bourgeoise! Mais il faudrait arriver à un budget de deux milliards, la France serait deux fois plus grande. Un système neuf, ce serait de tout faire mouvoir par l'emprunt, comme le crie M. de Nucingen. Le trésor le plus pauvre est celui qui se trouve plein d'écus sans emploi; la mission d'un ministre des finances est de jeter

l'argent par les fenêtres, il lui rentre par ses caves, et tu veux lui faire entasser des trésors! Mais il faut multiplier les emplois au lieu de les réduire. Au lieu de rembourser les rentes, il faudrait multiplier les rentiers. Si les Bourbons veulent régner en paix, ils doivent créer des rentiers dans les dernières bourgades, et surtout ne pas laisser les étrangers toucher des intérêts en France, car ils nous en demanderont un jour le capital; tandis que, si toute la rente est en France, ni la France ni le crédit ne périront. Voilà ce qui a sauvé l'Angleterre. Ton plan est un plan de petite bourgeoisie. Un homme ambitieux n'aurait dû se présenter devant son ministre qu'en recommençant Law sans ses chances mauvaises, en expliquant la puissance du crédit, en démontrant comme quoi nous ne devons pas amortir le capital, mais les intérêts, comme font les Anglais...

— Allons, Célestine, dit Rabourdin, mêle toutes les idées ensemble, contrarie-les; amuse-t'en comme de joujoux! je suis habitué à cela. Mais ne critique pas un travail que tu ne connais pas encore.

— Ai-je besoin, dit-elle, de connaître un plan dont l'esprit est d'administrer la France avec six mille employés au lieu de vingt mille? Mais, mon ami, fût-ce un plan d'homme de génie, un roi de France se ferait détrôner en voulant l'exécuter. On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes, mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non, l'on n'écrase pas les petits, ils sont trop plats sous le pied. Et c'est avec les ministres actuels, entre nous, de pauvres sires, que tu veux remuer ainsi les hommes! Mais on remue les intérêts, et

l'on ne remue pas les hommes : ils crient trop; tandis que les écus sont muets.

— Mais, Célestine, si tu parles toujours, et si tu fais de l'esprit à côté de la question, nous ne nous entendrons jamais...

— Ah! je comprends à quoi mène l'état où tu as classé les capacités administratives, reprit-elle sans avoir écouté son mari. Mon Dieu, mais tu as aiguisé toi-même le couperet pour te faire trancher la tête. Sainte Vierge! pourquoi ne m'as-tu pas consultée? au moins, je t'aurais empêché d'écrire une seule ligne; ou tout au moins, si tu avais voulu faire ce mémoire, je l'aurais copié moi-même, et il ne serait jamais sorti d'ici... Pourquoi, mon Dieu, ne m'avoir rien dit? Voilà les hommes! ils sont capables de dormir auprès d'une femme en gardant un secret pendant sept ans! Se cacher d'une pauvre femme pendant sept années, douter de son dévouement!

— Mais, dit Rabourdin, voici onze ans que je n'ai jamais pu discuter avec toi sans que tu me coupes la parole et sans substituer aussitôt tes idées aux miennes.... Tu ne sais rien de mon travail.

— Rien? Je sais tout!

— Dis-le-moi donc! s'écria Rabourdin, impatienté pour la première fois depuis son mariage.

— Tiens, il est six heures et demie, fais ta barbe, habille-toi, répondit-elle comme répondent toutes les femmes quand on les presse sur un point où elles doivent se taire. Je vais achever ma toilette, et nous ajournerons la discussion, car je ne veux pas être agacée le jour où je reçois. — Mon Dieu, le pauvre homme! dit-elle en sortant,

travailler sept ans pour accoucher de sa mort! Et se défier de sa femme!

Elle rentra.

— Si tu m'avais écoutée dans le temps, tu n'aurais pas intercédé pour conserver ton commis principal, et il a sans doute une copie autographiée de ce maudit état! Adieu, homme d'esprit!

En voyant son mari dans une tragique attitude de douleur, elle comprit qu'elle était allée trop loin, elle courut à lui, le saisit tout barbouillé de savon, et l'embrassa tendrement.

— Cher Xavier, ne te fâche pas, lui dit-elle; ce soir, nous étudierons ton plan, tu parleras à ton aise, j'écouterai bien et aussi longtemps que tu le voudras!... est-ce gentil? Va, je ne demande pas mieux que d'être la femme de Mahomet.

Elle se mit à rire. Rabourdin ne put s'empêcher de rire aussi, car Célestine avait de la mousse blanche aux lèvres, et sa voix avait déployé les trésors de la plus pure et de la plus solide affection.

— Va t'habiller, mon enfant, et surtout ne dis rien à des Lupeaulx, jure-le-moi! voilà la seule pénitence que je t'impose.

— *Impose?*... dit-elle; alors, je ne jure rien!

— Allons, Célestine, j'ai dit en riant une chose sérieuse.

— Ce soir, répondit-elle, ton secrétaire général saura qui nous avons à combattre, et, moi, je sais qui attaquer.

— Qui? dit Rabourdin.

— Le ministre, répondit-elle en se grandissant de deux pieds.

Malgré la grâce amoureuse de sa chère Célestine, Rabourdin, en s'habillant, ne put empêcher quelques douloureuses pensées d'obscurcir son front.

— Quand saura-t-elle m'apprécier? se disait-il. Elle n'a pas même compris qu'elle seule était la cause de tout ce travail! Quel brise-raison, et quelle intelligence! Si je ne m'étais pas marié, je serais déjà bien haut et bien riche! J'aurais économisé cinq mille francs par an sur mes appointements. En les employant bien, j'aurais aujourd'hui dix mille livres de rente en dehors de ma place, je serais garçon et j'aurais la chance de devenir, par un mariage... Oui, reprit-il en s'interrompant, mais j'ai Célestine et mes deux enfants.

Il se rejeta sur son bonheur. Dans le plus heureux ménage, il y a toujours des moments de regret. Il vint au salon et contempla son appartement.

— Il n'y a pas dans Paris deux femmes qui s'entendent à la vie comme elle. Avec douze mille livres de rente, faire tout cela! dit-il en regardant les jardinières pleines de fleurs, et songeant aux jouissances de vanité que le monde allait lui donner. Elle était faite pour être la femme d'un ministre. Quand je pense que celle du mien ne lui sert à rien; elle a l'air d'une bonne grosse bourgeoise, et, quand elle se trouve au château, dans les salons...

Il se pinça les lèvres. Les hommes très-occupés ont des idées si fausses en ménage, qu'on peut également leur faire croire qu'avec cent mille francs on n'a rien, et qu'avec douze mille francs on a tout.

Quoique très-impatiemment attendu, malgré les flatteries préparées pour ses appétits de gourmet émérite, des

Lupeaulx ne vint pas dîner, il ne se montra que très-tard dans la soirée, à minuit, heure à laquelle la causerie devient, dans tous les salons, plus intime et confidentielle. Andoche Finot, le journaliste, était resté.

— Je sais tout, dit des Lupeaulx quand il fut bien assis sur la causeuse au coin du feu, sa tasse de thé à la main, madame Rabourdin debout devant lui, tenant une assiette pleine de sandwiches et de tranches d'un gâteau bien justement nommé *gâteau de plomb*. — Finot, mon cher et spirituel ami, vous pourrez rendre service à notre gracieuse reine en lâchant quelques chiens après des hommes de qui nous causerons. — Vous avez contre vous, dit-il à M. Rabourdin en baissant la voix pour n'être entendu que des trois personnes auxquelles il s'adressait, des usuriers et le clergé, l'argent et l'Église. L'article du journal libéral a été demandé par un vieil escompteur à qui l'on avait des obligations, mais le petit bonhomme qui l'a fait s'en soucie peu. La rédaction en chef de ce journal change dans trois jours, et nous reviendrons là-dessus. L'opposition royaliste, car nous avons, grâce à M. de Chateaubriand, une opposition royaliste, c'est-à-dire qu'il y a des royalistes qui passent aux libéraux, mais ne faisons pas de haute politique ; ces assassins de Charles X m'ont promis leur appui en mettant pour prix à votre nomination notre approbation à un de leurs amendements. Toutes mes batteries sont dressées. Si l'on nous impose Baudoyer, nous dirons à la grande aumônerie : « Tel et tel journal et MM. *tels et tels* attaqueront la loi que vous voulez, et toute la presse sera contre (car les journaux ministériels que je tiens seront sourds et muets,

ils n'auront pas de peine à l'être, ils le sont assez, n'est-ce pas, Finot?). Nommez Rabourdin, et vous aurez l'opinion pour vous. » Pauvres bonifaces de gens de province qui se carrent dans leurs fauteuils au coin du feu, très-heureux de l'indépendance des organes de l'opinion, ah! ah!

— Hi! hi! hi! fit Andoche Finot.

— Ainsi, soyez tranquille, dit des Lupeaulx. J'ai tout arrangé ce soir. La grande aumônerie pliera.

— J'aurais mieux aimé perdre tout espoir et vous avoir à dîner, lui dit Célestine à l'oreille en le regardant d'un air fâché qui pouvait passer pour l'expression d'un amour fou.

— Voici qui m'obtiendra ma grâce, reprit-il en lui remettant une invitation pour la soirée de mardi.

Célestine ouvrit la lettre, et le plaisir le plus rouge anima ses traits. Aucune jouissance ne peut se comparer à celle de la vanité triomphante.

— Vous savez ce qu'est la soirée du mardi, reprit des Lupeaulx en prenant un air mystérieux; c'est dans notre ministère comme le petit-château à la cour. Vous serez au cœur du pouvoir! Il y aura la comtesse Féraud, qui est toujours en faveur malgré la mort de Louis XVIII; Delphine de Nucingen, madame de Listomère, la marquise d'Espard, votre chère de Camps, que j'ai priée afin que vous trouviez un appui dans le cas où les femmes vous *blakbolleraient*. Je veux vous voir au milieu de ce monde-là.

Célestine hochait la tête comme un *pur sang* avant la course et relisait l'invitation, comme Baudoyer et Saillard avaient relu leurs articles dans les journaux, sans pouvoir s'en rassasier.

— Là d'abord, et un jour aux Tuileries, dit-elle à des Lupeaulx.

Des Lupeaulx fut effrayé du mot et de l'attitude, tant ils exprimaient d'ambition et de sécurité.

— Ne serais-je qu'un marchepied? se dit-il.

Il se leva, s'en alla dans la chambre à coucher de madame Rabourdin, et y fut suivi par elle, car elle avait compris à un geste du secrétaire général qu'il voulait lui parler en secret.

— Eh bien, le plan? dit-il.

— Bah! des bêtises d'honnête homme! Il veut supprimer quinze mille employés et n'en garder que cinq ou six mille; vous n'avez pas idée d'une monstruosité pareille, je vous ferai lire son mémoire quand la copie en sera terminée. Il est de bonne foi. Son catalogue analytique des employés a été dicté par la pensée la plus vertueuse. Pauvre cher homme!

Des Lupeaulx fut d'autant plus rassuré par le rire vrai qui accompagnait ces railleuses et méprisantes paroles, qu'il se connaissait en mensonges, et que pour le moment Célestine était sincère.

— Mais enfin, le fond de tout cela? demanda-t-il.

— Eh bien, il veut supprimer la contribution foncière en la remplaçant par des impôts de consommation.

— Mais il y a déjà un an que François Keller et Nucingen ont proposé un plan à peu près semblable, et le ministre médite de dégrever l'impôt foncier.

— La! quand je lui disais que ce n'était pas neuf! s'écria Célestine en riant.

— Oui; mais, s'il s'est rencontré avec le plus grand

financier de l'époque, un homme qui, je vous le dis entre nous, est le Napoléon de la finance, il doit y avoir au moins quelques idées dans ses moyens d'exécution.

— Tout est vulgaire, fit-elle en imprimant à ses lèvres une moue dédaigneuse. Songez donc qu'il veut gouverner et administrer la France avec cinq ou six mille employés, tandis qu'il faudrait au contraire qu'il n'y eût pas en France une seule personne qui ne fût intéressée au maintien de la monarchie.

Des Lupeaulx parut satisfait de trouver un homme médiocre dans l'homme auquel il accordait des talents supérieurs.

— Êtes-vous bien sûr de la nomination? Voulez-vous un conseil de femme? lui dit-elle.

— Vous vous entendez mieux que nous en trahisons élégantes, fit des Lupeaulx en hochant la tête.

— Eh bien, dites *Baudoyer* à la cour et à la grande aumônerie, pour leur ôter tout soupçon et les endormir; mais, au dernier moment, écrivez : *Rabourdin*.

— Il y a des femmes qui disent *oui* tant qu'on a besoin d'un homme, et *non* quand il a joué son rôle, répondit des Lupeaulx.

— J'en connais, lui dit-elle en riant. Mais elles sont bien sottes, car, en politique, on se retrouve toujours; c'est bon avec les niais, et vous êtes un homme d'esprit. Selon moi, la plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

— Non, dit des Lupeaulx, car il pardonne. Il n'y a de danger qu'avec de petits esprits rancuniers qui n'ont pas

autre chose à faire qu'à se venger, et je passe ma vie à cela.

Quand tout le monde fut parti, Rabourdin resta chez sa femme, et, après avoir exigé pour une seule fois son attention, il put lui expliquer son plan, en lui faisant comprendre qu'il ne restreignait point et augmentait au contraire le budget, en lui montrant à quels travaux s'employaient les deniers publics, en lui expliquant comment l'État décuplait le mouvement de l'argent en faisant entrer le sien pour un tiers ou pour un quart dans les dépenses qui seraient supportées par des intérêts privés ou de localité; enfin, il lui prouva que son plan était moins une œuvre de théorie qu'une œuvre fertile en moyens d'exécution. Célestine, enthousiasmée, sauta au cou de son mari et s'assit au coin du feu sur ses genoux.

— Enfin, j'ai donc en toi le mari que je rêvais, dit-elle. L'ignorance où j'étais de ton mérite t'a sauvé des griffes de des Lupeaulx. Je t'ai calomnié merveilleusement et de bon cœur.

Cet homme pleura de bonheur. Il avait donc enfin son jour de triomphe. Après avoir tout entrepris pour plaire à sa femme, il était grand aux yeux de son seul public!

— Et, pour qui te connaît si bon, si doux, si égal de caractère, si aimant, tu es dix fois plus grand. Mais, ajouta-t-elle, un homme de génie est toujours plus ou moins enfant, et tu es un enfant, un enfant bien-aimé.

Elle tira son invitation de l'endroit où les femmes mettent ce qu'elles veulent cacher, et la lui montra.

— Voilà ce que je voulais, dit-elle. Des Lupeaulx m'a mise en présence du ministère, et, fût-elle de bronze,

cette Excellence sera pendant quelque temps mon serviteur.

Dès le lendemain, Célestine s'occupa de sa présentation au cercle intime du ministre. C'était sa grande journée, à elle! Jamais courtisane ne prit tant de soins d'elle-même que cette honnête femme n'en prit de sa personne. Jamais couturière ne fut plus tourmentée que la sienne, et jamais couturière ne comprit mieux l'importance de son art. Enfin madame Rabourdin n'oublia rien. Elle alla elle-même chez un loueur de voitures, pour choisir un coupé qui ne fût ni vieux, ni bourgeois, ni insolent. Son domestique, comme les domestiques de bonne maison, fut tenu d'avoir l'air d'un maître. Puis, vers dix heures du soir, le fameux mardi, elle sortit dans une délicieuse toilette de deuil. Elle était coiffée avec des grappes de raisin en jais du plus beau travail, une parure de mille écus, commandée chez Fossin par une Anglaise partie sans la prendre. Les feuilles étaient en lames de fer estampé, légères comme de véritables feuilles de vigne, et l'artiste n'avait pas oublié ces vrilles si gracieuses, destinées à s'entortiller dans les boucles, comme elles s'accrochent à tout rameau. Les bracelets, le collier et les pendants d'oreilles étaient en fer dit de Berlin; mais ces délicates arabesques venaient de Vienne, et semblaient avoir été faites par ces fées qui, dans les contes, sont chargées par quelque Carabosse jalouse d'amasser des yeux de fourmis, ou de filer des pièces de toile contenues dans une noisette. Sa taille, amincie déjà par le noir, avait été mise en relief par une robe d'une coupe étudiée, et qui s'arrêtait à l'épaule dans la courbure, sans épaulettes; à chaque mouvement, il semblait que la femme, comme un papil-

lon, allait sortir de son enveloppe, et néanmoins la robe tenait par une invention de l'habile couturière. La robe était en mousseline de laine, étoffe que le fabricant n'avait pas encore envoyée à Paris, une *divine* étoffe qui plus tard eut un succès fou. Ce succès alla plus loin que ne vont les modes en France. L'économie positive de la mousseline de laine, qui ne coûte pas de blanchissage, a nui plus tard aux étoffes de coton, de manière à révolutionner la fabrique à Rouen. Le pied de Célestine, chaussé d'un bas à mailles fines et d'un soulier de satin turc, car le grand deuil excluait le satin de soie, avait une tournure supérieure. Célestine fut bien belle ainsi. Son teint, ravivé par un bain au son, avait un éclat doux. Ses yeux, baignés par les ondes de l'espoir, étincelants d'esprit, attestaient cette supériorité dont parlait alors l'heureux et fier des Lupeaulx. Elle fit bien son entrée, et les femmes sauront apprécier le sens de cette phrase. Elle salua gracieusement la femme du ministre, en conciliant le respect qu'elle lui devait avec sa propre valeur à elle, et ne la choqua point tout en se posant dans sa majesté, car chaque belle femme est une reine. Aussi eut-elle avec le ministre cette jolie impertinence que les femmes peuvent se permettre avec les hommes, fussent-ils grands-ducs. Elle examina le terrain en s'asseyant, et se trouva dans une de ces soirées choisies, peu nombreuses, où les femmes peuvent se toiser, se bien apprécier, où la moindre parole retentit dans toutes les oreilles, où chaque regard porte coup, où la conversation est un duel avec témoins, où ce qui est médiocre devient plat, mais où tout mérite est accueilli silencieusement, comme étant au ni-

veau de chaque esprit. Rabourdin était allé se confiner dans un salon voisin où l'on jouait, et il resta planté sur ses pieds à faire galerie, ce qui prouve qu'il ne manquait pas d'esprit.

— Ma chère, dit la marquise d'Espard à la comtesse Féraud, la dernière maîtresse de Louis XVIII, Paris est unique! il en sort, sans qu'on s'y attende et sans qu'on sache d'où, des femmes comme celle-ci, qui semblent tout pouvoir et tout vouloir...

— Mais elle peut et veut tout, dit des Lupeaulx en se rengorgeant.

En ce moment, la rusée Rabourdin courtisait la femme du ministre. Stylée, la veille, par des Lupeaulx, qui connaissait les endroits faibles de la comtesse, elle la caressait, sans avoir l'air d'y toucher. Puis elle garda le silence à propos, car des Lupeaulx, tout amoureux qu'il était, avait remarqué les défauts de cette femme, et lui avait dit la veille : *Surtout ne parlez pas trop!* Exorbitante preuve d'attachement. Si Bertrand Barrère a laissé ce sublime axiome : *N'interromps-pas une femme qui danse pour lui donner un avis,* on peut y ajouter celui-ci : *Ne reproche pas à une femme de semer ses perles!* afin de rendre ce chapitre du code femelle complet. La conversation devint générale. De temps en temps, madame Rabourdin y mit la langue comme une chatte bien apprise met la patte sur les dentelles de sa maîtresse, en veloutant ses griffes. Comme cœur, le ministre avait peu de fantaisies; la Restauration n'eut pas d'homme d'État plus fini sur l'article de la galanterie, et l'opposition du *Miroir,* de *la Pandore,* du *Figaro* ne trouva pas le plus léger

battement d'artère à lui reprocher. Sa maîtresse était *l'Étoile,* et, chose bizarre, elle lui fut fidèle dans le malheur, elle y gagnait sans doute encore! Madame Rabourdin savait cela; mais elle savait aussi qu'il revient des esprits dans les vieux châteaux, elle s'était donc mis en tête de rendre le ministre jaloux du bonheur, encore sous bénéfice d'inventaire, dont paraissait jouir des Lupeaulx. En ce moment, des Lupeaulx se gargarisait avec le nom de Célestine. Pour lancer sa prétendue maîtresse, il se tuait à faire comprendre à la marquise d'Espard, à madame de Nucingen et à la comtesse, dans une conversation à huit oreilles, qu'elles devaient admettre madame Rabourdin dans leur coalition, et madame de Camps l'appuyait. Au bout d'une heure, le ministre avait été fortement égratigné, l'esprit de madame Rabourdin lui plaisait; elle avait séduit sa femme, qui, tout enchantée de cette sirène, venait de l'inviter à venir quand elle le voudrait.

— Car, ma chère, avait dit la femme du ministre à Célestine, votre mari sera bientôt directeur : l'intention du ministre est de réunir deux divisions et d'en faire une direction, vous serez alors des nôtres.

L'Excellence emmena madame Rabourdin pour lui montrer une pièce de son appartement devenue célèbre par les prétendues profusions que l'opposition lui avait reprochées, et démontrer la niaiserie du journalisme. Il lui donna le bras.

— En vérité, madame, vous devriez bien nous faire la grâce, à la comtesse et à moi, de venir souvent...

Et il lui débita des galanteries de ministre.

— Mais, monseigneur, dit-elle en lui lançant un de ces

regards que les femmes tiennent en réserve, il me semble que cela dépend de vous.

— Comment?

— Mais vous pouvez m'en donner le droit.

— Expliquez-vous?

— Non, je me suis dit en venant ici que je n'aurais pas le mauvais goût de faire la solliciteuse.

— Parlez! les *placets* de ce genre ne sont pas *déplacés*, dit le ministre en riant.

Il n'y a rien comme de pareilles niaiseries pour amuser ces hommes graves.

— Eh bien, il est ridicule à la femme d'un chef de bureau de paraître souvent ici, tandis que la femme d'un directeur n'y serait pas *déplacée*.

— Laissons cela, dit le ministre, votre mari est un homme indispensable, il est nommé.

— Dites-vous votre vraie vérité?

— Voulez-vous venir voir sa nomination dans mon cabinet? le travail est fait.

— Eh bien, dit-elle en restant dans un coin seule avec le ministre, dont l'empressement avait une vivacité suspecte, laissez-moi vous dire que je puis vous en récompenser...

Elle allait dévoiler le plan de son mari, lorsque des Lupeaulx, venu sur la pointe du pied, fit un *broum-broum!* de colère qui annonçait qu'il ne voulait pas paraître avoir entendu ce qu'il avait écouté. Le ministre lança un regard plein de mauvaise humeur au vieux fat pris au piége. Impatient de sa conquête, des Lupeaulx avait pressé outre mesure le travail du personnel, l'avait remis au ministre, et voulait venir apporter le lendemain la

nomination à celle qui passait pour sa maîtresse. En ce moment, le valet de chambre du ministre se présenta d'un air mystérieux et dit à des Lupeaulx que son valet de chambre l'avait prié de lui remettre aussitôt cette lettre en le prévenant de sa haute importance.

Le secrétaire général alla près d'une lampe, et lut un mot ainsi conçu :

Contre mon habitude, j'attends dans une antichambre, et il n'y a pas un instant à perdre pour vous arranger avec

Votre serviteur,

Gobseck

Le secrétaire général frémit en reconnaissant cette signature, qu'il eût été dommage de ne pas donner en autographe, elle est rare sur la place, et doit être précieuse pour ceux qui cherchent à deviner le caractère des gens d'après la physionomie de leur signature. Si jamais image hiéroglyphique exprima quelque animal, assurément c'est ce nom où l'initiale et la finale figurent une vorace gueule de requin, insatiable, toujours ouverte, accrochant et dévorant tout, le fort et le faible. Il a été impossible de typographier l'écriture, elle est trop fine, trop menue et trop serrée, quoique nette; mais on peut l'imaginer, la phrase n'occupait qu'une ligne. L'esprit de l'escompte, seul, pouvait inspirer une phrase si insolemment impéra-

tive et si cruellement irréprochable, claire et muette, qui disait tout et ne trahissait rien. Gobseck vous serait inconnu, qu'à l'aspect de cette ligne qui vous faisait venir sans être un ordre, vous eussiez deviné l'implacable argentier de la rue des Grès. Aussi, comme un chien que le chasseur a rappelé, des Lupeaulx quitta-t-il aussitôt la piste et s'en alla-t-il chez lui, songeant à toute sa position compromise. Figurez-vous un général en chef à qui son aide de camp vient dire : « Il arrive à l'ennemi trente mille hommes de troupes fraîches qui nous prennent en flanc. » Un seul mot expliquera l'arrivée des sieurs Gigonnet et Gobseck sur le champ de bataille, car ils étaient tous deux chez des Lupeaulx. A huit heures du soir, Martin Falleix, venu sur l'aile des vents en vertu de trois francs de guides et d'un postillon en avant, avait apporté les actes d'acquisition à la date de la veille. Aussitôt portés au café *Thémis* par Mitral, les contrats avaient passé dans les mains des deux usuriers, qui s'étaient empressés de se rendre au ministère, mais à pied. Onze heures sonnaient. Des Lupeaulx tressaillit en voyant les deux sinistres figures émerillonnées par un regard aussi direct que la balle d'un pistolet, et brillant comme la flamme du coup.

— Eh bien, qu'y a-t-il, mes maîtres?

Les usuriers restèrent froids et immobiles. Gigonnet montra tour à tour ses dossiers et le valet de chambre.

— Passons dans mon cabinet, dit des Lupeaulx en renvoyant par un geste son valet de chambre.

— Vous entendez le français à ravir, dit Gigonnet.

— Venez-vous tourmenter un homme qui vous a fait

gagner à chacun deux cent mille francs? dit-il en laissant échapper un mouvement de hauteur.

— Et qui nous en fera gagner encore, j'espère, dit Gigonnet.

— Une affaire?... reprit des Lupeaulx. Si vous avez besoin de moi, j'ai de la mémoire.

— Et nous, nous avons vos *mémoires,* riposta Gigonnet.

— On payera mes dettes, dit dédaigneusement des Lupeaulx pour ne pas se laisser entamer.

— Vrai? dit Gobseck.

— Allons au fait, mon fils, dit Gigonnet. Ne vous posez pas comme ça dans votre cravate, avec nous, c'est inutile. Prenez ces actes et lisez-les.

Les deux usuriers inventorièrent le cabinet de des Lupeaulx pendant qu'il lisait avec étonnement et stupéfaction ces contrats, qui lui semblèrent jetés des nues par les anges.

— N'avez-vous pas en nous des hommes d'affaires intelligents? dit Gigonnet.

— Mais à quoi dois-je une si habile coopération? fit des Lupeaulx inquiet.

— Nous savions, il y a huit jours, ce que, sans nous, vous ne sauriez que demain : le président du tribunal de commerce, député, se voit forcé de donner sa démission.

Les yeux de des Lupeaulx se dilatèrent et devinrent grands comme des marguerites.

— Votre ministre vous jouait ce tour-là, dit le concis Gobseck.

— Vous êtes mes maîtres, dit le secrétaire général en

s'inclinant avec un profond respect empreint de moquerie.

— Juste, dit Gobseck.

— Mais vous allez m'étrangler?

— Possible.

— Eh bien, à l'œuvre, bourreaux! reprit en souriant le secrétaire général.

— Vous voyez, reprit Gigonnet, vos créances sont inscrites avec l'argent prêté pour l'acquisition.

— Voici les titres, dit Gobseck en tirant de la poche de sa redingote verdâtre des dossiers d'avoué.

— Vous avez trois ans pour rembourser le tout, dit Gigonnet.

— Mais, dit des Lupeaulx, effrayé de tant de complaisance et d'un arrangement si fantastique, que voulez-vous de moi?

— La place de la Billardière pour Baudoyer, dit vivement Gigonnet.

— C'est bien peu de chose, quoique j'aie l'impossible à faire, répondit des Lupeaulx, je me suis lié les mains.

— Vous rongerez les cordes avec vos dents, dit Gigonnet.

— Elles sont pointues! ajouta Gobseck.

— Est-ce tout? dit des Lupeaulx.

— Nous gardons les pièces jusqu'à l'admission de ces créances-là, dit Gigonnet en mettant un état sous les yeux du secrétaire général; si elles ne sont pas reconnues par la commission dans six jours, vos noms sur cet acte seront remplacés par les miens.

— Vous êtes habile, s'écria le secrétaire général.

— Juste, dit Gobseck.

— Voilà tout? dit des Lupeaulx.

— Vrai, dit Gobseck.

— Est-ce fait? demanda Gigonnet.

Des Lupeaux inclina la tête.

— Eh bien, signez cette procuration, dit Gigonnet. Dans deux jours, la nomination de Baudoyer; dans six, les créances reconnues, et...

— Et quoi? dit des Lupeaulx.

— Nous vous garantissons...

— Quoi? fit des Lupeaulx, de plus en plus étonné.

— Votre nomination, répondit Gigonnet en se grandissant sur ses ergots. Nous faisons la majorité avec cinquante-deux voix de fermiers et d'industriels qui obéiront à votre prêteur.

Des Lupeaulx serra la main de Gigonnet.

— Il n'y a qu'entre nous que les malentendus sont impossibles, dit-il, voilà ce qui s'appelle des affaires! Aussi vous y mettrai-je la réjouissance.

— Juste, dit Gobseck.

— Que sera-ce? demanda Gigonnet.

— La croix pour votre imbécile de neveu.

— Bon! fit Gigonnet, vous le connaissez bien.

Les usuriers saluèrent alors des Lupeaulx, qui les reconduisit jusque sur l'escalier.

— C'est donc les envoyés secrets de quelques puissances étrangères! se dirent les deux valets de chambre.

Dans la rue, les deux usuriers se regardèrent en riant, à la lueur d'un réverbère.

— Il nous devra neuf mille francs d'intérêts par an, et

la terre en rapporte à peine cinq net, s'écria Gigonnet.

— Il est dans nos mains pour longtemps, dit Gobseck.

— Il bâtira, il fera des folies, répondit Gigonnet, Falleix achètera la terre.

— Son affaire est d'être député, le loup se moque du reste, dit Gobseck.

— Eh! eh!

— Eh! eh!

Ces petites exclamations sèches servaient de rire aux deux usuriers, qui se rendirent à pied au café *Thémis.*

Des Lupeaulx revint au salon et trouva madame Rabourdin faisant très-bien la roue; elle était charmante, et le ministre, ordinairement si triste, avait une figure déridée et gracieuse.

— Elle opère des miracles, se dit des Lupeaulx. Quelle femme précieuse! il faut la pénétrer jusqu'au fond du cœur.

— Elle est décidément très-bien, votre petite dame, dit la marquise au secrétaire général, il ne lui manque que votre nom.

— Oui, son seul tort est d'être la fille d'un commissaire-priseur, elle périra par le défaut de naissance, répondit des Lupeaulx d'un air froid qui contrastait avec la chaleur qu'il avait mise à parler de madame Rabourdin un instant auparavant.

La marquise regarda fixement des Lupeaulx.

— Vous leur avez jeté un coup d'œil qui ne m'a pas échappé, dit-elle en montrant le ministre et madame Rabourdin, il a percé le nuage de vos lunettes. Vous êtes amusants tous deux, à vous disputer cet os-là.

Comme la marquise passait la porte, le ministre courut à elle et la reconduisit.

— Eh bien, dit des Lupeaulx à madame Rabourdin, que pensez-vous de notre ministre?

— Il est charmant. Vraiment, répondit-elle en élevant la voix pour se faire entendre de la femme de l'Excellence, il faut les connaître pour les apprécier, ces pauvres ministres. Les petits journaux et les calomnies de l'opposition défigurent tant les hommes politiques, que l'on finit par se laisser influencer ; mais ces préventions tournent à leur avantage quand on les voit.

— Il est très-bien, dit des Lupeaulx.

— Eh bien, je vous assure qu'on peut l'aimer, dit-elle avec bonhomie.

— Chère enfant, dit des Lupeaulx en prenant à son tour un air bonhomme et câlin, vous avez fait la chose impossible.

— Quoi? dit-elle.

— Vous avez ressuscité un mort, je ne lui croyais pas de cœur; demandez à sa femme! il en a juste de quoi défrayer une fantaisie : mais profitez-en, venez par ici, ne soyez pas étonnée.

Il amena madame Rabourdin dans le boudoir et s'assit avec elle sur le divan.

— Vous êtes une rusée, et je vous en aime davantage. Entre nous, vous êtes une femme supérieure. Des Lupeaulx vous a conduite ici, tout est dit pour lui, n'est-ce pas? D'ailleurs, quand on se décide à aimer par intérêt, il vaut mieux prendre un sexagénaire ministre qu'un quadragénaire secrétaire général : il y a plus de profit et moins

d'ennuis. Je suis un homme à lunettes, à tête poudrée, usé par les plaisirs, le bel amour que cela ferait! Oh! je me suis dit cela! S'il faut absolument accorder quelque chose à l'utile, je ne serai jamais l'agréable, n'est-ce pas? Il faut être fou pour ne pas savoir raisonner sa position. Vous pouvez m'avouer la vérité, me montrer le fond de votre cœur : nous sommes deux associés et non pas deux amants. Si j'ai quelque caprice, vous êtes trop supérieure pour faire attention à de telles misères, et vous me le passerez; autrement, vous auriez des idées de petite pensionnaire ou de bourgeoise de la rue Saint-Denis! Bah! nous sommes plus élevés que tout cela, vous et moi. Voilà la marquise d'Espard qui s'en va, croyez-vous qu'elle ne pense pas ainsi? Nous nous sommes entendus ensemble il y a deux ans (le fat!), eh bien, elle n'a qu'à m'écrire un mot, et il n'est pas long : *Mon cher des Lupeaulx, vous m'obligerez de faire telle ou telle chose!* c'est exécuté ponctuellement; nous pensons en ce moment à faire interdire son mari. Vous autres femmes, il ne vous en coûte que du plaisir pour avoir ce que vous voulez. Eh bien donc, enjuponnez le ministre, chère enfant, je vous y aiderai, c'est dans mon intérêt. Oui, je lui voudrais une femme qui l'influençât, il ne m'échapperait pas; il m'échappe quelquefois, et cela se conçoit : je ne le tiens que par sa raison; en m'entendant avec une jolie femme, je le tiendrais par sa folie, et c'est plus fort. Ainsi, restons bons amis, et partageons le crédit que vous aurez.

Madame Rabourdin écouta dans le plus profond étonnement cette singulière profession de rouerie. La naïveté du commerçant politique excluait toute idée de surprise.

— Croyez-vous qu'il ait fait attention à moi? lui demanda-t-elle prise au piége.

— Je le connais, j'en suis sûr.

— Est-il vrai que la nomination de Rabourdin soit signée?

— Je lui ai remis le travail, ce matin. Mais ce n'est rien encore que d'être directeur, il faut être maître des requêtes...

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, rentrez, coquetez avec l'Excellence.

— Vraiment, dit-elle, ce n'est que de ce soir que j'ai pu bien vous connaître. Vous n'avez rien de vulgaire.

— Ainsi donc, reprit des Lupeaulx, nous sommes deux vieux amis, et nous supprimons les airs tendres, l'amour ennuyeux, pour entendre la question comme sous la Régence, où l'on avait beaucoup d'esprit.

— Vous êtes vraiment fort, et vous avez mon admiration, dit-elle en souriant et lui tendant la main. Vous saurez que l'on fait plus pour son ami que pour son...

Elle n'acheva pas et rentra.

— Chère petite, se dit des Lupeaulx à lui-même en la regardant aborder le ministre, des Lupeaulx n'a plus de remords à se retourner contre toi! Demain soir, en m'offrant une tasse de thé, tu m'offriras ce dont je ne veux plus... Tout est dit! Ah! quand nous avons quarante ans, les femmes nous attrapent toujours, on ne peut plus être aimé.

Il entra dans le salon après s'être toisé dans la glace et s'être reconnu pour un fort joli homme politique, mais pour un parfait invalide de Cythère. En ce moment, ma-

dame Rabourdin se résumait. Elle méditait de s'en aller et s'efforçait de laisser dans l'esprit de chacun une dernière et gracieuse impression, elle y réussit. Contre la coutume des salons, quand elle ne fut plus là, chacun s'écria : « La charmante femme! » et le ministre la reconduisit jusqu'à la dernière porte.

— Je suis bien sûr que demain vous penserez à moi, dit-il au ménage en faisant allusion à la nomination. — Il y a si peu de hauts fonctionnaires dont les femmes soient agréables, que je suis tout content de notre acquisition, dit le ministre en rentrant.

— Ne la trouvez-vous pas un peu envahissante? dit des Lupeaulx d'un air piqué.

Les femmes échangèrent entre elles des regards expressifs, la rivalité du ministre et de son secrétaire général les amusait. Alors eut lieu l'une de ces jolies mystifications auxquelles s'entendent si admirablement les Parisiennes. Les femmes animèrent le ministre et des Lupeaulx en s'occupant de madame Rabourdin : l'une la trouva trop apprêtée et visant à l'esprit; l'autre compara les grâces de la bourgeoisie aux manières de la grande compagnie afin de critiquer Célestine; et des Lupeaulx défendit sa prétendue maîtresse, comme on défend ses ennemis dans les salons.

— Rendez-lui donc justice, mesdames! n'est-il pas extraordinaire que la fille d'un commissaire-priseur soit si bien! Voyez d'où elle est partie, et voyez où elle est : elle ira aux Tuileries, elle en a la prétention, elle me l'a dit.

— Si elle est la fille d'un commissaire, dit madame

d'Espard en souriant, en quoi cela peut-il nuire à l'avancement de son mari?

— Par le temps qui court, n'est-ce pas? dit la femme du ministre en se pinçant les lèvres.

— Madame, dit sévèrement le ministre à la marquise, avec des mots pareils, que malheureusement la cour n'épargne à personne, on prépare des révolutions. Vous ne sauriez croire combien la conduite peu mesurée de l'aristocratie déplaît à certains personnages clairvoyants du château. Si j'étais grand seigneur, au lieu d'être un petit gentilhomme de province qui semble être mis où je suis pour faire vos affaires, la monarchie ne serait pas aussi mal assise que je la vois. Que devient un trône qui ne sait pas communiquer son éclat à ceux qui le représentent? Nous sommes loin du temps où le roi faisait grands par sa seule volonté les Louvois, les Colbert, les Richelieu, les Jeannin, les Villeroy et les Sully... Oui, Sully, à son début, n'était pas plus que je ne suis. Je vous parle ainsi parce que nous sommes entre nous et que je serais, en effet, bien peu de chose si je me choquais d'une pareille misère. C'est à nous et non aux autres de nous rendre grands.

— Tu es nommé, mon cher, dit Célestine en serrant la main de son mari. Sans le des Lupeaulx, j'eusse expliqué ton plan au ministre; mais ce sera pour mardi prochain, et tu pourras ainsi devenir plus promptement maître des requêtes.

Dans la vie de toutes les femmes, il est un jour où elles ont brillé de tout leur éclat, et qui leur donne un éternel souvenir auquel elles reviennent complaisamment.

Quand madame Rabourdin défit un à un les artifices de sa parure, elle récapitula sa soirée en la comptant parmi ses jours de gloire et de bonheur : toutes ses beautés avaient été jalousées, elle avait été vantée par la femme du ministre, heureuse de l'opposer à ses amies. Enfin toutes ses vanités avaient rayonné au profit de l'amour conjugal. Rabourdin était nommé!

— N'étais-je pas bien ce soir? dit-elle à son mari, comme si elle avait eu besoin de l'animer.

En ce moment, Mitral, qui attendait au café *Thémis* les deux usuriers, les vit entrer et n'aperçut rien sur ces deux figures impassibles.

— Où en sommes-nous? leur dit-il quand ils furent attablés.

— Eh bien, comme toujours, dit Gigonnet en se frottant les mains, la victoire aux écus.

— Vrai, répondit Gobseck.

Mitral prit un cabriolet, alla trouver les Saillard et les Baudoyer, chez qui le boston s'était prolongé; mais il ne restait plus que l'abbé Gaudron. Falleix, quasi mort de fatigue, était allé se coucher.

— Vous serez nommé, mon neveu, et l'on vous réserve une surprise.

— Quoi? dit Saillard.

— La croix! s'écria Mitral.

— Dieu protége ceux qui songent à ses autels! dit Gaudron.

On chantait ainsi le *Te Deum* dans les deux camps avec un égal bonheur.

Le lendemain, mercredi, M. Rabourdin devait travailler

avec le ministre, car il faisait l'intérim depuis la maladie de défunt la Billardière. Ces jours-là, les employés étaient fort exacts, les garçons de bureau très-empressés, car, les jours de signature, tout est en l'air dans les bureaux, et pourquoi? personne ne le sait. Les trois garçons étaient donc à leur poste, et se flattaient d'avoir quelque gratification, car le bruit de la nomination de M. Rabourdin s'était répandu la veille par les soins de des Lupeaulx. L'oncle Antoine et l'huissier Laurent se trouvaient en grande tenue quand, à huit heures moins un quart, le garçon du secrétariat vint prier Antoine de remettre en secret à M. Dutocq une lettre que le secrétaire général lui avait dit d'aller porter chez le commis principal à sept heures.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, mon vieux, j'ai dormi, dormi, que je ne fais que de me réveiller. Il me chanterait une gamme d'enfer s'il savait qu'elle n'est pas à son adresse; au *lieur* que, comme ça, je lui soutiendrai que je l'ai remise moi-même chez M. Dutocq. Un fameux secret, père Antoine : ne dites rien aux employés; parole! il me renverrait, je perdrais ma place pour un seul mot, a-t-il dit!

— Qu'est-ce qu'il y a donc dedans? dit Antoine.

— Rien. Je l'ai regardée, comme ça, tenez.

Et il fit bâiller la lettre, qui ne laissa voir que du blanc.

— C'est aujourd'hui le grand jour pour vous, Laurent, dit le garçon du secrétariat, vous allez avoir un nouveau directeur. Décidément, on fait des économies, on réunit deux divisions en une direction, gare aux garçons!

— Oui, neuf employés mis à la retraite, dit Dutocq qui arrivait. Comment savez-vous cela, vous autres?

Antoine présenta la lettre à Dutocq, qui dégringola l'escalier et courut au secrétariat après l'avoir ouverte.

Depuis le jour de la mort de M. de la Billardière, après avoir bien bavardé, les deux bureaux Rabourdin et Baudoyer avaient fini par reprendre leur physionomie accoutumée et les habitudes du *dolce far niente* administratif. Cependant, la fin de l'année imprimait dans les bureaux une sorte d'application studieuse, de même qu'elle donne quelque chose de plus onctueusement servile aux portiers. Chacun venait à l'heure, on remarquait plus de monde après quatre heures, car la distribution des gratifications dépend des dernières impressions qu'on laisse de soi dans l'esprit des chefs. La veille, la nouvelle de la réunion des deux divisions la Billardière et Clergeot en une direction, sous une dénomination nouvelle, avait agité les deux divisions. On savait le nombre des employés mis à la retraite, mais on ignorait leurs noms. On supposait bien que Poiret ne serait pas remplacé, on ferait l'économie de sa place. Le petit la Billardière s'en était allé. Deux nouveaux surnuméraires arrivaient; et, circonstance effrayante! ils étaient fils de députés. La nouvelle jetée la veille dans les bureaux, au moment où les employés partaient, avait imprimé la terreur dans les consciences. Aussi, pendant la demi-heure d'arrivée, y eut-il des causeries autour des poêles. Avant que personne fût arrivé, Dutocq vit des Lupeaulx à sa toilette; et, sans quitter son rasoir, le secrétaire général lui jeta le coup d'œil du général intimant un ordre.

— Sommes-nous seuls? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, marchez sur Rabourdin, en avant et ferme! Vous devez avoir gardé une copie de son état.

— Oui.

— Vous me comprenez : *Inde iræ!* Il nous faut un *tolle* général. Sachez inventer quelque chose pour activer les clameurs...

— Je puis faire faire une caricature, mais je n'ai pas cinq cents francs à donner...

— Qui la fera?

— Bixiou!

— Il aura mille francs, et sera sous-chef sous Colleville, qui s'entendra avec lui.

— Mais il ne me croira pas.

— Voulez-vous me compromettre, par hasard? Allez, ou sinon rien, entendez-vous!

— Si M. Baudoyer est directeur, il pourrait prêter la somme...

— Oui, il le sera. Laissez-moi, dépêchez-vous, et n'ayez pas l'air de m'avoir vu, descendez par le petit escalier.

Pendant que Dutocq revenait au bureau le cœur palpitant de joie, en se demandant par quels moyens il exciterait la rumeur contre son chef sans trop se compromettre, Bixiou était entré chez les Rabourdin pour leur dire un petit bonjour. Croyant avoir perdu, le mystificateur trouva plaisant de se poser comme ayant gagné.

BIXIOU, imitant la voix de Phellion.

Messieurs, je vous salue et vous dépose un bonjour collectif. J'indique dimanche prochain pour un dîner au *Rocher de Cancale;* mais une question grave se présente : les employés supprimés en sont-ils?

POIRET.

Même ceux qui prennent leur retraite.

BIXIOU.

Ça m'est égal, ce n'est pas moi qui paye. (Stupéfaction générale.) Baudoyer est nommé, je voudrais déjà l'entendre appelant Laurent! (Il copie Baudoyer.)

Laurent, serrez ma haire, avec ma discipline.

(Tous pouffent de rire.)

Ris d'aboyeur d'oie! Colleville a raison avec ses anagrammes, car vous savez l'anagramme de *Xavier Rabourdin, chef de bureau,* c'est : *D'abord rêva bureaux, e, u, fin riche.* Si je m'appelais *Charles X, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,* je tremblerais de voir le destin que me prophétise mon anagramme s'accomplir ainsi.

THUILLIER.

Ah çà! vous voulez rire!

BIXIOU, lui riant au nez.

Ris au laid (riz au lait)! Il est joli, celui-là, papa Thuillier, car vous n'êtes pas beau. Rabourdin donne sa démission, de rage de savoir Baudoyer directeur.

VIMEUX, entrant.

Quelle farce! Antoine, à qui je rendais trente ou quarante francs, m'a dit que M. et madame Rabourdin

avaient été reçus hier à la soirée particulière du ministre et y étaient restés jusqu'à minuit moins un quart. Son Excellence a reconduit madame Rabourdin jusque sur l'escalier; il paraît qu'elle était divinement mise. Enfin, il est certainement directeur. Riffé, l'expéditionnaire du personnel, a passé la nuit pour achever plus promptement le travail : ce n'est plus un mystère. M. Clergeot a sa retraite. Après trente ans de service, ce n'est pas une disgrâce. M. Cochin, qui est riche...

BIXIOU.

Selon Colleville, il fait *cochenille.*

VIMEUX.

Mais il est dans la cochenille, car il est associé de la maison Matifat, rue des Lombards. Eh bien, il a sa retraite. Poiret a sa retraite. Tous deux, ils ne sont pas remplacés. Voilà le positif, le reste n'est pas connu. La nomination de M. Rabourdin vient ce matin, on craint des intrigues.

BIXIOU.

Quelles intrigues?

FLEURY.

Baudoyer, parbleu! Le parti prêtre l'appuie, et voilà un nouvel article du journal libéral : il n'a que deux lignes, mais il est drôle. (Il lit.) « Quelques personnes parlaient hier au foyer des Italiens de la rentrée de M. de Chateaubriand au ministère, et se fondaient sur le choix que l'on a fait de M. Rabourdin, le protégé des amis du noble vicomte, pour remplir la place primitivement destinée à M. Baudoyer. Le parti prêtre n'aura pu reculer que devant une transaction avec le grand écrivain. » Canailles!

DUTOCQ, entrant après avoir entendu.

Qui, canaille? Rabourdin. Vous savez donc la nouvelle?

FLEURY, roulant des yeux féroces.

Rabourdin!... une canaille? Êtes-vous fou, Dutocq, et voulez-vous une balle pour vous mettre du plomb dans la cervelle?

DUTOCQ.

Je n'ai rien dit contre M. Rabourdin; seulement, on vient de me confier sous le secret, dans la cour, qu'il avait dénoncé beaucoup d'employés, donné des notes, enfin que sa faveur avait pour cause un travail sur les ministères, où chacun de nous est enfoncé...

PHELLION, d'une voix forte.

M. Rabourdin est incapable...

BIXIOU.

C'est du propre! Dites donc, Dutocq? (Ils se disent un mot à l'oreille et sortent dans le corridor.)

BIXIOU.

Qu'est-ce qu'il arrive donc?

DUTOCQ.

Vous souvenez-vous de la caricature?

BIXIOU.

Oui, eh bien?

DUTOCQ.

Faites-la, vous êtes sous-chef, et vous aurez une fameuse gratification. Voyez-vous, mon cher, il y a zizanie dans les régions supérieures. Le ministre est engagé envers Rabourdin; mais, s'il ne nomme pas Baudoyer, il se brouille avec le clergé. Vous ne savez pas? le roi, le dau-

phin et la dauphine, la grande aumônerie, enfin la cour veut Baudoyer; le ministre veut Rabourdin.

BIXIOU.

Bon!...

DUTOCQ.

Pour pouvoir se rapprocher, car le ministre a vu la nécessité de céder, il veut tuer la difficulté. Il faut une cause pour se défaire de Rabourdin. On a donc déniché un ancien travail fait par lui sur les administrations pour les épurer, et il en circule quelque chose. Du moins, voilà comment j'essaye de m'expliquer la chose. Faites le dessin, vous entrez dans le jeu des sommités, vous servez à la fois le ministre, la cour, tout le monde, et vous êtes nommé. Comprenez-vous?

BIXIOU.

Je ne comprends pas comment vous pouvez savoir tout cela, ou bien vous l'inventez.

DUTOCQ.

Voulez-vous que je vous montre votre article?

BIXIOU.

Oui.

DUTOCQ.

Eh bien, venez chez moi, car je veux remettre ce travail en des mains sûres.

BIXIOU.

Allez-y tout seul. (Il rentre dans le bureau des Rabourdin.) Il n'est question que de ce que vous a dit Dutocq, parole d'honneur. M. Rabourdin aurait donné des notes peu flatteuses sur les employés à réformer. Le secret de son élé-

vation est là. Nous vivons dans un temps où rien n'étonne. (Il se drape comme Talma.)

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous vous étonnez, insensés que vous êtes!

de trouver une cause de ce genre à la faveur d'un homme? Mon Baudoyer est trop bête pour réussir par des moyens semblables! Agréez mon compliment, messieurs, vous êtes sous un illustre chef. (Il sort.)

POIRET.

Je quitterai le ministère sans avoir jamais pu comprendre une seule phrase de ce monsieur-là. Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses têtes tombées?

FLEURY.

Parbleu! les quatre sergents de la Rochelle, Berton, Ney, Caron, les frères Faucher, tous les massacres!

PHELLION.

Il avance légèrement des choses hasardées.

FLEURY.

Dites donc qu'il ment, qu'il blague! et que, dans sa gueule, le vrai prend la tournure du vert-de-gris.

PHELLION.

Vos paroles sont hors la loi de la politesse et des égards que l'on se doit entre collègues.

VIMEUX.

Il me semble que, si ce qu'il dit est faux, on nomme cela des calomnies, des diffamations, et qu'un diffamateur mérite des coups de cravache.

FLEURY, s'animant.

Et, si les bureaux sont un endroit public, cela va droit en police correctionnelle.

PHELLION, voulant éviter une querelle, essaye de détourner la conversation.

Messieurs, du calme. Je travaille à un nouveau petit traité sur la morale, et j'en suis à l'âme...

FLEURY, l'interrompant.

Qu'en dites-vous, monsieur Phellion?

PHELLION, lisant.

D. *Qu'est-ce que l'âme de l'homme?*

R. *C'est une substance spirituelle qui pense et qui raisonne.*

THUILLIER.

Une substance spirituelle, c'est comme si on disait un moellon immatériel.

POIRET.

Laissez donc dire...

PHELLION, reprenant.

D. *D'où vient l'âme?*

R. *Elle vient de Dieu, qui l'a créée d'une nature simple et indivisible, et dont, par conséquent, on ne peut concevoir la destructibilité, et il a dit...*

POIRET, stupéfait.

Dieu?

PHELLION.

Oui, môsieur. La tradition est là.

FLEURY, à Poiret.

N'interrompez donc pas, vous-même!

PHELLION, reprenant.

... *Et il a dit qu'il l'avait créée immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne mourra jamais.*

D. *A quoi sert l'âme?*

R. *A comprendre, vouloir et se souvenir; ce qui constitue l'entendement, la volonté, la mémoire.*

D. *A quoi sert l'entendement?*

R. *A connaître. C'est l'œil de l'âme.*

FLEURY.

Et l'âme est l'œil de quoi?

PHELLION, continuant.

D. *Que doit connaître l'entendement?*

R. *La vérité.*

D. *Pourquoi l'homme a-t-il une volonté?*

R. *Pour aimer le bien et haïr le mal.*

D. *Qu'est-ce que le bien?*

R. *Ce qui rend heureux.*

VIMEUX.

Et vous écrivez cela pour des demoiselles?

PHELLION.

Oui. (Continuant.)

D. *Combien y a-t-il de sortes de biens?*

FLEURY.

C'est prodigieusement leste!

PHELLION, indigné.

Oh! môsieur! (Se calmant.) Voici, d'ailleurs, la réponse. J'en suis là. (Il lit.)

R. *Il y a deux sortes de biens, le bien éternel et le bien temporel.*

POIRET, il fait une mine de mépris.

Et cela se vendra beaucoup?

PHELLION.

J'ose l'espérer. Il faut une grande contention d'esprit pour établir le système des demandes et des réponses, voilà pourquoi je vous priais de me laisser penser, car les réponses...

THUILLIER, interrompant.

Au reste, les réponses pourront se vendre à part.

POIRET.

Est-ce un calembour?

THUILLIER.

Oui, on en fera de la salade (de raiponces).

PHELLION.

J'ai eu le tort grave de vous interrompre. (Il se replonge la tête dans ses cartons; puis, en lui-même.) Mais ils ne pensent plus à M. Rabourdin.

En ce moment, il se passait entre des Lupeaulx et le ministre une scène qui décida du sort de Rabourdin. Avant le déjeuner, le secrétaire général était venu trouver l'Excellence dans son cabinet, en s'assurant que la Brière ne pouvait rien entendre.

— Votre Excellence ne joue pas franchement avec moi...

— Nous voilà brouillés, pensa le ministre, parce que sa maîtresse m'a fait des coquetteries hier. — Je vous croyais moins enfant, mon cher ami, reprit-il à haute voix.

— Ami, reprit le secrétaire général, je vais bien le savoir.

Le ministre regarda fièrement des Lupeaulx.

— Nous sommes entre nous, et nous pouvons nous expliquer. Le député de l'arrondissement où se trouve *ma terre* des Lupeaulx...

— C'est donc bien décidément une terre? dit en riant le ministre pour cacher sa surprise.

— Augmentée de deux cent mille francs d'acquisitions, répondit négligemment des Lupeaulx. Vous connaissiez la démission de ce député depuis dix jours, et vous ne m'avez point prévenu, vous ne le deviez pas ; mais vous saviez très-bien que je désire m'asseoir en plein centre. Avez-vous songé que je puis me jeter dans la doctrine, qui vous dévorera, vous et la monarchie, si l'on continue à laisser ce parti recruter les hommes d'un certain talent méconnus? Savez-vous qu'il n'y a pas dans une nation plus de cinquante ou soixante têtes dangereuses, et où l'esprit soit en rapport avec l'ambition? Savoir gouverner, c'est connaître ces têtes-là pour les couper ou pour les acheter. Je ne sais pas si j'ai du talent, mais j'ai de l'ambition, et vous commettez la faute de ne pas vous entendre avec un homme qui ne vous veut que du bien ! Le sacre a ébloui pour un moment, mais après?... Après, la guerre des mots et des discussions recommencera, s'envenimera. Eh bien, pour ce qui vous concerne, ne me trouvez pas dans le centre gauche, croyez-moi ! Malgré les manœuvres de votre préfet, à qui, sans doute, il est parvenu des instructions confidentielles contre moi, j'aurai la majorité. Le moment est venu de nous bien comprendre. Après un petit coup de jarnac, on devient quelquefois bons amis. Je serai nommé comte, et l'on ne refusera pas à mes services le grand cordon de la Légion. Mais je

tiens moins à ces deux points qu'à une chose où votre intérêt seul se trouve engagé... Vous n'avez pas encore nommé Rabourdin, j'ai eu des nouvelles ce matin, vous satisferez bien du monde en lui préférant Baudoyer...

— Nommer Baudoyer! s'écria le ministre, vous le connaissez!

— Oui, dit des Lupeaulx; mais, quand son incapacité sera prouvée, vous le destituerez en priant ses protecteurs de l'employer chez eux. Vous aurez ainsi pour vos amis une direction importante à donner, ce qui facilitera quelque transaction pour vous défaire de quelque ambitieux.

— J'ai promis à Rabourdin!

— Oui, mais je ne vous demande pas de changer aujourd'hui même. Je sais le danger de dire oui et non dans la même journée. Remettez les nominations, vous pourrez les signer après-demain. Eh bien, après-demain, vous reconnaîtrez qu'il est impossible de conserver Rabourdin, de qui, d'ailleurs, vous aurez reçu une belle et bonne démission.

— Sa démission?

— Oui.

— Pourquoi?

— Il est l'homme d'un pouvoir inconnu pour lequel il a fait l'espionnage en grand dans tous les ministères, et la chose a été découverte par une inadvertance; on en parle, les employés sont furieux. De grâce, ne travaillez pas aujourd'hui avec lui, laissez-moi trouver un biais pour vous en dispenser. Allez chez le roi, je suis sûr que vous trouverez des personnes contentes de votre con-

cession à propos de Baudoyer, vous obtiendrez quelque chose en échange. Puis vous serez bien fort plus tard en destituant ce sot, puisqu'on vous l'aura pour ainsi dire imposé.

— Qui vous a fait changer ainsi sur le compte de Rabourdin?

— Aideriez-vous M. de Chateaubriand à faire un article contre le ministère? Eh bien, voici comment Rabourdin me traite dans son état, dit-il en donnant sa note au ministre. Il organise un gouvernement tout entier, sans doute au profit d'une société que nous ne connaissons pas. Je vais rester son ami pour le surveiller : je crois que je rendrai quelque grand service qui me mènera à la pairie, car la pairie est le seul objet de mes désirs. Sachez-le bien, je ne veux ni ministère ni quoi que ce soit qui puisse vous contrarier; je vise à la pairie, qui me permettra d'épouser la fille de quelque maison de banque avec deux cent mille livres de rente. Ainsi, laissez-moi vous rendre quelque grand service qui fasse dire au roi que j'ai sauvé le trône. Il y a longtemps que je le dis : le libéralisme ne nous livrera plus de bataille rangée; il a renoncé aux conspirations, au carbonarisme, aux prises d'armes; il mine en dessous et se prépare à un complet *Ote-toi de là que je m'y mette!* Croyez-vous que je me sois fait le courtisan de la femme d'un Rabourdin pour mon plaisir? non, j'avais des renseignements! Ainsi deux choses aujourd'hui : l'ajournement des nominations, et votre coopération *sincère* à mon élection. Vous verrez si, vers la fin de la session, je ne vous aurai pas largement payé ma dette.

Pour toute réponse, le ministre prit le travail du personnel et le tendit à des Lupeaulx.

— Je vais faire dire à Rabourdin, reprit des Lupeaulx, que vous remettez le travail à samedi.

Le ministre consentit par un signe de tête. Le garçon du secrétariat traversa bientôt les cours et vint chez Rabourdin pour le prévenir que le travail était remis à samedi, jour où la Chambre ne s'occupait que de pétitions et où le ministre avait toute sa journée. En ce moment même, Saillard glissait sa phrase à la femme du ministre, qui lui répondit avec dignité qu'elle ne se mêlait point d'affaires d'État et que d'ailleurs elle avait entendu dire que M. Rabourdin était nommé. Saillard, épouvanté, monta chez Baudoyer et trouva Dutocq, Godard et Bixiou dans un état d'exaspération difficile à décrire, car ils parcouraient la terrible minute du travail de Rabourdin sur les employés.

BIXIOU, en montrant du doigt un passage.

Vous voilà, père Saillard : — « SAILLARD. La caisse est à supprimer dans tous les ministères, qui doivent avoir leurs comptes courants au Trésor. Saillard est riche et n'a nul besoin de pension. » Voulez-vous voir votre gendre? (Il feuillette.) Voilà : — « BAUDOYER. Complétement incapable. Remercié sans pension, il est riche. » Et l'ami Godard? (Il feuillette.) — « GODARD. A renvoyer! Une pension du tiers de son traitement. » Enfin nous y sommes tous. Moi, je suis « un artiste à faire employer par la liste civile, à l'Opéra, aux Menus-Plaisirs, au Muséum. Beau-

coup de capacité, peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant. » Ah! je t'en donnerai, de l'artiste!

SAILLARD.

Supprimer les caissiers?... C'est un monstre!

BIXIOU.

Que dit-il de notre mystérieux Desroys? (Il feuillette et lit.) — « DESROYS. Homme dangereux, en ce qu'il est inébranlable en des principes contraires à tout pouvoir monarchique. Fils de conventionnel, il admire la Convention; il peut devenir un pernicieux publiciste. »

BAUDOYER.

La police n'est pas si habile!

GODARD.

Mais je vais au secrétariat général porter une plainte en règle; il faut nous retirer tous en masse si un pareil homme est nommé.

DUTOCQ.

Écoutez-moi, messieurs! de la prudence. Si vous vous souleviez d'abord, nous serions accusés de vengeance et d'intérêt personnel! Non, laissez courir le bruit tout doucement. Quand l'administration entière sera soulevée, vos démarches auront l'assentiment général.

BIXIOU.

Dutocq est dans les principes du grand air inventé par le sublime Rossini pour *Basilio,* et qui prouve que ce grand compositeur est un homme politique! Ceci me semble juste et convenable. Je compte mettre ma carte chez M. Rabourdin demain matin, et je vais faire graver BIXIOU; puis, comme titres, au-dessous : *Peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.*

GODARD.

Bonne idée, messieurs. Faisons faire nos cartes, et que le Rabourdin les ait toutes demain matin.

BAUDOYER.

Monsieur Bixiou, chargez-vous de ce petit détail, et faites détruire les planches après qu'on en aura tiré une seule épreuve.

DUTOCQ, prenant à part Bixiou.

Eh bien, voulez-vous dessiner la charge maintenant?

BIXIOU.

Je comprends, mon cher, que vous êtes dans le secret depuis dix jours. (Il le regarde dans le blanc des yeux.) Serai-je sous-chef?

DUTOCQ.

Ma parole d'honneur, et mille francs de gratification, comme je vous l'ai dit. Vous ne savez pas quel service vous rendrez à des gens puissants.

BIXIOU.

Vous les connaissez?

DUTOCQ.

Oui.

BIXIOU.

Eh bien, je veux leur parler.

DUTOCQ, sèchement.

Faites la charge ou ne la faites pas, vous serez sous-chef ou vous ne le serez pas.

BIXIOU.

Eh bien, voyons les mille francs?

DUTOCQ.

Je vous les donnerai contre le dessin.

BIXIOU.

En avant! La charge courra demain dans les bureaux. Allons donc *embêter* les Rabourdin. (Parlant à Saillard, à Godard et à Baudoyer, qui causent entre eux à voix basse.) Nous allons aller travailler les voisins. (Il sort avec Dutocq et arrive au bureau Rabourdin. A son aspect, Fleury, Thuillier, Vimeux, s'animent. Eh bien, qu'avez-vous, messieurs? Ce que je vous ai dit est si vrai, que vous pouvez aller voir les preuves de la plus infâme des délations chez le vertueux, l'honnête, l'estimable, probe et pieux Baudoyer, qui certes est incapable, lui! du moins, de faire un pareil métier. Votre chef a inventé quelque guillotine pour les employés, c'est sûr, allez voir! suivez le monde, on ne paye pas si l'on est mécontent, vous jouirez de votre malheur GRATIS! Aussi les nominations sont-elles remises. Les bureaux sont en rumeur, et Rabourdin vient d'être prévenu que le ministre ne travaillerait pas avec lui aujourd'hui... Et allez donc!

Phellion et Poiret demeurèrent seuls. Le premier aimait trop Rabourdin pour aller chercher une conviction qui pouvait nuire à un homme qu'il ne voulait pas juger; le second n'avait plus que cinq jours à rester au bureau. En ce moment, Sébastien descendit pour venir chercher ce qui devait être compris dans les pièces à signer. Il fut assez étonné, sans en rien témoigner, de trouver le bureau désert.

PHELLION.

Mon jeune ami (Il se lève, cas rare.), savez-vous ce qui se passe, quels bruits courent sur môsieur Rabourdin, que vous aimez et (Il baisse la voix et s'approche de l'oreille de Sé-

bastien.) que j'aime autant que je l'estime? On dit qu'il a commis l'imprudence de laisser traîner un travail sur les employés... (A ces mots, Phellion s'arrête, il est obligé de soutenir dans ses bras nerveux le jeune Sébastien, qui devient pâle comme une rose blanche et défaille sur une chaise.) Une clef dans le dos, môsieur Poiret! avez-vous une clef?

POIRET.

J'ai toujours celle de mon domicile. (Le vieux Poiret jeune insinue sa clef dans le dos de Sébastien, à qui Phellion fait boire un verre d'eau froide. Le pauvre enfant ne rouvre les yeux que pour verser un torrent de larmes. Il va se mettre la tête sur le bureau de Phellion, en s'y renversant, le corps abandonné comme si la foudre l'avait atteint, et ses sanglots sont si pénétrants, si vrais, si abondants, que, pour la première fois de sa vie, Poiret s'émeut de la douleur d'autrui.)

ON, grossissant sa voix.

Allons, allons, mon jeune ami, du courage! Dans les grandes circonstances, il en faut. Vous êtes un homme. Qu'y a-t-il? en quoi ceci peut-il vous émouvoir si démesurément?

SÉBASTIEN, à travers ses sanglots.

C'est moi qui ai perdu M. Rabourdin! J'ai laissé l'état que j'avais copié, j'ai tué mon bienfaiteur, j'en mourrai... Un si grand homme! un homme qui eût été ministre!

POIRET, en se mouchant.

C'est donc vrai, qu'il a fait les rapports?

SÉBASTIEN, à travers ses sanglots.

Mais c'était pour... Allons, je vais dire ses secrets, maintenant! Ah! le misérable Dutocq! c'est lui qui l'a volé...

les pleurs, les sanglots recommencèrent si bien, que,

de son cabinet, Rabourdin entendit le bruit, distingua la voix, et monta. Le chef trouva Sébastien presque évanoui, comme un Christ, entre les bras de Phellion et de Poiret, qui singeaient grotesquement la pause des deux Marie et dont les figures étaient crispées par l'attendrissement.

RABOURDIN.

Qu'y a-t-il, messieurs? (Sébastien se dresse sur ses pieds et tombe sur ses genoux devant Rabourdin.)

SÉBASTIEN.

Je vous ai perdu, monsieur! L'état, Dutocq le montre il l'a sans doute surpris.

RABOURDIN, calme.

Je le savais. (Il relève Sébastien et l'emmène.) Vous êtes un enfant, mon ami. (Il s'adresse à Phellion.) Où sont ces messieurs?

PHELLION.

Môsieur, ils sont allés voir, dans le cabinet de M. Baudoyer, un état que l'on dit...

RABOURDIN.

Assez. (Il sort en tenant Sébastien. Poiret et Phellion se regardent en proie à une vive surprise et ne savent quelles idées se communiquer.)

POIRET, à Phellion.

M. Rabourdin!...

PHELLION, à Poiret.

M. Rabourdin!

POIRET.

Par exemple, M. Rabourdin!...

PHELLION.

Avez-vous vu comme il était, néanmoins, calme et digne...

POIRET, d'un air finaud qui ressemble à une grimace.

Il y aurait quelque chose là-dessous que cela ne m'étonnerait point.

PHELLION.

Un homme d'honneur, pur, sans tache...

POIRET.

Et ce Dutocq?

PHELLION.

Môsieur Poiret, vous pensez ce que je pense sur Dutocq; ne me comprenez-vous pas?

POIRET, en donnant deux ou trois petits coups de tête, répond d'un air fin.

Oui. (Tous les employés rentrent.)

FLEURY.

En voilà une sévère! et, après avoir lu, je ne le crois pas encore. M. Rabourdin, le roi des hommes!... Ma foi, s'il y a des espions parmi ces hommes-là, c'est à dégoûter de la vertu. Je mettais Rabourdin dans les héros de Plutarque.

VIMEUX.

Oh! c'est vrai!

POIRET, songeant qu'il n'a plus que cinq jours.

Mais, messieurs, que dites-vous de celui qui a dérobé le travail, qui a guetté M. Rabourdin? (Dutocq s'en va.)

FLEURY.

C'est un Judas Iscariote! Qui est-ce?

PHELLION, finement.

Il n'est certes pas parmi nous.

VIMEUX, illuminé.

C'est Dutocq.

PHELLION.

Je n'en ai point vu la preuve, môsieur. Pendant que vous étiez absent, ce jeune homme, môsieur de la Roche, a failli mourir. Tenez, voyez ses larmes sur mon bureau!...

POIRET.

Nous l'avons tenu dans nos bras, évanoui... Et la clef de mon domicile! tiens, tiens, il l'a toujours dans le dos.

(Poiret sort.)

VIMEUX.

Le ministre n'a pas voulu travailler avec Rabourdin aujourd'hui; et M. Saillard, à qui le chef du personnel a dit deux mots, est venu prévenir M. Baudoyer de faire une demande pour la croix de la Légion d'honneur; il y en a une pour le jour de l'an accordée à la division, et elle est donnée à M. Baudoyer. Est-ce clair? M. Rabourdin est sacrifié par ceux-là mêmes qui l'emploient. Voilà ce que dit Bixiou. Nous étions tous supprimés, excepté Phellion et Sébastien.

DU BRUEL, arrivant.

Eh bien, messieurs, est-ce vrai?

THUILLIER.

De la dernière exactitude.

DU BRUEL, remettant son chapeau.

Adieu, messieurs. (Il sort.)

THUILLIER.

Il ne s'amuse pas dans les feux de file, le vaudevil-

liste! Il va chez le duc de Rhétoré, chez le duc de Maufrigneuse; mais il peut courir! C'est, dit-on, Colleville qui sera notre chef.

PHELLION.

Il avait pourtant l'air d'aimer môsieur Rabourdin.

POIRET, rentrant.

J'ai eu toutes les peines du monde à ravoir la clef de mon domicile! Ce petit fond en larmes, et M. Rabourdin a disparu complétement. (Dutocq et Bixiou rentrent.)

BIXIOU.

Eh bien, messieurs, il se passe d'étranges choses dans votre bureau! Du Bruel!... (Il regarde dans le cabinet.) Parti?

THUILLIER.

En course!

BIXIOU.

Et Rabourdin?

FLEURY.

Fondu! distillé! *fumé!* Dire qu'un homme, le roi des hommes!...

POIRET, à Dutocq.

Dans sa douleur, monsieur Dutocq, le petit Sébastien vous accuse d'avoir pris le travail, il y a dix jours...

BIXIOU, en regardant Dutocq.

Il faut vous laver de ce reproche, mon cher. (Tous les employés contemplent fixement Dutocq.)

DUTOCQ.

Où est-il, ce petit aspic qui le copiait?

BIXIOU.

Comment savez-vous qu'il le copiait? Mon cher, il n'y a que le diamant qui puisse polir le diamant! (Dutocq sort.)

POIRET.

Écoutez, monsieur Bixiou, je n'ai plus que cinq jours et demi à rester dans les bureaux, et je voudrais une fois, une seule fois, avoir le plaisir de vous comprendre ! Faites-moi l'honneur de m'expliquer en quoi le diamant est utile dans cette circonstance...

BIXIOU.

Cela veut dire, papa, car je veux bien une fois descendre jusqu'à vous, que, de même que le diamant peut seul user le diamant, de même il n'y a qu'un *curieux* qui puisse vaincre son semblable.

FLEURY.

Curieux est mis ici pour espion.

POIRET.

Je ne comprends pas...

BIXIOU.

Eh bien, ce sera pour une autre fois !

M. Rabourdin avait couru chez le ministre. Le ministre était à la Chambre. Rabourdin se rendit à la Chambre des députés, où il écrivit un mot au ministre. Le ministre était à la tribune, occupé d'une chaude discussion. Rabourdin attendit, non pas dans la salle des conférences, mais dans la cour, et se décida, malgré le froid, à se poster devant la voiture de l'Excellence, afin de lui parler quand elle y monterait. L'huissier lui avait dit que le ministre était engagé dans une tempête soulevée par les dix-neuf de l'extrême gauche, et qu'il y avait une séance orageuse. Rabourdin se promenait dans la largeur de la cour du palais, en proie à une agitation fébrile, et il attendit cinq

mortelles heures. A six heures et demie, le défilé commença; mais le chasseur du ministre vint trouver le cocher.

— Hé! Jean, lui dit-il, monseigneur est parti avec le ministre de la guerre; ils vont chez le roi, et, de là, dînent ensemble. Nous irons le chercher à dix heures, il y aura conseil.

Rabourdin revint à pas lents chez lui, dans un abattement facile à concevoir. Il était sept heures. Il eut à peine le temps de s'habiller.

— Eh bien, tu es nommé, lui dit joyeusement sa femme quand il se montra dans le salon.

Rabourdin leva la tête par un mouvement d'horrible mélancolie, et répondit :

— Je crains bien de ne plus remettre les pieds au ministère.

— Quoi! dit sa femme agitée d'une horrible anxiété.

— Mon mémoire sur les employés court les bureaux, et il m'a été impossible de joindre le ministre!

Célestine eut une vision rapide, où, par un de ses éclairs infernaux, le démon lui montra le sens de sa dernière conversation avec des Lupeaulx.

— Si je m'étais conduite en femme vulgaire, pensa-t-elle, nous aurions eu la place.

Elle contempla Rabourdin avec une sorte de douleur. Il se fit un triste silence, et le dîner se passa dans de mutuelles méditations.

— Et c'est notre mercredi! dit-elle.

— Tou n'est pas perdu, ma chère Célestine, dit Rabourdin en mettant un baiser sur le front de sa femme;

peut-être pourrai-je parler demain matin au ministre, et tout s'expliquera. Sébastien a passé hier la nuit, toutes les copies sont achevées et collationnées, je prierai le ministre de me lire en mettant tout sur son bureau. La Brière m'aidera. On ne condamne jamais un homme sans l'entendre.

— Je suis curieuse de savoir si M. des Lupeaulx viendra nous voir aujourd'hui.

— Lui?... certes, il n'y manquera pas, dit Rabourdin. Il y a du tigre chez lui, il aime à lécher le sang de la blessure qu'il a faite!

— Mon pauvre ami, reprit sa femme en lui prenant la main, je ne sais pas comment l'homme qui pouvait concevoir une si belle réforme n'a pas vu qu'elle ne devait être communiquée à personne. C'est de ces idées qu'un homme garde dans sa conscience, car lui seul peut les appliquer. Il fallait faire dans ta sphère comme Napoléon dans la sienne : il s'est plié, tordu, il a rampé! Oui, Bonaparte a rampé! Pour devenir général en chef, il a épousé la maîtresse de Barras. Il fallait attendre, se faire nommer député, suivre les mouvements de la politique, tantôt au fond de la mer, tantôt sur le dos d'une lame, et, comme M. de Villèle, prendre la devise italienne : *Col tempo,* traduite en français par *Tout vient à point pour qui sait attendre*. Cet orateur a visé le pouvoir pendant sept ans, et a commencé en 1814 par une protestation contre la Charte à l'âge où tu te trouves aujourd'hui. Voilà la faute! tu t'es subordonné, quand tu es fait pour ordonner.

L'arrivée du peintre Schinner imposa silence à la femme et au mari, que ces paroles rendirent songeur.

— Cher ami, dit le peintre en serrant la main à l'administrateur, le dévouement d'un artiste est bien inutile; mais, dans ces circonstances, nous sommes fidèles, nous autres! J'ai acheté le journal du soir. Baudoyer est nommé directeur et décoré de la croix de la Légion d'honneur...

— Je suis le plus ancien, et j'ai vingt-quatre ans de service, dit en souriant Rabourdin.

— Je connais assez M. le comte de Sérizy, le ministre d'État; si vous voulez l'employer, je puis l'aller voir, dit Schinner.

Le salon s'emplit des personnes à qui les mouvements administratifs étaient inconnus. Du Bruel ne vint pas. Madame Rabourdin redoubla de gaieté, de grâce, comme le cheval qui, blessé dans la bataille, trouve encore des forces pour porter son maître.

— Elle est bien courageuse, dirent quelques femmes, qui furent charmantes pour elle en la voyant dans le malheur.

— Elle a eu cependant bien des attentions pour des Lupeaulx, dit la baronne du Châtelet à la vicomtesse de Fontaine.

— Croyez-vous que...? demanda la vicomtesse.

— Mais M. Rabourdin aurait au moins eu la croix! dit madame de Camps en défendant son amie.

Vers onze heures, des Lupeaulx apparut, et l'on ne peut le peindre qu'en disant que ses lunettes étaient tristes et ses yeux gais; mais le verre enveloppait si bien les regards, qu'il fallait être physionomiste pour découvrir leur expression diabolique. Il alla serrer la main à Rabourdin, qui ne put se dispenser de la lui laisser prendre.

— Nous avons à causer ensemble, lui dit-il en allant s'asseoir auprès de la belle Rabourdin, qui le reçut à merveille. — Eh! fit-il en lui jetant un regard de côté, vous êtes grande, et je vous trouve comme je vous imaginais, sublime dans la déroute. Savez-vous qu'il est bien rare à une personne supérieure de répondre à l'idée qu'on se fait d'elle? la défaite ne vous accable donc pas? Vous avez raison, nous triompherons, lui dit-il à l'oreille. Votre sort est toujours entre vos mains, tant que vous aurez pour allié un homme qui vous adore. Nous tiendrons conseil...

— Mais Baudoyer est-il nommé? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit le secrétaire général.

— Est-il décoré?

— Pas encore, mais il le sera.

— Eh bien?

— Vous ne connaissez pas la politique.

Pendant que cette soirée semblait éternelle à madame Rabourdin, il se passait à la place Royale une de ces comédies qui se jouent dans sept salons, à Paris, lors de chaque changement de ministère. Le salon des Saillard était plein. M. et madame Transon arrivèrent à huit heures. Madame Transon embrassa madame Baudoyer, *née Saillard*. M. Bataille, capitaine de la garde nationale, vint avec son épouse et le curé de Saint-Paul.

— Monsieur Baudoyer, dit madame Transon, je veux être la première à vous faire mon compliment; on a rendu justice à vos talents. Allons, vous avez bien gagné votre avancement.

— Vous voilà directeur, dit M. Transon en se frottant les mains, c'est très-flatteur pour le quartier.

— Et l'on peut bien dire que c'est sans intrigue, s'écria le père Saillard. Nous ne sommes pas intrigants, nous autres! nous n'allons pas dans les soirées intimes du ministre.

L'oncle Mitral se frotta le nez en souriant, il regarda sa nièce Élisabeth, qui causait avec Gigonnet. Falleix ne savait que penser de l'aveuglement du père Saillard et de Baudoyer. MM. Dutocq, Bixiou, du Bruel, Godard et Colleville, nommé chef, entrèrent.

— Quelles boules! dit Bixiou à du Bruel, quelle belle caricature si on les dessinait sous formes de raies, de dorades et de claquarts (nom vulgaire d'un coquillage) dansant une sarabande!

— Monsieur le directeur, dit Colleville, je viens vous féliciter, ou plutôt nous nous félicitons nous-mêmes de vous avoir à la tête de la direction, et nous venons vous assurer du zèle avec lequel nous coopérerons à vos travaux.

M. et madame Baudoyer, père et mère du nouveau directeur, étaient là, jouissant de la gloire de leur fils et de leur belle-fille. L'oncle Bidault, qui avait dîné au logis, avait un petit regard frétillant qui épouvanta Bixiou.

— En voilà un, dit l'artiste à du Bruel en montrant Gigonnet, qui peut faire un personnage de vaudeville! Qu'est-ce que ça vend? Un Chinois pareil devrait servir d'enseigne aux *Deux Magots*. Et quelle redingote! je croyais qu'il n'y avait que Poiret capable d'en montrer une semblable après dix ans d'exposition publique aux intempéries parisiennes.

— Baudoyer est magnifique, dit du Bruel.

— Étourdissant, répondit Bixiou.

— Messieurs, leur dit Baudoyer, voici mon oncle propre, M. Mitral, et mon grand-oncle par ma femme, M. Bidault.

Gigonnet et Mitral jetèrent sur les trois employés un regard profond où éclatait la couleur de l'or, et qui fit son impression sur les deux rieurs.

— Hein! dit Bixiou en s'en allant sous les arcades de la place Royale, avez-vous bien examiné les deux oncles? deux exemplaires de Shylock. Ils vont, je le parie, à la Halle placer leurs écus à cent pour cent par semaine. Ils prêtent sur gages, ils vendent des habits, des galons, des fromages, des femmes et des enfants; ils sont arabes-juifs-génois-grecs-genevois-lombards et parisiens, nourris par une louve et enfantés par une Turque.

— Je crois bien, l'oncle Mitral a été huissier, dit Godard.

— Voyez-vous! dit du Bruel.

— Je vais aller voir tirer la pierre, reprit Bixiou, mais je voudrais bien étudier le salon de M. Rabourdin : vous êtes bien heureux de pouvoir y aller, du Bruel.

— Moi! dit le vaudevilliste, que voulez-vous que j'y fasse? ma figure ne se prête pas aux compliments de condoléance. Et puis c'est bien vulgaire aujourd'hui, d'aller faire queue chez les gens destitués.

A minuit, le salon de madame Rabourdin était désert, il ne restait plus que deux ou trois personnes, des Lupeaulx et les maîtres de la maison. Quand Schinner, madame et M. Octave de Camps furent partis, des Lupeaulx se leva d'un air mystérieux, se plaça le dos à la pendule et regarda tour à tour la femme et le mari.

— Mes amis, leur dit-il, rien n'est perdu, car, le mi-

nistre et moi, nous vous restons. Dutocq, entre deux pouvoirs, a préféré celui qui lui paraissait le plus fort. Il a servi la grande aumônerie et la cour, il m'a trahi, c'est dans l'ordre : un homme politique ne se plaint jamais d'une trahison. Seulement, Baudoyer sera destitué dans quelques mois, et replacé sans doute à la préfecture de police, car la grande aumônerie ne l'abandonnera pas.

Et il fit une longue tirade à propos de la grande aumônerie et des dangers que courait le gouvernement à s'appuyer sur l'Église, sur les jésuites, etc. Mais il n'est pas inutile de faire observer que la cour et la grande aumônerie, à laquelle des journaux libéraux accordaient une influence énorme sur l'administration, s'étaient très-peu mêlées du sieur Baudoyer. Ces petites intrigues se mouraient dans la haute sphère devant les grands intérêts qui s'y agitaient. Si quelques paroles furent arrachées par l'importunité du curé de Saint-Paul et de M. Gaudron, la sollicitation s'était tue à la première observation du ministre. Les passions seules faisaient la police de la congrégation en se dénonçant les unes les autres... Le pouvoir occulte de cette association, bien permise en présence de l'effrontée société de la doctrine intitulée *Aide-toi, le ciel t'aidera,* ne devenait formidable que par l'action dont la dotaient gratuitement les subordonnés en s'en menaçant à l'envi. Enfin, les calomnies libérales se plaisaient à configurer la grande aumônerie en un géant politique, administratif, civil et militaire. La peur se fera toujours des idoles. En ce moment, Baudoyer croyait à la grande aumônerie, tandis que la seule aumônerie qui l'avait protégé siégeait au café *Thémis*. Il est, à certaines époques,

des noms, des institutions, des pouvoirs à qui l'on prête tous les malheurs, à qui l'on dénie leurs talents, et qui servent de raison coefficiente aux sots. De même que M. de Talleyrand fut censé saluer tout événement par un bon mot, de même, en ce moment de la Restauration, la grande aumônerie faisait et défaisait tout. Malheureusement, elle ne faisait ni ne défaisait rien. Son influence n'était entre les mains ni d'un cardinal de Richelieu ni d'un cardinal Mazarin ; mais entre les mains d'une espèce de cardinal de Fleury, qui, timide pendant cinq ans, n'osa que pendant un jour, et osa mal. Plus tard, la doctrine fit impunément à Saint-Merri plus que Charles X ne prétendit faire en juillet 1830. Sans l'article sur la censure si sottement mis dans la nouvelle Charte, le journalisme aurait eu son Saint-Merri aussi. La branche cadette aurait légalement exécuté le plan de Charles X.

— Restez chef de bureau sous Baudoyer, ayez ce courage, reprit des Lupeaulx, soyez un véritable homme politique; laissez de côté les pensées et les mouvements généreux, renfermez-vous dans vos fonctions; ne dites pas un mot à votre directeur, ne lui donnez pas un conseil, ne faites rien sans son ordre. En trois mois, Baudoyer quittera le ministère, ou destitué ou déporté sur une autre place administrative. Il ira à la maison du roi peut-être. Il m'est arrivé deux fois dans ma vie d'être ainsi couché sous une avalanche de niaiseries, j'ai laissé passer.

— Oui, dit Rabourdin, mais vous n'étiez pas calomnié, atteint dans votre honneur, compromis...

— Ah! ah! ah! dit des Lupeaulx en interrompant le chef de bureau par un rire homérique; mais c'est là le

pain quotidien de tout homme remarquable dans le beau pays de France, et il y a deux manières de prendre la chose : ou d'être au-dessous, il faut plier bagage et s'en aller planter des choux; ou d'être au-dessus, et marcher sans crainte, sans même tourner la tête.

— Je n'ai pour moi qu'une seule manière de dénouer le nœud coulant que l'espionnage et la trahison m'ont mis autour du cou, reprit Rabourdin, c'est de m'expliquer immédiatement avec le ministre, et, si vous m'êtes aussi sincèrement attaché que vous le dites, vous pouvez me mettre face à face avec lui demain.

— Vous voulez lui exposer votre plan d'administration?

Rabourdin inclina la tête.

— Eh bien, confiez-moi vos plans, vos mémoires, et je vous jure qu'il y passera la nuit.

— Allons-y donc, dit vivement Rabourdin, car c'est bien le moins qu'après six mois de travaux j'aie la jouissance de deux ou trois heures pendant lesquelles un ministre du roi sera forcé d'applaudir à tant de persévérance.

Mis par la ténacité de Rabourdin sur un chemin sans buissons où la ruse pût s'abriter, des Lupeaulx hésita pendant un moment et regarda madame Rabourdin en se demandant :

— Qui triomphera, de ma haine pour lui ou de mon goût pour elle?

— Si vous n'avez pas de confiance en moi, dit-il au chef de bureau après une pause, je vois que vous serez toujours pour moi l'homme de votre *note secrète*. — Adieu, madame.

Madame Rabourdin salua froidement. Célestine et

Xavier se retirèrent, chacun de son côté, sans se rien dire, tant ils étaient oppressés par le malheur. La femme songeait à l'horrible situation où elle se trouvait vis-à-vis de son mari. Le chef de bureau, qui se résolvait à ne plus remettre les pieds au ministère et à donner sa démission, était perdu dans l'immensité de ses réflexions : il s'agissait pour lui de changer de vie et de prendre une voie nouvelle. Il resta pendant toute la nuit devant son feu, sans apercevoir Célestine, qui vint à plusieurs reprises sur la pointe du pied, dans ses vêtements de nuit.

— Puisque je dois aller une dernière fois au ministère pour retirer mes papiers et mettre Baudoyer au fait des affaires, tentons-y l'effet de ma démission, se dit-il.

Il rédigea sa démission, médita les expressions de la lettre dans laquelle il la mit et que voici :

« Monseigneur,

» J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence ma démission sous ce pli; mais j'ose croire qu'elle se souviendra de m'avoir entendu lui dire que j'avais remis mon honneur entre ses mains, et qu'il dépendait d'une explication immédiate. Cette explication, je l'ai vainement implorée, et aujourd'hui peut-être serait-elle inutile, alors qu'un fragment de mes travaux sur l'administration, surpris et défiguré, court dans les bureaux, est mal interprété par la haine, et me force à me retirer devant la tacite réprobation du pouvoir. Votre Excellence, le matin où je voulais lui parler, a pu penser qu'il s'agissait d'avancement, quand je ne songeais qu'à la gloire de son ministère et

au bien public; il m'importait de rectifier ses idées à cet égard. »

Suivaient les formules de respect.

Il était sept heures et demie quand cet homme eut consommé le sacrifice de ses idées, car il brûla tout son travail. Fatigué par ses méditations et vaincu par ses souffrances morales, il s'assoupit la tête appuyée sur son fauteuil. Il fut réveillé par une sensation bizarre, il trouva ses mains couvertes des larmes de sa femme, agenouillée devant lui. Célestine était venue lire la démission. Elle avait mesuré l'étendue de la chute. Elle et Rabourdin, ils allaient être réduits à quatre mille livres de rente. Elle avait supputé ses dettes, elles montaient à trente-deux mille francs! C'était la plus ignoble de toutes les misères. Et cet homme si noble et si confiant ignorait l'abus qu'elle s'était permis de la fortune confiée à ses soins. Elle sanglotait à ses pieds, belle comme Madeleine.

— Le malheur est complet, dit Xavier dans son effroi, je suis déshonoré au ministère, et déshonoré...

L'éclair de l'honneur pur scintilla dans les yeux de Célestine, elle se dressa comme un cheval effarouché, jeta sur Rabourdin un regard foudroyant.

— Moi! *moi!* lui dit-elle sur deux tons sublimes. Suis-je donc une femme vulgaire? Ne serais-tu pas nommé, si j'avais failli? Mais, reprit-elle, il est plus facile de croire à cela qu'à la vérité.

— Qu'y a-t-il? dit Rabourdin.

— Tout en deux mots, répondit-elle. Nous devons trente mille francs.

Rabourdin saisit sa femme par un geste fou et l'assit sur ses genoux avec joie.

— Console-toi, ma chère, dit-il avec un son de voix où perçait une adorable bonté qui changea l'amertume de ses larmes en je ne sais quoi de doux. Moi aussi, j'ai fait des fautes! j'ai travaillé fort inutilement pour mon pays, ou du moins j'ai cru pouvoir lui être utile... Maintenant, je vais marcher dans un autre sentier. Si j'avais vendu des épices, nous serions millionnaires. Eh bien, faisons-nous épiciers. Tu n'as que vingt-huit ans, mon ange! Eh bien, dans dix ans, l'industrie t'aura rendu le luxe que tu aimes, et auquel nous renoncerons pendant quelques jours. Moi aussi, chère enfant, je ne suis pas un mari vulgaire. Nous vendrons notre ferme! elle a depuis sept ans gagné de valeur. Cette plus-value et notre mobilier payeront *mes* dettes.

Elle embrassa son mari mille fois dans un seul baiser pour ce mot généreux.

— Nous aurons, reprit-il, cent mille francs à employer dans un commerce quelconque. Avant un mois, j'aurai choisi quelque spéculation. Le hasard, qui a fait rencontrer un Martin Falleix à un Saillard, ne nous manquera pas. Attends-moi pour déjeuner. Je reviendrai du ministère libre de mon collier de misère.

Célestine serra son mari dans ses bras avec une force que n'ont point les hommes dans leurs moments les plus encolérés, car la femme est plus forte par le sentiment que l'homme n'est fort par sa puissance. Elle pleurait, riait, sanglotait et parlait tout ensemble.

Quand à huit heures Rabourdin sortit, la portière lui

remit les cartes railleuses de Baudoyer, de Bixiou, de Godard et autres. Néanmoins, il se rendit au ministère, et y trouva Sébastien à la porte, qui le supplia de ne point venir dans les bureaux, où il courait une infâme caricature sur lui.

— Si vous voulez m'adoucir l'amertume de la chute, apportez-moi ce dessin, dit-il, car je vais porter ma démission moi-même à Ernest de la Brière afin qu'elle ne soit pas dénaturée en suivant la voie administrative. J'ai mes raisons en vous demandant la caricature.

Quand, après s'être assuré que sa lettre était entre les mains du ministre, Rabourdin revint dans la cour, il trouva Sébastien en larmes, qui lui présenta la lithographie, dont le principal trait se trouve rendu dans le léger croquis ci-contre.

— Il y a là beaucoup d'esprit, dit Rabourdin en montrant au surnuméraire un front serein comme le fut celui du Sauveur quand on lui mit sa couronne d'épines.

Il entra dans les bureaux d'un air calme, et alla d'abord chez Baudoyer pour le prier de venir dans le cabinet de la division recevoir de lui les instructions relatives aux affaires que ce routinier devait désormais diriger.

— Dites à M. Baudoyer que ceci ne souffre pas de retard, ajouta-t-il devant Godard et les employés, ma démission est entre les mains du ministre, et je ne veux pas rester cinq minutes de plus qu'il ne faut dans les bureaux !

En apercevant Bixiou, Rabourdin alla droit à lui, lui montra la lithographie; et, au grand étonnement de tous, il lui dit :

— N'avais-je pas raison de prétendre que vous êtes un



artiste? Il est seulement dommage que vous ayez dirigé la pointe de votre crayon contre un homme qui ne pou-

vait être jugé ni de cette manière, ni dans les bureaux; mais on rit de tout en France, même de Dieu !

Puis il entraîna Baudoyer dans l'appartement de feu la Billardière. A la porte se trouvaient Phellion et Sébastien, les seuls qui, dans ce grand désastre particulier, osassent rester ostensiblement fidèles à cet accusé. Rabourdin, apercevant les yeux de Phellion humides, ne put s'empêcher de lui serrer la main.

— Môsieur, dit le bonhomme, si nous pouvons vous être utiles à quelque chose, disposez de nous...

— Entrez donc, mes amis, leur dit Rabourdin avec une grâce noble. — Sébastien, mon enfant, écrivez votre démission et envoyez-la par Laurent; vous devez être enveloppé dans la calomnie qui m'a renversé, mais j'aurai soin de votre avenir : nous ne nous quitterons plus.

Sébastien fondit en larmes.

M. Rabourdin s'enferma dans le cabinet de feu la Billardière avec M. Baudoyer, et Phellion l'aida à mettre le nouveau chef de division en présence de toutes les difficultés administratives. A chaque dossier que Rabourdin expliquait, à chaque carton ouvert, les petits yeux de Baudoyer devenaient grands comme des soucoupes.

— Adieu, monsieur, lui dit enfin Rabourdin d'un air à la fois solennel et railleur.

Sébastien avait, pendant ce temps-là, fait un paquet des papiers appartenant au chef de bureau, et les avait emportés dans un fiacre. Rabourdin passa par la grande cour du ministère, où tous les employés étaient aux fenêtres, et y attendit un moment les ordres du ministre. Le ministre ne bougea pas. Phellion et Sébastien tenaient com-

pagnie à Rabourdin. Phellion escorta courageusement l'homme tombé jusqu'à la rue Duphot, en lui exprimant une respectueuse admiration. Il revint satisfait de lui-même reprendre sa place, après avoir rendu les honneurs funèbres au talent administratif méconnu.

BIXIOU, voyant rentrer Phellion.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

PHELLION.

Oui, môsieur !

POIRET.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

FLEURY.

Que le parti prêtre se réjouit, et que M. Rabourdin a l'estime des gens d'honneur.

DUTOCQ, piqué.

Vous ne disiez pas cela hier.

FLEURY.

Si vous m'adressez encore la parole, vous aurez ma main sur la figure, vous ! Il est certain que vous avez *chipé* le travail de M. Rabourdin. (Dutocq sort.) Allez vous plaindre à votre M. des Lupeaulx, espion !

BIXIOU, riant et grimaçant comme un singe.

Je suis curieux de savoir comment ira la division? M. Rabourdin était un homme si remarquable, qu'il devait avoir ses vues en faisant ce travail. Le ministère perd une fameuse tête. (Il se frotte les mains.)

LAURENT.

M. Fleury est mandé au secrétariat.

LES EMPLOYÉS DES DEUX BUREAUX.

Enfoncé!

FLEURY, en sortant.

Ça m'est bien égal, j'ai une place d'éditeur responsable. J'aurai toute la journée à moi pour flâner ou pour remplir quelque place amusante dans le bureau du journal.

BIXIOU.

Dutocq a déjà fait destituer ce pauvre Desroys, accusé de vouloir couper les têtes...

THUILLIER.

Des rois?...

BIXIOU.

Recevez mes compliments,... il est joli, celui-là!

COLLEVILLE, entrant joyeux.

Messieurs, je suis votre chef...

THUILLIER; il embrasse Colleville.

Ah! mon ami, je le serais comme tu l'es, je ne serais pas si content.

BIXIOU.

C'est un coup de sa femme, mais ce n'est pas un coup de tête! (Éclats de rire.)

POIRET.

Qu'on me dise la morale de ce qui nous arrive aujourd'hui?...

BIXIOU.

La voulez-vous? L'antichambre de l'administration sera désormais la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave, le lit est plus que jamais le petit sentier de traverse.

POIRET.

Monsieur Bixiou, je vous en prie, expliquez-vous?

BIXIOU.

Je vais paraphraser mon opinion. Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout. Il y a évidemment une réforme administrative à faire; car, ma parole d'honneur, l'État vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'État; mais nous travaillons peu parce que nous ne recevons presque rien, nous trouvant en beaucoup trop grand nombre pour la besogne à faire, et ma *Vertueuse-Rabourdin* a vu tout cela! Ce grand homme de bureau prévoyait, messieurs, ce qui doit arriver, et ce que les niais appellent le jeu de nos admirables institutions libérales. La Chambre va vouloir administrer, et les administrateurs voudront être législateurs. Le gouvernement voudra administrer, et l'administration voudra gouverner. Aussi les lois seront-elles des règlements, et les ordonnances deviendront-elles des lois. Dieu fit cette époque pour ceux qui aiment à rire. Je vis dans l'admiration du spectacle que le plus grand railleur des temps modernes, Louis XVIII, nous a préparé. (Stupéfaction générale.) Messieurs, si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres. Pauvres pays, je me demande comment ils peuvent marcher sans les deux Chambres, sans la liberté de la presse, sans le rapport et le mémoire, sans les circulaires, sans une armée d'employés!... Ah çà! comment ont-ils des armées, des flottes? comment existent-ils sans discuter à chaque respiration et à chaque bouchée?... Ça peut-il s'appeler des gouvernements, des pa-

tries? On m'a soutenu... (des farceurs de voyageurs!...) que ces gens prétendent avoir une politique, et qu'ils jouissent d'une certaine influence; mais je les plains! ils n'ont pas le *progrès des lumières,* ils ne peuvent pas remuer des idées, ils n'ont pas de tribuns indépendants, ils sont dans la barbarie. Il n'y a que le peuple français de spirituel. Comprenez-vous, monsieur Poiret (Poiret reçoit comme une secousse.), qu'un pays puisse se passer de chefs de division, de directeurs généraux, de ce bel état-major, la gloire de la France et de l'empereur Napoléon, qui eut bien ses raisons pour créer des places. Tenez, comme ces pays ont l'audace d'exister, et qu'à Vienne on compte à peu près cent employés au ministère de la guerre, tandis que chez nous les traitements et les pensions forment le tiers du budget, ce dont on ne se doutait pas avant la Révolution, je me résume en disant que l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a peu de chose à faire, devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question : *Quel est l'État le mieux constitué, de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de choses avec beaucoup d'employés?*

POIRET.

Est-ce là votre dernier mot?

BIXIOU.

Yes, sir!... Ya, mein herr!... Si, signor! Da!... je vous fais grâce des autres langues.

POIRET lève les mains au ciel.

Mon Dieu! et l'on dit que vous êtes spirituel!

BIXIOU.

Vous ne m'avez donc pas compris?

PHELLION.

Cependant, la dernière proposition est pleine de sens...

BIXIOU.

Comme le budget, aussi compliquée qu'elle paraît simple, et je vous mets ainsi comme un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé, par *le Constitutionnel,* « l'horizon politique ».

POIRET.

J'aimerais mieux une explication que je pusse comprendre...

BIXIOU.

Vive Rabourdin!... voilà mon opinion. Êtes-vous content?

COLLEVILLE, gravement.

M. Rabourdin n'a eu qu'un tort.

POIRET.

Lequel?

COLLEVILLE.

Celui d'être un homme d'État au lieu d'être un chef de bureau.

PHELLION, en se plaçant devant Bixiou.

Pourquoi, môsieur, vous qui compreniez si bien M. Rabourdin, avez-vous fait cette ign..., cette inf..., cette affreuse caricature?

BIXIOU.

Et notre pari? Oubliez-vous que je jouais le jeu du diable, et que votre bureau me doit un dîner au *Rocher de Cancale!*

POIRET, très-chiffonné.

Il est donc dit que je quitterai le bureau sans avoir

jamais pu comprendre une phrase, un mot, une idée de M. Bixiou.

BIXIOU.

C'est votre faute ! demandez à ces messieurs ?... — Messieurs, avez-vous compris le sens de mes observations? sont-elles justes, lumineuses?

TOUS.

Hélas! oui.

MINARD.

Et la preuve, c'est que je viens d'écrire ma démission. Adieu, messieurs, je me jette dans l'industrie...

BIXIOU.

Avez-vous inventé des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois, ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier?

MINARD, en s'en allant.

Je garde mon secret.

BIXIOU.

Eh bien, jeune Poiret jeune, vous le voyez!... ces messieurs me comprennent tous...

POIRET, humilié.

Monsieur Bixiou, voulez-vous me faire l'honneur de me parler une seule fois mon langage en descendant jusqu'à moi?...

BIXIOU, en guignant les employés.

Volontiers! (Il prend Poiret par le bouton de sa redingote.) Avant de vous en aller d'ici, peut-être serez-vous bien aise de savoir qui vous êtes...

POIRET, vivement.

Un honnête homme, monsieur.

BIXIOU, il hausse les épaules.

... De définir, d'expliquer, de pénétrer, d'analyser ce que c'est qu'un employé... Le savez-vous?

POIRET.

Je le crois.

BIXIOU tortille le bouton.

J'en doute.

POIRET.

C'est un homme payé par le gouvernement pour faire un travail.

BIXIOU.

Évidemment; alors, un soldat est un employé.

POIRET, embarrassé.

Mais non.

BIXIOU.

Cependant, il est payé par l'État pour monter la garde et être passé en revue. Vous me direz qu'il souhaite trop quitter sa place, qu'il est trop peu en place, qu'il travaille trop et touche généralement trop peu de métal, excepté toutefois celui de son fusil.

POIRET ouvre de grands yeux.

Eh bien, monsieur, un employé serait plus logiquement un homme qui, pour vivre, a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose qu'expédier.

BIXIOU.

Ah! nous arrivons à une solution... Ainsi, le bureau est

la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Que faisons-nous alors du douanier? (Poiret essaye de piétiner, il échappe à Bixiou, qui lui a coupé un bouton et qui le reprend par un autre.) Bah! ce serait dans la matière bureaucratique un être neutre. Le gabelou est à moitié employé, il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat, ni tout à fait employé. Mais, papa, où allons-nous? (Il tortille le bouton.) Où cesse l'employé? Question grave! Un préfet est-il un employé?

POIRET, timidement.

C'est un fonctionnaire.

BIXIOU.

Ah! vous arrivez à ce contre-sens qu'un fonctionnaire ne serait pas un employé!...

POIRET, fatigué, regarde tous les employés.

M. Godard a l'air de vouloir dire quelque chose.

GODARD.

L'employé serait l'ordre et le fonctionnaire un genre.

BIXIOU, souriant.

Je ne vous croyais pas capable de cette ingénieuse distinction, brave sous-ordre.

POIRET.

Où allons-nous?...

BIXIOU.

La la, papa, ne marchons pas sur notre longe!... Écoutez, et nous finirons par nous entendre. Tenez, posons un axiome que je lègue aux bureaux. Où finit l'employé commence le fonctionnaire, où finit le fonctionnaire commence l'homme d'État. Il se rencontre cependant peu d'hommes

d'État parmi les préfets. Le préfet serait alors un neutre des genres supérieurs. Il se trouverait entre l'homme d'État et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire. Continuons à débrouiller ces hautes questions. (Poiret devient rouge.) Ceci ne peut-il pas se formuler par ce théorème digne de la Rochefoucauld : Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés. Nous pouvons mathématiquement en tirer ce premier *corollaire :* L'homme d'État se déclare dans la sphère des traitements supérieurs. Et ce non moins important et logique deuxième *corollaire :* Les directeurs généraux peuvent être des hommes d'État. Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : « C'est un bel état que d'être directeur général ! » Mais, dans l'intérêt de la langue française et de l'Académie...

POIRET, tout à fait fasciné par la fixité du regard de Bixiou.

La langue française !... l'Académie !...

BIXIOU; il coupe un second bouton et ressaisit le bouton supérieur.

Oui, dans l'intérêt de notre belle langue, on doit faire observer que, si le chef de bureau peut, à la rigueur, être encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Ces messieurs... (Il se tourne vers les employés en leur montrant un troisième bouton coupé à la redingote de Poiret.), ces messieurs apprécieront cette nuance pleine de délicatesse. — Ainsi, papa Poiret, l'employé finit exclusivement au chef de division. Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude, l'employé, qui pouvait paraître indéfinissable, est défini.

POIRET.

Cela me semble hors de doute.

BIXIOU.

Néanmoins, faites-moi l'amitié de résoudre cette question : Un juge étant inamovible, conséquemment ne pouvant être, selon votre subtile distinction, un fonctionnaire, et n'ayant pas un traitement en harmonie avec son ouvrage, doit-il être compris dans la classe des employés?...

POIRET; il regarde les corniches.

Monsieur, je n'y suis plus...

BIXIOU; il coupe un quatrième bouton.

Je voulais vous prouver, monsieur, que rien n'est simple, mais surtout, et ce que je vais dire est pour les philosophes (si vous voulez me permettre de retourner un mot de Louis XVIII), je veux faire voir que, à côté du besoin de définir, se trouve le danger de s'embrouiller.

POIRET s'essuie le front.

Pardon, monsieur, j'ai mal au cœur... (Il veut croiser sa redingote.) Ah! vous m'avez coupé tous mes boutons!

BIXIOU.

Eh bien, comprenez-vous?...

POIRET, mécontent.

Oui, monsieur..., oui, je comprends que vous avez voulu faire une très-mauvaise farce en me coupant mes boutons, sans que je m'en aperçusse!...

BIXIOU, gravement.

Vieillard, vous vous trompez. J'ai voulu graver dans votre cerveau la plus vivante image possible du gouvernement constitutionnel (Tous les employés regardent Bixiou; Poiret, stupéfait, le contemple dans une sorte d'inquiétude.), et vous tenir ainsi ma parole. J'ai pris la manière parabolique des sauvages! (*Écoutez!*) Pendant que les ministres établissent à

la Chambre des colloques à peu près aussi concluants, aussi utiles que le nôtre, l'administration coupe des boutons aux contribuables.

TOUS.

Bravo, Bixiou!

POIRET, qui comprend.

Je ne regrette plus mes boutons.

BIXIOU.

Et je fais comme Minard, je ne veux plus émarger pour si peu de chose, et je prive le ministère de ma coopération. (Il sort au milieu des rires de tous les employés.)

Il se passait dans le salon de réception du ministère une autre scène, plus instructive que celle-ci, car elle peut apprendre comment périssent les grandes idées dans les sphères supérieures et comment on s'y console d'un malheur.

En ce moment, des Lupeaulx présentait au ministre le nouveau directeur, M. Baudoyer. Il se trouvait dans le salon deux ou trois députés ministériels, influents, et M. Clergeot, à qui l'Excellence donnait l'assurance d'un traitement honorable. Après quelques phrases banales échangées, l'événement du jour fut sur le tapis.

UN DÉPUTÉ.

Vous n'aurez donc plus Rabourdin?

DES LUPEAULX.

Il a donné sa démission.

CLERGEOT.

Il voulait, dit-on, réformer l'administration.

LE MINISTRE, en regardant les députés.

Les traitements ne sont peut-être pas proportionnés aux exigences du service.

DE LA BRIÈRE.

Selon M. Rabourdin, cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs.

CLERGEOT.

Peut-être a-t-il raison.

LE MINISTRE.

Que voulez-vous ! la machine est montée ainsi, il faudrait la briser et la refaire; mais qui donc en aura le courage, en présence de la tribune, sous le feu des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles articles de la presse? Il s'ensuit qu'un jour il y aura quelque solution de continuité dommageable entre le gouvernement et l'administration.

LE DÉPUTÉ.

Qu'arrivera-t-il?

LE MINISTRE.

Un ministre voudra le bien sans pouvoir l'accomplir. Vous aurez créé des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si vous avez rendu le vol d'un écu vraiment impossible, vous n'empêcherez pas les collusions dans la sphère des intérêts. On ne concédera certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, qu'il sera difficile de surprendre. Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, vont avoir des opinions à eux, ils ne seront plus les mains d'une cervelle, ils ne représenteront plus la pensée du gouvernement; l'opposi-

tion tend à leur donner le droit de parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

BAUDOYER, tout bas, mais de manière à être entendu.

Monseigneur est sublime.

DES LUPEAULX.

Certes, la bureaucratie a des torts : je la trouve et lente et insolente, elle enserre un peu trop l'action ministérielle, elle étouffe bien des projets, elle arrête le progrès ; mais l'administration française est admirablement utile...

BAUDOYER.

Certes!

DES LUPEAULX.

Ne fût-ce qu'à soutenir la papeterie et le timbre. Si, comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut, à toute heure, rendre compte de sa dépense. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement, dans le gouffre d'une assurance quelconque, cinq pour cent de toute sa production, du capital qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de *coulage?*

LE DÉPUTÉ, manufacturier.

Les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé coulage.

DES LUPEAULX.

Eh bien, quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'État modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir de chiffres pour calculer. Calculons donc! Le chiffre est, d'ailleurs, la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent,

et telle est la société que nous a faite la Charte! selon moi, du moins. Puis rien ne convaincra mieux les *masses intelligentes* qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes d'État de la gauche, en définitive, se résout par des chiffres. Chiffrons. (Le ministre va causer à voix basse avec un député, dans un coin.) On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés, car un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares, ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents, vous obtenez soixante millions. Et d'abord, un publiciste pourrait faire observer à la Chine, à la Russie, où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse, la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventorière, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations connues! Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France qui ne soit ordonné par une lettre, prouvé par une pièce, produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche, car il vit de ces scrupules. Enfin bien des pays seraient contents, mais Napoléon ne s'en est pas tenu là. Ce grand organisateur a rétabli les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits-à-caution, payements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que

les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des comptes jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes. Ainsi, l'administration française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe, a rendu, comme vient de le dire Son Excellence, le vol impossible en France, la concussion est une chimère. Eh bien, que peut-on objecter? La France possède un revenu de douze cents millions, elle le dépense, voilà tout. Il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de coulage. Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie, les tribunaux, les bagnes et la police coûtent autant et ne nous font rien rendre. Et nous trouvons l'emploi des gens qui ne peuvent pas faire autre chose que ce qu'ils font, croyez-le bien. Le gaspillage, s'il y en a, ne peut plus être que moral et législatif, les Chambres en sont alors les complices, le gaspillage devient légal. Le coulage consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois et de payer alors le bois trop cher, à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un État sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc., etc.

BAUDOYER.

Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'État qui conduit le vaisseau.

LE MINISTRE, qui a fini sa conversation.

Il y a du vrai dans ce que vient de dire des Lupeaulx; mais sachez (A Baudoyer.), monsieur le directeur, que personne n'est au point de vue d'un homme d'État. Ordonner toute espèce de dépenses, même inutiles, ne constitue pas une mauvaise gestion. N'est-ce pas toujours animer le mouvement de l'argent, dont l'immobilité devient, en France surtout, funeste par suite des habitudes avaricieuses et profondément illogiques de la province, qui enfouit des tas d'or...

LE DÉPUTÉ, qui a écouté des Lupeaulx.

Mais il me semble que, si Votre Excellence avait raison tout à l'heure, et si notre spirituel ami (Il prend des Lupeaulx par le bras.) n'a pas tort, que conclure?

DES LUPEAULX, après avoir regardé le ministre.

Il y a sans doute quelque chose à faire...

DE LA BRIÈRE, timidement.

M. Rabourdin a donc raison?

LE MINISTRE.

Je verrai Rabourdin.

DES LUPEAULX.

Ce pauvre homme a eu le tort de se constituer le juge suprême de l'administration et des hommes qui la composent; il ne veut que trois ministères...

LE MINISTRE, interrompant.

Il est donc fou?

LE DÉPUTÉ.

Comment représenterait-on, dans les ministères, les chefs des partis à la Chambre?

BAUDOYER, d'un air qu'il croit fin.

Peut-être M. Rabourdin changeait-il aussi la constitution due au roi législateur.

LE MINISTRE, devenu pensif, prend le bras de la Brière et l'emmène.

Je voudrais voir le travail de Rabourdin; et, puisque vous le connaissez...

DE LA BRIÈRE, dans le cabinet.

Il a tout brûlé, vous l'avez laissé déshonorer, il quitte l'administration. Ne croyez pas, monseigneur, qu'il ait eu la sotte pensée, comme des Lupeaulx veut le faire croire, de rien changer à l'admirable centralisation du pouvoir.

LE MINISTRE, en lui-même.

J'ai fait une faute. (Il reste un moment silencieux.) Bah! nous ne manquerons jamais de plans de réforme...

DE LA BRIÈRE.

Ce n'est pas les idées, mais les hommes d'exécution qui manquent.

Des Lupeaulx, ce délicieux avocat des abus, entra dans le cabinet.

— Monseigneur, je pars pour mon élection.

— Attendez! dit l'Excellence en laissant son secrétaire particulier et prenant le bras de des Lupeaulx, avec qui il alla dans l'embrasure de la fenêtre. Mon cher, laissez-moi cet arrondissement, vous serez nommé comte, et je paye vos dettes... Enfin, si, après le renouvellement de

la Chambre, je reste aux affaires, je trouverai l'occasion de vous faire nommer pair de France dans une fournée.

— Vous êtes homme d'honneur, j'accepte.

Ce fut ainsi que Clément Chardin des Lupeaulx, dont le père, anobli sous Louis XV, portait *écartelé au premier d'argent au loup ravissant de sable emportant un agneau de gueules; au deux, de pourpre à trois fermeaux d'argent; deux et un, aux trois pals de gueules et d'argent de douze pièces; au quatre, d'or au caducée de gueules mis en pal, volé et serpenté de sinople, soutenu de quatre pattes de griffon mouvantes des flancs de l'écu;* avec EN LUPUS IN HISTORIA pour devise, put surmonter cet écusson quasi railleur d'une couronne comtale.

En 1830, vers la fin de décembre, M. Rabourdin eut une affaire qui l'amena dans son ancien ministère, où les bureaux avaient été agités par des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Venu de bonne heure au ministère dont les êtres lui étaient connus, Rabourdin put entendre le dialogue suivant entre les deux neveux de Laurent, car l'oncle avait eu sa retraite :

— Eh bien, comment va ton chef de division?

— Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit sans faire attendre; enfin pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : « Mais, monsieur, M. le comte, votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir, il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. » Enfin, il brouille tout! je

trouve tout sens dessus dessous, c'est un bien petit esprit... Et le tien?

— Le mien? oh! j'ai fini par le former, il sait maintenant où sont placés son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux;... mais ça n'a pas le grand genre; puis il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration : on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant. Il emporte le papier du bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui des jours de soirée.

— Eh! quel gouvernement, mon cher!

— Oui, tout le monde y carotte.

— Pourvu qu'on ne nous rogne pas nos pauvres appointements!

— J'en ai peur. Les Chambres sont bien regardantes. On chicane le bois des bûches.

— Eh bien, ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

— Nous sommes pincés! on nous écoutait.

— Eh! c'est défunt M. Rabourdin... Ah! monsieur, je vous ai reconnu à votre manière de vous présenter... Si vous avez besoin ici, personne ne saura ce qu'on vous doit d'égards, car nous sommes les seuls qui soyons restés de votre temps... MM. Colleville et Baudoyer n'ont pas usé le maroquin de leurs fauteuils après votre départ... Oh! mon Dieu, six mois après, ils ont été nommés percepteurs à Paris.

Paris, juillet 1836.

UN
PRINCE DE LA BOHÈME

A HENRI HEINE.

Mon cher Heine, à vous cette Étude, à vous, qui représentez à Paris l'esprit et la poésie de l'Allemagne, comme en Allemagne vous représentez la vive et spirituelle critique française; à vous, qui savez mieux que personne ce qu'il peut y avoir ici de critique, de plaisanterie, d'amour et de vérité.

DE BALZAC.

— Mon cher ami, dit madame de la Baudraye en tirant un manuscrit de dessous l'oreiller de sa causeuse, me pardonnerez-vous, dans la détresse où nous sommes, d'avoir fait une nouvelle de ce que vous nous avez dit, il y a quelques jours?

— Tout est de bonne prise par le temps qui court; n'avez-vous pas vu des auteurs qui, faute d'inventions, servent leur propre cœur et souvent celui de leurs maîtresses au public? On en viendra, ma chère, à chercher des aventures moins pour le plaisir d'en être les héros, que pour les raconter.

— Enfin, vous et la marquise de Rochefide aurez payé

notre loyer, et je ne crois pas, à la manière dont vont ici les choses, que je vous paye jamais le vôtre.

— Qui sait! peut-être vous arrivera-t-il la même bonne fortune qu'à madame de Rochefide.

— Croyez-vous que ce soit une bonne fortune que de rentrer chez son mari?

— Non, c'est seulement une grande fortune... Allez! j'écoute.

Madame de la Baudraye lut ce qui suit :

La scène est rue de Chartres-du-Roule, dans un magnifique salon. Un des auteurs les plus célèbres de ce temps est assis sur une causeuse auprès d'une très-illustre marquise, avec laquelle il est intime comme doit l'être un homme distingué par une femme qui le garde près d'elle, moins comme un pis aller que comme un complaisant *patito*.

— Eh bien, dit-elle, avez-vous trouvé ces lettres dont vous me parliez hier, et sans lesquelles vous ne pouviez pas me raconter tout ce qui *le* concerne?

— Je les ai.

— Vous avez la parole, je vous écoute comme un enfant à qui sa mère raconterait *le Grand Serpentin vert*.

— Entre toutes ces personnes de connaissance que nous avons l'habitude de nommer nos amis, je compte le jeune homme dont il est question. C'est un gentilhomme d'un esprit et d'un malheur infinis, plein d'excellentes intentions, d'une conversation ravissante, ayant beaucoup vu déjà, quoique jeune, et qui fait partie, en attendant mieux, de la *bohème*. La bohème, qu'il faudrait appeler la doctrine du boulevard des Italiens, se compose de

jeunes gens tous âgés de plus de vingt ans, mais qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués; on les distingue déjà dans les jours de carnaval, pendant lesquels ils déchargent le trop-plein de leur esprit, à l'étroit durant le reste de l'année, en des inventions plus ou moins drolatiques. A quelle époque vivons-nous! Quel absurde pouvoir laisse ainsi se perdre des forces immenses! Il se trouve dans la bohème des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, s'ils se sentaient appuyés par la puissance de la France. On y rencontre des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes! Enfin tous les genres de capacité, d'esprit y sont représentés. C'est un microcosme. Si l'empereur de Russie achetait la bohème moyennant une vingtaine de millions, en admettant qu'elle voulût quitter l'asphalte des boulevards, et qu'il la déportât à Odessa, dans un an Odessa serait Paris. Là se trouve la fleur inutile, et qui se dessèche, de cette admirable jeunesse française que Napoléon et Louis XIV recherchaient, que néglige depuis trente ans la gérontocratie sous laquelle tout se flétrit en France, belle jeunesse dont hier encore le professeur Tissot, homme peu suspect, disait : « Cette jeunesse, vraiment digne de lui, l'empereur l'employait partout, dans ses conseils, dans l'administration générale, dans des négociations hérissées de difficultés ou pleines de périls, dans le gouvernement des pays conquis, et partout elle répondait à son attente! Les jeunes gens étaient pour lui les *missi dominici* de Charlemagne. » Ce mot de bo-

hème vous dit tout. La bohème n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'espérance est sa religion, la foi en soi-même est son code, la charité passe pour être son budget. Tous ces jeunes gens sont plus grands que leur malheur, au-dessous de la fortune, mais au-dessus du destin. Toujours à cheval sur un *si,* spirituels comme des feuilletons, gais comme des gens qui doivent, oh! ils doivent autant qu'ils boivent! enfin, c'est là que j'en veux venir, ils sont tous amoureux, mais amoureux!... figurez-vous Lovelace, Henri IV, le régent, Werther, Saint-Preux, René, le maréchal de Richelieu, réunis dans un seul homme, et vous aurez une idée de leur amour! Et quels amoureux! Éclectiques par excellence en amour, ils vous servent une passion comme une femme peut la vouloir; leur cœur ressemble à une carte de restaurant, ils ont mis en pratique, sans le savoir et sans l'avoir lu peut-être, le livre de *l'Amour* par Stendhal; ils ont la section de l'amour-goût, celle de l'amour-passion, l'amour-caprice, l'amour cristallisé, et surtout l'amour passager. Tout leur est bon, ils ont créé ce burlesque axiome : *Toutes les femmes sont égales devant l'homme.* Le texte de cet article est plus vigoureux; mais, comme, selon moi, l'esprit en est faux, je ne tiens pas à la lettre. Madame, mon ami se nomme Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Édouard Rusticoli, comte de la Palférine. Les Rusticoli, arrivés en France avec Catherine de Médicis, venaient alors d'être dépossédés d'une souveraineté minime en Toscane. Un peu parents des d'Este, ils se sont alliés aux Guise. Ils ont tué beaucoup de protestants à la Saint-Barthélemy, et Charles IX leur a donné l'héritière du

comté de la Palférine, confisqué sur le duc de Savoie, et que Henri IV leur a racheté, tout en leur en laissant le titre. Ce grand roi fit la sottise de rendre ce fief au duc de Savoie. En échange, les comtes de la Palférine, qui portaient, avant que les Médicis eussent des armes, *d'argent à la croix fleurdelysée d'azur* (la croix fut fleurdelysée par lettres patentes de Charles IX), *sommé d'une couronne de comte et deux paysans pour supports,* avec IN HOC SIGNO VINCIMUS pour devise, ont eu deux charges de la couronne et un gouvernement. Ils ont joué le plus beau rôle sous les Valois, et jusqu'au quasi-règne de Richelieu; puis ils se sont amoindris sous Louis XIV et ruinés sous Louis XV. Le grand-père de mon ami dévora les restes de cette brillante maison avec mademoiselle Laguerre, qu'il mit à la mode, lui, le premier, avant Bouret. Officier sans aucune fortune en 1789, le père de Charles-Édouard eut le bon esprit, la Révolution aidant, de s'appeler Rusticoli. Ce père, qui d'ailleurs épousa, durant les guerres d'Italie, une filleule de la comtesse Albani, une Capponi, de là le dernier prénom de la Palférine, fut l'un des meilleurs colonels de l'armée; aussi l'empereur le nomma-t-il commandant de la Légion d'honneur, et le fit-il comte. Le colonel avait une légère déviation de la colonne vertébrale, et son fils dit en riant à ce sujet : « Ce fut un *comte refait.* » Le général comte Rusticoli, car il devint général de brigade à Ratisbonne, mourut à Vienne après la bataille de Wagram, où il fut nommé général de division sur le champ de bataille. Son nom, son illustration italienne et son mérite lui auraient valu tôt ou tard le bâton de maréchal. Sous la Restauration, il aurait reconstitué

cette grande et belle maison des la Palférine, si brillante déjà en 1100 comme Rusticoli, car les Rusticoli avaient dejà fourni un pape et révolutionné deux fois le royaume de Naples; enfin si splendide sous les Valois et si habile, que les la Palférine, quoique Frondeurs déterminés, existaient encore sous Louis XIV; Mazarin les aimait, il avait reconnu chez eux un reste de Toscan. Aujourd'hui, quand on nomme Charles-Édouard de la Palférine, sur cent personnes il n'y en a pas trois qui sachent ce qu'est la maison de la Palférine; mais les Bourbons ont bien laissé un Foix-Grailly vivant de son pinceau! Ah! si vous saviez avec quel esprit Édouard de la Palférine a pris cette position obscure! comme il se moque des bourgeois de 1830! quel sel, quel atticisme! Si la bohème pouvait souffrir un roi, il serait roi de la bohème. Sa verve est inépuisable. On lui doit la carte de la bohème et les noms des sept châteaux que n'a pu trouver Nodier.

— C'est, dit la marquise, la seule chose qui manque à l'une des plus spirituelles railleries de notre époque.

— Quelques traits de mon ami la Palférine vous mettront à même de le juger, reprit Nathan. La Palférine trouve un de ses amis, l'ami était de la bohème, en discussion sur le boulevard avec un bourgeois qui se croyait offensé. La bohème est très-insolente avec le pouvoir moderne. Il s'agissait de se battre.

» — Un instant, dit la Palférine en devenant aussi Lauzun que Lauzun a jamais pu l'être, un instant! monsieur est-il né?

» — Comment, monsieur? dit le bourgeois.

» — Oui, êtes-vous né? Comment vous nommez-vous?

» — Godin.

» — Hein ? Godin ! dit l'ami de la Palférine.

» — Un instant, mon cher, dit la Palférine en arrêtant son ami, il y a les Trigaudin. En êtes-vous ?

» Étonnement du bourgeois.

» — Non. Vous êtes alors des nouveaux ducs de Gaëte, façon impériale ? Non. Eh bien, comment voulez-vous que mon ami, *qui sera* secrétaire d'ambassade et ambassadeur, et à qui vous devrez un jour du respect, se batte !... Godin ! cela n'existe pas ; vous n'êtes rien, Godin ! Mon ami ne peut pas se battre en l'air. Quand on est quelque chose, on ne se bat qu'avec quelqu'un. Allons, mon cher, adieu !

» — Mes respects à madame, ajouta l'ami.

» Un jour, la Palférine se promenait avec un de ses amis, qui jeta le bout de son cigare au nez d'un passant. Ce passant eut le mauvais goût de se fâcher.

» — Vous avez essuyé le feu de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait.

» Il devait mille francs à son tailleur, qui, au lieu de venir lui-même, envoya un matin son premier commis chez la Palférine. Ce garçon trouve le débiteur malheureux au sixième étage, au fond d'une cour, en haut du faubourg du Roule. Il n'y avait pas de mobilier dans la chambre, mais un lit, et quel lit ! une table, et quelle table ! La Palférine entend la demande saugrenue, et que je qualifierais, nous dit-il, d'illicite, faite à sept heures du matin.

» — Allez dire à votre maître, répondit-il avec le geste

et la pose de Mirabeau, l'état dans lequel vous m'avez trouvé !

» Le commis recule en faisant des excuses. La Palférine voit le jeune homme sur le palier, il se lève dans l'appareil illustré par les vers de *Britannicus,* et lui dit :

» — Faites attention à l'escalier! Remarquez bien l'escalier, afin de ne pas oublier de lui parler de l'escalier.

» En quelque situation que l'ait jeté le hasard, la Palférine ne s'est jamais trouvé ni au-dessous de la crise, ni sans esprit, ni de mauvais goût. Il déploie toujours et en tout le génie de Rivarol et la finesse du grand seigneur français. C'est lui qui a trouvé la délicieuse histoire sur l'ami du banquier Laffitte venant au bureau de *la souscription nationale* proposée pour conserver à ce banquier son hôtel, où se brassa la révolution de 1830, et disant : « Voici cinq francs, rendez-moi cent sous. » On en a fait une caricature. Il eut le malheur, en style d'acte d'accusation, de rendre une jeune fille mère. L'enfant, peu ingénue, avoue sa faute à sa mère, bonne bourgeoise, qui accourt chez la Palférine et lui demande ce qu'il compte faire.

» — Maïs, madame, je ne suis ni chirurgien ni sage-femme.

» Elle fut foudroyée; mais elle revint à la charge trois ou quatre ans après, en insistant et demandant toujours à la Palférine ce qu'il comptait faire.

» — Oh! madame, répondit-il, quand cet enfant aura sept ans, âge auquel les enfants passent des mains des femmes entre celles des hommes... (Mouvement d'assen-

timent chez la mère.), si l'enfant est bien de moi (Geste de la mère), s'il me ressemble d'une manière frappante, s'il promet d'être un gentilhomme, si je reconnais en lui mon genre d'esprit, et surtout l'air Rusticoli, oh! alors (Nouveau mouvement.), par ma foi de gentilhomme, je lui donnerai... un bâton de sucre d'orge!

» Tout cela, si vous me permettez d'user du style employé par M. Sainte-Beuve pour ses biographies d'inconnus, est le côté enjoué, badin, mais déjà gâté, d'une race forte. Cela sent son Parc-aux-Cerfs plus que son hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas la race *des doux,* j'incline à conclure pour un peu de débauche et plus que je n'en voudrais chez des natures brillantes et généreuses; mais c'est galant dans le genre de Richelieu, folâtre et peut-être trop dans la drôlerie; c'est peut-être les *outrances* du XVIIIe siècle; cela rejoint en arrière les mousquetaires, et cela fait tort à Champcenetz; mais *ce volage* tient aux arabesques et aux enjolivements de la vieille cour des Valois. On doit sévir, dans une époque aussi morale que la nôtre, à l'encontre de ces audaces; mais ce bâton de sucre d'orge peut aussi montrer aux jeunes filles le danger de ces fréquentations d'abord pleines de rêveries, plus charmantes que sévères, roses et fleuries, mais dont les pentes ne sont pas surveillées et qui aboutissent à des excès mûrissants, à des fautes pleines de bouillonnements ambigus, à des résultats trop vibrants. Cette anecdote peint l'esprit vif et complet de la Palférine, car il a l'*entre-deux* que voulait Pascal, il est tendre et impitoyable; il est comme Épaminondas, également grand aux extrémités. Ce mot précise d'ailleurs l'époque; autrefois, il n'y avait pas d'accou-

cheurs. Ainsi les raffinements de notre civilisation s'expliquent par ce trait, qui restera.

— Ah çà! mon cher Nathan, quel galimatias me faites-vous là? demanda la marquise étonnée.

— Madame la marquise, répondit Nathan, vous ignorez la valeur de ces phrases précieuses, je parle en ce moment le sainte-beuve, une nouvelle langue française. Je continue. Un jour, se promenant sur le boulevard, bras dessus, bras dessous, avec des amis, la Palférine voit venir à lui le plus féroce de ses créanciers, qui lui dit :

» — Pensez-vous à moi, monsieur?

» — Pas le moins du monde! lui répondit le comte.

» Remarquez combien sa position était difficile. Déjà Talleyrand, en semblable circonstance, avait dit : « Vous » êtes bien curieux, mon cher! » Il s'agissait de ne pas imiter cet homme inimitable. Généreux comme Buckingham, et ne pouvant supporter d'être pris au dépourvu, un jour, n'ayant rien à donner à un ramoneur, le jeune comte puise dans un tonneau de raisins à la porte d'un épicier, et en emplit le bonnet du petit Savoyard, qui mange très-bien le raisin. L'épicier commença par rire et finit par tendre la main à la Palférine.

» — Oh! fi! monsieur, dit-il, votre main gauche doit ignorer ce que vient de donner ma droite.

» D'un courage aventureux, Charles-Édouard ne cherche ni ne refuse aucune partie; mais il a la bravoure spirituelle. En voyant, dans le passage de l'Opéra, un homme qui s'était exprimé sur son compte en termes légers, il lui donne un coup de coude en passant, puis il revient sur ses pas et lui en donne un second.

» — Vous êtes bien maladroit! dit-on.

» — Au contraire, je l'ai fait exprès.

» Le jeune homme lui présente sa carte.

» — Elle est bien sale, reprit-il, elle est par trop pochetée! veuillez m'en donner une autre, ajouta-t-il en la jetant.

» Sur le terrain, il reçoit un coup d'épée, l'adversaire voit partir le sang et veut finir en s'écriant :

» — Vous êtes blessé, monsieur.

» — Je nie la botte! répondit-il avec autant de sang froid que s'il eût été dans une salle d'armes.

» Et il riposta par une botte pareille, mais plus à fond, en ajoutant :

» — Voilà le vrai coup, monsieur!

» L'adversaire resta six mois au lit. Ceci, toujours en se tenant dans les eaux de M. Sainte-Beuve, rappelle les raffinés et la fine raillerie des beaux jours de la monarchie. On y voit une vie dégagée, mais sans point d'arrêt, une imagination riante qui ne nous est donnée qu'à l'origine de la jeunesse. Ce n'est plus le velouté de la fleur, mais il y a du grain desséché, plein, fécond qui assure la saison d'hiver. Ne trouvez-vous pas que ces choses annoncent quelque chose d'inassouvi, d'inquiet, ne s'analysant pas, ne se décrivant point, mais se comprenant, et qui s'embraserait en flammes éparses et hautes si l'occasion de se déployer arrivait? C'est l'*acedia* du cloître, quelque chose d'aigri, de fermenté dans l'inoccupation croupissante des forces juvéniles, une tristesse vague et obscure.

— Assez! dit la marquise, vous me donnez des douches à la cervelle.

— C'est l'ennui des après-midi. On est sans emploi, on fait mal plutôt que de ne rien faire, et c'est ce qui arrivera toujours en France. La jeunesse en ce moment a deux côtés : le côté studieux des *méconnus*, le côté ardent des *passionnés*.

— Assez! répéta madame de Rochefide avec un geste d'autorité, vous m'agacez les nerfs.

— Je me hâte, pour achever de vous peindre la Palférine, de me jeter dans ses régions galantes, afin de vous faire comprendre le génie particulier de ce jeune homme, qui représente admirablement une portion de la jeunesse malicieuse, de cette jeunesse assez forte pour rire de la situation où la met l'ineptie des gouvernants, assez calculatrice pour ne rien faire en voyant l'inutilité du travail, assez vive encore pour s'accrocher au plaisir, la seule chose qu'on n'ait pu lui ôter. Mais une politique à la fois bourgeoise, mercantile et bigote, va supprimant tous les déversoirs où se répandraient tant d'aptitudes et de talents. Rien pour ces poëtes, rien pour ces jeunes savants! Pour vous faire comprendre la stupidité de la nouvelle cour, voici ce qui est arrivé à la Palférine. Il existe à la liste civile un *employé aux malheurs*. Cet employé apprit un jour que la Palférine était dans une horrible détresse, il fit sans doute un rapport, et il apporta cinquante francs à l'héritier des Rusticoli. La Palférine reçut ce monsieur avec une grâce parfaite, et il l'entretint des personnages de la cour.

» — Est-il vrai, demanda-t-il, que mademoiselle d'Orléans contribue pour telle somme à ce beau service entrepris pour son neveu? Ce sera fort beau.

» La Palférine avait donné le mot à un petit Savoyard de dix ans, appelé par lui le *père Anchise,* lequel le sert pour rien, et duquel il dit :

» — Je n'ai jamais vu tant de niaiserie unie à tant d'intelligence ; il passerait dans le feu pour moi, il comprend tout et ne comprend pas que je ne puis rien pour lui.

» Anchise ramena de chez un loueur de carrosses un magnifique coupé derrière lequel il y avait un laquais. Au moment où la Palférine entendit le bruit du carrosse, il avait habilement amené la conversation sur les fonctions de ce monsieur, qu'il appelle depuis l'*homme aux misères sans écart,* il s'était informé de sa besogne et de son traitement.

» — Vous donne-t-on une voiture pour courir ainsi la ville ?

» — Oh non ! répondit-il.

» Sur ce mot, la Palférine et l'ami qui se trouvait chez lui acompagnent le pauvre homme, descendent et le forcent à monter en voiture, car il pleuvait à torrents. La Palférine avait tout calculé. Il offrit de conduire l'employé là où l'employé allait. Quand le distributeur des aumônes eut fini sa nouvelle visite, il retrouva l'équipage à la porte. Le laquais lui remit ce mot écrit au crayon :

« La voiture est payée pour trois jours par le comte
» Rusticoli de la Palférine, trop heureux de s'unir aux
» charités de la cour en donnant des ailes à ses bien-
» faits. »

» La Palférine appelle maintenant la liste civile une liste incivile. Il fut passionnément aimé d'une femme dont la conduite était un peu légère. Antonia demeurait rue du Helder, et y était remarquée. Mais, dans le temps où elle connut le comte, elle n'avait pas encore *été à pied*. Elle ne manquait pas de cette impertinence d'autrefois que les femmes d'aujourd'hui ont ravalée jusqu'à l'insolence. Après quinze jours d'un bonheur sans mélange, cette femme fut obligée de revenir, dans les intérêts de sa liste civile, à un système de passion moins exclusive. En s'apercevant qu'on manquait de franchise avec lui, la Palférine écrivit à madame Antonia cette lettre, qui la rendit célèbre :

« Madame,

» Votre conduite m'étonne autant qu'elle m'afflige. Non
» contente de me déchirer le cœur par vos dédains, vous
» avez l'indélicatesse de me retenir une brosse à dents,
» que mes moyens ne me permettent pas de remplacer,
» mes propriétés étant grevées d'hypothèques au delà de
» leur valeur.

» Adieu, trop belle et trop ingrate amie ! Puissions-
» nous nous revoir dans un monde meilleur !

» CHARLES-ÉDOUARD. »

Assurément (toujours en nous servant du style macaronique de M. Sainte-Beuve), ceci surpasse de beaucoup la raillerie de Sterne dans le *Voyage sentimental ;* ce serait Scarron, sans sa grossièreté. Je ne sais même si Molière, dans ses bonnes, n'aurait pas dit, comme du meilleur de

Cyrano : « Ceci est à moi ! » Richelieu n'a pas été plus complet en écrivant à la princesse qui l'attendait dans la cour des cuisines, au Palais-Royal : *Restez-y, ma reine, pour charmer les marmitons.* Encore, la plaisanterie de Charles-Édouard est-elle moins âcre. Je ne sais si les Romains, si les Grecs ont connu ce genre d'esprit. Peut-être Platon, en y regardant bien, en a-t-il approché, mais du côté sévère et musical...

— Laissez ce jargon, dit la marquise, cela peut s'imprimer, mais m'en écorcher les oreilles est une punition que je ne mérite point.

— Voici comment il fit la rencontre de Claudine, reprit Nathan. Un jour, un de ces jours inoccupés où la jeunesse se trouve à charge à elle-même, et, comme Blondet sous la Restauration, ne sort de son énergie et de l'abattement auquel la condamnent d'outrecuidants vieillards que pour mal faire, pour entreprendre de ces énormes bouffonneries qui ont leur excuse dans l'audace même de leur conception, la Palférine errait le long de sa canne, sur le même trottoir, entre la rue de Grammont et la rue de Richelieu. De loin, il voit une femme, une femme mise trop élégamment, et, comme il le dit, garnie d'effets trop coûteux et portés trop négligemment pour n'être pas une princesse de la cour où de l'Opéra ; mais, après juillet 1830, selon lui, l'équivoque est impossible, la princesse devait être de l'Opéra. Le jeune comte se met aux côtés de cette femme, comme s'il lui avait donné un rendez-vous ; il la suit avec une opiniâtreté polie, avec une persistance de bon goût, en lui lançant des regards pleins d'autorité, mais à propos, et qui forcèrent cette femme à se laisser

escorter. Un autre eût été glacé par l'accueil, déconcerté par les premiers chassés croisés de la femme, par le froid piquant de son air, par des mots sévères; mais la Palférine lui dit de ces mots plaisants contre lesquels ne tiennent aucun sérieux, aucune résolution. Pour se débarrasser de lui, l'inconnue entre chez sa marchande de modes, Charles-Édouard y entre, il s'assied, il donne son avis, il la conseille en homme prêt à payer. Ce sang-froid inquiète la femme, elle sort. Sur l'escalier, l'inconnue dit à la Palférine, son persécuteur :

» — Monsieur, je vais chez une parente de mon mari, une vieille dame, madame de Bonfalot...

» — Oh! madame de Bonfalot? répond le comte, mais je suis charmé, j'y vais...

» Le couple y va. Charles-Édouard entre avec cette femme, on le croit amené par elle, il se mêle à la conversation, il y prodigue son esprit fin et distingué. La visite traînait en longueur; ce n'était pas son compte.

» — Madame, dit-il à l'inconnue, n'oubliez pas que votre mari nous attend, il ne nous a donné qu'un quart d'heure.

» Confondue par cette audace, qui, vous le savez, vous plaît toujours, entraînée par ce regard vainqueur, par cet air profond et candide à la fois que sait prendre Charles-Édouard, elle se lève, accepte le bras de son cavalier forcé, descend et lui dit sur le seuil de la porte :

» — Monsieur, j'aime la plaisanterie...

» — Et moi donc! dit-il.

» Elle rit.

» — Mais il ne tient qu'à vous que cela ne devienne

sérieux, reprit-il. Je suis le comte de la Palférine, et je suis enchanté de pouvoir mettre à vos pieds et mon cœur et ma fortune !

» La Palférine avait alors vingt-deux ans. Ceci se passait en 1834. Par bonheur, ce jour-là, le comte était mis avec élégance. Je vais vous le peindre en deux mots. C'est le vivant portrait de Louis XIII, il en a le front pâle, gracieux aux tempes, le teint olivâtre, ce teint italien qui devient blanc aux lumières, les cheveux bruns, portés longs, et la royale noire ; il en a l'air sérieux et mélancolique, car sa personne et son caractère forment un contraste étonnant. En entendant le nom et voyant le personnage, Claudine éprouve comme un frémissement. La Palférine s'en aperçoit ; il lui lance un regard de ses yeux noirs profonds, fendus en amande, aux paupières légèrement ridées et bistrées qui révèlent des joies égales à d'horribles fatigues. Sous ce coup d'œil elle lui dit :

» — Votre adresse !

» — Quelle maladresse ! répondit-il.

» — Ah ! bah ! fit-elle en souriant. Oiseau sur la branche ?

» — Adieu, madame ; vous êtes une femme comme il m'en faut, mais ma fortune est loin de ressembler à mon désir...

» Il salue et la quitte net, sans se retourner. Le surlendemain, par une de ces fatalités qui ne sont possibles que dans Paris, il alla chez un de ces marchands d'habits qui prêtent sur gages lui vendre le superflu de sa garde-robe, il recevait d'un air inquiet le prix, après l'avoir longtemps débattu, quand l'inconnue passe et le reconnaît.

» — Décidément, crie-t-il au marchand stupéfait, je ne prends pas votre trompe!

» Et il indiquait une énorme trompe bosselée, accrochée en dehors et qui se dessinait sur des habits de chasseurs d'ambassade et de généraux de l'Empire. Puis, fier et impétueux, il resuivit la jeune femme. Depuis cette grande journée de la trompe, ils s'entendirent à merveille. Charles-Édouard a sur l'amour les idées les plus justes. Il n'y a pas, selon lui, deux amours dans la vie de l'homme ; il n'y en a qu'un seul, profond comme la mer, mais sans rivage. A tout âge, cet amour fond sur vous comme la grâce fondit sur saint Paul. Un homme peut vivre jusqu'à soixante ans sans l'avoir ressenti. Cet amour, selon une superbe expression de Heine, est peut-être la *maladie secrète du cœur,* une combinaison du sentiment de l'infini qui est en nous et du beau idéal, qui se révèle sous une forme visible. Enfin, cet amour embrasse à la fois la créature et la création. Tant qu'il ne s'agit pas de ce grand poëme, on ne peut traiter qu'en plaisantant des amours qui doivent finir, en faire ce que sont en littérature les poésies légères comparées au poëme épique. Charles-Édouard n'éprouva dans cette liaison ni ce coup de foudre qui annonce ce véritable amour, ni la lente révélation des attraits, la reconnaissance des qualités secrètes qui attachent deux êtres par une puissance croissante. L'amour vrai n'a que ces deux modes. Ou la première vue, qui sans doute est un effet de la seconde vue écossaise, ou la graduelle fusion des deux natures, qui réalise l'androgyne platonique. Mais Charles-Édouard fut aimé follement. Cette femme éprouvait l'amour complet, idéal et physique,

enfin la Palférine fut sa vraie passion à elle. Pour lui, Claudine n'était qu'une délicieuse maîtresse. Le diable avec son enfer, qui certes est un puissant magicien, n'aurait jamais pu changer le système de ces deux caloriques inégaux. J'ose affirmer que Claudine ennuyait souvent Charles-Édouard.

» — Au bout de trois jours, la femme qu'on n'aime pas et le poisson gardé sont bons à jeter par la fenêtre, nous disait-il.

» En bohème, le secret s'observe peu sur les amours légères. La Palférine nous parla souvent de Claudine; néanmoins, personne de nous ne la vit et jamais son nom de femme ne fut prononcé. Claudine était presque un personnage mythique. Nous en usions tous de même, conciliant ainsi les exigences de notre vie en commun et les lois du bon goût. Claudine, Hortense, la Baronne, la Bourgeoise, l'Impératrice, la Lionne, l'Espagnole, étaient des rubriques qui permettaient à chacun d'épancher ses joies, ses soucis, ses chagrins, ses espérances, et de communiquer ses découvertes. On n'allait pas au delà. Il y a exemple, en bohème, d'une révélation faite par hasard de la personne dont il était question; aussitôt, par un accord unanime, aucun de nous ne parla plus d'elle. Ce fait peut indiquer combien la jeunesse a le sens des vraies délicatesses. Quelle admirable connaissance ont les gens de choix des limites où doivent s'arrêter la raillerie et ce monde de choses françaises désigné sous le mot soldatesque de *blague,* mot qui sera repoussé de la langue, espérons-le, mais qui seul peut faire comprendre l'esprit de la bohème! Nous plaisantions donc souvent sur Claudine et

sur le comte. C'était des « Que fais-tu de Claudine? — Et ta Claudine? — Toujours Claudine? » chantés sur l'air de *Toujours Gessler!* de Rossini; etc.

» — Je vous souhaite, pour le mal que je vous veux, nous dit un jour la Palférine, une semblable maîtresse. Il n'y a pas de lévrier, de basset, de caniche qui lui soient comparables pour la douceur, la soumission, la tendresse absolue. Il y a des moments où je me fais des reproches, où je me demande compte à moi-même de ma dureté. Claudine obéit avec une douceur de sainte. Elle vient, je la renvoie, elle s'en va, elle ne pleure que dans la cour. Je ne veux pas d'elle pendant une semaine, je lui assigne le mardi suivant, à certaine heure, fût-ce minuit ou six heures du matin, dix heures ou cinq heures, les moments les plus incommodes, celui du déjeuner, du dîner, du lever, du coucher... Oh! elle viendra, belle, parée, ravissante, à cette heure, exactement! Et elle est mariée! entortillée dans les obligations et les devoirs d'une maison. Les ruses qu'elle doit inventer, les raisons à trouver pour se conformer à mes caprices nous embarrasseraient, nous autres!... Rien ne la lasse, elle tient bon! Je le lui dis, ce n'est pas de l'amour, c'est de l'entêtement. Elle m'écrit tous les jours, je ne lis pas ses lettres, elle s'en est aperçue, elle écrit toujours! Tenez, voilà deux cents lettres dans ce coffre. Elle me prie de prendre chaque jour une de ses lettres pour essuyer mes rasoirs, et je n'y manque pas! Elle croit, avec raison, que la vue de son écriture me fait penser à elle.

» La Palférine s'habillait en nous disant cela; je pris la lettre dont il allait se servir, je la lus et la gardai sans

qu'il la réclamât; la voici, car, selon ma promesse, je l'ai retrouvée :

« Lundi, minuit.

» Eh bien, mon ami, êtes-vous content de moi? Je ne » vous ai pas demandé cette main, qu'il vous eût été fa- » cile de me donner et que je désirais tant de presser sur » mon cœur, sur mes lèvres. Non, je ne vous l'ai pas » demandée, je crains trop de vous déplaire. Savez-vous » une chose! Bien que je sache cruellement que mes » actions vous sont parfaitement indifférentes, je n'en de- » viens pas moins d'une extrême timidité dans ma con- » duite. La femme qui vous appartient, à quelque titre » que ce soit et bien que très-secrètement, doit éviter » d'encourir le plus léger blâme. En ce qui est des anges » du ciel, pour lesquels il n'y a pas de secret, mon amour » est égal aux plus purs amours; mais, partout où je me » trouve, il me semble que je suis toujours en votre pré- » sence, et je veux vous faire honneur.

» Tout ce que vous m'avez dit sur ma manière de me » mettre m'a frappée et m'a fait comprendre combien » les gens de race noble sont supérieurs aux autres! Il » me restait quelque chose de la fille d'Opéra dans la » coupe de mes robes, dans mes coiffures. En un moment, » j'ai reconnu la distance qui me séparait du bon goût. » La première fois, vous recevrez une duchesse, vous ne » me reconnaîtrez pas. Oh! combien tu as été bon pour » ta Claudine, combien de fois je t'ai remercié de m'avoir » dit tout cela! Quel intérêt dans ce peu de paroles! Tu » t'es donc occupé de cette chose à toi qui se nomme

» Claudine? Cè n'est pas cet imbécile qui m'aurait éclairée,
» *il* trouve bien tout ce que je fais, *il* est d'ailleurs bien
» trop *pot-au-feu*, trop prosaïque pour avoir le sens du
» beau. Mardi va bien tarder à mon impatience! Mardi,
» près de vous pendant plusieurs heures! Ah! je m'effor-
» cerai mardi de penser que ces heures sont des mois, et
» que je suis ainsi toujours. Je vis en espoir dans cette
» matinée, comme je vivrai plus tard, quand elle sera
» passée, par le souvenir. L'espoir est une mémoire qui
» désire, le souvenir est une mémoire qui a joui. Quelle
» belle vie dans la vie nous fait ainsi la pensée! Je songe
» à inventer des tendresses qui ne seront qu'à moi, dont
» le secret ne sera deviné par aucune femme. Il me prend
» des sueurs froides qu'il n'arrive un empêchement. Oh!
» je briserais net avec *lui*, s'il le fallait; mais ce n'est pas
» d'ici que jamais viendra l'empêchement, c'est de toi, tu
» pourras vouloir aller dans le monde, chez une autre
» femme peut-être. Oh! grâce pour ce mardi! Si tu me
» l'enlevais, Charles, tu ne sais pas tout ce que tu *lui* vau-
» drais, je *le* rendrais fou. Si tu ne voulais pas de moi, si
» tu allais dans le monde, laisse-moi venir tout de même,
» te voir t'habiller, rien que te voir, je n'en demande
» pas davantage, laisse-moi te prouver ainsi combien je
» t'aime purement! Depuis que tu m'as permis de t'aimer,
» car tu me l'as permis puisque je suis à toi, depuis ce
» jour, je t'aime de toute la puissance de mon âme, et
» je t'aimerai toujours : car, après t'avoir aimé, on ne
» peut plus, on ne doit plus aimer personne. Et, vois-tu,
» quand tu te verras sous un regard qui ne veut que te
» voir, tu sentiras qu'il y a chez ta Claudine quelque

» chose de divin que tu y as éveillé. Hélas! je ne suis
» point coquette avec toi; je suis comme une mère avec
» son enfant : je souffre tout de toi; moi si impérieuse,
» si fière ailleurs, moi qui faisais trotter des ducs, des
» princes, des aides de camp de Charles X qui valaient
» plus que toute la cour actuelle, je te traite en enfant
» gâté! Mais à quoi bon des coquetteries? ce serait en
» pure perte. Et cependant, faute de coquetterie, je ne
» vous inspirerai jamais d'amour, monsieur! Je le sais, je
» le sens, et je continue en éprouvant l'action d'un pou-
» voir irrésistible, mais je pense que cet entier abandon
» me vaudra de vous ce sentiment qu'*il* dit être chez
» tous les hommes pour ce qui est leur propriété. »

« Mercredi.

» Oh! comme la tristesse est entrée noire dans mon cœur
» lorsque j'ai su qu'il fallait renoncer au bonheur de te
» voir hier! Une seule idée m'a empêchée de me laisser
» aller dans les bras de la mort : tu le voulais! Ne pas
» venir, c'était exécuter ta volonté, obéir à l'un de tes
» ordres. Ah! Charles, j'étais si jolie! tu aurais eu en moi
» mieux que cette belle princesse allemande que tu
» m'avais donnée en exemple, et que j'avais étudiée à
» l'Opéra. Mais tu m'aurais peut-être trouvée hors de ma
» nature. Tiens, tu m'as ôté toute confiance en moi, je
» suis peut-être laide. Oh! je me fais horreur, je deviens
» imbécile en songeant à mon radieux Charles-Édouard.
» Je deviendrai folle, c'est sûr. Ne ris pas, ne me parle pas
» de la mobilité des femmes. Si nous sommes mobiles,
» vous êtes bien bizarres, vous! Oter à une pauvre créa-

» ture les heures d'amour qui la faisaient heureuse depuis
» dix jours, qui la rendaient bonne et charmante pour
» tous ceux qui la venaient voir! Enfin tu étais cause de
» ma douceur avec *lui,* tu ne sais pas le mal que tu *lui*
» fais. Je me suis demandé ce que je dois inventer pour te
» conserver, ou pour avoir seulement le droit d'être quel-
» quefois à toi... Quand je pense que tu n'as jamais voulu
» venir ici! Avec quelle délicieuse émotion je te servi-
» rais! Il y en a de plus favorisées que moi. Il y a des
» femmes à qui tu dis : *Je vous aime.* A moi, tu n'as ja-
» mais dit que : *Tu es une bonne fille.* Sans que tu le
» saches, il est certains mots de toi qui me rongent le
» cœur. Il y a des gens d'esprit qui me demandent quel-
» quefois à quoi je pense : je pense à mon abjection, qui
» est celle de la plus pauvre pécheresse en présence du
» Sauveur. »

— Il y a, vous le voyez, encore trois pages. La Palférine me laissa prendre cette lettre, où je vis des traces de larmes qui me semblèrent encore chaudes! Cette lettre me prouva que la Palférine nous disait vrai. Marcas, assez timide avec les femmes, s'extasiait sur une lettre semblable qu'il venait de lire dans son coin avant d'en allumer son cigare.

» — Mais toutes les femmes qui aiment écrivent de ces choses-là! s'écria la Palférine, l'amour leur donne à toutes de l'esprit et du style, ce qui prouve qu'en France le style vient des idées et non des mots. Voyez comme cela est bien pensé, comme un sentiment est logique!...

» Et il nous lut une autre lettre, qui était bien supé-

rieure aux lettres factices tant étudiées que nous tâchons de faire, nous autres auteurs de romans. Un jour, la pauvre Claudine ayant su la Palférine dans un danger excessif, à cause d'une lettre de change, eut la fatale idée de lui apporter dans une bourse ravissamment brodée une somme assez considérable en or.

» — Qui t'a faite si hardie de te mêler des affaires de ma maison? lui cria la Palférine en colère. Raccommode mes chaussettes, brode-moi des pantoufles, si ça t'amuse. Mais... Ah! tu veux faire la duchesse, et tu retournes la fable de Danaé contre l'aristocratie!

» En disant ces mots, il vida la bourse dans sa main, et fit le geste de jeter la somme à la figure de Claudine. Claudine, épouvantée et ne devinant pas la plaisanterie, se recula, heurta une chaise et alla tomber la tête la première sur l'angle aigu de la cheminée. Elle se crut morte. La pauvre femme ne dit qu'un mot, quand, mise sur le lit, elle put parler :

» — Je l'ai mérité, Charles!

» La Palférine eut un moment de désespoir. Ce désespoir rendit la vie à Claudine; elle fut heureuse de ce malheur, elle en profita pour faire accepter la somme à la Palférine, et le tirer d'embarras. Puis ce fut le contre-pied de la fable de la Fontaine où un mari rend grâces aux voleurs de lui faire connaître un mouvement de tendresse chez sa femme. A ce propos, un mot vous expliquera la Palférine tout entier. Claudine revint chez elle, elle arrangea comme elle le put un roman pour justifier sa blessure, et fut dangereusement malade. Il se fit un abcès à la tête. Le médecin... Bianchon, je crois,... oui, ce

fut lui!... voulut un jour faire couper les cheveux de Claudine, qui a des cheveux aussi beaux que ceux de la duchesse de Berri; mais elle s'y refusa, et dit en confidence à Bianchon qu'elle ne pouvait pas les laisser couper sans la permission du comte de la Palférine. Bianchon vint chez Charles-Édouard. Charles-Édouard l'écouta gravement, et, quand Bianchon lui eut longuement expliqué le cas et démontré qu'il fallait absolument couper les cheveux pour faire sûrement l'opération :

» — Couper les cheveux de Claudine! s'écria-t-il d'une voix péremptoire; non, j'aime mieux la perdre!

» Bianchon, après quatre ans, parle encore du mot de la Palférine, et nous en avons ri pendant une demi-heure. Claudine, instruite de cet arrêt, y vit une preuve d'affection, elle se crut aimée. En face de sa famille en larmes, de son mari à genoux, elle fut inébranlable, elle garda ses cheveux. L'opération, secondée par cette force intérieure que lui donnait la croyance d'être aimée, réussit parfaitement. Il y a de ces mouvements d'âme qui mettent en désordre toutes les bricoles de la chirurgie et les lois de la science médicale. Claudine écrivit, sans orthographe, sans ponctuation, une délicieuse lettre à la Palférine pour lui apprendre l'heureux résultat de l'opération, en lui disant que l'amour en savait plus que toutes les sciences.

» — Maintenant, nous disait un jour la Palférine, comment faire pour me débarrasser de Claudine?

» — Mais elle n'est pas gênante, elle te laisse maître de tes actions.

» — C'est vrai, dit la Palférine, mais je ne veux pas

qu'il y ait dans ma vie quelque chose qui s'y glisse sans mon consentement.

» Dès ce jour, il se mit à tourmenter Claudine : il avait dans la plus profonde horreur une bourgeoise, une femme sans nom, il lui fallait absolument une femme titrée; elle avait fait des progrès, c'est vrai, Claudine était mise comme les femmes les plus élégantes du faubourg Saint-Germain, elle avait su sanctifier sa démarche, elle marchait avec une grâce chaste, inimitable; mais ce n'était pas assez!... Ces éloges faisaient tout avaler à Claudine.

» — Eh bien, lui dit un jour la Palférine, si tu veux rester la maîtresse d'un la Palférine pauvre, sans le sou, sans avenir, au moins dois-tu le représenter dignement. Tu dois avoir un équipage, des laquais, une livrée, un titre. Donne-moi toutes les jouissances de vanité que je ne puis pas avoir par moi-même. La femme que j'honore de mes bontés ne doit jamais aller à pied; si elle est éclaboussée, j'en souffre! Je suis fait comme cela, moi! Ma femme doit être admirée de tout Paris. Je veux que tout Paris m'envie mon bonheur! Qu'un petit jeune homme, voyant passer dans un brillant équipage une brillante comtesse, se dise : « A qui sont de pareilles divinités? » et reste pensif,... cela doublera mes plaisirs.

» La Palférine nous avoua qu'après avoir lancé ce programme à la tête de Claudine pour s'en débarrasser, il fut étourdi pour la première et sans doute pour la seule fois de sa vie.

» — Mon ami, dit-elle avec un son de voix qui trahissait un tremblement intérieur et universel, c'est bien! Tout cela sera fait, ou je mourrai...

» Elle lui baisa la main et y mit quelques larmes de bonheur.

» — Je suis heureuse, ajouta-t-elle, que tu m'aies expliqué ce que je dois être pour rester ta maîtresse.

» — Et, nous disait la Palférine, elle est sortie en me faisant un petit geste coquet de femme contente. Elle était sur le seuil de ma mansarde, grande, fière, à la hauteur d'une sibylle antique.

» Tout ceci doit vous expliquer assez les mœurs de la bohème, dont une des plus brillantes figures est ce jeune *condottiere,* reprit Nathan après une pause. Maintenant, voici comme je découvris qui était Claudine, et comment je pus comprendre tout ce qu'il y avait d'épouvantablement vrai dans un mot de la lettre de Claudine auquel vous n'avez peut-être pas pris garde.

La marquise, trop pensive pour rire, dit à Nathan un « Continuez! » qui lui prouva combien elle était frappée de ces étrangetés, combien surtout la Palférine la préoccupait.

— Parmi tous les auteurs dramatiques de Paris, un des mieux posés, des plus rangés, des plus entendus, était, en 1829, du Bruel, dont le nom est inconnu du public; il s'appelle de Cursy sur les affiches. Sous la Restauration, il avait une place de chef de bureau dans un ministère. Attaché de cœur à la branche aînée, il donna bravement sa démission, et fit depuis ce temps deux fois plus de pièces de théâtre pour compenser le déficit que sa belle conduite occasionnait dans son budget des recettes. Du Bruel avait alors quarante ans, sa vie vous est connue. A l'exemple de quelques auteurs, il portait à une femme

de théâtre une de ces affections qui ne s'expliquent pas, et qui cependant existent au vu et au su du monde littéraire. Cette femme, vous le savez, est Tullia, l'un des anciens premiers sujets de l'Académie royale de musique. Tullia n'est pour elle qu'un surnom, comme celui de Cursy pour du Bruel. Pendant dix ans, de 1817 à 1827, cette fille a brillé sur les illustres planches de l'Opéra. Plus belle que savante, médiocre sujet, mais un peu plus spirituelle que ne le sont les danseuses, elle ne donna pas dans la réforme vertueuse qui perdit le corps de ballet, elle continua la dynastie des Guimard. Aussi dut-elle son ascendant à plusieurs protecteurs connus, au duc de Rhétoré, fils du duc de Chaulieu, à l'influence d'un célèbre directeur des beaux-arts, à des diplomates, à de riches étrangers. Elle eut, durant son apogée, un petit hôtel rue Chauchat, et vécut comme vivaient les anciennes nymphes de l'Opéra. Du Bruel s'amouracha d'elle au déclin de la passion du duc de Rhétoré, vers 1823. Simple sous-chef, du Bruel souffrit le directeur des beaux-arts, il se croyait le préféré! Cette liaison devint, au bout de six ans, un quasi-mariage. Tullia cache soigneusement sa famille, on sait vaguement qu'elle est de Nanterre. Un de ses oncles, jadis simple charpentier ou maçon, grâce à ses recommandations et à de généreux prêts, est devenu, dit-on, un riche entrepreneur de bâtiments. Cette indiscrétion a été commise par du Bruel; il dit un jour que Tullia recueillerait tôt ou tard une belle succession. L'entrepreneur, qui n'est pas marié, se sent un faible pour sa nièce, à laquelle il a des obligations.

» — C'est un homme qui n'a pas assez d'esprit pour être ingrat, disait-elle.

» En 1829, Tullia se mit d'elle-même à la retraite. A trente ans, elle se voyait un peu grasse, elle avait essayé vainement la pantomime, elle ne savait rien que se donner *assez de ballon* pour bien enlever sa jupe en pirouettant, à la manière des Noblet, et se montrer quasi nue au parterre. Le vieux Vestris lui dit, dès l'abord, que ce *temps* bien exécuté, quand une danseuse était d'une belle nudité, valait tous les talents imaginables. C'est l'*ut* de poitrine de la danse. Aussi, disait-il, les illustres danseuses, Camargo, Guimard, Taglioni, toutes maigres, brunes et laides, ne peuvent s'en tirer que par du génie. Devant de plus jeunes sujets plus habiles qu'elle, Tullia se retira dans toute sa gloire, et fit bien. Danseuse aristocratique, ayant peu dérogé dans ses liaisons, elle ne voulut pas tremper ses chevilles dans le gâchis de Juillet. Insolente et belle, Claudine avait de beaux souvenirs et peu d'argent, mais les plus magnifiques bijoux et l'un des plus beaux mobiliers de Paris. En quittant l'Opéra, la fille célèbre, aujourd'hui presque oubliée, n'eut plus qu'une idée, elle voulut se faire épouser par du Bruel, et vous comprenez qu'elle est aujourd'hui madame du Bruel, mais sans que ce mariage ait été déclaré. Comment ces sortes de femmes se font épouser après sept ou huit ans d'intimité? quels ressorts elles poussent? quelles machines elles mettent en mouvement? si comique que puisse être ce drame intérieur, ce n'est pas notre sujet. Du Bruel est marié secrètement, le fait est accompli. Avant son mariage, Cursy passait pour un joyeux compagnon; il ne rentrait pas toujours

chez lui, sa vie était quelque peu bohémienne, il se laissait aller à une partie, à un souper; il sortait très-bien pour se rendre à une répétition de l'Opéra-Comique, et se trouvait, sans savoir comment, à Dieppe, à Baden, à Saint-Germain; il donnait à dîner, il menait la vie puissante et dépensière des auteurs, des journalistes et des artistes; il levait très-bien ses droits d'auteur dans toutes les coulisses de Paris, il faisait partie de notre société. Finot, Lousteau, du Tillet, Desroches, Bixiou, Blondet, Couture, des Lupeaulx, le supportaient malgré son air pédant et sa lourde attitude de bureaucrate. Mais, une fois mariée, Tullia rendit du Bruel esclave. Que voulez-vous! le pauvre diable aimait Tullia. Tullia venait, disait-elle, de quitter le théâtre pour être toute à lui, pour devenir une bonne et charmante femme. Tullia sut se faire adopter par les femmes les plus jansénistes de la famille du Bruel. Sans qu'on eût jamais compris ses intentions d'abord, elle allait s'ennuyer chez madame de Bonfalot; elle faisait de riches cadeaux à la vieille et avare madame de Chissé, sa grand'tante; elle passa chez cette dame un été, ne manquant pas une seule messe. La danseuse se confessa, reçut l'absolution, communia, mais à la campagne, sous les yeux de la tante. Elle nous disait, l'hiver suivant :

» — Comprenez-vous? j'aurai de vraies tantes!

» Elle était si heureuse de devenir une bourgeoise, si heureuse d'abdiquer son indépendance, qu'elle trouva les moyens qui pouvaient la mener au but. Elle flattait ces vieilles gens. Elle a été tous les jours, à pied, tenir compagnie pendant deux heures à la mère de du Bruel pendant une maladie. Du Bruel était étourdi du déploiement

de cette ruse à la Maintenon, et il admirait cette femme sans faire un seul retour sur lui-même, il était déjà si bien ficelé, qu'il ne sentait plus la ficelle. Claudine fit comprendre à du Bruel que le système élastique du gouvernement bourgeois, de la royauté bourgeoise, de la cour bourgeoise, était le seul qui pût permettre à une Tullia, devenue madame du Bruel, de faire partie du monde où elle eut le bon sens de ne pas vouloir pénétrer. Elle se contenta d'être reçue chez mesdames de Bonfalot, de Chissé, chez madame du Bruel, où elle posait, sans jamais se démentir, en femme sage, simple, vertueuse. Elle fut, trois ans plus tard, reçue chez leurs amies.

» — Je ne peux pourtant pas me persuader que madame du Bruel, la jeune, ait montré ses jambes et le reste à tout Paris, à la lueur de cent becs de lumières ! disait naïvement madame Anselme Popinot.

» Juillet 1830 ressemble, sous ce rapport, à l'empire de Napoléon, qui reçut à sa cour une ancienne femme de chambre dans la personne de madame Garat, *épouse* du grand juge. L'ancienne danseuse avait rompu net, vous le devinez, avec toutes ses camarades : elle ne reconnaissait parmi ses anciennes connaissances personne qui pût la compromettre. En se mariant, elle avait loué, rue de la Victoire, un tout petit charmant hôtel entre cour et jardin, où elle fit des dépenses folles, et où s'engouffrèrent les plus belles choses de son mobilier et de celui de du Bruel. Tout ce qui parut ordinaire ou commun fut vendu. Pour trouver des analogies au luxe qui scintillait chez elle, on doit remonter jusqu'aux beaux jours des Guimard, des Sophie Arnould, des Duthé, qui dévorèrent des fortunes

princières. Jusqu'à quel point cette riche existence intérieure agissait-elle sur du Bruel? La question, délicate à poser, est plus délicate à résoudre. Pour donner une idée des fantaisies de Tullia, qu'il me suffise de vous parler d'un détail. Le couvre-pied de son lit est en dentelle de point d'Angleterre, il vaut dix mille francs. Une actrice célèbre en eut un pareil, Claudine le sut; dès lors, elle fit monter sur son lit un magnifique angora. Cette anecdote peint la femme. Du Bruel n'osa pas dire un mot; il eut ordre de propager ce défi de luxe porté à l'*autre*. Tullia tenait à ce présent du duc de Rhétoré; mais, un jour, cinq ans après son mariage, elle joua si bien avec son chat, qu'elle déchira le couvre-pied, en tira des voiles, des volants, des garnitures, et le remplaça par un couvre-pied de bon sens, par un couvre-pied qui était un couvre-pied et non une preuve de la démence particulière à ces femmes qui se vengent par un luxe insensé, comme a dit un journaliste, d'avoir vécu de pommes crues dans leur enfance. La journée où le couvre-pied fut mis en lambeaux marqua, dans le ménage, une ère nouvelle. Cursy se distingua par une féroce activité. Personne ne soupçonne à quoi Paris a dû le vaudeville XVIIIe siècle, à poudre, à mouches, qui se rua sur les théâtres. L'auteur de ces mille et un vaudevilles, desquels se sont tant plaints les feuilletonistes, est un vouloir formel de madame du Bruel : elle exigea de son mari l'acquisition de l'hôtel où elle avait fait tant de dépenses, où elle avait casé un mobilier de cinq cent mille francs. Pourquoi? Jamais Tullia ne s'explique, elle entend admirablement le souverain *parce que* des femmes.

» — On s'est beaucoup moqué de Cursy, dit-elle; mais,

en définitive, il a trouvé cette maison dans la boîte de rouge, dans la houppe à poudrer et les habits pailletés du XVIIIe siècle. Sans moi, jamais il n'y aurait pensé, reprit-elle en s'enfonçant dans ses coussins au coin de son feu.

» Elle nous disait cette parole au retour d'une première représentation d'une pièce de du Bruel, qui avait réussi et contre laquelle elle prévoyait une avalanche de feuilletons. Tullia recevait. Tous les lundis, elle donnait un thé; sa société était aussi bien choisie qu'elle le pouvait, elle ne négligeait rien pour rendre sa maison agréable. On y jouait la bouillotte dans un salon, on causait dans un autre ; quelquefois dans le plus grand, dans un troisième salon, elle donnait des concerts, toujours courts, et auxquels elle n'admettait jamais que les plus éminents artistes. Elle avait tant de bon sens, qu'elle arrivait au tact le plus exquis, qualité qui lui donna sans doute un grand ascendant sur du Bruel; le vaudevilliste, d'ailleurs, l'aimait de cet amour que l'habitude finit par rendre indispensable à l'existence. Chaque jour met un fil de plus à cette trame forte, irrésistible, fine, dont le réseau tient les plus délicates velléités, enserre les plus fugitives passions, les réunit, et garde un homme lié, pieds et poings, cœur et tête. Tullia connaissait bien Cursy, elle savait où le blesser, elle savait comment le guérir. Pour tout observateur, même pour un homme qui se pique autant que moi d'un certain usage, tout est abîme dans ces sortes de passions, les profondeurs sont là plus ténébreuses que partout ailleurs; enfin les endroits les plus éclairés ont aussi des teintes brouillées. Cursy, vieil auteur usé par la vie des coulisses,

aimait ses aises, il aimait la vie luxueuse, abondante, facile; il était heureux d'être roi chez lui, de recevoir une partie des hommes littéraires dans un hôtel où éclatait un luxe royal, où brillaient les œuvres choisies de l'art moderne. Tullia laissait trôner du Bruel parmi cette gent où se trouvaient des journalistes assez faciles à prendre et à embucquer. Grâce à ses soirées, à des prêts bien placés, Cursy n'était pas trop attaqué, ses pièces réussissaient. Aussi ne se serait-il pas séparé de Tullia pour un empire. Il eût fait bon marché d'une infidélité, peut-être, à la condition de n'éprouver aucun retranchement dans ses jouissances accoutumées; mais, chose étrange! Tullia ne lui causait aucune crainte en ce genre. On ne connaissait pas de fantaisie à l'ancien premier sujet; et, si elle en avait eu, certes elle aurait gardé toutes les apparences.

» — Mon cher, nous disait doctoralement sur le boulevard du Bruel, il n'y a rien de tel que de vivre avec une de ces femmes qui, par l'abus, sont revenues des passions. Les femmes comme Claudine ont mené leur vie de garçon, elles ont des plaisirs par-dessus la tête, et font les femmes les plus adorables qui se puissent désirer : sachant tout, formées et point bégueules, faites à tout, indulgentes. Aussi, prêché-je à tout le monde d'épouser *un reste de cheval anglais.* Je suis l'homme le plus heureux de la terre!

» Voilà ce que me disait du Bruel à moi-même, en présence de Bixiou.

» — Mon cher, me répondit le dessinateur, il a peut-être raison d'avoir tort!

» Huit jours après, du Bruel nous avait priés de veni

dîner avec lui, un mardi. Le matin, j'allai le voir pour une affaire de théâtre, un arbitrage qui nous était confié par la commission des auteurs dramatiques; nous étions forcés de sortir; mais, auparavant, il entra dans la chambre de Claudine, où il n'entre pas sans frapper, il demanda la permission.

» — Nous vivons en grands seigneurs, dit-il en souriant, nous sommes libres. Chacun chez nous!

» Nous fûmes admis. Du Bruel dit à Claudine :

» — J'ai invité quelques personnes aujourd'hui...

» — Vous voilà! s'écria-t-elle, vous invitez du monde sans me consulter, je ne suis rien ici. — Tenez, me dit-elle en me prenant pour juge par un regard, je vous le demande à vous-même, quand on a fait la folie de vivre avec une femme de ma sorte, car enfin, j'étais une danseuse de l'Opéra,... oui, pour qu'on l'oublie, je ne dois jamais l'oublier moi-même,... eh bien, un homme d'esprit, pour relever sa femme dans l'opinion publique, s'efforcerait de lui supposer une supériorité, de justifier sa détermination par la reconnaissance de qualités éminentes chez cette femme! Le meilleur moyen pour la faire respecter par les autres est de la respecter chez elle, de l'y laisser maîtresse absolue. Ah bien, il me donnerait de l'amour-propre à voir combien il craint d'avoir l'air de m'écouter. Il faut que j'aie dix fois raison pour qu'il me fasse une concession.

» Chaque phrase ne passait pas sans une dénégation faite par gestes de la part de du Bruel.

» — Oh! non, non, reprit-elle vivement en voyant les gestes de son mari, du Bruel, mon cher, moi qui toute ma

vie, avant de vous épouser, ai joué chez moi le rôle de reine, je m'y connais! Mes désirs étaient épiés, satisfaits, comblés... Après tout, j'ai trente-cinq ans, et les femmes de trente-cinq ans ne peuvent pas être aimées. Oh! si j'avais seize ans, et ce qui se vend si cher à l'Opéra, quelles attentions vous auriez pour moi, monsieur du Bruel! Je méprise souverainement les hommes qui se vantent d'aimer une femme et qui ne sont pas toujours auprès d'elle aux petits soins. Voyez-vous, du Bruel, vous êtes petit et chafouin, vous aimez à tourmenter une femme, vous n'avez qu'elle sur qui déployer votre force. Un Napoléon se subordonne à sa maîtresse, il n'y perd rien; mais vous autres! vous ne vous croyez plus rien alors, vous ne voulez pas être dominés. — Trente-cinq ans, mon cher, me dit-elle, le mot de l'énigme est là... Allons, il dit encore non. — Vous savez bien que j'en ai trente-sept. Je suis bien fâchée, mais allez dire à vos amis que vous les mènerez au *Rocher de Cancale*. Je pourrais leur donner à dîner; mais je ne le veux pas, ils ne viendront pas! Mon pauvre petit monologue vous gravera dans la mémoire le précepte salutaire du *chacun chez soi,* qui est notre charte, ajouta-t-elle en riant et revenant à la nature folle et capricieuse de la fille d'Opéra.

» — Eh bien, oui, ma chère petite minette, dit du Bruel, la la, ne vous fâchez pas. Nous savons vivre.

» Il lui baisa les mains et sortit avec moi, mais furieux. De la rue de la Victoire au boulevard, voici ce qu'il me dit, si toutefois les phrases que souffre la typographie parmi les plus violentes injures peuvent représenter les atroces paroles, les venimeuses pensées qui ruisselèrent

de sa bouche comme une cascade échappée de côté dans un grand torrent :

» — Mon cher, je quitterai cette infâme danseuse ignoble, cette vieille toupie qui a tourné sous le fouet de tous les airs d'opéra, cette guenipe, cette guenon de Savoyard! Oh! toi qui t'es attaché aussi à une actrice, mon cher, que jamais l'idée d'épouser ta maîtresse ne te poursuive! Vois-tu, c'est un supplice oublié dans l'enfer de Dante! Tiens, maintenant, je la battrais, je la cognerais, je lui dirais son fait. Poison de ma vie, elle m'a fait aller comme un valet de volet!

» Il était sur le boulevard, et dans un tel état de fureur, que les mots ne sortaient pas de sa gorge.

» — Je chausserai mes pieds dans son ventre!

» — A propos de quoi? lui dis-je.

» — Mon cher, tu ne sauras jamais les mille myriades de fantaisies de cette gaupe! Quand je veux rester, elle veut sortir; quand je veux sortir, elle veut que je reste. Ça vous débagoule des raisons, des accusations, des syllogismes, des calomnies, des paroles à rendre fou. Le bien, c'est leur fantaisie! le mal, c'est la nôtre! Foudroyez-les par un mot qui coupe leurs raisonnements, elles se taisent et vous regardent comme si vous étiez un chien mort. Mon bonheur?... il s'explique par une servilité absolue, par la vassalité du chien de basse-cour. Elle me vend trop cher le peu qu'elle me donne. Au diable! Je lui laisse tout et je m'enfuirai dans une mansarde. Oh! la mansarde et la liberté! Voici cinq ans que je n'ose faire ma volonté!

» Au lieu d'aller prévenir ses amis, Cursy resta sur le boulevard, arpentant l'asphalte depuis la rue de Richelieu

jusqu'à la rue du Mont-Blanc, en se livrant aux plus furieuses imprécations et aux exagérations les plus comiques. Il était dans la rue en proie à un paroxysme de colère qui contrastait avec son calme à la maison. Sa promenade servit à user la trépidation de ses nerfs et la tempête de son âme. Vers deux heures, dans un de ses mouvements désordonnés, il s'écria :

» — Ces damnées femelles ne savent ce qu'elles veulent. Je parie ma tête à couper que, si je retourne chez moi lui dire que j'ai prévenu mes amis et que nous dînons au *Rocher de Cancale,* cet arrangement demandé par elle ne lui conviendra plus. Mais, me dit-il, elle aura décampé. Peut-être y a-t-il là-dessous un rendez-vous avec quelque barbe de bouc ! Non, car elle m'aime au fond !

» Ah ! madame, dit Nathan en regardant d'un air fin la marquise, qui ne put s'empêcher de sourire, il n'y a que les femmes et les prophètes qui sachent faire usage de la foi.

» Du Bruel, reprit-il, me ramena chez lui, nous y allâmes lentement. Il était trois heures. Avant de monter, il vit du mouvement dans la cuisine : il y entre, voit des apprêts et me regarde en interrogeant sa cuisinière.

» — Madame a commandé un dîner, répondit-elle ; madame est habillée, elle a fait venir une voiture, puis elle a changé d'avis, elle a renvoyé la voiture en la redemandant pour l'heure du spectacle.

» — Eh bien, s'écria du Bruel, que te disais-je !

» Nous entrâmes à pas de loup dans l'appartement. Personne. De salon en salon, nous arrivâmes jusqu'à un bou-

doir où nous surprîmes Tullia pleurant. Elle essuya ses larmes sans affectation et dit à du Bruel :

» — Envoyez au *Rocher de Cancale* un petit mot pour prévenir vos invités que le dîner a lieu ici.

» Elle avait fait une de ces toilettes que les femmes de théâtre ne savent pas composer : élégante, harmonieuse de ton et de formes, des coupes simples, des étoffes de bon goût, ni trop chères ni trop communes, rien de voyant, rien d'exagéré, mot que l'on efface sous le mot *artiste* avec lequel se payent les sots. Enfin, elle avait l'air comme il faut. A trente-sept ans, Tullia se trouve à la plus belle phase de la beauté chez les Françaises. Le célèbre ovale de son visage était, en ce moment, d'une pâleur divine; elle avait ôté son chapeau; je voyais le léger duvet, cette fleur des fruits, adoucissant les contours moelleux déjà si fins de sa joue. Sa figure, accompagnée de deux grappes de cheveux blonds, avait une grâce triste. Ses yeux gris étincelants étaient noyés dans la vapeur des larmes. Son nez mince, digne du plus beau camée romain, et dont les ailes battaient, sa petite bouche enfantine encore, son long cou de reine à veines un peu gonflées, son menton rougi pour un moment par quelque désespoir secret, ses oreilles bordées de rouge, ses mains tremblantes sous le gant, tout accusait des émotions violentes. Ses sourcils, agités par des mouvements fébriles, trahissaient une douleur. Elle était sublime. Son mot écrasa du Bruel. Elle nous jeta ce regard de chatte, pénétrant et impénétrable, qui n'appartient qu'aux femmes du grand monde et aux femmes du théâtre; puis elle tendit la main à du Bruel.

» — Mon pauvre ami, dès que tu as été parti, je me suis

fait mille reproches. Je me suis accusée d'une effroyable ingratitude et je me suis dit que j'avais été mauvaise. — Ai-je été bien mauvaise? me demanda-t-elle. — Pourquoi ne pas recevoir tes amis? n'es-tu pas chez toi? Veux-tu savoir le mot de tout cela? Eh bien, j'ai peur de ne pas être aimée. Enfin j'étais entre le repentir et la honte de revenir. Quand j'ai lu les journaux, j'ai vu une première représentation aux Variétés, j'ai cru que tu voulais traiter un collaborateur. Seule, j'ai été faible, je me suis habillée pour courir après toi,... pauvre chat!

» Du Bruel me regarda d'un air victorieux, il ne se souvenait pas de la moindre de ses oraisons *contra Tullia*.

» — Eh bien, cher ange, je ne suis allé chez personne, lui dit-il.

» — Comme nous nous entendons! s'écria-t-elle.

» Au moment où elle disait cette ravissante parole, je vis à sa ceinture un petit billet passé en travers, mais je n'avais pas besoin de cet indice pour deviner que les fantaisies de Tullia se rapportaient à des causes occultes. La femme est, selon moi, l'être le plus logique, après l'enfant. Tous deux, ils offrent le sublime phénomène du triomphe constant de la pensée unique. Chez l'enfant, la pensée change à tout moment, mais il ne s'agite que pour cette pensée et avec une telle ardeur, que chacun lui cède, fasciné par l'ingénuité, par la persistance du désir. La femme change moins souvent; mais l'appeler fantasque est une injure d'ignorant. En agissant, elle est toujours sous l'empire d'une passion, et c'est merveille de voir comme elle fait de cette passion le centre de la nature et de la société. Tullia fut chatte, elle entortilla du

Bruel, la journée redevint bleue et le soir fut magnifique. Ce spirituel vaudevilliste ne s'apercevait pas de la douleur enterrée dans le cœur de sa femme.

» — Mon cher, me dit-il, voilà la vie : des oppositions, des contrastes !

» — Surtout quand ce n'est pas joué, répondis-je.

» — Je l'entends bien ainsi, reprit-il. Mais, sans ces violentes émotions, on mourrait d'ennui ! Ah ! cette femme a le don de m'émouvoir !

» Après le dîner, nous allâmes aux Variétés; mais, avant le départ, je me glissai dans l'appartement de du Bruel, j'y pris sur une planche, parmi des papiers sacrifiés, le numéro des *Petites Affiches* où se trouvait la notification du contrat de l'hôtel acheté par du Bruel, exigée pour la purge légale. En lisant ces mots, qui me sautèrent aux yeux comme une lueur : *A la requête de Jean-François du Bruel et de Claudine Chaffaroux, son épouse,* tout fut expliqué pour moi. Je pris le bras de Claudine et j'affectai de laisser descendre tout le monde avant nous. Quand nous fûmes seuls :

» — Si j'étais la Palférine, lui dis-je, je ne ferais jamais manquer de rendez-vous !

» Elle se posa gravement un doigt sur les lèvres, et descendit en me pressant le bras; elle me regardait avec une sorte de plaisir en pensant que je connaissais la Palférine. Savez-vous quelle fut sa première idée ? Elle voulut faire de moi son espion; mais elle rencontra le badinage de la bohème. Un mois après, au sortir d'une première représentation d'une pièce de du Bruel, il pleuvait, nous étions ensemble, j'allai chercher un fiacre. Nous étions

restés pendant quelques instants sur le théâtre, et il ne se trouvait plus de voitures à l'entrée. Claudine gronda fort du Bruel; et, quand nous roulâmes, car elle me reconduisit chez Florine, elle continua la querelle en lui disant les choses les plus mortifiantes.

» — Eh bien, qu'y a-t-il? demandai-je.

» — Mon cher, elle me reproche de vous avoir laissé courir après le fiacre, et part de là pour vouloir désormais un équipage.

» — Je n'ai jamais, étant premier sujet, fait usage de mes pieds que sur les planches, dit-elle. Si vous avez du cœur, vous inventerez quatre pièces de plus par an, vous songerez qu'elles doivent réussir en songeant à la destination de leur produit, et votre femme n'ira pas dans la crotte. C'est une honte que j'aie à le demander. Vous auriez dû deviner mes perpétuelles souffrances depuis cinq ans que me voici mariée!

» — Je le veux bien, répondit du Bruel, mais nous nous ruinerons.

» — Si vous faites des dettes, répondit-elle, la succession de mon oncle les payera.

» — Vous êtes bien capable de me laisser les dettes et de garder la succession.

» — Ah! vous le prenez ainsi, répondit-elle. Je ne vous dis plus rien; un pareil mot me ferme la bouche.

» Aussitôt du Bruel se répandit en excuses et en protestations d'amour, elle ne répondit pas; il lui prit les mains, elle les lui laissa prendre, elles étaient comme glacées, comme des mains de morte. Tullia, vous comprenez, jouait admirablement ce rôle de cadavre que

jouent les femmes, afin de vous prouver qu'elles vous refusent leur consentement à tout, qu'elles vous suppriment leur âme, leur esprit, leur vie, et se regardent elles-mêmes comme une bête de somme. Il n'y a rien qui pique plus les gens de cœur que ce manége. Elles ne peuvent cependant employer ce moyen qu'avec ceux qui les adorent.

» — Croyez-vous, me dit-elle de l'air le plus méprisant, qu'un comte aurait proféré pareille injure, quand même il l'aurait pensée? Pour mon malheur, j'ai vécu avec des ducs, avec des ambassadeurs, avec des grands seigneurs, et je connais leurs manières. Comme cela rend la vie bourgeoise insupportable! Après tout, un vaudevilliste n'est ni un Rastignac, ni un Rhétoré...

» Du Bruel était blême. Deux jours après, du Bruel et moi, nous nous rencontrâmes au foyer de l'Opéra; nous fîmes quelques tours ensemble, et la conversation tomba sur Tullia.

» — Ne prenez pas au sérieux, me dit-il, mes folies sur le boulevard, je suis violent.

» Pendant deux hivers, je fus assez assidu chez du Bruel, et je suivis attentivement les manéges de Claudine. Elle eut un brillant équipage, et du Bruel se lança dans la politique, elle lui fit abjurer ses opinions royalistes. Il se rallia, fut replacé dans l'administration de laquelle il faisait autrefois partie; elle lui fit briguer les suffrages de la garde nationale, il y fut élu chef de bataillon; il se montra si valeureusement dans une émeute, qu'il eut la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il fut nommé maître des requêtes et chef de division. L'oncle Chaffaroux

mourut, laissant quarante mille livres de rente à sa nièce, les trois quarts de sa fortune environ. Du Bruel fut nommé député; mais, auparavant, pour n'être pas soumis à la réélection, il se fit nommer conseiller d'État et directeur. Il réimprima des traités d'archéologie, des œuvres de statistique, et deux brochures politiques qui devinrent le prétexte de sa nomination à l'une des complaisantes académies de l'Institut. En ce moment, il est commandeur de la Légion, et s'est tant remué dans les intrigues de la Chambre, qu'il vient d'être nommé pair de France et comte. Notre ami n'ose pas encore porter ce titre, sa femme seule met sur ses cartes : *la comtesse du Bruel.* L'ancien vaudevilliste a l'ordre de Léopold, l'ordre d'Isabelle, la croix de Saint-Wladimir, deuxième classe, l'ordre du Mérite civil de Bavière, l'ordre papal de l'Éperon d'or; enfin, il porte toutes les petites croix, outre sa grande. Il y a trois mois, Claudine est venue à la porte de la Palférine, dans son brillant équipage armorié. Du Bruel est petit-fils d'un traitant anobli sur la fin du règne de Louis XIV, ses armes ont été composées par Chérin, et la couronne comtale ne messied pas à ce blason, qui n'offre aucune des ridiculités impériales. Ainsi Claudine avait exécuté, dans l'espace de trois années, les conditions du programme que lui avait imposé le charmant, le joyeux la Palférine. Un jour, il y a de cela un mois, elle monte l'escalier du méchant hôtel où loge son amant, et grimpe dans sa gloire, mise comme une vraie comtesse du faubourg Saint-Germain, à la mansarde de notre ami. La Palférine voit Claudine et lui dit :

» — Je sais que tu t'es fait nommer pair. Mais il est

trop tard, Claudine; tout le monde me parle de la croix du Sud, je veux *la voir*.

» — Je te l'aurai, dit-elle.

» Là-dessus, la Palférine partit d'un rire homérique.

» — Décidément, reprit-il, je ne veux pas, pour maîtresse, d'une femme ignorante comme un brochet, et qui fait de tels sauts de carpe, qu'elle va des coulisses de l'Opéra à la cour, car je te veux voir à la cour citoyenne.

» — Qu'est-ce que la croix du Sud? me dit-elle d'une voix triste et humiliée.

» Saisi d'admiration pour cette intrépidité de l'amour vrai qui, dans la vie réelle comme dans les fables les plus ingénues de la féerie, s'élance dans des précipices pour y conquérir la fleur qui chante ou l'œuf du rok, je lui expliquai que la croix du Sud était un amas de nébuleuses, disposé en forme de croix, plus brillant que la voie lactée, et qui ne se voyait que dans les mers du Sud.

» — Eh bien, lui dit-elle, Charles, allons-y.

» Malgré la férocité de son esprit, la Palférine eut une larme aux yeux; mais quel regard et quel accent chez Claudine! je n'ai rien vu de comparable, dans ce que les efforts des grands acteurs ont eu de plus extraordinaire, au mouvement par lequel, en voyant ces yeux, si durs pour elle, mouillés de larmes, Claudine tomba sur ses deux genoux et baisa la main de cet impitoyable la Palférine; il la releva, prit son grand air, ce qu'il nomme l'air *Rusticoli*, et lui dit :

» — Allons, mon enfant, je ferai quelque chose pour toi. Je te mettrai dans... mon testament!

» Eh bien, dit en finissant Nathan à madame de Rochefide, je me demande si du Bruel est joué. Certes, il n'y a rien de plus comique, de plus étrange que de voir les plaisanteries d'un jeune homme insouciant faisant la loi d'un ménage, d'une famille, ses moindres caprices y commandant, y contremandant les résolutions les plus graves. Le fait du dîner s'est, vous comprenez, renouvelé dans mille occasions et dans un ordre de choses importantes! Mais, sans les fantaisies de sa femme, du Bruel serait encore de Cursy, un vaudevilliste parmi cinq cents vaudevillistes; tandis qu'il est à la Chambre des pairs...

— Vous changerez les noms, j'espère! dit Nathan à madame de la Baudraye.

— Je le crois bien! je n'ai mis que pour vous les noms aux masques. Mon cher Nathan, dit-elle à l'oreille du poëte, je sais un autre ménage où c'est la femme qui est du Bruel.

— Et le dénoûment? demanda Lousteau, qui revint au moment où madame de la Baudraye achevait la lecture de sa nouvelle.

— Je ne crois pas aux dénoûments, dit madame de la Baudraye; il faut en faire quelques-uns de beaux pour montrer que l'art est aussi fort que le hasard; mais, mon cher, on ne relit une œuvre que pour ses détails.

— Mais il y a un dénoûment, dit Nathan.

— Et lequel? demanda madame de la Baudraye.

— La marquise de Rochefide est folle de Charles-Édouard. Mon récit avait piqué sa curiosité.

— Oh! la malheureuse! s'écria madame de la Baudraye.

— Pas si malheureuse! dit Nathan, car Maxime de Traïlles et la Palférine ont brouillé le marquis avec madame Schontz et vont raccommoder Arthur et Béatrix. (Voir *Béatrix.*)

1839-1845.

GAUDISSART II

A MADAME LA PRINCESSE CRISTINA DE BELGIOJOSO
NÉE TRIVULCE

Savoir vendre, pouvoir vendre, et vendre! Le public ne se doute pas de tout ce que Paris doit de grandeurs à ces trois faces du même problème. L'éclat de magasins aussi riches que les salons de la noblesse avant 1789, la splendeur des cafés qui souvent efface, et très-facilement, celle du néo-Versailles, le poëme des étalages détruit tous les soirs, reconstruit tous les matins; l'élégance et la grâce des jeunes gens en communication avec les acheteuses, les piquantes physionomies et les toilettes des jeunes filles qui doivent attirer les acheteurs; et enfin, récemment, les profondeurs, les espaces immenses et le luxe babylonien des galeries où les marchands monopolisent les spécialités en les réunissant, tout ceci n'est rien!... Il ne s'agit encore que de plaire à l'organe le plus avide et le plus blasé qui se soit développé chez l'homme depuis la société romaine, et dont l'exigence est devenue sans bornes, grâce aux efforts de la civili-

sation la plus raffinée. Cet organe, c'est *l'œil des Parisiens!...* Cet œil consomme des feux d'artifice de cent mille francs, des palais de deux kilomètres de longueur sur soixante pieds de hauteur en verres multicolores, des féeries à quatorze théâtres tous les soirs, des panoramas renaissants, de continuelles expositions de chefs-d'œuvre, des mondes de douleurs et des univers de joie en promenade sur les boulevards ou errant par les rues; des encyclopédies de guenilles au carnaval, vingt ouvrages illustrés par an, mille caricatures, dix mille vignettes, lithographies et gravures. Cet œil lampe pour quinze mille francs de gaz tous les soirs; enfin, pour le satisfaire, la ville de Paris dépense annuellement quelques millions en points de vue et en plantations. Et ceci n'est rien encore!... ce n'est que le côté matériel de la question. Oui, c'est, selon nous, peu de chose en comparaison des efforts de l'intelligence, des ruses dignes de Molière, employées par les soixante mille commis et les quarante mille demoiselles qui s'acharnent à la bourse des acheteurs, comme les milliers d'ablettes aux morceaux de pain qui flottent sur les eaux de la Seine.

Le Gaudissart sur place est au moins égal en capacités, en esprit, en raillerie, en philosophie, à l'illustre commis voyageur devenu le type de cette tribu. Sorti de son magasin, de sa partie, il est comme un ballon sans son gaz; il ne doit ses facultés qu'à son milieu de marchandises, comme l'acteur n'est sublime que sur son théâtre. Quoique, relativement aux autres commis marchands de l'Europe, le commis français ait plus d'instruction qu'eux, qu'il puisse au besoin parler asphalte, bal Mabille, polka,

littérature, livres illustrés, chemins de fer, politique, Chambre et révolution, il est excessivement sot quand il quitte son tremplin, son aune et ses grâces de commande; mais, là, sur la corde raide du comptoir, la parole aux lèvres, l'œil à la pratique, le châle à la main, il éclipse le grand Talleyrand; il a plus d'esprit que Désaugiers, il a plus de finesse que Cléopâtre, il vaut Monrose doublé de Molière. Chez lui, Talleyrand eût joué Gaudissart; mais, dans son magasin, Gaudissart aurait joué Talleyrand.

Expliquons ce paradoxe par un fait.

Deux jolies duchesses babillaient aux côtés de cet illustre prince, elles voulaient un bracelet. On attendait de chez le plus célèbre bijoutier de Paris un commis et des bracelets. Un Gaudissart arrive muni de trois bracelets, trois merveilles, entre lesquelles les deux femmes hésitent. Choisir! c'est l'éclair de l'intelligence. Hésitez-vous,... tout est dit, vous vous trompez. Le goût n'a pas deux inspirations. Enfin, après dix minutes, le prince est consulté; il voit les deux duchesses aux prises avec les mille facettes de l'incertitude entre les deux plus distingués de ces bijoux; car, de prime abord, il y en eut un d'écarté. Le prince ne quitte pas sa lecture, il ne regarde pas les bracelets, il examine le commis.

— Lequel choisiriez-vous pour votre bonne amie? lui demande-t-il.

Le jeune homme montre un des deux bijoux.

— En ce cas, prenez l'autre, vous ferez le bonheur de deux femmes, dit le plus fin des diplomates modernes; et vous, jeune homme, rendez en mon nom votre bonne amie heureuse.

Les deux jolies femmes sourient, et le commis se retire, aussi flatté du présent que le prince vient de lui faire que de la bonne opinion qu'il a de lui.

Une femme descend de son brillant équipage, arrêté rue Vivienne, devant un de ces somptueux magasins où l'on vend des châles; elle est accompagnée d'une autre femme. Les femmes sont presque toujours deux pour ces sortes d'expéditions. Toutes, en semblable occurrence, se promènent dans dix magasins avant de se décider; et, dans l'intervalle de l'un à l'autre, elles se moquent de la petite comédie que leur jouent les commis. Examinons qui fait le mieux son personnage, ou de l'acheteuse ou du vendeur? qui des deux l'emporte dans ce petit vaudeville?

Quand il s'agit de peindre le plus grand fait du commerce parisien, la vente! on doit produire un type en y résumant la question. Or, en ceci, le châle ou la châtelaine de mille écus causeront plus d'émotions que la pièce de batiste, que la robe de trois cents francs. Mais, ô étrangers des deux mondes! si toutefois vous lisez cette physiologie de la facture, sachez que cette scène se joue dans les magasins de nouveautés pour du barége à deux francs ou pour de la mousseline imprimée à quatre francs le mètre!

Comment vous défierez-vous, princesses ou bourgeoises, de ce joli tout jeune homme, à la joue veloutée et colorée comme une pêche, aux yeux candides, vêtu presque aussi bien que votre..., votre... cousin, et doué d'une voix douce comme la toison qu'il vous déplie? Il y en a trois ou quatre ainsi. L'un, à l'œil noir, à la mine décidée, qui

vous dit : « Voilà! » d'un air impérial. L'autre, aux yeux bleus, aux formes timides, aux phrases soumises, et dont on dit : « Pauvre enfant! il n'est pas né pour le commerce!... » Celui-ci, châtain clair, l'œil jaune et rieur, à la phrase plaisante, et doué d'une activité, d'une gaieté méridionales. Celui-là, rouge fauve, à barbe en éventail, raide comme un communiste, sévère, imposant, à cravate fatale, à discours brefs.

Ces différentes espèces de commis, qui répondent aux principaux caractères de femmes, sont les bras de leur maître, un gros bonhomme à figure épanouie, à front demi-chauve, à ventre de député ministériel, quelquefois décoré de la Légion d'honneur pour avoir maintenu la supériorité du métier français, offrant des lignes d'une rondeur satisfaisante, ayant femme, enfants, maison de campagne, et son compte à la Banque. Ce personnage descend dans l'arène à la façon du *Deus ex machina,* quand l'intrigue trop embrouillée exige un dénoûment subit. Ainsi les femmes sont environnées de bonhomie, de jeunesse, de gracieusetés, de sourires, de plaisanteries, de ce que l'humanité civilisée offre de plus simple, de plus décevant, le tout arrangé par nuances pour tous les goûts.

Un mot sur les effets naturels d'optique, d'architecture, de décor; un mot court, décisif, terrible; un mot qui est de l'histoire faite sur place. Le livre où vous lisez cette page instructive se vend rue de Richelieu, 76, dans une élégante boutique, blanc et or, vêtue de velours rouge, qui possédait une pièce en entre-sol où le jour vient en plein de la rue de Ménars, et vient, comme chez un peintre, franc, pur, net, toujours égal à lui-

même. Quel flâneur n'a pas admiré *le Persan,* ce roi d'Asie qui se carre à l'angle de la rue de la Bourse et de la rue de Richelieu, chargé de dire *urbi et orbi :* « Je règne plus tranquillement ici qu'à Lahore. » Dans cinq cents ans, cette sculpture au coin de deux rues pourrait, sans cette immortelle analyse, occuper les archéologues, faire écrire des volumes in-quarto avec figures, comme celui de M. Quatremère sur le Jupiter Olympien, et où l'on démontrerait que Napoléon a été un peu sofi dans quelque contrée d'Orient avant d'être empereur des Français. Eh bien, ce riche magasin a fait le siége de ce pauvre petit entre-sol; et, à coups de billets de banque, il s'en est emparé. La Comédie humaine a cédé la place à la comédie des cachemires. *Le Persan* a sacrifié quelques diamants de sa couronne pour obtenir ce jour si nécessaire. Ce rayon de soleil augmente la vente de cent pour cent, à cause de son influence sur le jeu des couleurs; il met en relief toutes les séductions des châles, c'est une lumière irrésistible, c'est un rayon d'or! Sur ce fait, jugez de la mise en scène de tous les magasins de Paris!...

Revenons à ces jeunes gens, à ce quadragénaire décoré, reçu par le roi des Français à sa table, à ce premier commis à barbe rousse, à l'air autocratique. Ces Gaudissarts émérites se sont mesurés avec mille caprices par semaine, ils connaissent toutes les vibrations de la corde-cachemire dans le cœur des femmes. Quand une lorette, une dame respectable, une jeune mère de famille, une lionne, une duchesse, une bonne bourgeoise, une danseuse effrontée, une innocente demoiselle, une trop innocente étrangère, se présentent, chacune d'elles est aussitôt analysée

par ces sept ou huit hommes qui l'ont étudiée au moment où elle a mis la main sur le bec-de-cane de la boutique, et qui stationnent aux fenêtres, au comptoir, à la porte, à un angle, au milieu du magasin, en ayant l'air de penser aux joies d'un dimanche échevelé; en les examinant, on se demande même : « A quoi peuvent-ils penser? » La bourse d'une femme, ses désirs, ses intentions, sa fantaisie, sont mieux fouillés alors en un moment que les douaniers ne fouillent une voiture suspecte à la frontière en sept quarts d'heure. Ces intelligents gaillards, sérieux comme des pères nobles, ont tout vu : les détails de la mise, une invisible empreinte de boue à la bottine, une passe arriérée, un ruban de chapeau sale ou mal choisi, la coupe et la façon de la robe, le neuf des gants, la robe coupée par les intelligents ciseaux de Victorine IV, le bijou de Froment-Meurice, la babiole à la mode, enfin tout ce qui peut dans une femme trahir sa qualité, sa fortune, son caractère. Frémissez! Jamais ce sanhédrin de Gaudissarts, présidé par le patron, ne se trompe. Puis les idées de chacun sont transmises de l'un à l'autre avec une rapidité télégraphique par des regards, par des tics nerveux, des sourires, des mouvements de lèvres, que, les observant, vous diriez de l'éclairage soudain de la grande avenue des Champs-Élysées, où le gaz vole de candélabre en candélabre comme cette idée allume les prunelles de commis en commis.

Et aussitôt, si c'est une Anglaise, le Gaudissart sombre, mystérieux et fatal s'avance, comme un personnage romanesque de lord Byron.

Si c'est une bourgeoise, on lui détache le plus âgé des

commis; il lui montre cent châles en un quart d'heure, il la grise de couleurs, de dessins; il lui déplie autant de châles que le milan décrit de tours sur un lapin; et, au bout d'une demi-heure, étourdie et ne sachant que choisir, la digne bourgeoise, flattée dans toutes ses idées, s'en remet au commis, qui la place entre les deux marteaux de ce dilemme et les égales séductions de deux châles :

— Celui-ci, madame, est très-avantageux, il est vert-pomme, la couleur à la mode, mais la mode change; tandis que celui-ci (le noir ou le blanc dont la vente est urgente), vous n'en verrez pas la fin, et il peut aller avec toutes les toilettes.

Ceci est l'*A b c* du métier.

— Vous ne sauriez croire combien il faut d'éloquence dans cette chienne de partie, disait dernièrement le premier Gaudissart de l'établissement en parlant à deux de ses amis, Duronceret et Bixiou, venus pour acheter un châle en se fiant à lui. Tenez, vous êtes des artistes discrets, on peut vous parler des ruses de notre patron, qui certainement est l'homme le plus fort que j'aie vu. Je ne parle pas comme fabricant, M. Fritot est le premier; mais, comme vendeur, il a inventé le châle-Sélim, *un châle impossible à vendre,* et que nous vendons toujours. Nous gardons dans une boîte de bois de cèdre, très-simple, mais doublée de satin, un châle de cinq à six cents francs, un des châles envoyés par Sélim à l'empereur Napoléon. Ce châle, c'est notre garde impériale, on le fait avancer en désespoir de cause : *il se vend et ne meurt pas.*

En ce moment, une Anglaise débouchait de sa voiture de louage et se montra dans le beau idéal de ce flegme

particulier à l'Angleterre et à tous ses produits prétendus animés. Vous eussiez dit la statue du Commandeur marchant par certains soubresauts d'une disgrâce fabriquée à Londres dans toutes les familles avec un soin national.

— L'Anglaise, dit-il à l'oreille de Bixiou, c'est notre bataille de Waterloo. Nous avons des femmes qui nous glissent des mains comme des anguilles, on les rattrape sur l'escalier; des lorettes qui nous *blaguent,* on rit avec elles, on les tient par le crédit; des étrangères indéchiffrables chez qui l'on porte plusieurs châles et avec lesquelles on s'entend en leur débitant des flatteries; mais l'Anglaise, c'est s'attaquer au bronze de la statue de Louis XIV... Ces femmes-là se font une occupation, un plaisir de marchander... Elles nous font *poser,* quoi!

Le commis romanesque s'était avancé.

— Madame souhaite-t-elle son châle des Indes ou de France, dans les hauts prix, ou...?

— Je verrai (*vèraie*).

— Quelle somme madame y consacre-t-elle?

— Je verrai (*vèraie*).

En se retournant pour prendre les châles et les étaler sur un portemanteau, le commis jeta sur ses collègues un regard significatif : « Quelle scie! » accompagné d'un imperceptible mouvement d'épaules.

— Voici nos plus belles qualités en rouge des Indes, en bleu, en jaune-orange; tous sont de dix mille francs... Voici ceux de cinq mille et ceux de trois mille.

L'Anglaise, d'une indifférence morne, lorgna d'abord tout autour d'elle avant de lorgner les trois exhibitions, sans donner signe d'approbation ou d'improbation.

— Avez-vous d'autres (*havai-vo d'hôte*)? demanda-t-elle.

— Oui, madame. Mais madame n'est peut-être pas bien décidée à prendre un châle?

— Oh (*hâu*)! très-décidée (*trei-deycidai*).

Et le commis alla chercher des châles d'un prix inférieur; mais il les étala solennellement, comme des choses dont on semble dire ainsi : « Attention à ces magnificences! »

— Ceux-ci sont beaucoup plus chers, dit-il; ils n'ont pas été portés, ils sont venus par courriers et sont achetés directement aux fabricants de Lahore.

— Oh! je comprends, dit-elle, ils me conviennent beaucoup mieux (*mièuïe*).

Le commis resta sérieux, malgré son irritation intérieure, qui gagnait Duronceret et Bixiou. L'Anglaise, toujours froide comme du cresson, semblait heureuse de son flegme.

— Quel prix? dit-elle en montrant un châle bleu céleste couvert d'oiseaux nichés dans des pagodes.

— Sept mille francs.

Elle prit le châle, s'en enveloppa, se regarda dans la glace, et dit en le rendant :

— Non, je n'aime point (*no, jè n'ame pouint*).

Un grand quart d'heure passa dans des essais infructueux.

— Nous n'avons plus rien, madame, dit le commis en regardant son patron.

— Madame est difficile comme toutes les personnes de goût, dit le chef de l'établissement en s'avançant avec

des grâces boutiquières où le prétentieux et le patelin se mélangeaient agréablement.

L'Anglaise prit son lorgnon et toisa le fabricant de la tête aux pieds, sans vouloir comprendre que cet homme était éligible et dînait aux Tuileries.

— Il ne me reste qu'un seul châle, mais je ne le montre jamais, reprit-il, personne ne l'a trouvé de son goût, il est très-bizarre; et, ce matin, je me proposais de le donner à ma femme : nous l'avons depuis 1805, il vient de l'impératrice Joséphine.

— Voyons, monsieur.

— Allez le chercher! dit le patron à un commis, il est chez moi...

— Je serais beaucoup (*bocop*) très-satisfaite de le voir, répondit l'Anglaise.

Cette réponse fut comme un triomphe, car cette femme spleenétique paraissait sur le point de s'en aller. Elle faisait semblant de ne voir que les châles, tandis qu'elle regardait les commis et les deux acheteurs avec hypocrisie, en abritant sa prunelle par la monture de son lorgnon.

— Il a coûté soixante mille francs en Turquie, madame.

— Oh (*hâu*)!

— C'est un des sept châles envoyés par Sélim, avant sa catastrophe, à l'empereur Napoléon... L'impératrice Joséphine, une créole, comme milady le sait, très-capricieuse, le céda contre un de ceux apportés par l'ambassadeur turc et que mon prédécesseur avait achetés : mais je n'en ai jamais trouvé le prix; car, en France, *nos dames* ne sont pas assez riches, ce n'est pas comme en Angleterre...

Ce châle vaut sept mille francs, qui, certes, en représentent quatorze ou quinze par les intérêts composés...

— Composés de quoi (*komppôsai dè quoâ*)? dit l'Anglaise.

— Voici, madame.

Et le patron, en prenant des précautions que les démonstrateurs du *Grüne-gewœlbe* de Dresde eussent admirées, ouvrit avec une clef minime une boîte carrée de bois de cèdre dont la forme et la simplicité firent une profonde impression sur l'Anglaise. De cette boîte, doublée de satin noir, il sortit un châle d'environ quinze cents francs, d'un jaune d'or, à dessins noirs, dont l'éclat n'était surpassé que par la bizarrerie des inventions indiennes.

— *Splendid!* dit l'Anglaise, il est vraiment beau... Voilà mon idéal (*idéol*) de châle : *it is very magnificent...*

Le reste fut perdu dans la pose de madone qu'elle prit pour montrer ses yeux sans chaleur, qu'elle croyait beaux.

— L'empereur Napoléon l'aimait beaucoup, il s'en est servi...

— *Bocop,* répéta-t-elle.

Elle prit le châle, le drapa sur elle, s'examina. Le patron reprit le châle, vint au jour le chiffonner, le mania, le fit reluire ; il en joua comme Liszt joue du piano.

— C'est *very fine, beautiful, sweet!* dit l'Anglaise de l'air le plus tranquille.

Duronceret, Bixiou, les commis échangèrent des regards de plaisir qui signifiaient : « Le châle est vendu. »

— Eh bien, madame? demanda le négociant en voyant l'Anglaise absorbée dans une sorte de contemplation infiniment trop prolongée.

— Décidément, dit-elle, j'aime mieux une *vôteure!...*

Un même soubresaut anima les commis silencieux et attentifs, comme si quelque fluide électrique les eût touchés.

— J'en ai une bien belle, madame, répondit tranquillement le patron, elle me vient d'une princesse russe, la princesse Narzicof, qui me l'a laissée en payement de fournitures; si madame voulait la voir, elle en serait émerveillée : elle est neuve, elle n'a pas roulé dix jours, il n'y en a pas de pareille à Paris.

La stupéfaction des commis fut contenue par leur profonde admiration.

— Je veux bien, répondit-elle.

— Que madame garde sur elle le châle, dit le négociant, elle en verra l'effet en voiture.

Le négociant alla prendre ses gants et son chapeau.

— Comment cela va-t-il finir?... dit le premier commis en voyant son patron offrant sa main à l'Anglaise et s'en allant avec elle dans la calèche de louage.

Ceci, pour Duronceret et Bixiou, prit l'attrait d'une fin de roman, outre l'intérêt particulier de toutes les luttes, même minimes, entre l'Angleterre et la France.

Vingt minutes après, le patron revint.

— Allez hôtel Lawson, voici la carte : « Mistress Noswell. » Portez la facture que je vais vous donner, il y a six mille francs à recevoir.

— Et comment avez-vous fait? dit Duronceret en saluant ce roi de la facture.

— Eh! monsieur, j'ai reconnu cette nature de femme excentrique, elle aime à être remarquée : quand elle a

vu que tout le monde regardait son châle, elle m'a dit : « Décidément, gardez votre voiture, monsieur, je prends le châle. » Pendant que M. Bigorneau, dit-il en montrant le commis romanesque, lui dépliait des châles, j'examinais ma femme, elle vous lorgnait pour savoir quelle idée vous aviez d'elle, elle s'occupait beaucoup plus de vous que des châles. Les Anglaises ont un dégoût particulier (car on ne peut pas dire un goût), elles ne savent pas ce qu'elles veulent, et se déterminent à prendre une chose marchandée plutôt par une circonstance fortuite que par vouloir. J'ai reconnu l'une de ces femmes ennuyées de leur mari, de leurs marmots, vertueuses à regret, quêtant des émotions, et toujours posées en saule pleureur...

Voilà littéralement ce que dit le chef de l'établissement.

Ceci prouve que dans un négociant de tout autre pays il n'y a qu'un négociant; tandis qu'en France, et surtout à Paris, il y a un homme sorti d'un collége royal, instruit, aimant ou les arts, ou la pêche, ou le théâtre, ou dévoré du désir d'être le successeur de M. Cunin-Gridaine, ou colonel de la garde nationale, ou membre du conseil général de la Seine, ou juge au tribunal de commerce.

— Monsieur Adolphe, dit la femme du fabricant à son petit commis blond, allez commander une boîte de cèdre chez le tabletier.

— Et, dit le commis en reconduisant Duronceret et Bixiou, qui avaient choisi un châle pour madame Schontz, nous allons voir parmi nos vieux châles celui qui peut jouer le rôle du châle-Sélim.

Paris, novembre 1844.

PIERRE GRASSOU

AU LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE PÉRIOLLAS,

Comme un témoignage de l'affectueuse estime de l'auteur,

DE BALZAC.

Toutes les fois que vous êtes sérieusement allé voir l'Exposition des ouvrages de sculpture et de peinture, comme elle a lieu depuis la révolution de 1830, n'avez-vous pas été pris d'un sentiment d'inquiétude, d'ennui, de tristesse, à l'aspect des longues galeries encombrées? Depuis 1830, le Salon n'existe plus. Une seconde fois, le Louvre a été pris d'assaut par le peuple des artistes qui s'y est maintenu. En offrant autrefois l'élite des œuvres d'art, le Salon emportait les plus grands honneurs pour les créations qui y étaient exposées. Parmi les deux cents tableaux choisis, le public choisissait encore : une couronne était décernée au chef-d'œuvre par des mains inconnues. Il s'élevait des discussions passionnées à propos d'une toile. Les injures prodiguées à Delacroix, à Ingres,

n'ont pas moins servi leur renommée que les éloges et le fanatisme de leurs adhérents. Aujourd'hui, ni la foule ni la critique ne se passionneront plus pour les produits de ce bazar. Obligées de faire le choix dont se chargeait autrefois le jury d'examen, leur attention se lasse à ce travail; et, quand il est achevé, l'Exposition se ferme. Avant 1817, les tableaux admis ne dépassaient jamais les deux premières colonnes de la longue galerie où sont les œuvres des vieux maîtres, et, cette année, ils remplirent tout cet espace, au grand étonnement du public. Le genre historique, le *genre* proprement dit, les tableaux de chevalet, le paysage, les fleurs, les animaux et l'aquarelle, ces huit spécialités ne sauraient offrir plus de vingt tableaux dignes des regards du public, qui ne peut accorder son attention à une plus grande quantité d'œuvres. Plus le nombre des artistes allait croissant, plus le jury d'admission devait se montrer difficile. Tout fut perdu dès que le Salon se continua dans la galerie. Le Salon aurait dû rester un lieu déterminé, restreint, de proportions inflexibles, où chaque genre eût exposé ses chefs-d'œuvre. Une expérience de dix ans a prouvé la bonté de l'ancienne institution. Au lieu d'un tournoi, vous avez une émeute; au lieu d'une exposition glorieuse, vous avez un tumultueux bazar; au lieu du choix, vous avez la totalité. Qu'arrive-t-il? Le grand artiste y perd. *Le Café turc, les Enfants à la fontaine, le Supplice des crochets* et le *Joseph* de Decamps eussent plus profité à sa gloire, tous quatre dans le grand salon, exposés avec les cent bons tableaux de cette année, que ses vingt toiles perdues parmi trois mille œuvres, confondues dans six galeries. Par une étrange bizarrerie,

depuis que la porte s'est ouverte à tout le monde, on a beaucoup parlé des génies méconnus. Quand, douze années auparavant, *la Courtisane* de Ingres et celles de Sigalon, *la Méduse* de Géricault, *le Massacre de Scio* de Delacroix, *le Baptême de Henri IV* par Eugène Devéria, admis par des célébrités taxées de jalousie, apprenaient au monde, malgré les dénégations de la critique, l'existence de palettes jeunes et ardentes, il ne s'élevait aucune plainte. Maintenant que le moindre gâcheur de toile peut envoyer son œuvre, il n'est question que de gens incompris. Là où il n'y a plus de jugement, il n'y a plus de chose jugée. Quoi que fassent les artistes, ils reviendront à l'examen qui recommande leurs œuvres aux admirations de la foule pour laquelle ils travaillent. Sans le choix de l'Académie, il n'y aura plus de Salon, et sans Salon l'art peut périr.

Depuis que le livret est devenu un gros livre, il s'y produit bien des noms qui restent dans leur obscurité, malgré la liste de dix ou douze tableaux qui les accompagne. Parmi ces noms, le plus inconnu peut-être est celui d'un artiste nommé Pierre Grassou, venu de Fougères, appelé plus simplement Fougères dans le monde artiste, qui tient aujourd'hui beaucoup de place au soleil, et qui suggère les amères réflexions par lesquelles commence l'esquisse de sa vie, applicable à quelques autres individus de la tribu des artistes.

En 1832, Fougères demeurait rue de Navarin, au quatrième étage d'une de ces maisons étroites et hautes qui ressemblent à l'obélisque de Luxor, qui ont une allée, un petit escalier obscur à tournants dangereux, qui ne com-

portent pas plus de trois fenêtres à chaque étage, et à l'intérieur desquelles se trouve une cour, ou, pour parler plus exactement, un puits carré. Au-dessus des trois ou quatre pièces de l'appartement occupé par Grassou de Fougères s'étendait son atelier, qui regardait sur Montmartre. L'atelier peint en fond de briques, le carreau soigneusement mis en couleur brune et frotté, chaque chaise munie d'un petit tapis bordé, le canapé, simple d'ailleurs, mais propre comme celui de la chambre à coucher d'une épicière, là, tout dénotait la vie méticuleuse des petits esprits et le soin d'un homme pauvre. Il y avait une commode pour serrer les effets d'atelier, une table à déjeuner, un buffet, un secrétaire, enfin les ustensiles nécessaires aux peintres, tous rangés et propres. Le poêle participait à ce système de soin hollandais, d'autant plus visible, que la lumière pure et peu changeante du nord inondait de son jour net et froid cette immense pièce. Fougères, simple peintre de genre, n'a pas besoin des machines énormes qui ruinent les peintres d'histoire, il ne s'est jamais reconnu de facultés assez complètes pour aborder la haute peinture, il s'en tenait encore au chevalet. Au commencement du mois de décembre de cette année, époque à laquelle les bourgeois de Paris conçoivent périodiquement l'idée burlesque de perpétuer leur figure, déjà bien encombrante par elle-même, Pierre Grassou, levé de bonne heure, préparait sa palette, allumait son poêle, mangeait une flûte trempée dans du lait, et attendait, pour travailler, que le dégel de ses carreaux laissât passer le jour. Il faisait sec et beau. En ce moment, l'artiste, qui mangeait avec cet air patient et résigné qui dit

tant de choses, reconnut le pas d'un homme qui avait eu sur sa vie l'influence que ces sortes de gens ont sur celle de presque tous les artistes, d'Élias Magus, un marchand de tableaux, l'usurier des toiles. En effet, Élias Magus surprit le peintre au moment où, dans cet atelier si propre, il allait se mettre à l'ouvrage.

— Comment vous va, vieux coquin? lui dit le peintre.

Fougères avait eu la croix, Élias lui achetait ses tableaux deux ou trois cents francs, il se donnait des airs très-artistes.

— Le commerce va mal, répondit Élias. Vous avez tous des prétentions, vous parlez maintenant de deux cents francs dès que vous avez mis pour six sous de couleur sur une toile... Mais vous êtes un brave garçon, vous! Vous êtes un homme d'ordre, et je viens vous apporter une bonne affaire.

— *Timeo Danaos et dona ferentes,* dit Fougères. Savez-vous le latin?

— Non.

— Eh bien, cela veut dire que les Grecs ne proposent pas de bonnes affaires aux Troyens sans y gagner quelque chose. Autrefois, ils disaient : « Prenez mon cheval! » Aujourd'hui, nous disons : « Prenez mon ours... » Que voulez-vous, Ulysse-Lagingeole-Élias Magus?

Ces paroles donnent la mesure de la douceur et de l'esprit avec lesquels Fougères employait ce que les peintres appellent les charges d'atelier.

— Je ne dis pas que vous ne me ferez pas deux tableaux gratis.

— Oh! oh!

— Je vous laisse le maître, je ne les demande pas. Vous êtes un honnête artiste.

— Au fait?

— Eh bien, j'amène un père, une mère et une fille unique.

— Tous uniques?

— Ma foi, oui!... et dont les portraits sont à faire. Ces bourgeois, fous des arts, n'ont jamais osé s'aventurer dans un atelier. La fille a une dot de cent mille francs. Vous pouvez bien peindre ces gens-là. Ce sera peut-être pour vous des portraits de famille.

Ce vieux bois d'Allemagne, qui passe pour un homme et qui se nomme Élias Magus, s'interrompit pour rire d'un rire sec dont les éclats épouvantèrent le peintre. Il crut entendre Méphistophélès parlant mariage.

— Les portraits sont payés cinq cents francs pièce, vous pouvez me faire trois tableaux.

— Mais-z-oui, dit gaiement Fougères.

— Et, si vous épousez la fille, vous ne m'oublierez pas.

— Me marier, moi! s'écria Pierre Grassou, moi qui ai l'habitude de coucher tout seul, de me lever de bon matin, qui ai ma vie arrangée...

— Cent mille francs, dit Magus, et une fille douce, pleine de tons dorés comme un vrai Titien!

— Quelle est la position de ces gens-là?

— Anciens négociants; pour le moment, aimant les arts, ayant maison de campagne à Ville-d'Avray, et dix ou douze mille livres de rente.

— Quel commerce ont-ils fait?

— Les bouteilles.

— Ne dites pas ce mot, il me semble entendre couper des bouchons, et mes dents s'agacent...

— Faut-il les amener?

— Trois portraits, je les mettrai au Salon, je pourrai me lancer dans le portrait,... eh bien, oui.

Le vieil Élias descendit pour aller chercher la famille Vervelle.

Pour savoir à quel point la proposition allait agir sur le peintre, et quel effet devaient produire sur lui les sieur et dame Vervelle ornés de leur fille unique, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Pierre Grassou de Fougères.

Élève, Fougères avait étudié le dessin chez Servin, qui passait dans le monde académique pour un grand dessinateur. Après, il était allé chez Schinner y surprendre les secrets de cette puissante et magnifique couleur qui distingue ce maître. Le maître, les élèves, tout y avait été discret, Pierre n'y avait rien surpris. De là, Fougères avait passé dans l'atelier de Sommervieux, pour se familiariser avec cette partie de l'art nommée la composition, mais la composition fut sauvage et farouche pour lui. Puis il avait essayé d'arracher à Granet, à Drolling, le mystère de leurs effets d'intérieurs. Ces deux maîtres ne s'étaient rien laissé dérober. Enfin, Fougères avait terminé son éducation chez Duval-Lecamus. Durant ces études et ces différentes transformations, Fougères eut des mœurs tranquilles et rangées qui fournissaient matière aux railleries des différents ateliers où il séjournait; mais partout il désarma ses camarades par sa modestie, par une patience et une douceur d'agneau. Les maîtres n'eurent aucune

sympathie pour ce brave garçon; les maîtres aiment les sujets brillants, les esprits excentriques, drolatiques, fougueux, ou sombres et profondément réfléchis qui dénotent un talent futur. Tout en Fougères annonçait la médiocrité. Son surnom de Fougères, celui du peintre dans la pièce de Fabre d'Églantine, fut la source de mille avanies; mais, par la force des choses, il accepta le nom de la ville où *il avait vu le jour.*

Grassou de Fougères ressemblait à son nom. Grassouillet et d'une taille médiocre, il avait le teint fade, les yeux bruns, les cheveux noirs, le nez en trompette, une bouche assez large et les oreilles longues. Son air doux, passif et résigné relevait peu ces traits principaux de sa physionomie pleine de santé, mais sans action. Il ne devait être tourmenté ni par cette abondance de sang, ni par cette violence de pensée, ni par cette verve comique auxquelles se reconnaissent les grands artistes. Ce jeune homme, né pour être un vertueux bourgeois, venu de son pays pour être commis chez un marchand de couleurs, originaire de Mayenne et parent éloigné des d'Orgemont, s'institua peintre par le fait de l'entêtement qui constitue le caractère breton. Ce qu'il souffrit, la manière dont il vécut pendant le temps de ses études, Dieu seul le sait. Il souffrit autant que souffrent les grands hommes quand ils sont traqués par la misère et chassés comme des bêtes fauves par la meute des gens médiocres et par la troupe des vanités altérées de vengeance. Dès qu'il se crut de force à voler de ses propres ailes, Fougères prit un atelier en haut de la rue des Martyrs, où il avait commencé à piocher. Il fit son début en 1819. Le

premier tableau qu'il présenta au jury pour l'Exposition du Louvre représentait une Noce de village, assez péniblement copiée d'après le tableau de Greuze. On refusa la toile. Quand Fougères apprit la fatale décision, il ne tomba point dans ces fureurs ou dans ces accès d'amour-propre épileptique auxquels s'adonnent les esprits superbes, et qui se terminent quelquefois par des cartels envoyés au directeur ou au secrétaire du Musée, par des menaces d'assassinat. Fougères reprit tranquillement sa toile, l'enveloppa de son mouchoir, la rapporta dans son atelier en se jurant à lui-même de devenir un grand peintre. Il plaça sa toile sur son chevalet, et alla chez son ancien maître, un homme d'un immense talent, chez Schinner, artiste doux et patient, et dont le succès avait été complet au dernier Salon; il le pria de venir critiquer l'œuvre rejetée. Le grand peintre quitta tout et vint. Quand le pauvre Fougères l'eut mis face à face avec l'œuvre, Schinner, au premier coup d'œil, serra la main de Fougères.

— Tu es un brave garçon, tu as un cœur d'or, il ne faut pas te tromper. Écoute, tu tiens toutes les promesses que tu faisais à l'atelier. Quand on trouve ces choses-là au bout de sa brosse, mon bon Fougères, il vaut mieux laisser ses couleurs chez Brullon, et ne pas voler la toile aux autres. Rentre de bonne heure, mets un bonnet de coton, couche-toi sur les neuf heures; va le matin, à dix heures, à quelque bureau où tu demanderas une place, et quitte les arts.

— Mon ami, dit Fougères, ma toile a déjà été condamnée, et ce n'est pas l'arrêt que je demande, mais les motifs.

— Eh bien, tu fais gris et sombre, tu vois la nature à travers un crêpe; ton dessin est lourd, empâté; ta composition est un pastiche de Greuze, qui ne rachetait ses défauts que par les qualités qui te manquent.

En détaillant les fautes du tableau, Schinner vit sur la figure de Fougères une si profonde expression de tristesse, qu'il l'emmena dîner et tâcha de le consoler. Le lendemain, dès sept heures, Fougères, à son chevalet, retravaillait le tableau condamné; il en réchauffait la couleur, il y faisait les corrections indiquées par Schinner, il replâtrait ses figures. Puis, dégoûté de son rhabillage, il le porta chez Élias Magus. Élias Magus, espèce de Hollando-Belge-Flamand, avait trois raisons d'être ce qu'il devint : avare et riche. Venu de Bordeaux, il débutait alors à Paris, brocantait des tableaux et demeurait sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Fougères, qui comptait sur sa palette pour aller chez le boulanger, mangea très-intrépidement du pain et des noix, ou du pain et du lait, ou du pain et des cerises, ou du pain et du fromage, selon les saisons. Élias Magus, à qui Pierre offrit sa première toile, la guigna longtemps, puis il en donna quinze francs.

— Avec quinze francs de recette par an et mille francs de dépense, dit Fougères en souriant, on va vite et loin...

Élias Magus fit un geste, il se mordit les pouces en pensant qu'il aurait pu avoir le tableau pour cent sous. Pendant quelques jours, tous les matins, Fougères descendit de la rue des Martyrs, se cacha dans la foule sur le boulevard opposé à celui où était la boutique de Magus, et son œil plongeait sur son tableau, qui n'attirait point les regards des passants. Vers la fin de la semaine, le tableau

disparut. Fougères remonta le boulevard, se dirigea vers la boutique du brocanteur, il eut l'air de flâner. Le juif était sur sa porte.

— Eh bien, vous avez vendu mon tableau?

— Le voici, dit Magus, j'y mets une bordure pour pouvoir l'offrir à quelqu'un qui croira se connaître en peinture.

Fougères n'osa plus revenir sur le boulevard. Il entreprit un nouveau tableau; il resta deux mois à le lécher en faisant des repas de souris et se donnant un mal de galérien.

Un soir, il alla jusque sur le boulevard, ses pieds le portèrent fatalement jusqu'à la boutique de Magus, il ne vit son tableau nulle part.

— J'ai vendu votre tableau, dit le marchand à l'artiste.

— Et combien?

— Je suis rentré dans mes fonds avec un petit intérêt. Faites-moi des intérieurs flamands, une Leçon d'anatomie, un paysage, je vous les payerai, dit Élias.

Fougères aurait serré Magus dans ses bras, il le regardait comme un père. Il revint, la joie au cœur : le grand peintre Schinner s'était donc trompé! Dans cette immense ville de Paris, il se trouvait des cœurs qui battaient à l'unisson de celui de Grassou, son talent était compris et apprécié. Le pauvre garçon, à vingt-sept ans, avait l'innocence d'un jeune homme de seize ans. Un autre, un de ces artistes défiants et farouches, aurait remarqué l'air diabolique d'Élias Magus, il eût observé le frétillement des poils de sa barbe, l'ironie de sa moustache, le mouvement de ses épaules, qui annonçaient le contentement du

juif de Walter Scott fourbant un chrétien. Fougères se promena sur les boulevards dans une joie qui donnait à sa figure une expression fière. Il ressemblait à un lycéen qui protége une femme. Il rencontra Joseph Bridau, l'un de ses camarades, un de ces talents excentriques destinés à la gloire et au malheur. Joseph Bridau, qui avait quelques sous dans sa poche, selon son expression, emmena Fougères à l'Opéra. Fougères ne vit pas le ballet, il n'entendit pas la musique; il concevait des tableaux, il peignait. Il quitta Joseph au milieu de la soirée, il courut chez lui faire des esquisses à la lampe, il inventa trente tableaux pleins de réminiscences, il se crut un homme de génie. Dès le lendemain, il acheta des couleurs, des toiles de plusieurs dimensions; il installa du pain, du fromage sur sa table, il mit de l'eau dans une cruche, il fit une provision de bois pour son poêle; puis, selon l'expression des ateliers, il piocha ses tableaux; il eut quelques modèles, et Magus lui prêta des étoffes. Après deux mois de réclusion, le Breton avait fini quatre tableaux. Il redemanda les conseils de Schinner, auquel il adjoignit Joseph Bridau. Les deux peintres virent dans ces toiles une servile imitation des paysages hollandais, des intérieurs de Metzu, et dans la quatrième une copie de *la Leçon d'anatomie* de Rembrandt.

— Toujours des pastiches, dit Schinner. Ah! Fougères aura de la peine à être original.

— Tu devrais faire autre chose que de la peinture, dit Bridau.

— Quoi? dit Fougères.

— Jette-toi dans la littérature.

Fougères baissa la tête à la façon des brebis quand il pleut. Puis il demanda, il obtint encore des conseils utiles, et retoucha ses tableaux avant de les porter à Élias. Élias paya chaque toile vingt-cinq francs. A ce prix, Fougères n'y gagnait rien, mais il ne perdait pas, eu égard à sa sobriété. Il fit quelques promenades, pour voir ce que devenaient ses tableaux, et eut une singulière hallucination. Ses toiles si peignées, si nettes, qui avaient la dureté de la tôle et le luisant des peintures sur porcelaine, étaient comme couvertes d'un brouillard, elles ressemblaient à de vieux tableaux. Élias venait de sortir, Fougères ne put obtenir aucun renseignement sur ce phénomène. Il crut avoir mal vu. Le peintre rentra dans son atelier y faire de nouvelles vieilles toiles. Après sept ans de travaux continus, Fougères parvint à composer, à exécuter des tableaux passables. Il faisait aussi bien que tous les artistes du second ordre. Élias achetait, vendait tous les tableaux du pauvre Breton, qui gagnait péniblement une centaine de louis par an et ne dépensait pas plus de douze cents francs.

A l'Exposition de 1829, Léon de Lora, Schinner et Bridau, qui tous trois occupaient une grande place et se trouvaient à la tête du mouvement dans les arts, furent pris de pitié pour la persistance, pour la pauvreté de leur vieux camarade; et ils firent admettre à l'Exposition, dans le grand salon, un tableau de Fougères. Ce tableau, puissant d'intérêt, qui tenait de Vigneron pour le sentiment et du premier faire de Dubufe pour l'exécution, représentait un jeune homme à qui, dans l'intérieur d'une prison, l'on rasait les cheveux à la nuque. D'un côté un

prêtre, de l'autre une vieille et une jeune femme en pleurs. Un greffier lisait un papier timbré. Sur une méchante table se voyait un repas auquel personne n'avait touché. Le jour venait à travers les barreaux d'une fenêtre élevée. Il y avait de quoi faire frémir les bourgeois, et les bourgeois frémissaient. Fougères s'était inspiré tout bonnement du chef-d'œuvre de Gérard Dow : il avait retourné le groupe de *la Femme hydropique* vers la fenêtre, au lieu de le présenter de face. Il avait remplacé la mourante par le condamné : même pâleur, même regard, même appel à Dieu. Au lieu du médecin flamand, il avait peint la froide et officielle figure du greffier vêtu de noir; mais il avait ajouté une vieille femme auprès de la jeune fille de Gérard Dow. Enfin, la figure cruellement bonasse du bourreau dominait ce groupe. Ce plagiat, très-habilement déguisé, ne fut point connu.

Le livret contenait ceci :

> 510. Grassou de Fougères (Pierre), rue de Navarin, 2.
> *La Toilette d'un chouan, condamné à mort en* 1809.

Quoique médiocre, le tableau eut un prodigieux succès, car il rappelait l'affaire des chauffeurs de Mortagne. La foule se forma tous les jours devant la toile à la mode, et Charles X s'y arrêta. Madame, instruite de la vie patiente de ce pauvre Breton, s'enthousiasma pour lui. Le duc d'Orléans marchanda la toile. Les ecclésiastiques dirent à madame la dauphine que le sujet était plein de bonnes pensées : il y régnait, en effet, un air religieux très-satisfaisant. Monseigneur le dauphin admira la poussière des carreaux, une grosse lourde faute, car Fougères avait

répandu des teintes verdâtres qui annonçaient de l'humidité au bas des murs. MADAME acheta le tableau mille francs, le dauphin en commanda un autre. Charles X donna la croix au fils du paysan qui s'était jadis battu pour la cause royale en 1799. Joseph Bridau, le grand peintre, ne fut pas décoré. Le ministre de l'intérieur commanda deux tableaux d'église à Fougères. Ce Salon fut pour Pierre Grassou toute sa fortune, sa gloire, son avenir, sa vie. Inventer, en toute chose, c'est vouloir mourir à petit feu; copier, c'est vivre. Après avoir enfin découvert un filon plein d'or, Grassou de Fougères pratiqua la partie de cette cruelle maxime à laquelle la société doit ces infâmes médiocrités chargées d'élire aujourd'hui les supériorités dans toutes les classes sociales, mais qui naturellement s'élisent elles-mêmes, et font une guerre acharnée aux vrais talents. Le principe de l'élection, appliqué à tout, est faux; la France en reviendra. Néanmoins, la modestie, la simplicité, la surprise du bon et doux Fougères, firent taire les récriminations et l'envie. D'ailleurs, il eut pour lui les Grassous parvenus, solidaires des Grassous à venir. Quelques gens, émus par l'énergie d'un homme que rien n'avait découragé, parlaient du Dominiquin, et disaient : « Il faut récompenser la volonté dans les arts! Grassou n'a pas volé son succès! voilà dix ans qu'il pioche, pauvre bonhomme! » Cette exclamation de *Pauvre bonhomme!* était pour la moitié dans les adhésions et les félicitations que recevait le peintre. La pitié élève autant de médiocrités que l'envie rabaisse de grands artistes. Les journaux n'avaient pas épargné les critiques, mais le chevalier Fougères les digéra comme

il digérait les conseils de ses amis, avec une patience angélique. Riche alors d'une quinzaine de mille francs bien péniblement gagnés, il meubla son appartement et son atelier rue de Navarin, il y fit le tableau demandé par monseigneur le dauphin, et les deux tableaux d'église commandés par le ministère, à jour fixe, avec une régularité désespérante pour la caisse du ministère, habituée à d'autres façons. Mais admirez le bonheur des gens qui ont de l'ordre! S'il avait tardé, Grassou, surpris par la révolution de juillet, n'eût pas été payé. A trente-sept ans, Fougères avait fabriqué pour Élias Magus environ deux cents tableaux complétement inconnus, mais à l'aide desquels il était parvenu à cette manière satisfaisante, à ce point d'exécution qui fait hausser les épaules à l'artiste, et que chérit la bourgeoisie. Fougères était cher à ses amis par une rectitude d'idées, par une sécurité de sentiments, une obligeance parfaite, une grande loyauté; s'ils n'avaient aucune estime pour la palette, ils aimaient l'homme qui la tenait.

— Quel malheur que Fougères ait le vice de la peinture! se disaient ses camarades.

Néanmoins, Grassou donnait des conseils excellents, semblable à ces feuilletonistes incapables d'écrire un livre, et qui savent très-bien par où pèchent les livres; mais il y avait entre les critiques littéraires et Fougères une différence : il était éminemment sensible aux beautés, il les reconnaissait, et ses conseils étaient empreints d'un sentiment de justice qui faisait accepter la justesse de ses remarques. Depuis la révolution de juillet, Fougères présentait à chaque Exposition une dizaine de tableaux,

parmi lesquels le jury en admettait quatre ou cinq. Il vivait avec la plus rigide économie, et tout son domestique consistait en une femme de ménage. Pour toute distraction, il visitait ses amis, il allait voir les objets d'art, il se permettait quelques petits voyages en France, il projetait d'aller chercher des inspirations en Suisse. Ce détestable artiste était un excellent citoyen : il montait sa garde, allait aux revues, payait son loyer et ses consommations avec l'exactitude la plus bourgeoise. Ayant vécu dans le travail et dans la misère, il n'avait jamais eu le temps d'aimer. Jusqu'alors garçon et pauvre, il ne se souciait point de compliquer son existence si simple. Incapable d'inventer une manière d'augmenter sa fortune, il portait tous les trois mois chez son notaire, Cardot, ses économies et ses gains du trimestre. Quand le notaire avait à Grassou mille écus, il les plaçait par première hypothèque, avec subrogation dans les droits de la femme, si l'emprunteur était marié, ou subrogation dans les droits du vendeur, si l'emprunteur avait un prix à payer. Le notaire touchait lui-même les intérêts et les joignait aux remises partielles faites par Grassou de Fougères. Le peintre attendait le fortuné moment où ses contrats arriveraient au chiffre imposant de deux mille francs de rente, pour se donner l'*otium cum dignitate* de l'artiste et faire des tableaux, oh! mais des tableaux! enfin de vrais tableaux! des tableaux finis, chouettes, *kox-noffs* et *chocnosoffs!* Son avenir, ses rêves de bonheur, le superlatif de ses espérances, voulez-vous le savoir? c'était d'entrer à l'Institut et d'avoir la rosette des officiers de la Légion d'honneur! s'asseoir à côté de Schinner et de Léon de Lora!

arriver à l'Académie avant Bridau! avoir une rosette à sa boutonnière! Quel rêve! Il n'y a que les gens médiocres pour penser à tout.

En entendant le bruit de plusieurs pas dans l'escalier, Fougères se rehaussa le toupet, boutonna sa veste de velours vert-bouteille, et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement appelée *un melon* dans les ateliers. Ce fruit surmontait une citrouille, vêtue de drap bleu, ornée d'un paquet de breloques tintinnabulant. Le melon soufflait comme un marsouin, la citrouille marchait sur des navets, improprement appelés des jambes. Un vrai peintre aurait fait ainsi la charge du petit marchand de bouteilles, et l'eût mis immédiatement à la porte en lui disant qu'il ne peignait pas les légumes. Fougères regarda la pratique sans rire, car M. Vervelle présentait un diamant de mille écus à sa chemise.

Fougères regarda Magus et dit : « Il y a gras! » en employant un mot d'argot, alors à la mode dans les ateliers.

En entendant ce mot, M. Vervelle fronça les sourcils. Ce bourgeois attirait à lui une autre complication de légumes dans la personne de sa femme et de sa fille. La femme avait sur la figure un *acajou répandu*, elle ressemblait à une noix de coco surmontée d'une tête et serrée par une ceinture. Elle pivotait sur ses pieds; sa robe était jaune, à raies noires. Elle produisait orgueilleusement des mitaines extravagantes sur des mains enflées comme les gants d'une enseigne. Les plumes du convoi de première classe flottaient sur un chapeau extravasé. Des dentelles paraient des épaules aussi bombées par derrière

que par devant : ainsi la forme sphérique du coco était parfaite. Les pieds, du genre de ceux que les peintres appellent des *abatis,* étaient ornés d'un bourrelet de six lignes au-dessus du cuir verni des souliers. Comment les pieds y étaient-ils entrés? on ne sait.

Suivait une jeune asperge, verte et jaune par sa robe, et qui montrait une petite tête couronnée d'une chevelure en bandeau, d'un jaune-carotte qu'un Romain eût adoré, des bras filamenteux, des taches de rousseur sur un teint assez blanc, de grands yeux innocents, à cils blancs, peu de sourcils, un chapeau de paille d'Italie avec deux honnêtes coques de satin bordé d'un liséré de satin blanc, les mains vertueusement rouges, et les pieds de sa mère. Ces trois êtres avaient, en regardant l'atelier, un air de bonheur qui annonçait en eux un respectable enthousiasme pour les arts.

— Et c'est vous, monsieur, qui allez faire nos ressemblances? dit le père en prenant un petit air crâne.

— Oui, monsieur, répondit Grassou.

— Vervelle, *il* a la croix, dit tout bas la femme à son mari pendant que le peintre avait le dos tourné.

— Est-ce que j'aurais fait faire nos portraits par un artiste qui ne serait pas décoré?... répliqua l'ancien marchand de bouchons.

Élias Magus salua la famille Vervelle et sortit, Grassou l'accompagna jusque sur le palier.

— Il n'y a que vous pour pêcher de pareilles boules.

— Cent mille francs de dot!

— Oui, mais quelle famille!

— Trois cent mille francs d'espérances, maison rue

Boucherat, et maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Boucherat, bouteilles, bouchons, bouchés, débouchés, dit le peintre.

— Vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours, dit Élias.

Cette idée entra dans la tête de Pierre Grassou, comme la lumière du matin avait éclaté dans sa mansarde. En disposant le père de la jeune personne, il lui trouva bonne mine et admira cette face pleine de tons violents. La mère et la fille voltigèrent autour du peintre, en s'émerveillant de tous ses apprêts, il leur parut être un dieu. Cette visible adoration plut à Fougères. Le veau d'or jeta sur cette famille son reflet fantastique.

— Vous devez gagner un argent fou! mais vous le dépensez comme vous le gagnez? dit la mère.

— Non, madame, répondit le peintre, je ne le dépense pas, je n'ai pas le moyen de m'amuser. Mon notaire place mon argent, il sait mon compte, une fois l'argent chez lui, je n'y pense plus.

— On me disait, à moi, s'écria le père Vervelle, que les artistes étaient tous des paniers percés.

— Quel est votre notaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion? demanda madame Vervelle.

— Un brave garçon, tout rond, Cardot.

— Tiens, tiens, est-ce farce! dit Vervelle, Cardot est le nôtre.

— Ne vous dérangez pas! dit le peintre.

— Mais ne bouge donc pas, Anténor, dit la femme, tu ferais manquer monsieur, et, si tu le voyais travailler, tu comprendrais.

— Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas appris les arts? dit mademoiselle Vervelle à ses parents.

— Virginie, s'écria la mère, une jeune personne ne doit pas apprendre certaines choses. Quand tu seras mariée,... bien! mais, jusque-là, tiens-toi tranquille.

Pendant cette première séance, la famille Vervelle se familiarisa presque avec l'honnête artiste. Elle dut revenir deux jours après. En sortant, le père et la mère dirent à Virginie d'aller devant eux; mais, malgré la distance, elle entendit ces mots, dont le sens devait éveiller sa curiosité :

— Un homme décoré,... trente-sept ans,... un artiste qui a des commandes, qui place son argent chez notre notaire. Consultons Cardot... Hein, s'appeler madame de Fougères!... Ça n'a pas l'air d'être un méchant homme!... Tu me diras, un commerçant?... mais un commerçant, tant qu'il n'est pas retiré, vous ne savez pas ce que peut devenir votre fille! tandis qu'un artiste économe... Puis nous aimons les arts... Enfin!...

Pendant que la famille Vervelle le discutait, Pierre Grassou discutait la famille Vervelle. Il lui fut impossible de demeurer en paix dans son atelier, il se promena sur le boulevard, il y regardait les femmes rousses qui passaient! Il se faisait les plus étranges raisonnements : l'or était le plus beau des métaux, la couleur jaune représentait l'or, les Romains aimaient les femmes rousses, et il devint Romain, etc. Après deux ans de mariage, quel homme s'occupe de la couleur de sa femme? La beauté passe,... mais la laideur reste! L'argent est la moitié du bonheur. Le soir, en se couchant, le peintre trouvait déjà Virginie Vervelle charmante.

Quand les trois Vervelle entrèrent le jour de la seconde séance, l'artiste les accueillit avec un aimable sourire. Le scélérat avait fait sa barbe, il avait mis du linge blanc; il s'était agréablement disposé les cheveux, il avait choisi un pantalon fort avantageux et des pantoufles rouges à la poulaine. La famille répondit par un sourire aussi flatteur que celui de l'artiste, Virginie devint de la couleur de ses cheveux, baissa les yeux et détourna la tête, en regardant les études. Pierre Grassou trouva ces petites minauderies ravissantes. Virginie avait de la grâce, elle ne tenait heureusement ni du père ni de la mère; mais de qui tenait-elle?

— Ah! j'y suis, se dit-il toujours, la mère aura eu un regard de son commerce.

Pendant la séance, il y eut des escarmouches entre la famille et le peintre, qui eut l'audace de trouver le père Vervelle spirituel. Cette flatterie fit entrer la famille au pas de charge dans le cœur de l'artiste, il donna l'un de ses croquis à Virginie et une esquisse à la mère.

— Pour rien? dirent-elles.

Pierre Grassou ne put s'empêcher de sourire.

— Il ne faut pas donner ainsi vos tableaux, c'est de l'argent, lui dit Vervelle.

A la troisième séance, le père Vervelle parla d'une belle galerie de tableaux qu'il avait à sa campagne de Ville-d'Avray : des Rubens, des Gérard Dow, des Mieris, des Terburg, des Rembrandt, un Titien, des Paul Potter, etc.

— M. Vervelle a fait des folies, dit fastueusement madame Vervelle, il a pour cent mille francs de tableaux.

— J'aime les arts, fit l'ancien marchand de bouteilles.

Quand le portrait de madame Vervelle fut commencé, celui du mari était presque achevé. Alors, l'enthousiasme de la famille ne connaissait plus de bornes. Le notaire avait fait le plus grand éloge du peintre : Pierre Grassou était à ses yeux le plus honnête garçon de la terre, un des artistes les plus rangés, qui d'ailleurs avait amassé trente-six mille francs ; ses jours de misère étaient passés, il allait par dix mille francs chaque année, il capitalisait les intérêts ; enfin, il était incapable de rendre une femme malheureuse. Cette dernière phrase fut d'un poids énorme dans la balance. Les amis des Vervelle n'entendaient plus parler que du célèbre Fougères. Le jour où Fougères entama le portrait de Virginie, il était *in petto* déjà le gendre de la famille Vervelle. Les trois Vervelle fleurissaient dans cet atelier, qu'ils s'habituaient à considérer comme une de leurs résidences : il y avait pour eux un inexplicable attrait dans ce local propre, soigné, gentil, artiste. *Abyssus abyssum*, le bourgeois attire le bourgeois. Vers la fin de la séance, l'escalier fut agité, la porte fut brutalement ouverte, et entra Joseph Bridau : il était à la tempête, il avait les cheveux au vent ; il montra sa grande figure ravagée, jeta partout les éclairs de son regard, tourna tout autour de l'atelier et revint à Grassou brusquement, en ramassant sa redingote sur la région gastrique, et tâchant, mais en vain, de la boutonner, le bouton s'étant évadé de sa capsule de drap.

— Le bois est cher, dit-il à Grassou.

— Ah !

— Les Anglais sont après moi... Tiens, tu peins ces choses-là ?

— Tais-toi donc!

— Ah! oui...

La famille Vervelle, superlativement choquée par cette étrange apparition, passa de son rouge ordinaire au rouge-cerise des feux violents.

— Ça rapporte! reprit Joseph. Y a-t-il *aubert en fouillouse?*

— Te faut-il beaucoup?

— Un billet de cinq cents... J'ai après moi un de ces négociants de la nature des dogues, qui, une fois qu'ils ont mordu, ne lâchent plus qu'ils n'aient le morceau. Quelle race!

— Je vais t'écrire un mot pour mon notaire...

— Tu as donc un notaire?

— Oui.

— Ça m'explique alors pourquoi tu fais encore les joues avec des tons roses, excellents pour une enseigne de parfumeur!

Grassou ne put s'empêcher de rougir, Virginie posait.

— Aborde donc la nature comme elle est! dit le grand peintre en continuant. Mademoiselle est rousse. Eh bien, est-ce un péché mortel? Tout est magnifique en peinture. Mets-moi du cinabre sur ta palette, réchauffe-moi ces joues-là, piques-y leurs petites taches brunes, beurre-moi cela! Veux-tu avoir plus d'esprit que la nature?

— Tiens, dit Fougères, prends ma place pendant que je vais écrire.

Vervelle roula jusqu'à la table et s'approcha de l'oreille de Grassou.

— Mais ce *pacant-là* va tout gâter, dit le marchand.

— S'il voulait faire le portrait de votre Virginie, il vaudrait mille fois le mien, répondit Fougères indigné.

En entendant ce mot, le bourgeois opéra doucement sa retraite vers sa femme stupéfaite de l'invasion de la bête féroce, et assez peu rassurée de la voir coopérant au portrait de sa fille.

— Tiens, suis ces indications, dit Bridau en rendant la palette et prenant le billet. Je ne te remercie pas... Je puis retourner au château de d'Arthez, à qui je peins une salle à manger et où Léon de Lora fait les dessus de portes, des chefs-d'œuvre. Viens nous voir!

Il s'en alla sans saluer, tant il en avait assez d'avoir regardé Virginie.

— Qui est cet homme? demanda madame Vervelle.

— Un grand artiste, répondit Grassou.

Un moment de silence.

— Êtes-vous bien sûr, dit Virginie, qu'il n'a pas porté malheur à mon portrait?... Il m'a effrayée.

— Il n'y a fait que du bien, répondit Grassou.

— Si c'est un grand artiste, j'aime mieux un grand artiste qui vous ressemble, dit madame Vervelle.

— Ah! maman, monsieur est un bien plus grand peintre, il me fera tout entière, fit observer Virginie.

Les allures du génie avaient ébouriffé ces bourgeois si rangés.

On entrait dans cette phase d'automne si agréablement nommée *l'été de la Saint-Martin*. Ce fut avec la timidité du néophyte en présence d'un homme de génie que Vervelle risqua une invitation de venir à sa maison de campagne dimanche prochain : il savait com-

bien peu d'attrait une famille bourgeoise offrait à un artiste.

— Vous autres, dit-il, il vous faut des émotions! des grands spectacles et des gens d'esprit... Mais il y aura de bons vins, et je compte sur ma galerie pour vous compenser l'ennui qu'un artiste comme vous pourra éprouver parmi des négociants.

Cette idolâtrie, qui caressait exclusivement son amour-propre, charma le pauvre Pierre Grassou, si peu accoutumé à recevoir de tels compliments. L'honnête artiste, cette infâme médiocrité, ce cœur d'or, cette loyale vie, ce stupide dessinateur, ce brave garçon, décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur, se mit sous les armes pour aller jouir des derniers beaux jours de l'année, à Ville-d'Avray. Le peintre vint modestement par la voiture publique, et ne put s'empêcher d'admirer le beau pavillon du marchand de bouteilles, jeté au milieu d'un parc de cinq arpents, au sommet de Ville-d'Avray, au plus beau point de vue. Épouser Virginie, c'était avoir cette belle villa quelque jour! Il fut reçu par les Vervelle avec un enthousiasme, une joie, une bonhomie, une franche bêtise bourgeoise qui le confondirent. Ce fut un jour de triomphe. On promena le futur dans les allées couleur nankin qui avaient été ratissées comme elles devaient l'être pour un grand homme. Les arbres eux-mêmes avaient un air peigné, les gazons étaient fauchés. L'air pur de la campagne amenait des odeurs de cuisine infiniment réjouissantes. Tout, dans la maison, disait : « Nous avons un grand artiste! » Le petit père Vervelle roulait comme une pomme dans son parc, la fille serpentait comme une an-

guille, et la mère suivait d'un pas noble et digne. Ces trois êtres ne lâchèrent pas Grassou pendant sept heures. Après le dîner, dont la durée égala la somptuosité, M. et madame Vervelle arrivèrent à leur grand coup de théâtre, à l'ouverture de la galerie illuminée par des lampes à effets calculés. Trois voisins, anciens commerçants, un oncle à succession, mandés pour l'ovation au grand artiste, une vieille demoiselle Vervelle et les convives suivirent Grassou dans la galerie, assez curieux d'avoir son opinion sur la fameuse collection du petit père Vervelle, qui les assommait de la valeur fabuleuse de ses tableaux. Le marchand de bouteilles semblait avoir voulu lutter avec le roi Louis-Philippe et les galeries de Versailles. Les tableaux, magnifiquement encadrés, avaient des étiquettes où se lisait, en lettres noires sur fond d'or :

RUBENS.

Danse de faunes et de nymphes.

REMBRANDT.

Intérieur d'une salle de dissection.
Le docteur Tromp faisant sa leçon à ses élèves.

Il y avait cent cinquante tableaux, tous vernis, époussetés ; quelques-uns étaient couverts de rideaux verts qui ne se tiraient pas en présence des jeunes personnes. L'artiste resta les bras cassés, la bouche béante, sans parole sur les lèvres, en reconnaissant la moitié de ses tableaux dans cette galerie : il était Rubens, Paul Potter, Mieris, Metzu, Gérard Dow!... Il était à lui seul vingt grands maîtres!

— Qu'avez-vous? vous pâlissez!

— Ma fille, un verre d'eau! s'écria la mère Vervelle.

Le peintre prit le père Vervelle par le bouton de son habit et l'emmena dans un coin, sous prétexte de voir un Murillo. Les tableaux espagnols étaient alors à la mode.

— Vous avez acheté vos tableaux chez Élie Magus? lui dit-il.

— Oui... tous originaux!

— Entre nous, combien vous a-t-il vendu ceux que je vais vous désigner?

Tous deux, ils firent le tour de la galerie. Les convives furent émerveillés du sérieux avec lequel l'artiste procédait, en compagnie de son hôte, à l'examen des chefs-d'œuvre.

— Trois mille francs! dit à voix basse Vervelle en arrivant au dernier; mais je dis quarante mille francs!

— Quarante mille francs un Titien? reprit à haute voix l'artiste, mais ce serait pour rien!

— Quand je vous le disais, j'ai pour cent mille écus de tableaux! s'écria Vervelle.

— J'ai fait tous ces tableaux-là, lui dit à l'oreille Pierre Grassou, je ne les ai pas vendus tous ensemble plus de dix mille francs...

— Prouvez-le-moi, répliqua le marchand de bouteilles, et je double la dot de ma fille, car alors vous êtes Rubens, Rembrandt, Terburg, Titien!...

— Et Magus est un fameux marchand de tableaux! dit le peintre, qui s'expliqua l'air vieux de ses tableaux et l'utilité des sujets que lui demandait le brocanteur.

Loin de perdre dans l'estime de son admirateur, M. de

Fougères, car la famille persistait à nommer ainsi Pierre Grassou, grandit si bien, qu'il fit gratis les portraits de la famille, et les offrit naturellement à son beau-père, à sa belle-mère et à sa femme.

Aujourd'hui, Pierre Grassou, qui ne manque pas une seule Exposition, passe, dans le monde bourgeois, pour un bon peintre de portrait. Il gagne une douzaine de mille francs par an, et gâte pour cinq cents francs de toiles. Sa femme a eu six mille francs de rente en dot; il vit avec son beau-père et sa belle-mère. Les Vervelle et les Grassou, qui s'entendent à merveille, ont voiture et sont les plus heureuses gens du monde. Pierre Grassou ne sort pas d'un cercle bourgeois où il est considéré comme un des plus grands artistes de l'époque. Il ne se dessine pas un portrait de famille, entre la barrière du Trône et la rue du Temple, qui ne se fasse chez ce grand peintre, qui ne se paye au moins cinq cents francs. La grande raison des bourgeois pour employer cet artiste est celle-ci : « Dites-en ce que vous voudrez, il place vingt mille francs par an chez son notaire ! » Comme Grassou s'est très-bien montré dans les émeutes du 12 mai, il a été nommé officier de la Légion d'honneur. Il est chef de bataillon dans la garde nationale. Le Musée de Versailles n'a pas pu se dispenser de commander une Bataille à un si excellent citoyen, qui s'est promené partout dans Paris afin de rencontrer ses anciens camarades et de leur dire d'un air dégagé :

— Le roi m'a donné une Bataille à faire!

Madame de Fougères adore son mari, à qui elle a donné deux enfants. Ce peintre, bon père et bon époux, ne peut

cependant pas ôter de son cœur une fatale pensée : les artistes se moquent de lui, son nom est un terme de mépris dans les ateliers, les feuilletons ne s'occupent pas de ses ouvrages. Mais il travaille toujours, et il se porte à l'Académie, où il entrera. Puis, vengeance qui lui dilate le cœur! il achète des tableaux aux peintres célèbres quand ils sont gênés, et il remplace les croûtes de la galerie de Ville-d'Avray par de vrais chefs-d'œuvre... qui ne sont pas de lui.

On connaît des médiocrités plus taquines et plus méchantes que celle de Pierre Grassou, qui, d'ailleurs, est d'une bienfaisance anonyme et d'une obligeance parfaite.

Paris, décembre 1839.

INDEX

Les personnages qui figurent dans ce volume se retrouvent dans les ouvrages suivants :

TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

En quelle année ~~tat~~
a Merrimée ecrit Colomba

Quand a Balzac ecrit
La Frère Corse"
?

couvr
lequ
aubert